Hans Erhard LAUER

LES ÂMES DE PEUPLE DE L'EUROPE

Essai de psychologie des peuples européens sur base spirituelle-scientifique (1964)

ÉDITION FRANCOPHONE

Traduction et révisions
François Germani

État au 10 janvier 2026,
version 01
Atelier francophone pour une tri-articulation sociale

Adresse en ligne du document :
https://www.triarticulation.fr/pdf/Lauer_volkS_F.pdf

Prévu pour lecture à l'écran ou liseuses « e-ink », par le choix d'une police de 14, le présent document au format PDF est cependant conçu pour une impression optimum au format A5 à l'aide d'un logiciel gérant une impression en livret sur du papier standard A4 qu'il faut ensuite plier en deux, voir relier (avec une bonne aiguille et un gros fil solide) puis massicoter (une bonne règle si possible métallique et un couteau très bien affûté, vont aussi)

Il peut néanmoins être imprimé en totalité ou partie (de préférence recto verso) au format A4. La police de 14 donne alors des caractères relativement grands (qui peuvent être utiles aux vues déclinantes...).

Il est aussi possible d'obtenir un « cahier » A4 par impression en livret A4 si l'on dispose d'une machine pour papier au format A3 (grosses photocopieuses).

Les gros volumes sont a scindés en plusieurs fascicules pour faciliter l'assemblage.
On peut aussi recourir aux service d'un imprimeur en ligne. Le coût dépend alors du nombre.

Pour plus de détails, voir la page d'aide à l'impression :
http://www.triarticulation.fr/AM/AideImp.html

Sinon, nous pouvons aussi le faire pour vous à un prix modique auquel s'ajoutera les frais d'envoi.
Nous consulter.

Die Volksseelen Europas

Hans Erhard Lauer

ri

Versuch einer Psychologie der europäischen Völker

Traduction pour préparer la rencontre présentée en introduction

Séminaire à l'Institut Lorenz Oken, Lochhäuser 19, 79737 Herrischried
« L'idée d'Europe » du 26 au 28 septembre 2025 :
Au lieu de mélanger idéologie, économie et politique :
Soin des langues et des cultures dans la vie de l'esprit;
Dépassement de la conscience nationale dans la vie de droit;
Pratique de la solidarité supranationale dans la vie de l'économie.
Dans ce séminaire, nous aborderons l'idée d'Europe : nous nous baserons à nouveau soigneusement sur des concepts purs observés dans les phénomènes. Des discours introductifs serviront de base aux discussions. Le séminaire est divisé en une partie historique (I-IV) et une partie systématique (V+VI) portant sur les questions et thèmes suivants :
I. Une excursion dans l'histoire de l'Europe et de l'évolution de ses peuples ; cette excursion culmine avec la question de l'émergence du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et de ses conséquences.
II. Comment le processus d'unification européenne a-t-il débuté après la Seconde Guerre mondiale et où en sommes-nous aujourd'hui avec l'Union européenne ?
III. Comment évaluons-nous la catastrophe en Ukraine ?
IV. La Suisse, organisée fédéralement, peut-elle être un modèle pour une Europe supranationale ?

V. Nous explorerons la distinction entre race, peuple et civilisation à l'aide de concepts purs et, à l'aide de ces concepts et de la science de l'esprit anthroposophique, nous examinerons les missions spirituelles de certains peuples. Je m'appuierai sur « Les Âmes de peuple d'Europe » de Hans Erhard Lauer, dont je vous enverrai un extrait au format PDF pour votre préparation.
VI. Nous poserons une question importante pour l'avenir de l'Europe : comment parvenir à une conscience de droit supranationale en nous-mêmes et en Europe ? Cette question concerne la propriété des facteurs de production et la division mondiale du travail.
Pour votre préparation,

Heidjer Reetz

HANS ERHARD LAUER

LES ÂMES DE PEUPLE DE L'EUROPE

Essai de psychologie des peuples européens sur base spirituelle-scientifique

1965
VERLAG FREIES GEISTESLEBEN
© 1965 Verlag Freies Geistesleben GmbH Stuttgart
Édition intégrale Greiserdruck Rastatt

Table des matières

Avant-propos....6
1 L'Europe dans le cercle des continents (Race, Peuple, Civilisation)....9
Asie....9
Europe....15
Amérique....20
Orient, Moyen-Orient, Occident....21
2 Paysage, tempérament de peuple, caractère de peuple....25
3 La polarité géographique et psychologique des peuples entre l'Ouest et l'Est....36
Angleterre - Russie....38
France - Russie....44
Espagne - Russie....47
Forme tendant au repos - vie se trouvant en mouvement....49
4 La physiologie des organismes des peuples européens....51
Le caractère mûr des peuples occidentaux....55
Le caractère enfantin des peuples de l'Est....59
5 Le secret du centre de l'Europe....65
Le rythme respiratoire de l'âme de peuple allemande....68
La situation actuelle et les défis futurs de la germanité....74
Les trois niveaux/étendues de la connaissance des âmes de peuple....79
6 Les peuples romans....81
Caractères nationaux et époques historiques....81
Les étapes de l'évolution historique....84
Italie et Espagne....90
France....97
7 La culture britannique et la culture germanique /Britannité et allemanité....102
Angleterre....102
Allemagne....109
9 Les peuples slaves....141
Les slaves des pourtours/du bord....141
Les Russes....153
10 L'organisation des peuples d'Europe....161
L'unification de l'Europe....165
11 Les idéaux d'humanité des peuples européens....170
Pneumatologie des peuples....170
Italie -- Espagne....173
France....176
Angleterre....178
Allemagne....182
Russie....187

Avant-propos

Publier un ouvrage sur les peuples d'Europe aujourd'hui, c'est saisir la parole sur l'une des questions les plus brûlantes de notre époque. Ce sujet a gagné en actualité car, depuis quelque temps, l'unification de notre continent est devenue le moteur fondamental de toute politique européenne.

Pendant des siècles, les peuples d'Europe se sont déchirés dans d'innombrables guerres et, plus récemment, ont failli s'entre-détruire lors des deux guerres mondiales de ce siècle. Suite à ces récentes catastrophes, notre continent a perdu à jamais la position d'hégémonie mondiale qu'il avait acquise tout au long de l'histoire. Sa domination coloniale sur les races de couleur des autres continents a été brisée. La domination mondiale est passée aux mains des deux puissances colossales que sont les États-Unis d'Amérique et la Russie eurasienne. Pour s'affirmer face à la supériorité de cette dernière, l'Europe – c'est désormais une opinion largement répandue – doit non seulement enterrer définitivement les vieilles querelles entre ses nations, mais aussi surmonter sa mentalité multi-étatique et s'unir en une seule puissance concentrée.

Cet objectif est toutefois contrarié dans un premier temps par le fait que ce transfert même de l'hégémonie mondiale de l'Europe aux deux superpuissances de l'Ouest et de l'Est a également divisé politiquement notre continent en deux parties d'une ampleur inédite, devenues dépendantes des deux blocs, en partie par la force, en partie inévitablement. Ainsi, jusqu'à présent, des « accords » n'ont été conclus qu'entre les deux parties, et dans la plupart des cas uniquement avec un engagement envers le bloc de puissance concerné, sous la forme d'alliances militaires (OTAN et Pacte de Varsovie), politiques (Conseil de l'Europe de Strasbourg et Kominform) et de communautarisations économiques (CEE, AELE et Comecon). Mais même ces dernières sont constamment menacées par le déclin et l'effondrement. La faute n'en incombe pas seulement aux

égoïsmes nationaux incontrôlés et d'ambitions de puissance, mais aussi de l'être propre affirmé et à la vie propre des peuples européens, qui se défendent contre toute atteinte à l'autodétermination acquise au prix de siècles de luttes. Par conséquent, les efforts d'unification ont tout de suite le moins progressé sur le domaine politique ; plus ils persistent, plus ils semblent désespérés dans cette sphère. Ainsi, ils ont été couronnés de succès presque exclusivement sur le plan militaire – renforcé par la « guerre froide » entre l'Est et l'Ouest – et sur le plan économique. Car dans ce dernier, c'est l'enjeu lui-même : la productivité industrielle sans limite accrue grâce aux progrès technologiques qui pousse à des fusions, c'est-à-dire à des marchés, toujours plus vastes.

Un autre facteur entre en jeu. Les progrès de la recherche scientifique et du développement technologique (physique atomique, cosmonautique) ont atteint un point où ils nécessitent aujourd'hui des ressources financières que les États d'envergure européenne ne sont plus en mesure de fournir individuellement. Cela appelle donc à une coopération continentale dans ce domaine. De plus, les médias modernes – radio et télévision – ont permis une communication et une pénétration mutuelle de la vie spirituelle- et-culturelle des peuples européens à un niveau que l'on n'aurait pu se représenter auparavant. Finalement, le développement des technologies de transport depuis la dernière Guerre mondiale a déclenché une migration permanente, transportant des millions d'humains d'un pays à l'autre chaque année, de sorte qu'aujourd'hui, il n'y a

guère d'humain en Europe qui n'ait vécu une grande partie du continent de près. Ainsi, malgré le rideau de fer, les barbelés et les murs, l'Europe s'est globalement unie au cours des dernières décennies à un point jamais vu. L'un des phénomènes les plus encourageants à cet égard est que la jeunesse d'aujourd'hui, en général, ne se contente plus de l'étroitesse des horizons et des critères de jugement purement nationaux auxquels les générations précédentes se sont attachées, mais s'efforce plutôt de découvrir les pays et les peuples étrangers avec ouverture et impartialité.
De ce fait, il est devenu nécessaire et nécessaire pour les peuples européens de mieux se connaître mutuellement. La littérature qui sert cet objectif – qu'elle soit géographique, folklorique, historique ou d'histoire de l'art – prolifère aujourd'hui, mais elle comporte aussi le risque de voir la perspective et l'intérêt se perdre dans l'individuel, le spécifique. L'Europe, cependant, n'est pas seulement une accumulation de tant et de tant de sortes

de peuples, c'est un *organisme* de ce genre, et comme cet organisme, c'est déjà une *unité* mystérieuse/pleine de secret. Reconnaître cela exige, bien sûr, une pénétration plus profonde de l'essence et du caractère de leurs peuples : une véritable psychologie de ces mêmes.
Le élaboration d'une telle psychologie se heurte encore aujourd'hui à un obstacle majeur. Cela tient au fait que notre vie cognitive moderne est encore sous l'influence dominante de la science de la nature. De ce fait, malgré la psychologie des profondeurs et l'anthropologie philosophique, nous manquons encore d'une connaissance suffisante de l'essence de ce qui est spécifiquement *humain*. L'humain demeure – comme l'a formulé Alexis Carrel dans le titre de son célèbre ouvrage – « l'être inconnu ». Cela a aussi des implications pour la compréhension des peuples. Car les peuples sont des entités qui appartiennent à la sphère de ce qui est spécifiquement humain. Ils sont des manifestations de l'humanitude.
Ceci m'amène à ce qui caractérise la modeste « Tentative de psychologie des peuples européens » présentée ici. Il s'agit d'une approche fondée sur les concepts fondamentaux des sciences humaines, initialement développés par les recherches spirituelle-scientifiques anthroposophiques de Rudolf Steiner. Et plus spécialement encore, sur la base de cette pose de fondation d'une psychologie des peuples que Rudolf Steiner lui-même a menuisé à partir de cette recherche, notamment dans son cycle de conférences sur « La mission des âmes de peuple particulières en lien avec la mythologie nordique-germanique » (Oslo 1910). Je n'ai pas hésité à laisser transparaître ces fondements dans ma présentation, même dans les termes techniques forgés par Steiner. Car c'est seulement sur cette base qu'il est possible de donner à la psychologie de peuple un contenu exact et objectif. J'espère que cela ressortira suffisamment de ma présentation. Je suis bien conscient, bien sûr, que ce fondement anthroposophique de mon livre compliquera sa diffusion. Car l'anthroposophie n'est pas encore aimée, valorisée ou reconnue à l'intérieur de notre vie de l'esprit officielle. Mais cela ne saurait être une raison pour que je la nie comme source de ma démarche. Car le temps viendra où les concepts qu'elle a développés, jusque dans leur terminologie, feront partie intégrante du savoir commun du monde scientifique au même titre que ceux de la physique nucléaire ou de la psychanalyse.
Je n'ai véritablement pris conscience des *problèmes* de la vie des peuples européenne, tels qu'ils sont présentés ici, que durant mes nombreuses années à Vienne entre les

deux guerres mondiales.

9

Dans son livre « Portrait de l'Europe », l'Espagnol Salvador de Madariaga soutient qu'il est difficile de trouver une ville aussi européenne que Vienne, et que celle-ci semblait destinée à devenir la capitale de l'Europe (p. 207 et suivantes). Même si Vienne n'était plus la métropole de l'empire multiethnique des Habsbourg à cette époque, une grande partie de sa population y subsistait, comme c'est encore le cas aujourd'hui dans une certaine mesure. M'immerger dans le contexte des missions encore liées à la région autrefois englobée par l'Empire des Habsbourg m'a ouvert les yeux sur les problèmes de la vie des peuples européenne.
Concernant le contenu de ce livre, je tiens à préciser qu'il ne prétend pas à l'exhaustivité dans son traitement des peuples européens. Tous les peuples d'Europe n'y sont pas abordés. Surtout, le tableau qu'il dresse de l'organisme des peuples européens est amputé de certains peuples périphériques du continent, tels que les Finlandais, les Grecs, les Portugais et d'autres. D'autres peuples, comme les Suisses et les Hollandais, ne sont abordés que brièvement. La présentation mérite donc d'être complétée. De plus, les caractères des différents peuples n'ont été illustrés que par quelques exemples typiques de représentants, de phénomènes et de destins historiques, qui pourraient bien sûr être enrichis par de nombreux autres, souvent plus pertinents. Cependant, le lecteur peut s'en remettre à sa propre connaissance des peuples en question. En principe, je me suis tenu aux paroles de Goethe (extraites de sa Théorie des couleurs) concernant les caractéristiques des peuples : « Car c'est en vain que nous cherchons à exprimer l'essence d'une chose. Nous prenons conscience d'effets, et une histoire complète de ces effets engloberait probablement l'essence de cette chose. Nous cherchons en vain à décrire le caractère d'un humain ; au contraire, si nous mettons ensemble ses actions et ses faits, une image de son caractère nous apparaîtra. »

10

Cela fait exactement trente ans que j'ai publié un livre sous le même titre. Une deuxième édition, rapidement épuisée, a suivi peu après ; et depuis, les demandes pour une nouvelle édition se sont multipliées. Cependant, la poursuite de mes études en ethnopsychologie/psychologie des peuples , ainsi que le contexte radicalement modifié par la Seconde Guerre mondiale, ont entre-temps suscité en moi le besoin de trouver une approche entièrement nouvelle pour présenter ce sujet. Ainsi, après de nombreuses hésitations, cette deuxième tentative a finalement abouti. Sans être contradictoire avec la première, elle propose une approche totalement nouvelle de l'objet.

10

Sa rédaction est due, d'une part, au désir pressant exprimé par les auditeurs des conférences que j'ai données sur ce sujet ces dernières années et, d'autre part, à l'aimable proposition des éditions Freies Geistesleben de Stuttgart de le publier. J'apprécie d'autant plus cette proposition que l'éditeur a récemment publié un ouvrage majeur sur le même sujet, composé de deux volumes volumineux : *Herbert Hahn:* « *Sur le génie de l'Europe* : portraits de douze peuples, pays et langues européens : esquisse d'une psychologie de peuples anthroposophique ». Cependant, cet ouvrage aborde le sujet d'une manière totalement différente de mon livre, principalement sous l'angle du paysage, de la langue, de la littérature et du folklore. Il est donc vivement recommandé à tous ceux qui recherchent des présentations complémentaires à celle que j'ai proposée dans ces domaines. Grâce à cette approche différente, les deux ouvrages peuvent parfaitement

se côtoyer sans se chevaucher.

Bâle, été 1964 - *Dr. Hans Erhard Lauer*

11

1 L'Europe dans le cercle des continents (Race, Peuple, Civilisation)

Alors que nous tenterons, dans les pages qui suivent, de brosser, sous différents angles, les portraits essentiels des principaux peuples d'Europe, nous souhaitons – conformément au principe qui guidera les présentations de cet ouvrage : aller du tout au détail – visualiser d'abord, dans cette introduction, la place particulière qu'occupe l'Europe, avec son propre organisme de peuples, dans le cercle des continents, et la place que sa population occupe au sein de l'humanité tout entière. À cette fin, commençons par une affirmation qui, en elle-même, mais surtout à notre époque, doit paraître choquante et, surtout, hautement discutable : celle selon laquelle des « peuples », au sens strict du terme, *il y a seulement en Europe*. Premièrement, on pourrait d'emblée objecter à cette affirmation en soulignant que, où que l'on vive sur Terre, les humains n'existent jamais en tant que purs êtres humains, mais qu'en tout lieu – indépendamment des autres contextes dans lesquels ils évoluent – ils appartiennent aussi à une forme de communauté d'une sorte à mesure de peuple. Deuxièmement, on pourrait souligner que c'est précisément au cours de notre siècle qu'une organisation d'États a été fondée pour la première fois, d'abord après la Première Guerre mondiale avec la Société des Nations, puis après la Seconde avec l'ONU (Organisation des Nations Unies), qui était et est destinée à englober progressivement *toutes les nations de la Terre*. Et tout de suite dans la seconde de ces mêmes, l'ONU, que, depuis l'indépendance politique acquise par la plupart des peuples de couleur/colorés d'Asie et d'Afrique au cours des vingt dernières années, ces derniers ont acquis une telle supériorité numérique sur les peuples d'Europe que le troisième secrétaire général de l'ONU n'est plus un Européen, mais un Asiatique, et que cette organisation mondiale est de plus en plus menacée par des nations non européennes. Ces faits semblent démontrer irréfutablement l'indéfendabilité de cette affirmation.

12

Certes, ces faits sont indéniables. Mais au vu du sort des deux organisations mentionnées ci-dessus : l'enterrement discret de la première seulement deux décennies après sa fondation, et l'incapacité, manifeste depuis longtemps et souvent exprimée publiquement, de la seconde à remplir les missions qui lui avaient été assignées lors de sa fondation, on ne peut nier qu'une partie de la responsabilité de ce sort réside dans le fait que ces organisations définissent et traitent, de manière purement nominaliste, comme des entités parfaitement identiques des organismes politiques qui représentent en réalité les formes les plus diverses de la communauté humaine. Cela, bien sûr, ne prouve pas la justesse de notre affirmation initiale.
Dans ce qui suit, nous voulons donc la justifier positivement en offrant un aperçu succinct du développement historique de l'humanité sous un angle spécifique.

Asie

Le début de la phase historique du développement humain est généralement situé dans la seconde moitié du IVe millénaire avant J.-C., époque à laquelle *l'écriture* a été inventée dans diverses régions du monde : en Égypte, en Mésopotamie, en Inde et en Chine. La caractéristique essentielle qui distingue l'histoire de la préhistoire est l'existence d'une chronologie (calcul de temps, calendrier) et d'une documentation historique

sous une forme ou une autre : inscriptions, chroniques ou historiographie proprement dite. Cependant, la chronologie et la documentation historique, sous leurs formes initiales, n'apparaissent qu'à cette époque, principalement en Mésopotamie et en Égypte. Avec l'entrée de l'humanité dans sa phase historique, les noms de *peuples* apparaissent pour la première fois : Sumériens, Chaldéens, Babyloniens, Indiens, Chinois, Perses, Égyptiens, etc. Auparavant, seuls les cueilleurs, les chasseurs, les éleveurs et les agriculteurs étaient mentionnés. Et les peuples restent les principaux *porteurs* du développement historique pendant longtemps, plus précisément jusqu'à notre ère. Le principe peuple et le principe historique ont jusqu'ici été intimement liés.
Mais tous les peuples mentionnés ne sont que peuples. « semi-historiques »

13

Ils conservent notamment tous des héritages divers de la préhistoire, qui seront abordés prochainement. Leur histoire, qui s'étend du troisième, du deuxième et même en partie du premier millénaire avant J.-C., ne représente, pour ainsi dire, que l'aube de l'histoire humaine.
Les Grecs et les Romains furent les premiers à entrer dans la pleine lumière de l'histoire. Ce n'est qu'au cours de leur développement que le soleil de l'histoire se leva à l'horizon. Ils développèrent, pour la première fois, une historiographie et une recherche historiques authentiques. Le Grec Hérodote est considéré comme son père ; Tite-Live occupe une position similaire pour Rome. Avec les Grecs et les Romains, cependant, les centres de développement historique se transférèrent d'Asie et d'Afrique du Nord vers *l'Europe*. Depuis lors, l'Europe est devenue progressivement le principal théâtre du développement historique. La *transition* vers cette époque historique est bien sûr marquée par l'histoire des Israélites, qui se déroule, de manière significative, à la frontière occidentale de l'Asie. L'Ancien Testament est le premier document d'historiographie authentique. Avec lui, les Israélites devinrent les véritables fondateurs de la conscience historique.
Mais même l'Antiquité judéo-gréco-romaine porte encore en elle un ultime vestige d'essence préhistorique. Ce vestige ne sera surmonté qu'avec la fondation du *christianisme*. De toutes les religions apparues dans l'histoire, c'est la seule qui, dès l'origine – conformément à la mission confiée par son fondateur aux apôtres de proclamer l'Évangile « à tous les peuples » – se soit considérée comme destinée à *toute l'humanité*. Ainsi, ce n'est qu'à travers le christianisme que le concept d'*humanité d'ensemble* dans son ensemble, comme unité et plénitude cohérentes, a pénétré la conscience humaine. Le monde préchrétien ne connaissait pas encore ce concept (à l'exception de l'Ancien Testament, où il apparaît pour la première fois dans les chapitres du Deutéro-Isaïe). À cette époque, l'individu ne se sentait que membre de son peuple, ou plutôt, il ne se sentait humain qu'en tant qu'il appartenait à son peuple. Dans le membre d'un autre peuple, il ne voyait que l'étranger, pas encore l'humain. « Dans l'Orient ancien », comme le disait l'orientaliste Victor Maag*, « une personne est un membre de son propre peuple, parle sa propre langue, est intégrée à son propre organisme social, vit selon sa propre culture et ses propres coutumes et, en résumé, fait partie de ce cosmos étatique gouverné par le roi, qui, à son tour, est partie

* Dans « Idéaux d'être un humain dans les cultures orientales- », Études orientales, vol. XIII 1960, p. 29 s.

14

et une image du cosmos tout entier... C'est une chose. Mais cela en dit presque une autre : pour l'Orient antique, il n'existe pas d'humanité au sens où nous l'entendons.

Au contraire, les conditions y étaient similaires à celles de la Grèce antique. Dans la culture grecque primitive, un être humain était un être qui parlait la langue des Hellènes, vivait selon leurs coutumes, sacrifiait aux dieux des Hellènes, célébrait leurs fêtes et, s'il s'agissait d'un homme, se rasait. Au-delà des frontières, cependant, vivaient des êtres d'une autre espèce, ceux qui parlaient de manière incompréhensible, c'est-à-dire les *barbares*. Dans quelle mesure pouvaient-ils être subsumés sous le terme « humain » ? Personne ne s'est interrogé... La limitation du concept d'humanité à sa propre nation est la limite absolue que la pensée humanitaire du Proche-Orient antique n'a jamais franchie.

En ce qu'avec le christianisme apparaît le concept d'humanité collective/d'ensemble englobant tous les peuples, il donne aussi naissance, pour la première fois, au concept d'*histoire d'humanité d'ensemble* englobant toutes les histoires nationales. Selon la vision chrétienne, cette histoire s'étend de l'expulsion de l'humanité du Paradis au Jour dernier et au Jugement dernier. Après plusieurs tentatives dans ce sens remontant aux premiers siècles chrétiens, au tournant des IVe et Ve siècles, Augustin, dans son livre sur la « Cité de Dieu », esquisse pour la première fois un tableau complet du cours et de la structure chronologique de l'histoire collective. Ce n'est qu'avec le développement de ce concept que la conscience historique atteint son apogée. On peut donc affirmer que c'est seulement avec ce développement que le soleil de l'histoire atteint son apogée. Par conséquent, le dépassement complet de tous les vestiges de l'existence préhistorique ne peut être attribué qu'à l'émergence du christianisme.

Cette image universelle de l'histoire fut transmise simultanément avec sa christianisation aux tribus germaniques qui entrèrent dans l'histoire du monde lors des migrations du IVe au VIe siècle, et qui la développèrent dès le Moyen Âge. Il suffit de rappeler la doctrine des trois âges du Père, du Fils et du Saint-Esprit, selon laquelle Joachim de Flore divisa l'histoire tout entière au tournant des XIIe et XIIIe siècles – doctrine qui, bien que partiellement secrète, continua d'exercer une puissante influence tout au long des siècles suivants. De ce fait, le centre du développement historique s'établit de plus en plus fermement en Europe ; car le développement historique et le développement de la conscience historique sont inextricablement liés.

15

Une conscience historique universelle n'a mûri qu'à l'époque moderne, avec l'émergence, dès le XVIIIe siècle (par Vico, Voltaire, Lessing et Herder), d'une philosophie spécifique de l'histoire. Sous son influence, la recherche historique fondée sur la critique des sources s'est progressivement étendue à l'ensemble des phénomènes historiques. De là, des historiens tels que Voltaire, Ranke, Schlosser, Rotteck et d'autres ont rapidement donné naissance à des récits exhaustifs de l'« histoire du monde » tels qu'on n'en avait jamais connus auparavant. (Dans l'état actuel de la recherche, ces récits ne peuvent plus être rédigés par des individus, mais seulement par des communautés d'érudits, comme l'Histoire du monde des Propylées, l'« Historia Mundi », etc.) À ces chercheurs se joignent des spécialistes de diverses époques, des destinées des nations et de domaines spécialisés du développement historique, tels que l'histoire religieuse, sociale et économique, rendant ainsi l'histoire humaine, dans tous ses aspects spatiaux, temporels et disciplinaires, de plus en plus accessible au grand public. Cette connaissance et cette conscience historiques universelles se sont finalement propagées à travers le monde entier au XXe siècle, grâce à la domination mondiale que l'Europe a conquise avec l'émergence des empires coloniaux de ses nations. De ce fait, les popula-

tions non européennes ont elles aussi progressivement appris à se sentir partie intégrante de l'humanité et, en se libérant du joug colonial, ont lutté pour conquérir la place qui leur revient au sein de la communauté humaine, à égalité avec les Européens. Ainsi, l'Europe lègue ce qui a mûri en elle jusqu'à son apogée, fruit de sa culture, à une nouvelle époque de l'histoire, qui commence en notre siècle, où non plus les peuples particuliers, mais *l'humanité tout entière* devient immédiatement *porteuse de l'histoire*. En effet, en notre siècle, l'histoire des peuples, voire des continents, a pris fin, et l'histoire unifiée de l'humanité tout entière a commencé. Grâce aux moyens de communication technologiques modernes, nous vivons, jour après jour, en présence immédiate de ce qui se passe partout sur la Terre. Et nous en sommes déjà au point où tout événement survenant en *un* lieu donné affecte immédiatement l'humanité tout entière, spirituellement et consciemment, politiquement et économiquement. Il est significatif que les deux guerres mondiales de notre siècle, qui, pour la première fois dans l'histoire, ont impliqué les cinq continents, marquent le début de cette nouvelle ère.

16

Avec cela vient à conclusion cette époque de mille cinq cent ans de l'histoire dans notre siècle, dans laquelle les *peuples* particuliers étaient les agents déterminants du développement historique. Cette appartenance jusqu'à présent entre principe national et principe historique avait aussi trouvé son expression la plus forte au cours des quatre derniers siècles, lorsque la conscience historique en Europe avait atteint sa pleine maturité, sa plus forte expression. Car durant cette période, non seulement les caractères des différents peuples européens ont atteint leur expression la plus aiguë, mais la conscience nationale correspondante s'est également développée simultanément, aboutissant finalement au nationalisme le plus extrême. Ainsi, au cours de notre siècle, comme l'autre héritage de l'histoire européenne, qui a finalement dégénéré en une antithèse paradoxale du précédent, la conscience de l'humanité dans son ensemble, les peuples non européens ont également adopté ce nationalisme, qui s'avère initialement un sérieux obstacle à la réponse aux défis posés par la nouvelle époque.
Mais revenons maintenant aux époques antérieures de l'histoire ! Nous avions affirmé que les peuples de l'Orient ancien et même de l'Antiquité méditerranéenne avaient conservé des héritages plus ou moins forts de la préhistoire. En quoi consistaient-ils ? Lorsque nous découvrons les premiers noms de peuples aux débuts de l'histoire, ceux-ci semblent appartenir à des *contexte/pendants raciaux* divers et englobants. Plus tard, deux races se révèlent particulièrement aptes à une formation culturelle historique : les Aryens et les Sémites. La formation de ces races, cependant, n'appartient pas au temps historique ; elle résulte du développement *préhistorique*. Au début de l'histoire, l'humanité présente déjà une certaine structure raciale. Quelle est la caractéristique de la race ?
Elle est ancrée dans le *corporel* de l'humain et s'y révèle – pour ne citer que les plus visibles – dans la stature, la couleur de la peau et des cheveux, ainsi que dans la structure du visage et la physionomie. Elle est transmise par le sang et constitue donc une *communauté de sang*.
Cependant, tant que le principe racial joue un rôle prépondérant, certaines qualités d'âme et spirituelles sont associées à ces caractéristiques physiques.
L'être humain, qui se perçoit avant tout comme membre de sa race, se sent membre de celle-ci de la même manière qu'une feuille d'arbre, si elle pouvait se percevoir consciemment, devrait se sentir membre de l'arbre. Elle ne vit qu'aussi longtemps

qu'elle est reliée à l'arbre et imprégnée de la même sève qui imprègne toutes les autres feuilles. L'homme n'a pas de vie propre, sa vie est plutôt celle de l'arbre. Séparé de lui, il est condamné à dépérir et à mourir.

17

Ainsi, tant qu'un homme se perçoit uniquement comme membre de sa race, il se perçoit simplement comme appartenant à sa communauté de sang. Il ne s'attribue aucun soi propre et, par conséquent, aucune indépendance. C'est pourquoi nous ne parlons pas encore de peuples pour désigner les petites communautés qui divisent une race, mais plutôt – en utilisant une image du monde végétal – de « tribus ». L'individualisme, l'aspiration à la liberté, n'est présent sous aucune forme à ce stade de développement. Le sang, cependant, qui le relie aux autres membres de sa tribu ou de sa race, n'est pas encore perçu par l'humain comme une substantialité purement physique, ni même vivante. Il est plutôt porteur de certaines expériences d'âme et spirituelles, qui sont donc de nature collective et non individuelle. L'objet ou le contenu central de ces expériences est un être suprahumain-divin, vécu comme *l'esprit de la race*. Celui-ci est perçu à la fois comme le fondateur divin et l'ancêtre de la race, avec lequel chaque membre est donc lié par parenté. Par conséquent, tant que le principe racial prévaut, toute *religion* est liée à la communauté de sang concernée et présente, sous une forme ou une autre, le caractère d'un *culte des ancêtres*.
Cependant, pour l'humain liée à la race, l'esprit ancestral de la race ne vit pas seulement intérieurement dans son propre sang, mais se manifeste aussi constamment à l'extérieur sous la forme du dirigeant politique de la communauté de sang concernée. Ce dirigeant est vénéré soit comme un Sohti, une incarnation, soit comme un simple représentant de l'esprit racial. Ainsi, tout pouvoir politique à l'époque du principe racial dominant revêt le caractère de la *théocratie*, le « règne de Dieu ». La vie religieuse et la vie étatique forment encore une unité indivisible.
Si l'on considère sous cet angle les peuples de l'Orient ancien, porteurs des premières civilisations avancées de l'histoire, ils semblent tous encore sous l'emprise du *principe* racial. Bien que nous les traitions tous comme des peuples, le *principe* de peuple se manifeste encore chez eux, à travers l'occultation ou la superposition du principe racial. Ceci est démontré, premièrement, par le fait qu'ils ne se percevaient pas encore principalement comme des communautés linguistiques – comme nous le constaterons chez les peuples ultérieurs – mais plutôt comme des communautés de sang, généralement strictement séparées les unes des autres. Pour leurs membres, cependant, l'expérience de leur humanité se résumait – comme le montrent les déclarations d'un orientaliste citées plus haut –

18

à l'appartenance à leur communauté de peuple. On ne trouve dans leur histoire aucune trace d'un individu luttant pour une quelconque forme d'indépendance, d'autodétermination de son individualité. Deuxièmement, toutes leurs religions conservent le caractère du culte des ancêtres, sous une forme ou une autre. Leurs services aux dieux étaient offerts aux divins fondateurs de leurs communautés de peuple. À cet égard, ils étaient liés à leur sang commun, étaient des « religions nationales ». L'idée de les diffuser par le biais d'un travail missionnaire auprès d'autres peuples aurait été totalement contraire à leur nature et n'aurait donc pas pu voir le jour. Troisièmement, les grands empires de l'Orient antique : l'empire pharaonique des Égyptiens, l'empire assyrien, l'empire babylonien en Mésopotamie, l'empire perse des Achéménides, le « Moyen Em-

pire » chinois étaient tous des théocraties, quoique sous des formes diverses, selon que le souverain était vénéré comme un dieu faucon incarné (Horus), comme en Égypte, ou plus tard comme le fils du dieu soleil Râ, ou, comme à Sumer, comme le représentant de Dieu, ou, comme à Akkad, comme un dieu-roi, ou, comme en Chine, comme le fils du ciel. Cette dignité divine, ou quasi divine, attribuée à leurs dirigeants, enracinait aussi la tendance de tous ces empires à se considérer comme des « empires mondiaux » ou à s'étendre jusqu'à en devenir ; car le domaine des dirigeants ainsi compris était naturellement identique au monde, au cosmos en soi, ou du moins destiné à en représenter une image. Dans la mesure où le principe racial renvoie à l'ère préhistorique, tout comme nous le faisons avec le principe de peuple, on peut dire des peuples de l'Orient ancien que les conditions préhistoriques ont largement perduré tout au long de leur histoire.

Le peuple israélite antique occupe une position unique à cet égard. D'une part, comme nous l'avons déjà mentionné, il est devenu le véritable fondateur de la conscience historique et a laissé une représentation de son histoire nationale dans les livres historiques de l'Ancien Testament. Aucun autre peuple du Proche-Orient ancien, et même aucun autre peuple, ne peut s'en vanter. De plus, *en tant que peuple*, en tant qu'individualité nationale, il s'est distingué du contexte international de son époque à un degré que nous ne retrouvons chez aucun autre peuple. D'autre part, cependant, en tant que tel, il se considérait plus que tout autre comme une *communauté de sang* et s'efforçait avec une rigueur sans pareille de préserver sa pureté du mélange avec le sang des autres peuples. Par ce sang, il se considérait si uni à son Dieu que cette « alliance » le désignait comme l'« élu » parmi les nations. Car ce Dieu avait, par l'appel d'Abraham,

par le retour de son fils Isaac, destiné au sacrifice, et par les promesses faites à Jacob, il avait déjà contribué à l'établissement de cette communauté de sang. Il était alors perçu avant tout comme le guide caché de ses destinées historiques ; car, contrairement aux dieux de la nature des Gentils, son influence se fit sentir dans l'évolution historique de son peuple. Pour toutes ces raisons, le judaïsme, lorsque la religion humaine du christianisme émergea précisément de son sein, aux antipodes de son exclusivité nationale, l'expulsa de lui-même et, seul parmi tous les peuples, s'y ferma fondamentalement. Malgré sa dispersion ultérieure sur toute la terre, il est resté jusqu'à ce jour fermement attaché à sa religion nationale fondée sur le sang. Mais si, comme nous l'avons montré, la prédominance du principe racial se manifeste dans tout cela, on comprend pourquoi, à ce jour, le judaïsme, bien qu'il s'agisse d'un peuple, est avant tout considéré (et persécuté) comme une race. Car l'antisémitisme n'est nullement dirigé contre les Arabes, bien qu'ils appartiennent eux aussi à la race sémitique, mais uniquement contre les Juifs. Il ne se qualifie cependant pas d'antijudaïsme, mais d'antisémitisme, car il est dirigé contre le principe racial préhistorique qui perdure dans le judaïsme. (Dans le cas du national-socialisme allemand, qui lui aussi est revenu totalement au principe racial, sa haine ne visait que la race spécifiquement « juive », peut-être parce qu'il voyait en elle son plus grand rival racial.) Ainsi, le judaïsme combine en lui-même, dans une étrange dualité, les contraires du principe racial et du principe de peuple, c'est-à-dire de l'essence préhistorique et de l'essence historique. Il est à la fois le représentant de l'humanité préchrétienne, dans la mesure où tout ce qui est préchrétien est marqué par l'influence persistante de la préhistoire, et d'autre part, en tant que giron terrestre du christianisme, il ne peut nier sa relation essentielle avec lui en tant que perfection-

neur de l'humanité historique.
Si l'on considère à nouveau les autres peuples *asiatiques*, on peut dire qu'ils n'ont jamais complètement surmonté, tout au long de leur histoire jusqu'à nos jours, l'influence persistante du *principe de race* issu de la préhistoire. Par conséquent, ils n'ont pas encore acquis une véritable conscience historique propre, caractérisée par le sentiment de l'unicité et de la non-répétabilité des événements et des époques historiques. Dans la mesure où ils ont développé des idées sur l'existence historique, ils n'ont jamais dépassé le concept de cycles répétitifs. Ils n'ont pas non plus formé une aspiration à une liberté individuelle

20

mais ont toujours vécu au sein de collectifs de sang, qui étaient simultanément des communautés religieuses. À titre d'exemple, citons seulement les deux peuples les plus représentatifs de l'Asie, et aussi les plus peuplés de la planète : les Chinois et les Indiens. Leur taille, supérieure à celle des populations d'autres continents, indique qu'il ne s'agit pas de peuples au sens habituel du terme. La Chine, le plus vieil empire du monde, était une « théocratie » gouvernée par le « Fils du Ciel » jusqu'au début de ce siècle. (Au Japon, l'empereur divin a survécu dans sa forme intégrale jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et, malgré son abolition officielle par les Américains, perdure encore aujourd'hui dans les esprits.) Jusqu'à l'aube de l'ère communiste, les Chinois vivaient entièrement au sein de la communauté de sang, au sein d'une famille clanique élargie. Leur religion, si tant est qu'on puisse parler d'une telle religion, consistait principalement en un culte des ancêtres, dont l'expression la plus significative était l'inhumation des morts sur leurs terres. Le shintoïsme japonais, culte d'État japonais, est aussi essentiellement un culte national des ancêtres. Jusqu'à l'époque moderne, les Chinois percevaient l'humanité comme s'arrêtant aux frontières de l'Empire du Milieu. Ce royaume, image du cosmos, représentait, en un sens, le règne humain en soi. Le collectivisme fondé sur le sang a aujourd'hui été remplacé par le collectivisme idéologique et politique du communisme.
En Inde, la domination du principe racial a survécu jusqu'à nos jours sous une forme différente et déguisée, à savoir dans une institution qui, sur son sol, a connu une manifestation unique dans toute l'humanité : le système des castes. Le terme indien pour caste, varna, qui signifie couleur de peau, indique encore que les castes étaient à l'origine des communautés raciales de différentes couleurs. Car aucune autre région du monde n'a été envahie et colonisée par autant de races différentes et diversifiées au cours des millénaires que ce sous-continent asiatique, en raison de ses conditions géographiques et climatiques particulières, les races les plus âgées étant généralement soumises aux plus jeunes. Le système des castes a atteint sa forme définitive lorsque les conquérants aryens ont envahi l'Inde au IIe millénaire avant J.-C. et y sont devenus la classe dirigeante, exerçant notamment les fonctions des castes sacerdotales et guerrière/royale. Depuis lors, le système des castes en Inde est devenu si rigide que son dépassement,

21

malgré de nombreuses tentatives, n'a pas encore abouti jusqu'à aujourd'hui. Elle a signifié l'un des obstacles les plus sérieux au développement d'une conscience nationale indienne et, par conséquent, à l'indépendance politique du peuple indien.

Europe

Revenons maintenant au cours même de l'histoire des Grecs et des Romains après leur transition d'Asie vers l'Europe. Ces peuples, eux aussi, entrant dans l'histoire avec leurs propres religions nationales, liées à leur sang, apportent avec eux un ultime vestige d'héritage préhistorique. Mais – contrairement au judaïsme – ils les ont abandonnées à la fin de leur temps tardif et se sont convertis, malgré des réticences initiales, au christianisme au cours de trois siècles. Les cruelles persécutions subies par ses adeptes de la part des empereurs romains n'ont cependant pas empêché sa propagation croissante, et au IVe siècle, après sa fondation, il a été proclamé religion d'État de l'Empire romain.
La christianisation de l'Antiquité gréco-romaine signifiait rien de moins que, pour ses membres, la relation au divin se détachait du sang et devenait une affaire *d'âme*. Cela signifiait qu'elle passait de la communauté du sang à l'*humain individu en tant que tel*, indépendamment de son lien de sang. Ce faisant, cependant, la valeur de l'individualité humaine en général connut une élévation incalculable par rapport à l'époque préchrétienne, et la personnalité humaine reçut une puissante impulsion vers l'intériorisation. Cette transformation avait pourtant déjà commencé au sein des cultures grecque et romaine des siècles plus tôt – et à cet égard, l'histoire de ces peuples, bien que différemment de celle du judaïsme, était aussi orientée vers l'entrée du christianisme dans le développement humain. Plus tôt encore, le sang commun, élément unificateur entre les membres de ces peuples, avait été remplacé, chez les Grecs, principalement par une *langue commune*, et chez les Romains, principalement par l'appartenance à une même *communauté politique*. Ainsi, ces peuples avaient-ils abandonné la prédominance du principe racial et furent les premiers à devenir des *peuples*

22

au sens propre. Et il est significatif que cette transformation ait d'abord eu lieu sur le sol européen.
Considérons d'abord la langue. Elle est la révélation de l'*âme humaine*. En devenant le lien principal entre les membres d'un peuple, celui-ci passe d'une communauté physique ou de sang à une communauté *d'âme* ou *linguistique*. Au sein d'une telle communauté, l'individu existe différemment qu'au sein d'une communauté de sang. En tant que membre de cette dernière, sa configuration essentielle est entièrement déterminée par elle. Dans la communauté linguistique, en revanche, il existe non seulement comme récepteur, mais aussi – par sa propre créativité linguistique – comme créateur. Il transcende non seulement la langue, mais en développe également l'essence. Concernant le développement et la transformation de la langue, il existe un échange mutuel entre l'individu et la communauté. D'autre part, une communauté linguistique représente une communauté spécifiquement humaine, dans un sens que les anciennes communautés de sang ne représentaient pas encore. Elles se percevaient encore comme les porteurs, pour ainsi dire, comme les corps de leurs esprits raciaux. Elles étaient donc toujours simultanément des communautés religieuses. En elles, l'humain ne s'était pas encore séparé du divin. Dans la communauté linguistique, l'humain se sépare du divin, saisissant sa propre essence, son élément spécifique, par lequel il se distingue aussi des purs êtres naturels. Car si ces derniers ne sont liés que par le sang, seuls les humains forment une communauté linguistique.
Lorsque la langue a acquis une importance si prépondérante chez les peuples grecs et romains, elle a aussi acquis, grâce à eux, un développement grammatical et syntaxique que les peuples plus anciens n'avaient pas encore possédé. Comparés aux Grecs et aux

Romains, ils apparaissent donc encore muets, ou du moins comme parlant encore de manière inarticulée – c'est pourquoi les Grecs les appelaient « barbares », c'est-à-dire ceux qui parlaient de manière incompréhensible. De plus, c'est grâce à ce haut niveau de développement linguistique en Grèce et à Rome que l'ancienne écriture picturale ou conceptuelle, qui désignait pour ainsi dire directement les objets visés par des images correspondantes, contournant ainsi le langage, après avoir été transformée en écriture syllabique par les Égyptiens et en écriture consonantique par les Israélites, a finalement été complètement transformée en langue ou *écriture phonétique* par la culture gréco-romaine. Les langues grecque et latine ont monté, durant la période hellénistique et la plus grande expansion de l'Empire romain à

des langues universelles et, d'une certaine manière, elles le sont restées jusqu'à nos jours, dans la mesure où les mots étrangers qui en dérivent sont devenus le patrimoine commun de toutes les langues culturelles modernes/récentes. La christianisation de la Grèce et de Rome a finalement trouvé son expression la plus significative dans les textes grecs et latins des Saintes Écritures, qui sont devenus les documents faisant autorité de la religion chrétienne, et dans leur rôle de langues de culte et d'église dans le christianisme oriental et occidental.

La poésie est directement liée à la langue. L'importance considérable que la langue a acquise dans la culture grecque se reflète aussi dans le formidable développement que la poésie a connu dans tous ses domaines : épique, lyrique et dramatique. Les représentations théâtrales étaient des fêtes pour tout le peuple, tout comme les concours de chants lyriques, et un dicton célèbre affirme même qu'Homère, le père de la poésie grecque, a donné aux Grecs leurs dieux. La langue et la poésie qui lui est associée furent rejointes par d'autres arts, constituant ainsi des liens supplémentaires au sein de la communauté de peuple grecque : la construction de temples, la sculpture, la peinture et la musique – en bref, l'ensemble des dons que l'humanité doit aux Muses et à travers lesquels le monde spirituel se révèle sous ses multiples formes. On peut ainsi définir l'essence du « peuple », tel qu'il s'est développé dans l'Antiquité classique, comme une *communauté de culture*, distincte de la communauté religieuse ou cultuelle des races.

Cependant, la communauté *étatique-politique*, telle qu'elle a émergé tout de suite dans l'Antiquité méditerranéenne, constitue aussi une composante essentielle de la culture. En Grèce comme à Rome, les formes de gouvernement initialement théocratiques se transformèrent pour la première fois en organismes étatiques purement humains et laïcs – la polis grecque, la res publica romaine. Ce caractère humano-mondain de cette dernière est attesté par le fait que, dans les deux cas, au terme d'un long développement riche en luttes de classes et de partis, l'égalité de tous les citoyens – la « démocratie » – est finalement réalisée, quoique dans un sens différent de celui que ce terme a acquis plus récemment : celui du droit égal de tous à participer aux fonctions d'exercice du pouvoir – en lieu et place de l'ancien régime aristocratique ou monarchique. Et ce façonnement de la vie étatique, par laquelle l'individu est parvenu à une validité bien plus haute à l'intérieur de la communauté politique que dans les anciennes théocraties, se tient de nouveau pendant intime avec la signification à laquelle le langage parvenait ici. Car celui-ci vint à sa validité aussi dans cela à l'expression que l'individu venait à « parole » dans l'assemblée de peuple

et pouvait extérioriser en liberté son opinion personnelle, en discours et contre-discours. Démosthène et Cicéron, les exemples les plus célèbres, témoignent de la contribution de ces conditions au haut niveau de la rhétorique en Grèce et à Rome.
Ainsi, dans le monde gréco-romain, tous les éléments qui ont depuis caractérisé un « peuple » au sens propre du terme se cristallisent dans une forme initiale de développement/d'évolution.
Tous ces éléments nous apparaissent alors de manière nettement plus prononcée chez les peuples qui, au Moyen Âge, se sont principalement développés à partir des tribus germaniques et slaves qui ont inondé l'Europe centrale, méridionale et occidentale lors des migrations et qui, en se sédentarisant, ont partiellement fusionné avec les populations grecques, romaines, celtiques, etc., plus anciennes, déjà établies dans les régions concernées. Car ces peuples abandonnent pour ainsi dire leurs religions nationales ancestrales à différents stades de leur enfance et adoptent le christianisme, ainsi que leur culture générale, du monde méditerranéen. Par conséquent, leur expérience religieuse est déjà détachée du sang et passe à l'âme au stade de leur devenir peuple, et avec cela sont bien plus profondément imprégnés de l'impulsion de l'intériorisation d'âme et de l'individualisation de l'humain individu que n'était le cas des peuples de l'Antiquité classique. De l'autre côté, dès l'origine, leur expérience est contrebalancée par la concept de l'humanité d'ensemble, initialement sous la forme de la christicité, face au caractère distinctif et à la diversité de leurs peuples.
Il convient avant tout de mentionner ici le développement progressif des *langues nationales*. Celui-ci s'est opéré, en partie chez les peuples romans, par diverses transformations du latin adopté, et en partie par divers développements et modifications ultérieurs des langues racines germaniques et slaves, atteignant une certaine maturité lors de la transition vers les temps modernes. Ces langues, par la formation et l'usage des mots, la grammaire et la syntaxe, les idiomes et les expressions figurées, sont façonnées de manière à révéler de manière immédiate, exacte la plus intérieure manifestation ouverte des divers règnes d'âmes que ces communautés de peuple présentent.* En rattachement avec cela, diverses poésies et littératures nationales ont fleuri dès le Moyen Âge : en Italie par Dante, Pétrarque et Boccace ; en France par les romans de chevalerie et la poésie lyrique des troubadours ; en Allemagne par le chant des Nibelungen,

* Voir les descriptions correspondantes dans « Du génie de l'Europe » d'Herbert Hahn.

Parzival de Wolfram von Eschenbach et le Minnesang de Walther von der Vogelweide, alors dans la transition vers les temps modernes en Espagne par Calderón, Lope de Vega et Cervantès, en Angleterre par Chaucer, Marlowe et Shakespeare ; suivirent le grand siècle de la poésie française moderne avec Molière et les classiques de la tragédie, l'apogée de la poésie classique et romantique en Allemagne, l'émergence des grands poètes du Nord et l'ascension fulgurante de la littérature russe vers une renommée européenne, voire mondiale – pour ne citer que quelques exemples marquants.
Vers la fin du Moyen Âge, la peinture se différencia aussi toujours plus clairement en écoles et styles nationaux : italien, espagnol, néerlandais et allemand, auxquels s'ajoutèrent plus tard le français et l'anglais. Dernière et cadette dans le cercle des arts, la musique finit par se développer en formes nationales en Hollande, en Allemagne et en Italie. L'opéra, conçu à l'origine comme un renouveau de la tragédie grecque antique,

donna naissance à une nouvelle forme d'art qui connut des métamorphoses nationales caractéristiques en Italie, en France et en Allemagne. À l'époque classique viennoise, l'Europe centrale s'est élevée à une position dominante dans le monde de la musique, et au XIXe siècle, les âmes de peuple d'Europe ont littéralement commencé à résonner et à chanter dans la musique nationale qui s'éveillait partout : en tchèque, en polonais, en hongrois, en russe, en scandinave, en français, en espagnol, etc. Puisque la musique représente l'expression la plus pure de l'âme parmi tous les arts, on peut difficilement imaginer des révélations plus élémentaires et en même temps plus intimes des différentes âmes de peuple que celles de l'Italie à travers les opéras de Verdi, de l'Allemagne à travers les symphonies de Beethoven ou les drames musicaux de Wagner, de l'Autriche à travers les lieder de Schubert ou les valses de Johann Strauss, de la République tchèque à travers la « Vltava » ou « La Fiancée vendue » de Smetana, de la Russie à travers les « Tableaux d'une exposition » ou « Boris Godounov » de Moussorgski, de la Scandinavie à travers la musique de Peer Gynt de Grieg, et de la France à travers l'impressionnisme musical de Debussy. Quand même, aux côtés de la langue en tant que telle, non seulement la musique, mais le *monde des arts dans son ensemble* constitue le deuxième champ principal sur lequel se vivent et expriment les nationaux règnes d'âmes.

Le troisième de ces champs, nous avons finalement à le regarder dans la vie *politique et étatique*. Au cours de l'histoire européenne, nous voyons les peuples émergents les plus importants se rassembler au sein de leurs propres corps d'état. Aux débuts du système féodal médiéval, celles-ci n'étaient encore que des consolidations plus ou moins fragiles d'un grand nombre de territoires/domaines princiers tribaux. Et portaient compte tenu de la position de puissance de l'Église,

dont le chef se considérait encore à cette époque comme la source de tout pouvoir séculier, conservait des traits théocratiques constants, attestés par l'onction et le couronnement des souverains par les évêques et les papes. Durant la période d'absolutisme politique, le pouvoir des chefs d'État nationaux s'accrut aux dépens des princes tribaux, qui s'affranchirent aussi de la tutelle ecclésiastique et, dans les territoires protestants, prirent la direction des Églises régionales émergentes. L'événement politique intérieur le plus marquant de l'histoire moderne des États européens est cependant celui des révolutions politiques qui, du XVIIe au XXe siècle, se sont propagées d'ouest en est, de l'Angleterre à la France, de l'Europe centrale et méridionale à la Russie, tel un incendie dévorant. Le pouvoir princier a été renversé « par la grâce de Dieu » et le pouvoir étatique a été saisi par les peuples eux-mêmes, se l'appropriant au double sens où les États se sont transformés, sur le plan intérieur, en « démocraties » et, sur le plan extérieur, en « États-nations ». L'« autodétermination des États », dans ce double sens, est devenue le but d'aspiration suprême de tous les peuples européens. Cet idéal a finalement trouvé sa proclamation finale, la plus universelle et la plus pathétique, dans le programme de paix formulé par le président américain Wilson, qui a servi de base aux accords de paix de la Première Guerre mondiale, lesquels se sont soldés par le renversement des trois plus puissantes monarchies du continent européen. L'idéal de l'État-nation qui, depuis la grande Révolution française, est devenue l'idole des peuples européens, devait maintenant trouver sa réalisation la plus complète et énergique. L'Europe devait être divisée en autant d'États différents que de nations la composant. Dans ce contexte, l'indépendance nationale était recherchée par les peuples non seulement

pour eux-mêmes, mais aussi pour pouvoir façonner leur propre structure étatique, expression pure de leur essence nationale, de leur caractère national. Cependant, la langue étant perçue comme le trait le plus caractéristique d'une nation, la quête d'autodétermination nationale revenait à aligner autant que possible les frontières nationales sur les frontières linguistiques. Il est inutile d'examiner ici combien de fois ce principe a été violé en affirmant simultanément les droits du vainqueur sur le vaincu lors du tracé de nouvelles frontières.

27

Amérique

Enfin, si l'on se penche sur l'Amérique, on se trouve confronté à des circonstances bien différentes. Depuis les voyages d'exploration de la fin du Moyen Âge, nous avons vu, de siècle en siècle, un nombre toujours croissant de membres de divers peuples européens émigrer vers le Nouveau Monde, d'abord pour des raisons religieuses, puis politiques, et enfin, principalement économiques. Certains y fondent de nouvelles colonies, d'autres s'installent dans les colonies existantes. La population indigène américaine, dont les États ont été initialement détruits, est de plus en plus repoussée et, du moins en Amérique du Nord, réduite à quelques vestiges. La nouvelle population, qui progresse progressivement d'est en ouest et s'impose progressivement comme la maîtresse du continent, est – hormis la population d'esclaves noirs importée d'Afrique, dont nous parlerons plus loin – d'origine européenne. Elle est un mélange de presque toutes les nations européennes. Conformément à l'ancienne appartenance étatique des principaux territoires coloniaux, après leur indépendance politique, l'anglais et l'espagnol sont devenus les langues principales dans la moitié nord du continent, et le portugais et l'espagnol dans la moitié sud. Cela ne signifie nullement que les citoyens des États concernés se sentent encore membres des peuples européens susmentionnés. Au contraire : ils viennent d'obtenir leur indépendance et deviennent Américains. Ainsi, la langue perd ici complètement son caractère d'expression de l'âme nationale, dont elle est à l'origine la création ; elle devient un simple moyen de communication. Et qu'est-ce que « l'Américain » ? Il apprend certes aussi à se sentir nation. Car le Nouveau Monde est un creuset où les anciens membres de divers peuples se transforment et se fondent en une nouvelle unité. Mais il ne s'agit pas d'un « peuple » au sens européen du terme. De même que le principe racial asiatique s'éteint en Europe, le principe national européen s'éteint en Amérique. Car qu'est-ce qui unit principalement les membres de la « nation » américaine ?
C'était donc, pour autant que ce n'était besoin et oppression, avant tout l'esprit pionnier, l'esprit d'entreprise, la soif d'aventure et la quête du profit qui ont poussé les émigrants européens vers l'Amérique, terre d'opportunités illimitées. Ils ont apporté avec eux les impulsions qui ont poussé l'Europe elle-même vers l'innovation et le progrès. Mais il y a essentiellement trois choses que l'Europe elle-même, progressivement issue de la culture médiévale, a développées comme de nouvelles réalisations au cours des quatre derniers siècles :

28

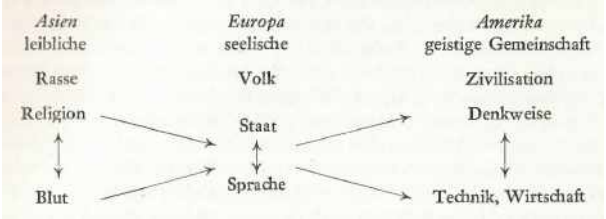
la *science de la nature* moderne, sa fructification pratique dans la technique moderne et sa valorisation dans la *forme d'économie industrielle-commerciale* moderne. En Europe même, cependant, les progrès dans tous ces domaines étaient freinés par la puissance des traditions et des institutions héritées du Moyen Âge. En Amérique, cet obstacle

n'existait pas. Là, un tout nouveau départ pouvait être pris. L'esprit d'une ère nouvelle pouvait se déployer sans entrave dans tout ce qu'il portait et s'emparer pleinement de ceux qui avaient émigré d'Europe. Tout cela était encore favorisé par les possibilités illimitées offertes par la taille du pays, ses vastes ressources naturelles et leur exploitation sans entrave. Ainsi, la nouvelle *manière de penser* et la nouvelle *mentalité de vie*, nés en Europe mais qui ne pouvaient se développer sans entrave qu'en Amérique, devinrent l'élément *commun* qui, plus que tout, unissait ceux qui étaient devenus « Américains ». C'est le mode de pensée intellectualo-matérialiste qui est à l'œuvre dans la science de la nature moderne, ainsi que l'attitude face à la vie qui exploite fructueusement les résultats de cette science pour la conquête technologique de la Terre et pour son exploitation économique maximale en vue d'une prospérité matérielle toujours croissante. Ce qui émerge de ce mode de pensée et de cette attitude face à la vie n'est plus la culture au sens précédent, mais plutôt la « *civilisation* ». Ainsi, au principe de peuple prévalant en Europe, qui – comme nous l'avons vu – est un principe culturel au sens spécifique, est ici substitué le principe de civilisation. Il désigne non pas une communauté d'âme, mais une communauté *spirituelle*, dans la mesure où son origine réside/repose dans *un mode de pensée particulier/une sorte de penser déterminé*. Et de même que nous avons vu que la personnalité humaine individuelle ne joue aucun rôle dans la communauté corporelle ou de sang de l'espèce/de la race, mais atteint/obtient déjà une certaine validité et une certaine indépendance à l'intérieur de la communauté d'âme ou de peuple, de même elle s'élève finalement au sein de la communauté spirituelle ou civilisationnelle jusqu'au niveau de sa libre autodétermination absolue. Ce fait a trouvé son expression historique universelle dans les Déclarations des droits de l'humain, formulées au XVIIIe siècle en lien avec la Déclaration d'indépendance de l'Amérique du Nord. Ces droits représentent les libertés individuelles, entendues au sens large. Et cette liberté, dont le symbole est la Statue de la Liberté (offerte par la France) dans le port de New York, est devenue, aux côtés des éléments susmentionnés, le principal article de foi de ce que l'on peut appeler l'évangile de l'américanisme, qu'il croit devoir proclamer au reste du monde comme la voie du salut sous le nom d'« American way of life ».

29

Orient, Moyen-Orient, Occident

Ainsi, dans ce bref aperçu, nous avons découvert une trinité de formes de vie humaines réparties sur la Terre d'est en ouest, qui peut être résumée selon le schéma suivant* :



Asie, Europe, Amérique

corporel, d'âme, communauté spirituelle

Race, peuple, civilisation

Religion, État, manière de penser

Sang, Langue, technologie, économie

En Asie, la communauté du sang, ancrée dans le corporel, demeure aujourd'hui encore l'élément dominant de la sociétalisation humaine. En Europe, il s'agit de l'appartenance à une communauté nationale ancrée/fondée dans ce qui est d'âme et se manifestant principalement par une langue commune. En Amérique, il s'agit de l'appartenance à une communauté spirituelle ou civilisationnelle unie par un même mode de pensée et une même attitude face à la vie.
En Orient, même aujourd'hui, le sang et la corporéité absolument ne sont pas perçus comme de simples faits physiques, mais comme imprégnés d'essences spirituelles et divines et c'est pourquoi la religion, avec ses cultes, ses rites magiques et ses cérémonies, y demeure encore aujourd'hui la force déterminante de la vie.
En Europe, les communautés spirituelles des nations ne se contentent pas de s'exprimer et de manifester leurs effets par le langage, la poésie et l'art ; elles sont animées du désir de s'organiser politiquement et de s'affirmer dans le monde. Par conséquent, l'histoire de l'Europe n'est pas seulement l'histoire de la culture, mais aussi, et c'est essentiel, l'histoire des États. Guerres, traités de paix, changements de trône, révolutions, luttes partisanes et guerres civiles remplissent les pages de leurs récits littéraires plus que tout autre chose.
En Amérique, le contenu principal de l'histoire est la domination /conquête civilisationnelle

* Si nous omettons ici l'Afrique, c'est parce que sa population, hormis celle de sa côte nord et de la vallée du Nil (y compris l'Éthiopie), est restée à un niveau préhistorique jusqu'à nos jours et commence seulement à entrer dans l'histoire.

30

et la mise en valeur du pays et de ses trésors de la nature, par les prestations pionnières des agriculteurs/fermiers(farmer), aux créations de la technique, au développement industriel jusqu'aux entreprises colossales des trusts de l'acier, de l'automobile, du pétrole, etc., aux opérations financières de Wall Street à New York et à l'expansion du pouvoir du capital américain de par la Terre.
D'est en ouest, qui caractérise aussi le cours de l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, on distingue deux axes de développement qui se croisent. L'un part des communautés de sang des races orientales, en passant par les communautés linguistiques des peuples européens, jusqu'à la communauté de pensée et de conviction de la civilisation occidentale. L'autre progresse de la domination de la religion en Asie, en passant par la vie politique en Europe, jusqu'à la technologie et l'économie en Amérique.
Les grandes religions de l'humanité sont toutes originaires d'Asie. Des lieux saints tels que Bénarès, Lhassa, La Mecque et Jérusalem s'y trouvent. Et même au sein du communisme russe, qui se présente comme une doctrine sociale du salut dotée de tous les attributs d'une organisation ecclésiale cherchant à racheter l'humanité du péché originel de l'exploitation capitaliste, l'attitude religieuse fondamentale des peuples orientaux prévaut encore.
L'Europe est devenue le véritable foyer/la véritable patrie de la création culturelle au sens strict du terme : la science, l'art, le droit et les formes de gouvernement s'y sont développés. Les grands centres culturels de l'histoire mondiale : Athènes, Rome, Florence, Paris, Vienne, Weimar, Amsterdam, Londres, Oxford, entre autres, se situent dans cette partie du monde. Le christianisme, avec sa vie cultuelle, particulièrement cultivée par l'Église catholique, a aussi exercé une influence considérable sur l'histoire européenne. Ce qui caractérise cette vie religieuse européenne – contrairement à celle

de l'Orient – c'est avant tout qu'elle s'est exprimée principalement par des créations et des créations stylistiques *artistiques* d'inspiration religieuse : du temple grec aux églises baroques en passant par les cathédrales romanes et gothiques, les Madones de Raphaël, la Cène de Léonard de Vinci, le plafond et les fresques de l'autel de la Basilique Sixtine de Michel-Ange, les peintures bibliques de Rembrandt, le poème Parzival de Wolfram von Eschenbach, la Divine Comédie de Dante, les chœurs de Palestrina, la Passion de Bach, le Messie de Haendel, les messes de Mozart et de Beethoven, etc.
Enfin, en Amérique, on rencontre des figures telles que Benjamin Franklin, savonnier, imprimeur, inventeur du paratonnerre, éditeur, auteur du premier livre qui montre la voie du bonheur et du succès, l'esprit d'inventeur technique

31

d'Edison, les organisateurs industriels, les multimillionnaires et les généreux donateurs, tels que le roi de l'automobile Ford, le roi de l'acier Carnegie, le roi du pétrole Rockefeller et le roi de la banque Morgan, sont à l'origine de ce monde : le berceau des gratte-ciel, de la bombe atomique, mais aussi celui des villes gangsters et de la métropole cinématographique d'Hollywood.
Aujourd'hui, alors que le monde est devenu si petit que les distances ne permettent plus de se déplacer, ces trois mondes se sont tellement rapprochés qu'ils sont contraints de vivre en étroite interaction et s'influencent de plus en plus mutuellement. Comme nous l'avons déjà mentionné, nous nous trouvons au début de l'histoire unifiée de l'humanité dans son ensemble.
La capacité de ces trois composantes de l'humanité à coexister de manière raisonnablement harmonieuse – ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui – dépend de certaines conditions préalables. Leurs différences, notamment le contraste entre l'Amérique et l'Asie, sont indéniables. Cette dernière forme une polarité qui doit être présente chez l'humanité comme chez tout être vivant. Tout de suite parce qu'existe cette polarité, l'humanité se révèle être un véritable organisme. Mais une autre condition est nécessaire : aucune des trois parties ne se considère comme la seule forme correcte, vraie, pour ainsi dire « uniquement salvatrice » de l'existence humaine, mais chacune se reconnaît comme l'unilatéralité qu'elle représente, laquelle requiert la complémentarité des autres pour atteindre la pleine humanité. Cela exige que chacune de ces parties surmonte la rigidité de son unilatéralité et s'ouvre aux réalisations positives des autres.
Le fait que nous soyons entrés dans l'ère de l'histoire de l'humanité tout entière implique la nécessité – nous y reviendrons plus en détail dans les chapitres suivants – que l'individu, en tant qu'antithèse de l'humanité tout entière, s'élève lui aussi à une signification qu'il n'a jamais atteinte auparavant. Et ce, dans un sens totalement différent de celui que lui attribue la Déclaration des droits de l'humain. Cela s'applique à l'humanité tout entière, avec toutefois des effets différents pour chacune de ses composantes.
Pour l'Orient, il s'agira de reconnaître que les convictions spirituelles, religieuses et idéologiques que l'individu professe ne peuvent plus être déterminées par son appartenance à une lignée, mais seulement par sa libre décision de conscience. C'est dans ce domaine que l'individu doit s'éveiller à lui-même. En Chine,

32

aujourd'hui, la communauté de sang a été remplacée par la communauté de classe communiste. Mais la communauté de sang n'est remplacée que par le collectivisme idéologique. L'Orient a pour mission de surmonter progressivement ce manque de li-

berté spirituelle. Ainsi, là où le sang déterminait autrefois le corporel, le problème de notre époque est devenu celui de la vie *spirituelle*. (Ce problème se pose aussi, de manière particulière, à la population du nouvel État d'Israël, avec lequel une grande partie du peuple juif est retournée dans sa patrie asiatique.)
L'Europe devra reconnaître que l'imbrication rigide des frontières linguistiques et nationales, fruit de son histoire, représente une impasse dans laquelle elle s'est elle-même engagée et dont elle doit sortir. Il est en effet devenu presque banal que la pensée d'État-nation soit aujourd'hui dépassée. Elle l'est certes en raison des conditions de vie qui ont évolué au cours de notre siècle, mais elle n'a pas encore marqué les esprits et les comportements. Force est de constater que la langue est liée à l'humain individu d'une manière tout à fait différente de son appartenance étatique. La première est l'expression d'une configuration d'âme particulière à laquelle il participe ; la seconde relève de destins historiques externes auxquels il est soumis, conséquence de guerres victorieuses ou perdues. Ces dernières décennies, suite aux deux guerres mondiales en Europe, la nationalité de millions de personnes a changé à plusieurs reprises sans que ces personnes ne changent de lieu de résidence. On pourrait également savoir aujourd'hui – et nous y reviendrons plus en détail – que, compte tenu de la situation démographique de l'Europe jusqu'en 1945, le principe de l'État-nation ne convenait qu'à l'Europe occidentale, et non au centre, et certainement pas – en raison de l'immense brassage où vivaient les nationalités les plus diverses – à l'est du continent. Néanmoins, après la Première Guerre mondiale, il y a été transplanté, obsédé par lui comme par une obsession. En réalité, les nouveaux États établis après la Première Guerre mondiale sur le sol de l'ancien Empire tsariste russe et de la monarchie des Habsbourg brisée étaient tout aussi multi d'États de peuple que les précédents. Ce n'est qu'alors qu'un de leurs peuples fut proclamé nation, donnant ainsi son nom à l'État concerné, ce qui signifiait que toutes les autres nationalités vivant sur place étaient rétrogradées au rang de citoyens aux droits inférieurs. Ainsi, après la Première Guerre mondiale, cette partie de l'Europe abritait environ 30 millions de minorités nationales dont le développement national et culturel fut entravé. Après la Seconde Guerre mondiale

33

on a résolu le problème d'une manière plus simple et encore plus brutale : en expulsant les minorités nationales de leurs foyers ancestraux. Ainsi, au cours de notre siècle, le principe de l'État-nation a progressivement conduit à une aggravation des conditions de vie en Europe. Pourtant, les dirigeants politiques de la Germanie/de l'allemanité, dont l'État-nation a été détruit par leur propre destin, s'accrochent obstinément au principe d'autodétermination nationale, empêchant ainsi la solution de la question allemande, devenue aujourd'hui le problème central de la pacification de l'Europe.
D'autre part, le développement économique ayant depuis longtemps rendu absurde le principe d'inclure l'organisation de la vie économique dans l'autodétermination nationale, des efforts sont déployés pour créer de vastes espaces économiques supranationaux. Cependant, ils croient pouvoir y parvenir en unifiant les États-nations existants en une entité politico-économique supranationale, au lieu de soustraire l'organisation de l'économie à la compétence de l'État et de le laisser se doter des organes nécessaires. Cependant, cet abandon des droits de souveraineté nationale à une organisation supraétatique, motivée par des considérations purement économiques, se heurte dans la réalité et différence de l'être des âmes de peuple, ancré dans la réalité et la diversité des volontés d'indépendance des mêmes et ainsi on se tourne en rapport à l'intégra-

tion souhaitée de l'Europe en des ronds sans pouvoir progresser d'un seul pas.
Enfin, en Amérique, nous avons affaire à une communauté spirituelle, dans la mesure où elle est essentiellement ancrée dans une certaine manière de penser. Car c'est dans le penser que le spirituel humain trouve sa première manifestation. Mais, la spiritualité américaine d'aujourd'hui est presque exclusivement tournée vers le matériel, vers l'asservissement technique et l'exploitation économique du monde matériel. Elle ne s'est pas encore pleinement saisie elle-me. Par conséquent, elle n'a pas encore développé le sentiment de sa propre réalité spirituelle, intrinsèquement ancrée en soi. Atteindre une telle réalité par une connaissance approfondie de soi est la tâche du peuple américain pour l'avenir. Car sans un tel système, il sera incapable de comprendre le centre européen, et encore moins l'est asiatique, de l'humanité, et suscitera donc sans cesse des sentiments d'antipathie parmi eux. Mais aussi, elle sera sinon incapable de faire face à ses propres problèmes. L'un des plus importants pour l'avenir est la question noire/nègre, où le destin nous impose aujourd'hui le jugement des méfaits passés de la race blanche envers la race noire. Et ainsi, en

34

un étrange renversement des rapports entre l'Orient et l'Occident, le problème de *race* est apparu aujourd'hui dans l'Ouest américain, tout comme le problème de la vision du monde respectivement de la *vie spirituelle* s'est posé en Asie orientale. Cependant, le problème racial apparaît aujourd'hui en Occident sous une toute autre forme qu'il ne l'était en Orient. La question n'est pas de savoir comment surmonter le principe racial, mais plutôt comment façonner les rapports entre les races blanche et noire, et avec les races de couleur en général. Ce problème, lui aussi, ne trouvera une solution humaine que lorsque, au sens indiqué plus haut, l'élément spirituel qui prévaut dans la civilisation américaine apprendra à se saisir lui-même par la connaissance de soi. Car alors, l'élément du *spirituel* en l'humain se révélera à lui comme ce par quoi l'humain appartient non pas à une race, ni à un peuple, mais à *l'humanité tout entière*, et réalise cette appartenance en parcourant toutes les époques de l'histoire, et donc aussi les peuples et les races les plus divers, sur le chemin de la réincarnation. Ainsi, en chaque être humain, quelle que soit la race ou le peuple dans lequel il s'incarne dans une vie particulière, se trouve et se reconnaît véritablement *l'humain*. Ce problème est en réalité la cause profonde de la question raciale telle qu'elle se pose aujourd'hui en Occident (mais plus généralement partout où les Blancs doivent cohabiter avec des colorés).
Grâce aux exposés de ce chapitre, nous pensons avoir démontré à quel point l'affirmation selon laquelle les peuples, au sens propre du terme, n'existent qu'en Europe est justifiée. Dans les chapitres suivants, ces questions seront examinées en détail sous différents angles.

35

2 Paysage, tempérament de peuple, caractère de peuple

Dans ce qui précède, nous avons compris les peuples comme des communautés ancrées dans l'âme, dont les caractéristiques s'expriment principalement dans la langue, puis dans l'ensemble des arts, ainsi que dans la formation d'associations/regroupements étatiques et de formes juridiques. Or, nous avons constaté que les peuples au sens propre n'existent qu'en Europe.

Si notre continent abrite un si grand nombre de règnes d'âme de peuple différentes, comme le montrent déjà les plus de vingt États qui le composent, cela s'explique par deux raisons principales. La première réside dans l'*essence de ce qui est d'âme* en tant que telle. Cela constitue un juste milieu entre le corporel et le spirituel de l'humain. On pourrait aussi la comparer à une combinaison chimique des deux, ou au résultat de l'interaction entre la lumière et l'obscurité, que nous observons – selon Goethe – dans le monde des couleurs. De même que, comparé aux représentants de la lumière et des ténèbres – le blanc et le noir –, le monde de couleur qui les sépare présente une grande diversité de caractéristiques chromatiques, selon *comment* la lumière et les ténèbres interagissent, de même, comparés aux représentants du corporel et du spirituel (les communautés de race et de civilisation), ceux de ce qui est d'âme (les peuples) présentent une multitude de types d'âmes différents, selon que le corporel ou le spirituel prédomine en leur sein. Un riche spectre de nuances chromatiques finement graduées nous confronte ici aux collectifs relativement monochromes et gigantesques formés par le sang en Orient et la civilisation en Occident.
L'autre raison réside dans la nature de la *partie européenne de la Terre*. Il est de loin le plus structuré de tous. La longueur de son littoral dépasse celle du continent africain, trois fois plus grand. Ses péninsules et les îles qui lui sont associées représentent un tiers de sa superficie totale. De tous côtés, mers, portions de mer et baies pénètrent profondément dans son intérieur et divisent de nombreuses parties en îles, de sorte que la proximité moyenne de ses terres avec la mer est de loin la plus grande de tous les continents.

36

De plus, ses paysages sont si nettement séparés les uns des autres par des montagnes comme les Pyrénées, les Alpes et les Carpates qu'ils forment des espaces géographiques totalement indépendants. Seul un continent si singulièrement divisé par la nature en une multitude de paysages individuels a pu permettre aux peuples qui l'habitent de développer des caractères nationaux aussi nets qu'en Europe.
L'examen de ces liens nous amène à la question de la relation entre paysage et ethnicité/règne de peuple. C'est la première perspective sous laquelle nous souhaitons aborder les peuples d'Europe. Pour cela, il convient d'abord de clarifier quelques concepts. Les ethnicités/règnes de peuple sont des mondes de l'âme. Par conséquent, l'étude de l'essence des peuples doit évoluer vers l'*étude de l'âme* de peuple, à la *psychologie* des peuples. Or, tout comme celle des individus, les âmes des peuples présentent des caractéristiques différentes. C'est ce que nous comprenons par *caractère ethnique/de peuple*. À cet égard, l'enseignement des âmes de peuple, dans son exposé concret, devient *caractérologie de peuple*.
Au cœur de chaque être humain résident – comme l'affirme le poème Faust de Goethe – « deux âmes ». En ce sens qu'outre leur âme individuelle, ils portent aussi en eux un

l'organisation corporelle.
Justement ainsi, l'âme de peuple a aussi un noyau, dont elle représente l'enveloppe. Celui-ci n'est toutefois pas d'un être humain, mais un être suprahumain. Nous n'hésitons pas à le décrire de plus près ici. Car sa connaissance forme une partie constitutive d'une science de l'humain complète et véritablement adéquate, et gagnera en reconnaissance à mesure que celle-ci prévaudra dans la vie spirituelle de notre époque. Il appartient au monde des « hiérarchies » spirituelles qui se situent entre l'humanité et le véritable divin, à savoir à cette hiérarchie que la recherche spirituelle fondée par Rudolf Steiner désigne, par un terme hérité de l'ésotérisme chrétien, sous le nom d'« archanges ».

37

C'est la deuxième plus basse dans la succession de niveaux des hiérarchies. Quiconque ne sait pas quoi commencer avec ces affirmations ou les tient pour pure croyance pourrait au moins les prendre en considération et les laisser de côté. L'important n'est donc pas qu'elles soient affirmées, mais ce que l'on en gagne comme aperçus concrets sur l'essence des peuples.
Pour supplément nous avons à mentionner ici une autre classification fondamentale/un autre membrement de l'essence humaine, qui se donne de la recherche anthroposophique-scientifique de l'esprit. La plupart des théories des disciplines de science de l'esprit respectivement sciences de la culture sociales actuelles (histoire, ethnologie, sociologie, science économique, etc.) sont si inadéquates et insatisfaisantes parce qu'elles sont en manque, encore presque entièrement sous l'emprise de la manière de penser de science de la nature, manquent des concepts fondamentaux qui sont associés à la sphère humaine justement ainsi que les concepts d'atome et de molécule, d'onde et de corpuscule, de masse et de vitesse le sont à la sphère du physique. Nous serons donc contraints de mentionner à un endroit ou à un autre des chapitres suivants, toujours de nouveau, certains des concepts fondamentaux de l'anthropologie humaine élaborés pour la première fois par la recherche anthroposophique, dans la mesure où ils sont nécessaires à la présentation des faits en question. À ce stade, il s'agit d'abord de la division de l'être humain en ses éléments fondamentaux, à partir desquels il est pour ainsi dire construit. Pour une présentation posant fondement de ces mêmes, nous vous renvoyons aux ouvrages « Théosophie » et « Science de l'occulte » de Rudolf Steiner.
Le « plus bas » membre de l'humain est formé du *corps physique*. Il englobe tout ce qui peut être perçu par les sens physiques de l'humain et ce qui reste en retour après sa mort sous forme de cadavre. C'est à un deuxième élément constitutif qu'est à devoir que ce corps physique *vit*, grandit/pousse, se forme/façonne, change ses formes et vieillit entre la naissance et la mort, et qu'il est imprégné de cet élément tout au long de la vie. Il s'agit d'une organisation sur-physique des forces de formation de la vie et de la forme (accessible/expérimentale uniquement à la perception directe d'une connaissance suprasensible), que la science de l'esprit désigne comme *forces formatrices*, ou *corps de vie* ou *éthérique*. Un membre suprasensible supplémentaire est le porteur de tous les vécus d'âme : représentations, sentiments, sensations, émotions, désirs, impulsions de la volonté et - comme tous ces éléments sont liés à un degré plus ou moins élevé de conscience, sinon ils ne pourraient pas être vécus - avec cela avant tout la conscience. La recherche spirituelle le désigne, pour une raison dont nous parlerons plus tard, comme *organisation astrale* ou *corps d'âme*. Le quatrième et plus élevé des membres de

l'être est le «*je*» déjà mentionné : le porteur de la soi

38

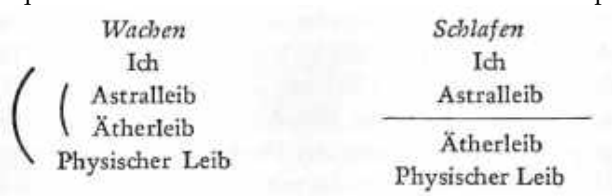
conscience qui prête à l'humain le caractère de l'individualité et forme le terrain sur lequel sa liberté prend racine. C'est, comme cela a déjà été dit, le noyau spirituel de l'être humain, tandis que ce qui précède représente ses enveloppes : d'abord l'enveloppe intérieure du psychique-astral, puis les deux enveloppes corporelles de l'organisation de l'éthérique et du physique.

Ce n'est qu'à partir de ce membrement de l'essence/l'être (que l'anthropologie philosophique actuelle caractérise déjà d'une certaine manière comme la quadri-stratification de l'humain) que tous les phénomènes fondamentaux de l'existence/l'être-là humain deviennent compréhensibles et peuvent être présentés dans leur essence. À ce stade, que soient tout d'abord mentionnés seulement les états de transition/changement entre veille et sommeil.

La veille vient en l'état par ce que les quatre éléments de l'être de l'humain sont liés de cette manière que les deux éléments supérieurs : le je et le corps astral — comparables à une épée dans son fourreau — sont enfermés dans les deux éléments inférieurs : les corps physique et éthérique. Le contexte de sommeil, en revanche, repose sur ce que ceux-ci se détachent jusqu'à un certain degré de ces derniers et que leurs manifestations : vécu d'âme, conscience de soi, disparaissent pendant cette période comme dans le néant.

Veiller
je
Corps astral
Corps éthérique
Corps physique

Dormir
je
Corps astral
Corps éthérique
Corps physique



Pourquoi une telle séparation se produit-elle en répétition régulière et ce qui se passe pendant celle-ci, sera abordé plus tard. La L'illustration schématique ci-dessus de ces contextes changeant indique aussitôt encore sur un état de fait important : lorsque notamment dans le réveil les deux membres de l'être supérieurs se relient de nouveau aux deux inférieures au cours du réveil, l'organisation astrale s'intègre principalement à l'éthérique, tandis que le je pénètre surtout le corps physique. Ce fait se traduit par le fait que les trois activités essentielles *de l'âme* : représenter, sentir et vouloir, se lient aux trois fonctions essentielles *de la vie* du système nerveux, du système rythmique (respiration et circulation sanguine) et du système métabolique, dans lesquelles l'éthérique se manifeste (ce sur quoi nous viendront encore à parler à un endroit ultérieur dans le même cas).

39

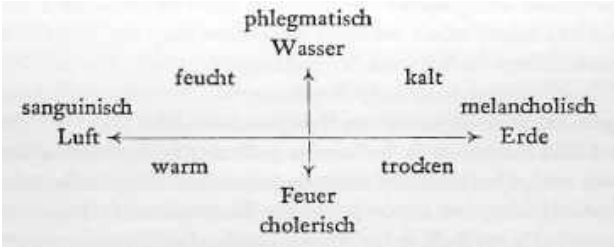
En revanche, le je se manifeste principalement (de manière réceptive) dans les perceptions *sensorielles* que lui transmet/médie le corps physique, et (de manière productive) dans les *actions* de volonté qu'il exécute au moyen des membres du corps physique.

Par ces conditions/rapports, les états de faits supplémentaires sont conditionnés : nous parlions plus haut de ce que ce qui est d'âme de chaque individu présente une certaine empreinte que nous appelons son *caractère*. Cette empreinte est déterminée par son

noyau, le je, comme la forme de la coquille de la noix est déterminée par le noyau de la noix. C'est la conséquence de ce que le je passe par des incarnations répétées. Ce qu'il apporte dans une nouvelle vie en tant qu'héritage de l'ensemble de ses incarnations précédentes, en termes de caractéristiques morales positives et négatives, confère à l'aspect spirituel qu'il revêt dans cette vie sa configuration caractérielle. L'organisation éthérique, en tant que support des forces formatrices de la vie et de la forme, reçoit son empreinte respective de la dynamique héréditaire corporelle. Cela se manifeste dans la prédisposition héréditaire des dispositions de santé et de maladie, de la physionomie, de la stature corporelle dans son ensemble. Mais, en effet, pendant chaque état de veille, l'organisation éthérique est pénétrée par l'astral, ce qui donne naissance à un troisième élément : le *tempérament* humain (qui doit être clairement distingué du caractère). Il est donc conditionné par deux côté s : par l' éthérique de la lignée héréditaire, et par l'astral de la suite de réincarnation. Mais son support immédiat est l'organisation éthérique. Cela se constate par le fait que le tempérament se manifeste dans la formation du corps physique d'un côté : la stature trapue et robuste du cholérique est en contraste avec la grâce et la mobilité du sanguin ; les formes tendant à la voluminosité, douces et floues du flegmatique, forment le contraire de la structure osseuse et maigre du mélancolique. De l'autre côté, les tempéraments montrent aussi un moment psychique/d'âme : activité et inertie, légèreté et mélancolie sont des caractéristiques distinctives de leurs différences.
Des rapports analogues existent maintenant aussi en ce qui concerne les âmes de peuple. Ces dernières se lient, dans leurs caractères déterminés par les esprits de peuple, pour autant qu'elles enserrent/embrassent les humains leur appartenant/revenant avec leur organisation éthérique et leur confèrent par cela, outre leur tempérament individuel, aussi un *tempérament de peuple*. Elles se lient en dehors de cela cependant aussi avec les *paysages* que les peuples concernés habitent, toutefois pas au physique, mais avec l'éthérique de ces mêmes, qui s'extériorise dans leurs processus de vie, tels qu'ils se forment par l'action des éléments, la terre, l'eau, l'air, la chaleur, la lumière : dans le volcanisme, la richesse

40

ou pauvreté en eau, fréquence ou rareté des précipitations, climat océanique ou continental, froid ou modérément chaud. C'est dans cette double relation des âmes de peuple que réside la raison de l'accord particulier entre le tempérament de peuple et le territoire d'implantation des peuples. Elle a sont origine dans ce que les âmes de peuple, lorsqu'elles ont commencé à s'incarner dans les tribus germaniques et slaves de l'époque de la migration des peuples, les ont conduites dans ces régions lors de leurs déplacements, qui correspondaient d'une certaine manière à leurs caractères, et ce n'est qu'une fois qu'elles les avaient atteintes qu'elles sont devenues sédentaires.
Les Grecs ont été les premiers à établir *une théorie des/un enseignement sur* les tempéraments. Ils distinguaient les quatre types déjà mentionnés ci-dessus : colérique, sanguin, flegmatique et mélancolique. Eux aussi les ont mis en pendant avec les forces éthériques, dans la mesure où celles-ci sont à l'origine des différents contextes d'agrégat – ou « éléments », comme ils les appelaient : solide, liquide, gazeux, auxquels ils ajoutaient toutefois un quatrième élément, ce qui a puissance de chaleur. Ils attribuaient à chacun de ces éléments (terre, eau, air, feu) deux propriétés qui le caractérisaient principalement. Ils attribuaient aussi ces mêmes propriétés aux tempéraments correspondants. Le schéma suivant illustre ces relations :



flegmatique
eau
humide
froid
sanguin
mélancolique
Air
Terre
chaud
sec
Feu
colérique

Ces attributions, qui sont fondées sur la façon d'agir des forces formatrices éthériques, peuvent encore être utilisées aujourd'hui pour caractériser les tempéraments. Mais la question est : comment les tempéraments se répartissent sur les peuples européens ? Si nous tentons de dessiner une esquisse de cette répartition, qui ne reste que dans des allusions fugitives, il convient de tenir compte de sa justification, car les tempéraments de peuple ont certes une certaine relation avec les caractères de peuple, mais ne doivent pas être

confondus avec eux, mais d'un autre côté aussi se tenir en relation avec les zones de peuplement des peuples concernés. En ce qui concerne ces derniers, nous avons déjà indiqué, par l'agencement spatial du schéma ci-dessus, comment les tempéraments se répartissent entre les différents peuples, à condition d'assimiler le haut-bas avec la direction nord-sud, le droite-gauche avec la direction est-ouest dans ce schéma. À l'est, nous avons la plus grande masse terrestre du continent, à l'ouest, la seule mer du monde qui le borde, au sud, les pays qui se trouvent près de la zone chaude, au nord, ceux qui s'étendent partiellement dans la zone froide ou polaire.

Portons maintenant notre regard sur les peuples des trois péninsules du sud de l'Europe : l'espagnole, l'italienne et celle des Balkans, nous avons donc affaire aux habitants du monde méditerranéen, caractérisés par leur climat chaud, des précipitations relativement faibles (à l'exception du Portugal), une atmosphère sèche, des étés chauds, le fameux ciel bleu du sud, mais aussi par la fréquence des tremblements de terre et des éruptions volcaniques. Par conséquent, tous ces peuples sont caractérisés par leur sang ardent, leur tempérament principalement *colérique* qui s'enflamme facilement en amour et en haine, en colère et en rage, dans ce dernier cas, le poignard ou le revolver sont à portée de main. Dans certains pays, la vengeance du sang s'est maintenue, qui, pour le sang versé, n'est pas condamnée à une peine appropriée par des juges assermentés selon le paragraphe de la loi, mais exige une expiation et exerce une vengeance directement à partir du sang blessé du lien de parenté. La vivacité de la parole et de la gestuelle, qui fonde le talent de ces peuples pour le théâtre et l'opéra, trouve aussi ses racines dans ce tempérament. Le type morphologique prédominant est particulièrement trapu et court en Italie. La sécheresse, qui constitue avec la chaleur l'autre caractéristique principale de ce tempérament, et qui trouve dans la nature du pays son pendant dans l'air limpide et transparent, dans la plastique des formes du paysage et dans les espèces d'arbres du sud (cyprès, pin, olivier), se manifeste dans les langues de ces peuples par le fait que toutes sont principalement vocaliques, mais ne connaissent pas les

voyelles nasales, les diphtongues ou les voyelles infléchies, mais seulement les voyelles pures a, e, i, o, u. L'expression artistique de ces peuples se manifeste dans leurs créations des arts plastiques : architecture, sculpture, peinture et témoigne de leur immense talent pour l'élément de la forme, se caractérise par la plasticité de leurs créations et, en peinture, par l'utilisation prédominante de couleurs pures. Dans son discours, cette formulation populaire correspond à des dictons gravés dans le marbre. Tout ce qui disparaissant-fluant aussi bien dans la langue

comme dans l'art, les rebutent ils n'ont aucun sens pour le romantique rêveur.
En traversant du sud au nord les grands fleuves et les frontières climatiques des Pyrénées et des Alpes, nous arrivons dans la prochaine zone climatique qui s'étend de la France, en passant par le Rhin et le sud de l'Allemagne, jusqu'à l'Autriche et la Hongrie. Moins chaud que le sud de l'Europe, cette région est principalement déterminée par les processus de formation météorologique qui proviennent de l'océan Atlantique et qui, bien que s'affaiblissant à l'est, se caractérisent par un changement relativement vif entre les hautes et les basses pressions barométriques, la formation de nuages, les pluies et le soleil. L'élément de l'*air*, mêlé d'une part à l'eau et à la vapeur d'eau, et d'autre part illuminé par la lumière, est ce qui détermine essentiellement la vie de la nature dans ces régions. C'est là que la vigne, entre autres, prospère particulièrement bien. La France, la Rhénanie, le sud de l'Allemagne, la Hongrie sont les principales régions de la viticulture, tandis qu'en Bavière et en Bohême, on cultive principalement du houblon pour la fabrication de la bière. Dans cette zone entière, on trouve principalement des tempéraments *sanguins*. Tout aussi facilement inflammable pour les étincelles de sympathie et d'antipathie, elle se nuance en France davantage vers un esprit de bon mot et de galanterie intellectuellement raffinée, en Allemagne du Sud davantage vers une sensibilité qui se manifeste dans une convivialité plus délicate ou plus rustique, plus joyeuse ou plus terne. En Autriche, elle se transforme en un sentimentalisme extrêmement sensible, mais souvent dépourvu d'énergie de volonté, oscillant fortement entre légèreté et mélancolie, se fondant dans la convivialité, et se transforme finalement en Hongrie en un esprit de chevalerie énergique et en une hospitalité éblouissante et enivrante. Paris et Vienne, l'une la ville des lumières, l'autre celle de la musique et du théâtre, sont toutes deux des lieux d'art, de culture du goût et de joie de vivre, — l'une la ville de la mode en constante évolution, l'autre celle du valse et de l'opérette. Dans cette zone de l'Europe, l'art pictural et la création lyrique et musicale sont en première ligne. La poésie amoureuse des troubadours français, le Minnesang moyen-haut allemand, l'art lyrique autrichien moderne sont des produits caractéristiques de la même époque. Le type de silhouette prédominant est une silhouette mince, gracieusement mobile et de taille moyenne.
En avançant encore un peu plus vers le nord, nous arrivons aux pays qui se trouvent autour de la mer du Nord et de la mer Baltique : le Royaume-Uni, les Pays-Bas, le nord de l'Allemagne, la Scandinavie. Le caractère orageux de la mer du Nord, contre les ravages de laquelle aux Pays-Bas et dans le nord de l'Allemagne, seuls

l'endiguement de toute la côte est capable de protéger et de sécuriser le pays, et les brouillards qui se forment fréquemment en Angleterre font clairement de l'*élément aquatique/eau* le facteur déterminant des conditions climatiques. Chez l'humain, il correspond à l'organisation de tempérament *phlegmatique*. Elle se fait remarquer, lorsque

nous passons du sud au nord-ouest, par le caractère populaire hollandais, mais atteint son expression la plus déterminante dans le caractère britannique. Le calme et la discipline avec lesquels les Anglais supportent les inévitables temps d'attente, respectent les règles et traitent les formalités dans le cadre du trafic actuel pourraient être un exemple pour d'autres peuples s'ils étaient en mesure de les imiter. La fraîcheur et la tranquillité extérieure propres à ce tempérament caractérisent aussi le Nord-Allemand, contrairement au Sud-Allemand. Et dans l'ensemble, elle convient aussi aux peuples scandinaves, même si elle montre un coup de vivacité plus prononcé chez les Danois et une vie émotionnelle plus intense chez les Suédois. La tranquillité extérieure correspond à une plus grande persévérance et ténacité dans la poursuite de la voie du vouloir et des décisions une fois prise, que nous ne trouvons pas chez les peuples du sud. La fraîcheur intérieure est propice à la réflexion, à la méditation et à la contemplation, et c'est pourquoi les esprits contemplatifs comme Kant, Schopenhauer, Hebbel, Kierkegaard, Ibsen et Strindberg sont des représentants typiques de cette zone de la vie européenne. Des silhouettes imposantes, souvent trapues ou même corpulentes, sont caractéristiques de la région, à l'exception des silhouettes généralement minces et athlétiques des Anglais. La force de cette partie de la population européenne réside également dans la lutte contre les éléments naturels et dans leur maîtrise en tant que pêcheurs, marins, circumnavigateurs, explorateurs, chercheurs polaires, organisateurs économiques.
Enfin, tournons-nous vers l'est de l'Europe, colonisé par les Russes. Sa superficie est presque aussi grande que celle de l'ensemble de l'Europe restante, mais elle montre la forme d'une seule plaine sans interruption de montagnes, qui n'est limitée que par des chaînes de montagnes à ses bords est et sud-est. Il n'est donc pas étonnant que, là où la vie de l'humain est déterminée par la *terre* sur laquelle il vit, comme nulle part ailleurs en Europe, l'élément terre détermine aussi sa disposition de tempérament et la laisse devenir *mélancolique*. Aucun autre peuple européen n'est autant prédisposé à ressentir la souffrance et les efforts dans leur poids écrasant qui sont imposés à l'humain par l'être-là terrestre que le russe. D'ailleurs il ressent/éprouve plus que tous les autres la sainteté de la « petite mère

Terre », qui le nourrit avec son pain, lui donne des forces inépuisables. Mais il est avec ces forces à la fois liées à elles. À cela vient que les destins historiques que le peuple russe a dû subir pendant la domination des Tatars et ensuite pendant les siècles de la domination des tsars lui ont causé d'innombrables souffrances. La profonde mélancolie qui imprègne l'âme russe se fait entendre non seulement dans un chant comme celui des « remorqueurs de la Volga », mais aussi dans de nombreux autres chants populaires russes, généralement en mineur. Le sérieux de la souffrance qui leur vient de leur attachement aux forces terrestres nous regarde aussi dans les traits du visage de la plupart des grands représentants de ce peuple, que nous considérions ceux de Dostoïevski, de Tolstoï, de Soloviev ou de Gorki. Et pourtant, le dernier mentionné, qui est venu du fond du peuple et qui, au cours de sa longue vie de vagabond et de ses nombreux changements d'emploi, a appris à connaître la vie du peuple comme peu d'autres, s'est donné de manière descriptive le nom de « l'Aigre/Amer » (Gorki) !
À côté des relations de l'âme de peuple aux forces vitales et formatrices éthériques des paysages, existent maintenant cependant de telles avec le façonnement *physique* de ces derniers. En celles-ci, vient toutefois à l'expression davantage le noyau de l'âme de peuple : l'*esprit du peuple* du moment, certes pas de façon exhaustive, mais plutôt comme

dans une projection sur une certaine étendue. *L'un* des moments les plus importants de la formation physique du paysage est maintenant de savoir si le territoire d'un peuple est un *pays plat* ou *montagneux*, un autre est de savoir s'il s'agit d'un pays *enclavé* ou d'un *pays côtier* ou d'une *île*. Selon son essence et sa mission historique, un esprit de peuple choisira tel ou tel lieu pour agir, et inversement, un territoire habité influencera la nature de ses habitants. Les effets sont donc bien réciproques. Nous constaterons en tout cas qu'un peuple qui habite un pays plat, qui n'est pas divisé en régions isolées par des chaînes de montagnes, montre une forte tendance à la socialisation, à la formation de communautés, — tandis qu'un peuple qui habite un pays montagneux, qui se divise en une multitude de vallées nettement séparées, montre davantage un désir d'autonomie de ses différentes parties, de liberté de ses membres individuels. D'un autre côté, il est évident qu'un peuple dont le pays est bordé par une mer ou un océan, ou dont la résidence est entourée par la mer, possède une grande ouverture d'esprit envers l'étranger, un penchant pour l'immensité, — qu'il,

45

pour utiliser un terme de la psychologie jungienne, semble plus extraverti, tandis qu'un individu qui vit dans un pays enclavé montre un caractère plus introverti, tourné vers l'introspection/occupation avec soi.

Illustrons ce qui a été dit par quelques exemples qui nous permettront de mettre en évidence deux paires d'opposés caractérisés par différentes combinaisons de deux des particularités mentionnées. Un couple d'opposés de la première catégorie est constitué de la *Suisse* et des *Pays-Bas*. La Suisse est un pays enclavé, mais aussi un pays de montagne par excellence. C'est l'État le plus fédéraliste d'Europe, car il s'agit d'un État fédéral qui, malgré sa petite taille, est composé de 22 cantons qui, malgré leur petite taille, sont des États indépendants qui n'étaient liés entre eux que par des alliances et qui ne se sont unis en un État fédéral qu'en 1848, mais qui conservent encore une grande autonomie. Aujourd'hui encore, pour un Bernois, un Zurichois est presque un étranger, pour un Zurichois, un Bâlois, et ainsi de suite, et ce que l'on appelle en Suisse le « kantönligeist/ l'esprit de petit canton » joue encore un grand rôle dans la politique intérieure suisse. Mais le Suisse individuel possède également un fort besoin de liberté, cette même liberté qui a valu à la Suisse la réputation d'être la plus ancienne démocratie de l'Europe moderne. Sa sécularisation a commencé par le fait que les habitants des cantons primitifs ont lutté au Moyen Âge contre les ambitions de pouvoir des seigneurs féodaux des Habsbourg et des avoués impériaux pour obtenir et maintenir leur immédiateté impériale ; et la séparation décisive de la Confédération des États du Saint-Empire romain germanique, qui a eu lieu lors de la « guerre des Souabes » de 1499, a été provoquée par le refus des Suisses de se soumettre au tribunal de la Chambre impériale, institué par l'empereur Maximilien Ier et jugeant dans l'esprit du droit romain reçu, et voulaient continuer à vivre d'après leur propre droit de cité. Et si la naissance de la Confédération est désignée par l'alliance conclue par les trois cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, symbolisée par le serment du Grütli légendaire, la légende suisse a néanmoins opposé à cette alliance du Grütli la figure de Guillaume Tell, le véritable libérateur du pays, qui, sans participer au Conseil, agissant en solitaire et sous sa propre responsabilité, a accompli l'acte décisif. Dans cette forme de conte, se dresse devant nous l'archétype de la Suisse. Et jusqu'à aujourd'hui, l'essence suisse se distingue chez ses représentants par l'originalité prononcée, parfois exagérée jusqu'à l'absurde, de personnalités marquées, singulières, noueuses, — nous nous souvenons seulement,quelque peu

à Pestalozzi, I. P. V. Troxler, Gottfried Keller, Jakob Burckhardt, Ferdinand Hodler, Carl Spitteler. Mais aussi l'aspect intérieur au pays du caractère suisse ne se dément pas. En tant que manifestation caractéristique pour cela, on rencontre toujours de nouveau chez ses représentants l'opinion : ce qui est né dans ses frontières en tant qu'État composé de quatre groupes linguistiques différents, issu de circonstances particulières et uniques, et qui ne connaît pas de problèmes de minorités nationales opprimées, est un exemple parfait de ce que le reste de l'Europe aurait encore à atteindre. Et cela pourrait être réalisé en appliquant simplement ce modèle à l'ensemble du continent, c'est-à-dire en l'intégrant dans un État européen organisé de manière fédérale. Nous reviendrons sur cette problématique plus tard.

Au contraire à la Suisse, les Pays-Bas forment une plaine, et comment cet état de fait favorise l'élément de la socialisation, c'est ce que montre le déroulement de l'histoire néerlandaise par rapport à celle de la Suisse. Bien que les Pays-Bas, après avoir obtenu leur indépendance politique en guerre contre l'Espagne, se soient d'abord unis en un État fédéral républicain, au sein duquel les sept provinces qui le composaient conservaient encore un haut degré d'autonomie. Bien sûr, à la tête de cet État se trouvait un gouverneur dont la charge fut exercée par des membres de la Maison d'Orange pendant des générations. Au XVIIIe siècle, cette fonction est devenue héréditaire au sein de cette famille et au XIXe siècle, après les troubles de l'époque napoléonienne, elle a finalement été transformée en monarchie héréditaire. Ainsi, l'État néerlandais a connu, depuis sa création, une évolution inverse à celle de la plupart des autres États européens. Il n'est pas nécessaire de préciser dans quelle mesure l'établissement d'une monarchie héréditaire et d'une cour royale, surtout à l'époque, a favorisé la formation d'une société qui l'entoure. La création de la monarchie a aussi permis de centraliser beaucoup plus fortement le gouvernement et l'administration de l'État néerlandais que ce n'est le cas en Suisse.

Un autre témoignage de l'importance des liens sociaux est que, à l'apogée de l'histoire néerlandaise, où la peinture et en particulier l'art du portrait atteignit son apogée, les commandes les plus importantes passées aux peintres étaient des portraits de groupe des guildes, corporations et métiers locaux, qui devinrent ainsi une spécialité de l'art néerlandais. Au musée Frans-Hals à Haarlem, nous pouvons admirer de nombreux chefs-d'œuvre de ce type, et les plus célèbres d'entre eux sont les trois œuvres maîtresses de Rembrand:

l'Anatomie du Dr. Tulp, les Staalmeesters et la Nuit de veille. Un autre signe de l'attitude des Néerlandais envers la communauté peut être vu dans le style de construction particulier des maisons d'habitation qui saute aux yeux du voyageur qui visite les Pays-Bas pour la première fois : il se caractérise par des appartements au rez-de-chaussée tout à fait plats et de grandes fenêtres, à travers lesquelles on peut voir directement à l'intérieur, voire complètement à travers elles jusqu'au jardin situé derrière la maison, de sorte que la vie privée des habitants de la maison est en quelque sorte entièrement exposée à la vue de tous. Les Anglais ou les Suisses ne pourraient jamais exposer aux regards des passants de la rue l'intérieur de leur maison de cette manière. Une autre facette du talent des Hollandais pour la communion se manifeste finalement dans l'hospitalité exceptionnelle pour un peuple occidental qui les caractérise. Celle-ci est intimement liée à l'ouverture sur le monde, qu'elles doivent au caractère côtier de leur pays et

qui, grâce à un commerce maritime séculaire, qui fut parfois le plus important d'Europe, ainsi qu'à la gestion d'un vaste empire colonial, ont eu l'occasion de se former et de se prouver constamment.
Un autre couple d'opposés inversés de peuples est formé par les *Norvégiens* et les *Hongrois*. C'est un peuple de montagne et de littoral, car, comme nulle part ailleurs, la montagne plonge directement dans la mer dans ses nombreux fjords, — c'est un peuple de plaine et de pays intérieur, enfermé dans la plaine entre les Alpes et l'arc des Carpates. Les Norvégiens partagent donc avec les Suisses l'individualisme ainsi que le particularisme des différentes composantes de leur population. Des personnalités fortes, fières de leur liberté et de leur indépendance sont les types caractéristiques de leur nature montagneuse. En effet, compte tenu de l'immense étendue du pays et de l'isolement extrême dans lequel se trouvent les colonies, notamment dans la partie nord, et que les fermes sont dispersées, cette indépendance est la condition préalable à leur existence même. L'histoire de la Norvège au début du Moyen Âge est remplie de querelles sanglantes entre ses rois et ses chefs de tribu. Ceux-ci ont, ensemble avec une peste qui a éclatée au 14e siècle, fait subir à la population de telles pertes de sang que celle-ci est tombée sous la domination des Danois pendant des siècles. Mais contrairement à l'étroitesse qui consiste à se sentir bien uniquement parmi les siens et à la lourdeur d'assimiler quelque chose qui est différent de ce qui est propre, comme on le constate souvent chez les Suisses, le Norvégien se caractérise par une ouverture d'esprit et une cosmopolitisme similaires à ceux des Hollandais. L'esprit viking qui animait les navigateurs nordiques

qui autrefois menait d'Islande jusqu'en Amérique du Nord, continue aujourd'hui encore sous une forme transformée dans la navigation marchande, que les Norvégiens pratiquent sur tous les océans du monde au moyen d'une flotte commerciale qui, bien que leur pays compte moins d'habitants que la Suisse, est la troisième plus grande du monde.
En revanche, le peuple hongrois connaît aussi l'amour de la liberté, le désir de s'affirmer, le besoin d'indépendance, mais pas dans le sens individuel, mais plutôt dans le sens collectif national de ces impulsions. C'est à eux qu'il doit, au milieu des peuples slaves et germaniques, de pouvoir, en tant qu'élément tout à fait étranger à ceux-ci, se maintenir à travers les siècles dans son existence et son caractère propre. Et souvent, dans la plupart des cas, même avec une issue tragique, il a lutté héroïquement pour l'existence de son indépendance : contre les Turcs, contre la domination des Habsbourg, et plus récemment contre la suprématie des Soviétiques. D'un autre côté, il a aussi magyarisé de force les nationalités étrangères intégrées à son État et, en raison des ambitions de pouvoir de son nationalisme exacerbé, a contribué de manière significative à la destruction de l'Empire des Habsbourg. La position sociale qu'un individu occupait et qui se reflétait dans son titre a toujours joué un rôle important dans la considération dont il bénéficiait. Et ainsi, le destin politique du pays a été déterminé pendant des siècles jusqu'à nos jours par la position de pouvoir de ses « magnats ». Cela a donc conduit à ce qu'un régime communiste arrive au pouvoir en Hongrie, pour la première fois, après la Première Guerre mondiale, même si ce n'était que pour une courte période.
Des arguments analogues à ceux avancés pour les peuples mentionnés pourraient aussi être avancés pour d'autres nations européennes qui habitent des territoires géographiques similaires. Les caractéristiques des peuples de côtes maritimes respectivement d'iles montrent aussi les Portugais et, dans une mesure extrême, de manière compré-

hensible aussi les Britanniques. Ces derniers n'ont-ils pas, par hasard, fondé le plus grand empire colonial de l'histoire, dispersé sur toute la Terre. Et leur nature extravertie, leur goût pour les voyages, leur activité de collectionneurs et d'archéologues dans le monde entier est déjà évoquée dans la classique nuit de Walpurgis de « Faust » de Goethe :

Y a-t-il des Britanniques ici ? — Ils voyagent tant,
à la recherche de champs de bataille, de cascades,
Murs engloutis, endroits classiquement boueux —
Ce serait là un objectif digne d'eux ! —

49

D'un autre côté, les caractéristiques des peuples de l'intérieur des terres montrent aussi les Allemands et les Russes, voire même les Français. Une tendance au collectivisme - contrairement au caractère individualiste du peuple norvégien - se retrouve chez les habitants de la plaine suédoise ; et elle se manifeste naturellement de manière la plus forte chez la population de la vaste plaine d'Europe de l'Est. Tous ces caractères subissent simplement les plus diverses modifications en raison des autres facteurs qui contribuent aux sortes d'âmes nationales et aux missions de ces peuples.

50

3 La polarité géographique et psychologique des peuples entre l'Ouest et l'Est

Si nous avons qualifié l'Europe dans le chapitre précédent de continent le plus fortement fragmenté, cette description ne s'applique qu'à sa moitié occidentale. L'Europe dans son ensemble forme une péninsule fortement fragmentée du continent asiatique, beaucoup plus grand et plus compact, et est désignée avec lui comme Eurasie, purement d'un point de vue géographique. Mais le même rapport qui existe entre les deux continents si étroitement liés se répète à plus petite échelle au sein même de l'Europe. Sa moitié orientale, qui, dans sa plus grande largeur nord-sud, borde l'Asie ou se prolonge dans le continent asiatique, constitue sa masse continentale proprement dite, peu découpée, tandis que sa moitié occidentale, de plus en plus étroite, se subdivise, vers le nord et le sud, en une série de petites péninsules et se termine, d'une part, par la péninsule ibérique, presque insulaire par rapport au reste du continent, et, d'autre part, par le groupe des îles anglo-irlandaises. On peut donc dire, dans la mesure où l'on voit la différence entre l'Europe et l'Asie dans le degré différent de leur être articulé : l'Europe devient de plus en plus européenne vers l'ouest et de plus en plus asiatique vers l'est. Comme elle est configurée par l'est par la masse s'étendant constamment du territoire continental, elle a pris sa forme par l'ouest par la force d'impact et d'intrusion des flots de l'océan Atlantique et de ses prolongements dans les baies et les bras de mer. Grâce à cette formation, son territoire est de plus en plus subdivisé, divisé, déchiré en péninsules et en innombrables îles, qui présentent, tout comme les côtes continentales, des profils géographiques généralement bien définis et précis. À cela vie t que, comme cela a déjà été mentionné dans le dernier chapitre, ces morceaux de continent qui ont été modelés en formes caractéristiques le long de leurs côtes sont encore nettement séparés des autres par des montagnes telles que les Pyrénées et les Alpes, qui les isolent en tant que mondes à part. Plus nous avançons vers l'est, plus cette double division diminue et le territoire terrestre s'élargit

51

vers une seule et gigantesque plaine peu découpée sur ses bords, séparée à l'intérieur

par aucun massif montagneux. Ce contraste entre les principes de formation de l'Est et de l'Ouest se répète dans tous les domaines. Qu'on compare la côte ouest de l'Angleterre, qui se fragmente en de nombreuses îles plus grandes et plus petites, à sa côte est, beaucoup moins découpée. De plus, la côte ouest de la Scandinavie, qui est découpée en milliers d'îles, d'archipels et de fjords profondément enfoncés, avec sa côte est suédoise, qui est beaucoup moins dentelée et qui s'incline doucement vers la mer Baltique. Enfin, la côte ouest de l'Italie, ouverte sur la mer et parsemée de nombreuses baies, avec les îles d'Elbe, de Corse, de Sardaigne et de Sicile, avec sa côte est insulaire, fermée sur la mer, animée seulement par quelques ports. L'extrême opposé à cette dernière est la côte ouest dalmate de la péninsule balkanique, bordée d'une chaîne d'îles.
Ainsi, du point de vue purement géographique, l'Europe, d'ouest en est, présente une opposition entre *différenciation* et *intégration*, entre *individualisation* et *collectivisation*, entre isolement et communautarisation. Cet antagonisme est en même temps aussi celui de la *forme* et de la *vie*. En effet, les lignes de démarcation découpées comme des emporte-pièces des pays d'Europe occidentale sont confrontées à la fusion de toutes les formes dans la grande plaine de l'Est. Pour cela cependant, cette zone de pays représente la terre qui donne et nourrit la vie inépuisablement. La moitié sud de la Russie appartient à cette ceinture de terres noires qui s'étend de là à travers le sud de la Sibérie jusqu'en Asie de l'Est et qui représente l'une des régions agricoles les plus fertiles de la planète. Et la vaste zone boisée qui s'étend au nord est à peine moins riche en bois, en fruits des bois et en animaux de toutes sortes.
Les mêmes oppositions que celles qui se présentent dans la formation géographique du continent européen dans son extension ouest-est se retrouvent aussi dans le caractère et dans la façon de vivre de ses peuples, répartis sur lui dans une direction ouest-est. Et cette opposition constitue la principale polarité qui existe absolument entre eux.
Considérons d'abord le contraste entre *l'isolement* et la *communautarisation*. Il s'applique aussi bien aux peuples en tant que tels qu'aux humains individus. En Europe occidentale, les peuples se distinguent depuis longtemps de manière marquée les uns des autres, en grande partie le long des frontières linguistiques, généralement aux frontières des États. Même en Suisse, où l'on parle quatre langues, les frontières entre les différentes langues nationales, qui traversent parfois les cantons, sont clairement définies. De plus, les caractères des âmes de peuple (comme nous le verrons plus tard) se distinguent nettement les uns des autres. Dans la partie orientale du continent,

52

en particulier dans la zone de transition entre l'Europe centrale et orientale, exista depuis des siècles, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le plus intense mélange de peuples, et d'ailleurs aussi bien en termes de sang qu'au sens de simple/pur espace, de sorte qu'il n'était pas possible de tracer des frontières linguistiques nettes. Ceci était le plus souvent vrai sur le sol de l'Empire des Habsbourg, dont les frontières rassemblaient depuis des siècles un grand nombre de petites nations et où l'on parlait une douzaine de langues officielles/administratives. Il y avait à peine quelqu'un dont le sang n'était pas mélangé d'au moins deux nations. En raison de la mixité spatiale, la maîtrise de plusieurs langues par presque tout le monde était une évidence sur de vastes territoires. Mais les caractères nationaux en tant que tels ne se distinguent pas aussi nettement entre eux à l'est qu'à l'ouest. Et, de manière très caractéristique, en allant vers l'ouest et l'est, cette opposition était le trait distinctif de l'allemanité. Tandis qu'elle se démarquait nettement des peuples situés à l'ouest d'elle, elle se répandait de l'autre côté en

une multitude de fragments disséminés dans d'autres peuples, d'une densité décroissante, sur toute l'Europe de l'Est jusqu'au cœur de la Russie.
Mais le même antagonisme existe aussi en ce qui concerne l'individu. L'Europe occidentale est la patrie de l'individualisme. C'est là que la personnalité individuelle a d'abord conquis le droit à la liberté de conscience et de croyance dans les mouvements de réforme religieuse des XVIe et XVIIe siècles. C'est là qu'elle a acquis ses droits politiques avec la fondation de la forme de gouvernement démocratique. En France, pendant la grande Révolution, les déclarations des «droits de l'homme» formulées là, furent reprises d'abord en Amérique du Nord. Et au XIXe siècle, l'économie libre fondée sur la liberté de circulation, la libre concurrence illimitée et le libre-échange a vu le jour en Occident. Pour toutes ces raisons, l'Europe occidentale (et l'Amérique du Nord) ne connaît aujourd'hui aucune désignation plus appropriée et plus fière que celle de «monde libre».
Au contraire, en Russie, le collectivisme communiste théorisé par Marx a connu sa première réalisation historique et a étendu son influence jusqu'au cœur de l'Europe centrale après la Seconde Guerre mondiale. Mais aussi déjà sous le règne des tsars, l'individu n'avait aucun droit politique. Et la constitution originelle du village russe représentait une sorte de communisme agraire dans la mesure où fond et sol étaient la propriété commune de la communauté villageoise (« Mir ») qui les redistribuait toujours de nouveau à ses membres pour leur utilisation.
Ce contraste entre individualisme et collectivisme nous vient naturellement en vis-à-vis dans sa forme la plus extrême, lorsque nous considérons d'un côté les

les peuples les plus occidentaux d'Europe, de l'autre, les plus orientaux. Toutefois, il se présente sous trois formes différentes, selon que nous confrontons l'Angleterre, la France ou l'Espagne avec la Russie.

Angleterre - Russie

Entre *l'Angleterre* et *la Russie*, il consiste principalement dans la sphère socio-économique. L'Angleterre peut, dans un certain sens, être considérée comme le véritable pays d'origine de l'individualisme. Ce n'est pas un hasard si ce pays d'origine est une île. Il imprègne son caractère insulaire à chacun de ses habitants. Plus que tout autre Européen, l'Anglais a besoin de créer autour de lui un espace libre, par lequel il s' « isole » (c'est-à-dire se transforme en île) selon l'âme par rapport aux autres personnes. Il évite autant que possible de serrer la main pour salut, est extrêmement réservé dans l'expression de ses sentiments, se contente, lorsqu'il admire une belle vue avec d'autres, de dire « très joli », laisse ainsi aux autres leur liberté de faire et de laisser faire ce qui leur plaît, et, lorsqu'il ne peut pas être d'accord avec les opinions exprimées par eux, garde son opposition pour lui. Dans son autobiographie « Le miracle de la survie » (1961), l'écrivain autrichien Ernst Lothar, qui avait émigré en Amérique après l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie et avait acquis la nationalité américaine, raconte l'expérience suivante, qui illustre bien la réticence des Anglais à exprimer leurs sentiments. (Ceci met aussi en lumière une autre particularité du caractère britannique, que nous évoquerons plus tard) Après une conférence qu'il avait donnée sur l'Autriche à la BBC anglaise, il s'est « engagé dans une remarquable discussion avec un auditeur britannique. Celui-ci a posé la question de savoir s'il était permis d'exprimer ses sentiments. <Do you really think one ought to show one's feelings?>, a-t-il demandé littéralement, posant ainsi la question fondamentale d'une différence fondamentale. Au cours de la conversation, que

j'ai mené avec impatience, et lui avec une constance polie immuable, je ne pouvais pas m'empêcher de lui demander, de mon côté, ce qu'un homme comme lui, qui trouvait les expressions de sentiments inadmissibles, pensait des déclarations d'amour, c'est-à-dire de la création/l'apparition de l'humanité. Il a répondu, sans hésiter un instant, les paroles mémorables suivantes : < Pour fabriquer un humain, il n'y a besoin d'aucun amour. L'amour est stritly

54

une affaire privée que l'on ne confesse pas, mais dont on laisse tout au plus deviner l'existence. Dès qu'on la confesse, elle devient une indiscrétion.>
Je lui demandais si lui restait inconnu, de sa vie ou dans la littérature de son pays, que cette indiscrétion mène à l'essence de l'existence ? Il répondit littéralement : < Ce que l'on laisse au pressentiment, porte la durée en soi. Ce que l'on exprime sera dépassé par le moment suivant.>
Puisque je ne pouvais pas contredire cette affirmation effroyablement vraie, je me suis contenté d'une tentative sophistique. Vous joindriez-vous, lui ai-je demandé, si vous aviez perdu votre patrie, à une autre ? Il a répondu par la négative. Et si vous deviez le faire ?
<I'd rather die> {Là, je mourrai plutôt).
L'accusation/le reproche atténué selon lequel je ne l'aurais pas fait depuis longtemps m'a moins touché que le jugement implicite/non exprimé de ceux qui étaient fiers du passeport d'un pays auquel ils n'appartenaient pas. Les Hongrois, dis-je, ont depuis toujours le mot latin : Extra Hungariam non est vita. Et si est vita, non est ita. (Hors de Hongrie, il n'y a pas de vie, et s'il y en a une, ce n'est pas la vie.)
Les Hongrois auraient tort, dit-il, il en resterait à « non est vita ».
Comme l'Anglais se ferme à l'autre par la parcimonie de ses expressions affectives en paroles, il le fait aussi dans la façon dont il habite. La célèbre expression « Ma maison est mon château » caractérise ce type. Sa maison est pour l'Anglais sa forteresse, dans laquelle il se retranche contre le monde qui l'entoure. Il a en revanche le désir de façonner son intérieur de manière à ce qu'il devienne le reflet de sa personnalité. Cela donne aux villes anglaises, Londres en tête, leur visage caractéristique : de nombreuses rangées d'avenues sans fin, bordées de part et d'autre de petites maisons individuelles, souvent minuscules, qui se ressemblent extérieurement de manière indiscernable. L'inviolabilité de la maison est devenue l'un des principes fondamentaux de l'État anglais dès le début. Cela reflète la signification que possède la *sphère privée* en Angleterre. Nulle part ailleurs en Europe, elle ne joue un rôle aussi important qu'ici. Le système éducatif a longtemps été en grande partie, voire exclusivement, entre les mains d'institutions privées, et encore aujourd'hui, une grande partie des établissements d'enseignement sont des entreprises privées. D'un autre côté, l'économie « libre » qui a vu le jour en Angleterre signifie l'économie privée dans laquelle l'État ne doit pas s'immiscer. Bien qu'elle ait été en grande partie nationalisée au cours des dernières décennies par les différents gouvernements travaillistes, cela ne représente que le revers finalement inévitable

55

contre le principe de l'économie privée poussé trop loin. Mais, par la manière dont elle s'est produite et dont elle a été partiellement annulée, elle caractérise un autre trait du caractère britannique, sur lequel nous reviendrons plus tard. Jusqu'à la fin du siècle dernier, nulle part en Europe l'État n'avait un si faible degré de compétence que l'Angleterre, et nulle part autant n'était laissé à l'initiative et à la gestion privées. Bien enten-

du, cela était aussi dû au fait que, en raison du caractère insulaire du pays, il n'y avait pas de frontières nationales à sécuriser ou à défendre sur le plan militaire, ce qui, à l'époque, rendait aussi inutile la conscription générale.
Oui, il est caractéristique qu'en Angleterre, même la naissance de l'État lui-même ait été expliquée par une théorie qui émane de la sphère de la vie privée. Nous parlons de la théorie du «contrat social». Elle n'a pas été fondée par Rousseau dans «Le Contrat social», mais ce dernier lui a donné sa formulation la plus connue et la plus efficace. Mais son origine remonte déjà au XVIIe. Cette idée remonte au XVIIe siècle et se trouve chez le philosophe anglais Thomas Hobbes. Elle se caractérise par l'acceptation d'un « état/contexte de nature » pré-gouvernemental, dans lequel chacun possédait encore un droit sur tout et où régnait entre les individus un rapport originel de « guerre de tous contre tous ». Puisque cet état, dans lequel chacun poursuivait sans considération ce qui lui semblait bon et utile à ses propres désirs, s'avéra à la longue préjudiciable à tous, un contrat fut conclu entre les individus, par lequel ils se dépossédèrent de certains droits et se soumirent tous à une autorité/violence supérieure. Celle-ci, avec les droits transférés, prit aussi en charge l'obligation de protéger les droits qui sont restés aux individus. Évidemment, cette théorie ne décrit pas le processus historique qui a conduit à la formation de l'Angleterre ou de tout autre État existant à l'époque. Par contrat social et dans le sens de cette théorie, seules quelques-unes des colonies nord-américaines ont été fondées en tant que corps politiques. L'Angleterre et les autres États européens ont, en revanche, reçu leur forme historique en premier lieu du système féodal médiéval. Mais la théorie de Hobbes indique pourtant quelles idées se sont progressivement associées au peuple anglais avec son État et sont devenues déterminantes pour son développement ultérieur et sa formation au Moyen Âge. Ce raisonnement repose sur l'idée que le peuple a possédé depuis toujours certains droits (qui n'ont besoin que d'être formulés) et que les droits qui ont été confiés au pouvoir gouvernemental sont assortis de l'obligation de protéger les droits qui restent au peuple. Ainsi l'une des premières pierres angulaires de l'histoire de la constitution

anglaise la Magna Charta libertatum de 1215, dans laquelle le peuple anglais a fixé et sécurisé ses droits vis-à-vis de la puissance royale, se considérant comme se tenant dans un rapport de contrat avec elle. Bien que ce ne soient pas encore les individus anglais qui ont vu leurs droits fixés par elle, mais plutôt, selon l'ordre médiéval des états, ceux des différents états : le clergé, la noblesse et la bourgeoisie. Ce n'est qu'au 17ème siècle, à l'époque des Stuarts - à laquelle Hobbes a également vécu - que la deuxième grande confrontation entre le peuple et la monarchie en Angleterre a eu lieu, que la personnalité individuelle s'est libérée des liens du système médiéval des états, qu'elle pouvait désormais faire valoir et garantir ses droits individuels face à l'autorité de l'État. Ceci s'est produit lors de la mise en place du deuxième pilier sur lequel repose depuis lors l'ordre politique anglais : l'Acte d'Habeas Corpus de 1679. En décidant que personne ne pouvait être arrêté sans un ordre écrit de l'autorité et que tout prisonnier devait être présenté devant un juge compétent dans les trois jours, la liberté de la personne ou du domicile a été garantie contre toute violation arbitraire et violente. Quelque temps après, le troisième pilier fut finalement achevé : l'établissement du système de gouvernement parlementaire par la Déclaration des droits de 1689. Grâce à eux, le pouvoir gouvernemental proprement dit a été transféré aux représentants (lords et communs) du peuple anglais lui-même et la couronne a été transformée en un simple symbole de la communauté na-

tionale.
À ce stade, il convient de dire un mot sur le Parlement anglais. C'est la mère de tous les parlements qui existent aujourd'hui sur Terre, et même si le système de gouvernement parlementaire s'est répandu dans le monde entier depuis l'Angleterre comme *la* forme de gouvernement moderne, le parlement anglais est le seul qui, malgré son âge de plusieurs siècles, fonctionne encore de manière saine et fructueuse, et ce pour la raison que c'est « le seul (peut-être à l'exception de l'américain) à être une création originale, tandis que les autres ne sont que des imitations ». Cependant, la forme de gouvernement parlementaire est en fait tout à fait appropriée au peuple britannique. Car c'est en elle que son essence a trouvé sa plus pure expression dans la sphère politique. Un trait fondamental de cette nature réside dans la relation particulière qui existe dans le caractère britannique entre l'âme du peuple et ses membres individuels. Ce rapport peut être caractérisé de manière imagée en disant que la substance de l'âme de peuple est comme complètement absorbée par la somme des Anglais individuels. Il ne reste plus rien d'elle en dehors de ces dernières, pour ainsi dire. Elle est incarnée sans reste dans ses membres particuliers.

57

Cela fait de chaque Anglais un représentant de son peuple. Cela est représenté par rien d'autre que ses membres individuels. C'est pourquoi l'État anglais n'est rien d'autre que la communauté des Anglais individuels. Il n'a pas d'autre mission que de protéger les droits et les intérêts de ses membres individuels. Chacun d'entre eux doit donc pouvoir les mettre pleinement et sans restriction en valeur. Il le fait en élisant ses députés qui le représentent au Parlement. Ainsi, l'État anglais devient un État électoral et le Parlement son véritable organe gouvernemental. Il exerce cette fonction en conciliant les différents intérêts des électeurs, qui diffèrent selon leur statut et leur activité économique. Cet équilibre se réalise aussi sous la forme d'un système politique de balancier qui permet à tour de rôle à l'une ou l'autre des parties de prendre les rênes. Ainsi, le système parlementaire résulte directement de la nature du caractère britannique et de la conception qu'il impose de la nature de l'État absolument. L'histoire de la dévolution de l'État anglais consistait essentiellement en l'élargissement progressif du cercle de ceux qui étaient considérés comme ses véritables porteurs et dont il avait la charge de protéger les intérêts : du roi au haut et au bas clergé, de la bourgeoisie urbaine active sur le plan économique jusqu'à la main-d'œuvre industrielle. Les deux derniers n'ont été pleinement intégrés dans ce cercle qu'au XIXe et au XXe siècle. Si la bourgeoisie a même acquis une position dominante par rapport à la noblesse au XIXe siècle, elle le doit au développement de l'industrialisme et du libre-échange à l'époque. Grâce à la libre concurrence sans restriction sur laquelle ces derniers étaient fondés, un « guerre de tous contre tous » a de nouveau éclaté sur le terrain purement économique, sans État. Et c'est ainsi qu'il est caractéristique que ce « combat pour l'existence » impitoyable, tel que le décrivait l'économie politique de l'époque (Ricardo), devint, pour le plus célèbre naturaliste anglais du XIXe siècle, Charles Darwin, un modèle conceptuel qu'il a appliqué à la nature non humaine pour expliquer son évolution, des organismes les plus basiques aux plus complexes. Le progrès considérable dans l'amélioration du niveau de vie matériel apporté par l'économie industrielle et commerciale libre est devenu le modèle pour l'interprétation du «progrès» que la nature aurait dû réaliser dans la perfection des êtres vivants par la lutte pour la survie, la sélection des plus aptes, l'élimination des inaptes, la transmission héréditaire des capacités acquises (capitaux). En conformité de

telles conceptions, la législation sociale en Angleterre a longtemps été en retard par rapport à celle d'autres États, car ceux qui ne trouvaient pas d'emploi et souffraient de la misère étaient comptés au nombre comme des inefficaces

58

que le processus de développement économique a lui-même exclus.
C'est tout de suite le contraire de tout cela qui s'offre à l'observateur qui se tourne vers la Russie. Le Russe est un être profondément communautaire. Il ne se prive pas de serrer la main de celui qu'il salue, — au contraire : s'il est un tant soit peu ami avec lui, il a le besoin d'échanger une étreinte et un baiser fraternel avec lui. En Russie pré-révolutionnaire, la fête de Pâques était célébrée en se transmettant mutuellement la nouvelle de la résurrection par un baiser fraternel. Le Russe ne se prive pas non plus d'exprimer ses sentiments. Il se confie facilement et se met aussitôt à partager avec son partenaire ses pensées les plus intimes sur Dieu, le monde et le sens de la vie, dans l'attente que celui-ci fasse de même. Et comme il n'est pas capable d'admettre sans réplique des opinions contraires, il en résulte facilement ces conversations de plusieurs heures ou de plusieurs nuits, au cours desquelles toutes les autres obligations sont oubliées, mais dont les résultats n'entraînent aucune conséquence pour le comportement actif. De plus, le Russe n'a pas envie d'habiter seul chez lui, mais il aime partager son logement avec d'autres personnes, que ce soit par hospitalité ou en colocation. Et même si c'est le régime communiste qui a regroupé la population dans des communautés résidentielles à une si grande échelle que non seulement la plupart des familles partagent un logement, mais aussi la plupart des personnes partagent un espace de vie, peu de peuples auraient supporté ces conditions de cette manière que le peuple russe.
L'âme de peuple russe n'est pas incarnée et concentrée dans les individus comme l'est l'âme britannique, mais elle se tisse dans toute la communauté de peuple et sur l'étendue de la terre russe. C'est pourquoi elle n'est vécue que dans la communauté et dans tous les endroits d'un territoire qui s'étend à l'infini. C'est pourquoi le peuple russe a aussi toléré pendant des siècles la domination absolutiste du tsarisme, qui présentait de nombreux traits d'un despotisme asiatique. Il n'était pas question de droits politiques individuels. Et la plus grande partie de la paysannerie était encore sous les chaînes mentales de la servitude jusqu'en 1863. La première tentative de limiter l'absolutisme de la domination tsariste par la création d'un corps parlementaire n'a été entreprise qu'après la révolution de 1905, avec la convocation de la Douma d'État. Mais celle-ci a été immédiatement dissoute à plusieurs reprises pour s'être opposée à la politique du gouvernement et n'a pu être soumise à ce dernier qu'en limitant le droit de vote. La guerre qui a éclaté peu après

59

la révolution bolchevique a supprimé ce parlementarisme de façade et l'a remplacé par le système des conseils. À la place de la dictature du tsarisme, celle du parti communiste s'est installée.

Il a déjà été mentionné que la constitution originale du village russe était agraire et communiste. Lorsque, au XIXe siècle, le mouvement socialiste et communiste provoqué par le capitalisme industriel en Europe occidentale s'est également propagé en Russie, il a pris ici une forme complètement différente. En effet, les conditions qui avaient donné naissance à ce mouvement en Europe occidentale étaient encore à peine présentes ici. Un prolétariat industriel urbain ne s'est développé que dans une certaine mesure vers la fin du siècle. La paysannerie constituait encore la plus grande partie de la population. Alors que dans l'Ouest, la classe ouvrière était le fer de lance du mouvement socialiste et cherchait en partie à obtenir l'égalité politique avec la bourgeoisie, qui détenait le pouvoir politique, et surtout à améliorer ses propres conditions de vie économique, en Russie, la classe bourgeoise cherchait à participer à la vie politique tout en adhérant aux idéaux socialistes. Ainsi, la couche de la bourgeoisie instruite, l'« intelligentsia », est devenue le principal porteur de ce mouvement. Mais leurs motivations étaient moins liées à une opposition au régime policier tsariste. Ils avaient pour la plupart leurs racines dans la mauvaise conscience qui tourmentait cette bourgeoisie à l'égard du « peuple », et cela signifiait ici avant tout le monde paysan. Car cette bourgeoisie ne formait ici qu'une mince couche supérieure, privilégiée sur le plan intellectuel et économique, au-dessus d'une masse de population qui vivait majoritairement dans la pauvreté et la non formation. Et ainsi, des milliers de représentants idéalistes de l'intelligentsia bourgeoise (narodniki) sont allés vers le peuple, à la campagne, pour s'engager en faveur de l'éducation du peuple et de l'amélioration de ses conditions économiques. Ainsi, le communisme russe n'était pas, comme celui de l'Occident, un communisme de haine envers les possédants, de prise, mais un communisme de compassion, d'amour pour le peuple, de don. Oui, les figures les plus célèbres de ce socialisme au XIXe siècle. Au cours du siècle, Bakunine, Tolstoï, Kropotkine, étaient même issus de la noblesse de naissance et se sont consacrés à l'éducation et à la libération du peuple paysan pour des raisons de pure conviction morale. Et il est donc significatif que ce soit le prince Peter Kropotkine, représentant du communisme russe issu de la plus haute noblesse, qui ait écrit l'œuvre qui constitue l'équivalent non moins important de l'ouvrage de Darwin « L'origine des espèces » : « L'entraide ». Là-dedans

le rédacteur conclut, sur la base d'un matériel factuel complet, que ce n'est pas la lutte pour l'existence, mais l'entraide, tant dans le domaine de la nature non humaine que dans le domaine humain et dans l'histoire de l'humanité, qui constitue le facteur principal qui permet aux êtres de survivre et de progresser dans leur évolution. Et même si finalement ce n'est pas la forme de communisme représentée par les noms mentionnés qui a pris le pouvoir en Russie, mais bien la forme marxiste-léniniste du communisme, il est à nouveau révélateur que cette première réalisation d'un ordre communiste n'ait pas eu lieu en Europe occidentale, où elle était en fait exigée par le niveau de développement atteint par la vie économique, mais en Europe orientale, où les conditions préalables historiques de l'économie étaient les moins présentes. Si cela a pu se produire ici, c'est parce que les conditions du caractère national lui ont été favorables, alors que celles des peuples d'Europe occidentale lui étaient hostiles. Cela montre toutefois l'importance des dispositions de peuple pour le façonnement de la vie.
Le contraste entre l'individualisme anglais et le collectivisme russe se reflète finalement

une carte politique du monde. Alors que la Grande-Bretagne est composée de nombreux morceaux individuels qui ont progressivement atteint leur pleine indépendance nationale (ou l'ont été), dispersés sur toute la Terre, séparés par des océans, la Russie forme un seul et unique bloc politique cohérent, le plus grand en termes d'étendue territoriale qui existe sur Terre.

Les présents passages sont extraits et traduits du livre « **Les âmes de peuples d'Europe** » de ***Hans Erhard Lauer***. Il se présente comme une « **Tentative de d'une psychologie des peuples européens** ».
Il est paru en 1965 et reste semble-t-il la référence ou un prolongement de ce qui a été fait par R. Steiner à travers plusieurs cycles.
Ces deux passages (il y en a un troisième que je n'avais pas vu et qui viendra plus tard) sont ceux où il s'intéresse plus particulièrement à la France et aux Français. Il faut bien sûr être prudent quand on ne dispose pas encore de la vue d'ensemble et de la « méthode » du propos d'ensemble de l'ouvrage. Car comme dans la caractérisation de trois domaines constituant la vie sociétale, c'est lorsqu'on commence à saisir correctement les interactions et interdépendances qu'on entre véritablement dans le propos et échappe à la caricature. Pour cela, tout l'ouvrage sera progressivement traduit.

Le propos tel quel peut quand même déjà donner à réfléchir concernant notre récit national... on peut aussi commencer à y confronter l'idée qu'on se fait de soi-même en temps que Français (voir se disant « anthroposophe »).

F. Germani, 12/10/2025, traduction v.01

60

France - Russie

D'une autre sorte que celui décrit précédemment est le contraste entre la Francité et la Russité. Il se manifeste avant tout dans la sphère purement politique et étatique.
La France se vante aussi de son individualisme. Mais celui-ci a un tout autre caractère que l'anglais. Il ne se manifeste que dans le façonnement de la sphère privée, et non dans la façon de former l'État. Celle-ci est beaucoup plus déterminée ici par ce que la francité est au plus haut degré individualiste comme

61

nation. Elle se perçoit dans son ensemble plus que chaque autre peuple comme une *individualité nationale*, à laquelle une vie propre vient s'ajouter aux côtés ou au-dessus des individualités particulières. C'est là que les Français s'efforcent d'accorder à *cette* individualité dans le monde, c'est-à-dire dans le cercle des nations, autant de pouvoir, d'influence et de prestige que possible. Et ils sont extrêmement sensibles au prestige de cette individualité nationale. Mais qui est le représentant visible de la nation française ? Pas le Français individuel, mais *l'État* français en tant que tel. Il n'a pas pour mission de protéger les droits et les intérêts des Français individuels, mais d'amener à valoir les conditions de vie et les exigences de la nation française dans le monde. La conception française de l'État est pleinement autre que l' anglaise ; elle rappelle davantage à celle de la Rome antique, pour laquelle l'État était la res publica, la personnification de l'universalité. Cette fusion/ce devenir un du peuple et de l'État a atteint son achèvement dans l'événement majeur de l'histoire française : la grande Révolution de 1789. C'est cette unité qui est comprise depuis lors en français sous le mot « nation ». Ce concept de nation ne s'applique toutefois au sens stricte uniquement à la francité, tout comme le parlementarisme seulement à la britannicité. Parce que pour la francité, l'État ne représente pas une simple communauté d'individus, mais la nation, il lui est donc contraire, dans cette optique, le parlementarisme en tant que système de représentation des intérêts individuels. Il lui correspond plutôt le plébiscite :

l'expression immédiate de la volonté de la nation tout entière. Ce que sa majorité manifeste comme volonté, peut être considéré comme *sa* volonté. C'est ce que déjà Rousseau décrivait comme la "volonté générale", dans laquelle la volonté de l'individu, "la volonté de tous" fondait pour ainsi dire ensemble C'est pourquoi le premier et le troisième Napoléon se sont laissés élire empereurs par plébiscite. Et c'est aussi ce dernier qui, en 1860, a laissé décider par « référendum » leur appartenance à l'État dans les principautés de Parme, de Modène et de Toscane lors de la libération de l'Italie de l'Autriche, une méthode qui a ensuite été aussi pratiquée dans divers territoires après la Première Guerre mondiale. Et pour la même raison, de Gaulle aussi a dépossédé le Parlement de ses pouvoirs dans la cinquième République et rétabli le plébiscite pour les décisions importantes. Comme l'État en France représente la nation, le chef de l'État représente à son tour cet État lui-même. C'est pourquoi Louis XIV pouvait dire de lui-même : « L'État, c'est moi. » Depuis que, lors de la grande révolution, le peuple et l'État se sont complètement fondus en une seule entité, le chef de l'État peut se considérer en même temps comme le représentant de la nation ; il serait donc tout à fait conforme à la conception que de Gaulle a de lui-même s'il détournait la parole

62

du Roi-Soleil en disant : « La nation, c'est moi. » Puisque l'individualisme national es pour la France un trait insurmontable de son caractère de peuple français, c'est pourquoi son chef de l'État actuel s'oppose à l'intégration des États européens dans un État paneuropéen et prône/propage une « Europe des patries ». Et c'est pour la même raison qu'il a aussi rendue réversible l'intégration militaire trop poussée pour sa propre conception de la France, dans l'OTAN, et créé une force de dissuasion nucléaire française.

À l'inverse, la russité représente aussi en relation nationale un collectivisme en ce sens que ce n'est pas la vie individuelle d'un peuple particulier qui lui apparaît, mais l'union/le rassemblement de toute l'humanité en une communauté fraternelle qui constitue le but ultime de l'existence/être-là. Le Russe est, parmi tous les Européens, celui qui est le plus enclin à voir immédiatement en *chaque* humain, quelle que soit sa nationalité, un *frère en humanité*. Ici, sa disposition de peuple coïncide avec ce qui, comme mentionné au premier chapitre, a été implanté par le christianisme dans l'humanité comme un germe d'une communauté englobant toute l'espèce humaine. Et comme l'amour universel enseigné par lui a fondé l'impulsion chrétienne pour surmonter l'égoïsme *individuel*, le Russe aperçoit aussi pour les peuples le but suprême de l'aspiration dans le dépassement de l'égoïsme *national*. S'il a fondé dans son régime communiste actuel — bien que d'abord dans un reflet déformé par une vision du monde matérialiste — une organisation sociale basée sur l'idée de communauté fraternelle, il est donc tout à fait naturel pour lui de concevoir cette communauté comme non seulement nationale, mais aussi humaine, c'est-à-dire internationale. C'est la raison pour laquelle le communisme russe vise, d'après son essence et dès le début, à une révolution communiste mondiale, par laquelle *tous* les peuples seraient délivrés du mal de l'exploitation capitaliste et intégrés dans la communauté fraternelle qu'il a fondée. Un « national-socialisme », comme celui d'Hitler, doit lui apparaître comme un paradoxe en soi. Mais pour sa propre nation, la tâche la plus importante est de se sacrifier en tant que nation sur l'autel de cette communauté humaine. C'est pourquoi l'État russe actuel est le seul au monde dont la désignation ne fait pas référence au

peuple qui le porte, puisqu'il s'appelle « Union des républiques socialistes soviétiques ». Et c'est ainsi qu'en Russie, on ne parle plus du peuple russe, mais du peuple soviétique, de l'homme soviétique, du politicien soviétique, de l'artiste soviétique, etc.

63

Justement ainsi comme en ce sens, il a sacrifié sa propre existence nationale à un idéal supérieur il doit sembler a la russité aussi comme un égoïsme national injustifié excessif, quand d'autres peuples veulent à tout prix préserver l'existence nationale. Bien que la brutalité impitoyable qui a conduit le communisme russe à dépouiller une série d'États d'Europe centrale et orientale de leur existence nationale après la Seconde Guerre mondiale ne doive en aucun cas être embellie ou excusée, cette démarche se laisse, quand même au moins pour part, expliquer par le fait que la russité le n'a aucun sens pour l'être propre national. Évidemment il ne devrai pas avec cela être prétendu que lui-même serait pas aussi depuis un certain temps déjà fortement atteint de nationalisme. Nous vivons justement depuis un siècle et demi à l'ère du nationalisme. Cependant, cela ne constitue pas une preuve contraire que ce vice est le moins adapté au caractère de peuple russe. C'est ce que ses plus importants représentants ont eux-mêmes déclaré. Si nous citons ici quelques phrases du célèbre discours que Dostoïevski a prononcé en 1880 à l'occasion de l'inauguration de la statue de Pouchkine à Moscou, il est révélateur qu'en dépit de la manière exagérée et fortement teintée de nationalisme avec laquelle Pouchkine est célébré, l'élément essentiel de la russité est précisément sa propension à l'universel et à l'humanité :
«Il n'y a jamais eu de poète qui ait absorbé le monde entier comme Pouchkine. Cependant, ce n'est pas la capacité d'assimilation en général qui est ici étonnante, mais sa profondeur incroyable, l'identification complète de son esprit à l'esprit de peuples étrangers, la transformation presque parfaite et donc si étonnante, un phénomène qui ne s'est jamais reproduit chez aucun autre poète. En effet, nous ne la trouvons que chez Pouchkine, et en ce sens, il est une apparition sans précédent et, selon nous, *prophétique*. car c'est précisément là que s'est exprimée sa force nationale russe, le moment national de notre avenir, qui n'est pas encore apparu dans le présent et qui, ici, s'est exprimé pour la première fois de manière prophétique. Car sinon, où serait la force de l'esprit du peuple russe, sinon dans sa quête d'universalité et d'humanité universelle ? En effet, que signifie pour nous la réforme de Pierre le Grand ? Elle n'était pas seulement une appropriation extérieure des vêtements européens, . Les mœurs, les inventions et la science européenne... C'est alors que ce désir s'est manifesté : une réunification vivante des humains, une unification universelle, disons ! Pas de manière hostile, mais amicale, avec toute notre affection, nous avons accueilli dans notre âme le génie, l'esprit créateur des peuples étrangers, de tous les peuples, autant qu'il y en avait, sans

64

faire des distinctions raciales et préférer les uns aux autres, alors que notre instinct comprenait presque dès le premier pas les contradictions, évaluer l'étranger et excuser les différences : c'est ainsi que nous avons prouvé notre capacité et notre inclination à réunir tous les peuples de la grande race aryenne. Oui, la détermination de l'humain russe est incontestablement universelle. Devenir un vrai Russe, un Russe entier, c'est peut-être seulement devenir un frère de tous les humains, un *humain universel*, si vous voulez. Oh, toute notre division entre slavophiles et occidentaux n'est qu'un

grand malentendu, bien que nécessaire historiquement. Un vrai Russe tient l'Europe et le destin de toute la grande race aryenne aussi chère que la Russie elle-même, car notre destin est précisément l'incarnation de l'idée d'unité sur Terre, et non pas d'une unité conquise par l'épée, mais d'une unité réalisée par la puissance de l'amour fraternel et de notre aspiration fraternelle à la réunification de l'humanité.»
Plus clair, plus pur, plus sobre et plus critique que Dostoïevski, Soloviev, le plus grand philosophe russe, a présenté dans ses écrits politiques la tache de la Russie. Nous citons quelques phrases de son ouvrage sur « La question nationale en Russie » (1888) : « Du point de vue de l'égoïsme national, qui domine aujourd'hui la politique absolument, un peuple est un tout particulier qui trouve son épanouissement en lui-même, et dont l'intérêt propre est la loi suprême. La morale exige avant tout d'un peuple qu'il renonce à cet égoïsme national, qu'il dépasse ses frontières naturelles et qu'il sorte de son existence particulière. Un peuple doit se reconnaître pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire comme une partie de l'ensemble du monde. Il doit exprimer sa solidarité avec tous les autres éléments vivants de ce tout, c'est-à-dire sa solidarité avec tous ceux qui comprennent pleinement les intérêts les plus élevés de l'humanité, et il doit servir non pas ses propres intérêts, mais précisément ces intérêts, en fonction de ses forces nationales. Une telle auto-dénégation morale d'un peuple ne peut en aucun cas se produire soudainement et brusquement... Ainsi, le passé du peuple russe nous offre deux moments principaux d'auto-renoncement national, à savoir l'appel des Varègues et les réformes de Pierre le Grand. Ces deux grands événements, qui n'avaient d'importance que pour l'ordre extérieur de l'État et pour la culture extérieure, n'étaient que la préparation de l'acte décisif et pleinement conscient de renoncement national à soi-même, qui devrait se produire à l'avenir... Certes, les fruits qu'un système d'État des Varègues et une culture de Saint-Pétersbourg ont portés ne sont pas quelque chose de définitif et d'absolument précieux, car ni la

65

fondation d'un État puissant ni la création poétique ne peuvent remplir la vie d'un peuple chrétien par . Les *objectifs* de la Russie ne se trouvent pas ici, mais dans une activité beaucoup plus immédiate et globale au service du christianisme, pour lequel l'État et une culture extérieure ne peuvent être que des moyens pour un but. Nous croyons que la Russie a une tache religieuse à accomplir dans le monde... Pour un peuple chrétien, le salut suprême est l'incarnation du christianisme dans la vie elle-même, la création d'une culture chrétienne englobant toute l'humanité. C'est notre devoir en tant que chrétiens et en tant que patriotes de servir cette œuvre...»

66

Espagne - Russie

Ces paragraphes évoqués en derniers nous amènent aussitôt à regarder l'opposition entre individualisme et collectivisme comme elle existe entre l'Espagne et la Russie. Car ici, elle prend une autre forme et concerne une autre sphère de la vie : celle de la religion. L'individualisme, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente, se caractérise par la recherche d'un maximum de reconnaissance, de pouvoir et de domination pour l'individualité concernée. Cela conduit naturellement à la division et à la lutte entre les différentes individualités, qui se déroulent sous une forme appropriée en fonction de la sphère dans laquelle elles s'exercent. En Angleterre, où nous avons

affaire à un individualisme « individuel », cette confrontation se traduit par une concurrence économique entre les différents acteurs économiques, qui constitue la marque distinctive de l'économie libre. PONS > En France, où un individualisme « national » est à la maison, ce combat devient une guerre militaire avec d'autres États, comme celles menées à l'époque de Richelieu, de Louis XIV et des deux empires, pour que la nation française obtienne la suprématie politique en Europe. En Espagne, où l'impulsion individualiste se manifeste dans le domaine religieux, l'Église devient une ecclesia militans qui soumet aussi le pouvoir temporel à son autorité et le met au service de ses objectifs, et se donne pour mission de combattre et d'éradiquer toute hérésie qui s'écarte de la vraie foi. C'est ainsi qu'au Moyen Âge, Dominique, un Espagnol, fonda l'ordre qui porte son nom pour lutter contre l'hérésie cathare,

à qui l'Église confia bientôt l'Inquisition. En raison de la vigilance et de la cruauté avec lesquelles les Dominicains traquaient et pourchassaient jusqu'à la mort tout hérétique, ils furent bientôt surnommés « domini canes » (chiens du Seigneur) par le peuple. Au cours de la Réforme, le Jésuite Ignace de Loyola a fondé l'ordre des Jésuites, qui est devenu, grâce à son organisation militaire, la principale troupe de combat de l'Église contre le protestantisme pendant la Contre-Réforme. Et sous Philippe II, toute la puissance de l'État espagnol fut transformée en un outil de l'Église dans la lutte contre l'hérésie. L'Église est encore aujourd'hui la puissance dominante en Espagne, et les confessions qui s'écartent de sa doctrine n'ont aucune chance de se propager. Il ne peut encore être parlé aujourd'hui en Espagne d'aucune liberté de religion.

Il est significatif que ce soit encore le Russe Dostoïevski qui ait prononcé le jugement le plus sévère/acéré sur cette figure de l'Église dans sa Légende du Grand Inquisiteur. Il y fait revenir le Christ à Séville à l'époque de la Contre-Réforme et, comme il l'avait fait en Palestine, il fait à nouveau des miracles, ressuscite les morts. Il est immédiatement arrêté et emprisonné par l'Inquisition, pour être livré au bûcher comme hérétique le jour suivant. La veille, le Grand Inquisiteur entre dans sa cellule et lui tient ce long discours dont ne sont cités ici que les phrases suivantes : « Pourquoi es-tu venu nous déranger ? Car c'est pour cela que tu es venu, tu le sais bien. Mais sais-tu ce qui se passera demain ? Je ne sais pas qui tu es, je ne veux pas non plus savoir si tu es vraiment ou si tu n'as fait que prendre sa forme : mais demain, je te jugerai et te condamnerai, et te brûlerai sur le bûcher en tant que le plus dangereux des hérétiques, et le même peuple qui t'a baisé les pieds aujourd'hui se précipitera demain au bûcher sur un signe de ma main pour y allumer les braises. — Tout a été autrefois remis par toi au pape, et tout est maintenant au pape, fais-nous seulement le plaisir de ne pas revenir et de ne pas nous déranger dans le temps... La liberté de la foi t'était jadis plus précieuse que tout autre bien, jadis, il y a un millier et demi d'années. Est-ce que ce mot n'est pas sorti de ta bouche toujours de nouveau : Je veux vous rendre/faire libres ? Maintenant, maintenant tu les as vus, les humains libres ! Oui, l'œuvre nous a coûté beaucoup, mais nous l'avons menée à terme, enfin, en ton nom. Pendant quinze siècles, nous avons lutté pour cette liberté, mais maintenant nous en avons fini, fini pour tous les temps ».

L'Église orthodoxe russe, contrairement à l'Église romaine d'Espagne, n'a jamais cherché à exercer un pouvoir temporel. Elle est toutefois par cela, depuis Pierre le Grand,

de son côté, de plus en plus été dévalorisée/privée de dignité en tant qu'outil docile du pouvoir tsariste et a dû payer cette dépendance lors de la chute du tsarisme avec sa cruelle répression et sa persécution par le régime bolchevique. Elle n'a pas non plus, comme l'Occident au début des temps modernes, subi une scission entre confessions qui se sont combattues dans le sang, car elle ne met pas l'accent sur le dogme et l'enseignement, mais sur le culte. Et elle se comprend dans la communauté de ses membres essentiellement comme le corps mystique du Christ. En raison de sa docilité à l'égard du pouvoir politique dominant au cours des derniers siècles et de son conservatisme, elle n'a pas été en mesure d'empêcher, comme l'Église occidentale, la déchristianisation progressive des masses, bien que pour des raisons opposées.

Forme tendant au repos - vie se trouvant en mouvement

Comme déjà remarqué ci-dessus, le contraste entre l'Ouest et l'Est de l'Europe ne se limite pas à la polarité entre individualisme et collectivisme, mais se révèle aussi être un entre une *forme* qui tend vers la stabilité et la solidification et une *vie* en mouvement. Nous nous contenterons de quelques indications à ce sujet.
Comme déjà mentionné, les peuples d'Europe occidentale se distinguent non seulement par leurs langues et leurs zones de peuplement, mais aussi par leurs frontières nationales qui, à l'exception du point de discorde entre la France et l'Allemagne, l'Alsace-Lorraine, n'ont guère changé au cours des cent dernières années. En Europe de l'Est, en revanche, des changements de frontières considérables ont eu lieu à la suite des deux guerres mondiales de notre siècle. Une multitude de nouveaux États sont apparus, certains temporairement, d'autres définitivement disparus de la carte ; un État relativement grand comme la Pologne a été déplacé de plusieurs centaines de kilomètres d'est en ouest, et des millions de personnes ont été déplacées, déportées et réinstallées dans le cadre de tout cela.
Mais aussi par leur essence même, les peuples de l'Ouest sont enclins à cristalliser leur vie et leur création dans des formes fixes. Certes, ils le font

les répétant aussi dans des sphères caractéristiquement distinctes. Lorsque nous avons dit qu'en Angleterre, jusqu'à une époque récente, l'État disposait du moins grand nombre de compétences, c'était aussi parce que la « société » y possède dans la plus grande mesure la capacité de se donner elle-même, sans réglementation étatique, une certaine forme. Oui, l'État anglais lui-même ne possède pas de constitution écrite comme tous les autres États européens. Son ordre repose uniquement sur la tradition et un ensemble de lois fondamentales qui ont été établies au cours de son développement historique. De même, l'Angleterre ne possède pas de code civil comme d'autres pays ; à sa place se trouve la collection progressive de jugements et décisions judiciaires importants qui sont exemplaires et donc directeurs pour le sentiment juridique local. La structure des classes sociales héritée du Moyen Âge est celle qui s'est le mieux conservée en Angleterre. La noblesse, la classe bourgeoise possédante et la classe ouvrière sont encore plus séparées les unes des autres que partout ailleurs. L'Angleterre possède encore aujourd'hui, en plus de la Chambre des communes (chambre basse), une Chambre des lords (chambre haute) qui est une assemblée de la noblesse. Les cérémonies liées à la vie et aux fonctions du monarque (à commencer par son couronnement) se déroulent encore aujourd'hui comme il y a des siècles. Mais même la façon dont la population vit au quotidien est figée dans des formes rigides,

jusqu'à la division des heures de la journée et des repas qui leur correspondent, la nette distinction entre le jour de repos dominical et la vie quotidienne des jours ouvrables, etc. L'éducation en Angleterre vise moins à transmettre des connaissances et à dresser intellectuellement les élèves qu'à les préparer physiquement par le biais de diverses formes de sport, à les former au caractère, à les éduquer à la courtoisie et au comportement de gentleman, à les intégrer correctement dans la société, en bref, à leur inculquer un certain mode de vie. Quiconque a reçu une éducation telle que celle d'Eton, ou a étudié à l'université d'Oxford ou de Cambridge, a reçu une formation qui a un impact sur toute sa vie. L'importance de la force formatrice de la nature anglaise se manifeste aussi par le fait qu'elle possède encore aujourd'hui son propre système de mesure et de monnaie, différent de celui du reste de l'Europe, - comme on ne peut d'ailleurs trouver aucune institution en Angleterre qui n'y soit pas née/apparue.
En France, le talent pour la forme se manifeste principalement dans la vie purement étatique, puis dans la langue et dans l'art. Aucun autre État ne s'est donné autant de constitutions différentes au cours des derniers siècles que la France. Aucun autre ne présente dans son édification une telle structure conduite

69

de manière régulière et conséquente,- et ce qui a été créé pendant la grande Révolution comme articulation/membrement de base de l'État s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui, malgré tous les changements de forme de gouvernement. La langue française se distingue par une suite de mots et une construction de phrases qui sont les plus strictes et rigides de toutes les langues européennes. La tragédie classique française s'est strictement conformée à la loi des trois unités, qui a été transmise par la Grèce antique. Au 18e siècle, le Français Philippe Rameau a établi les règles de la théorie de l'harmonie, qui sont devenues contraignantes pour la musique moderne. La règle du mètre est définie par le mètre étalon conservé au Bureau international des poids et mesures à Breteuil, près de Paris. L'art français démontre dans tous ses domaines l'énorme talent de ce peuple pour une forme gracieuse, bien proportionnée et raffinée. Enfin, il convient de mentionner les formes changeantes de la mode, qui sont déterminées depuis Paris.
En Espagne, la tendance à la formation de formes se manifeste principalement dans tout ce qui concerne la conception de la vie religieuse, cultuelle et cérémonielle. On parle déjà du dressage et de l'entrave de l'esprit dans des «bottes espagnoles» dans le Faust de Goethe. Les portraits des rois, des infants et des infantes d'Espagne que Velasquez a peints ont immortalisé les formes rigides des tenues de cour qui ont régné à l'époque, et le cérémonial de la cour espagnole, qui a été en partie repris par les Habsbourg d'Autriche, était le plus rigide d'Europe. Les cérémonies purement religieuses, comme celles qui sont associées aux fêtes chrétiennes, sont encore aujourd'hui en Espagne l'occasion d'une grande dépense de cérémonie et de somptuosité.
Par rapport à tout cela, la vie des peuples est-européens se déroule sous des formes beaucoup moins figées dans tous les domaines. Les institutions et les règles sont toujours en danger de tomber dans l'abandon et la négligence. Mais la vie est plus mobile, plus malléable, moins figée et est constamment modifiée. N'oubliez pas dans quelle mesure Pierre le Grand a transformé la vie du peuple russe, ou comment celle-ci a été bouleversée jusqu'à ses fondements par le bolchevisme. Il convient aussi de rappeler comment, en Russie, le mouvement révolutionnaire communiste a initialement présenté de nombreux traits anarchistes et nihilistes, visant à la simple destruction ou

dissolution de l'existant. Les tentatives d'assassinat du tsar étaient monnaie courante, et plusieurs d'entre elles ont été couronnées de succès. Le philosophe russe N. Berdjaev (dans son livre « Le sens de l'histoire ») voit le marqueur

70

de la pensée russe, à la différence de celle de l'Occident, en ce qu'elle est orientée vers les choses dernières, qu'elle est apocalyptique. Et W. Schubart dans son livre « L'Europe et l'âme de l'Est » appelle la culture russe une culture de « la fin » dans le contraste à celle de l'Europe occidentale, qui est celle du « milieu ». Il explique « leur désir/nostalgie après la fin » de « plaisir de destruction russe qui s'est déversée pendant la révolution en des tourbillons sauvages. Les bolcheviques sont de véritables représentants de la culture de fin, bien que dégénérée. Sans le mépris impitoyable de tout ce qui existe, leurs expériences téméraires et sanglantes n'auraient pas pu avoir lieu... Le Russe détruit par pure joie de la destruction. Il détruit aussi les avoirs propres, si ce doit être, et parfois même si ça ne doit pas être, et cela le remplit encore de plaisir. Sans l'le train à la fin, les Russes n'auraient pas incendié Moscou (1812) ... C' est vrai, ce que dit Berdjajew : le plaisir de la combustion spontanée est une caractéristique nationale russe... Le Russe se sent bien lorsqu'il voit qu'il est en train de s'effondrer, lui-même inclus. Les couchers de soleil/déclins lui rappellent la fin de toutes choses. (p. 87 et suivantes) C'est pourquoi, d'une certaine manière, le régime policier de l'État russe, qui n'a pas effacé le passage du tsarisme au communisme, mais l'a seulement aggravé, est compréhensible. Si l'État n'était pas maintenu par la poigne de fer de la forme de gouvernement dictatoriale, il serait constamment en danger de se dissoudre. Cette joie de sa propre auto-immolation est toutefois confrontée à la capacité inépuisable de la vie du peuple russe de se régénérer et de se renouveler malgré toutes les destructions et les pertes de sang. Oui, ce besoin de se consumer peut-être seulement le revers de sa vitalité inaltérable. Tant le régiment de police du tsarisme que les catastrophes de la faim des années 1920 et les ravages du terrorisme stalinien des années 1930 n'ont pas réussi à ébranler cette vitalité.

En immédiat pendant avec cette polarité est-ouest de la forme et de la vie se trouve finalement celle du repos et du mouvement. Elle se manifeste surtout dans le domaine de l'art. La création artistique des peuples d'Europe occidentale a son point central dans les arts de la sculpture et de la peinture qui tendent vers la forme statique, tandis que celle des peuples d'Europe orientale se trouve dans la musique et la danse qui tissent dans l'élément du mouvement. La peinture et la sculpture italienne, espagnole, française, anglaise, néerlandaise et norvégienne sont des expressions artistiques caractéristiques de ces peuples. De l'Europe centrale à l'est, la création musicale prend le dessus : dans la musique allemande, autrichienne, tchèque, polonaise, hongroise et russe. Et à côté d'elle, l'art

71

du mouvement visible : la danse : ns le valseur autrichien, la mazurka et la polka polonaises, le csardas hongrois, les danses folkloriques des Slaves du sud, le ballet russe. Et comment les deux arts se sont unis, notamment en Russie, pour atteindre des sommets, c'est ce que les chants et danses populaires des différents chœurs cosaques ont transmis de manière durable à l'Occident, en particulier au cours des dernières décennies.

72

4 La physiologie des organismes des peuples européens

Le lecteur attentif du chapitre précédent n'a probablement pas pu ignorer que les oppositions qui ont été établies entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale, tant du point de vue géographique que de celui de la psychologie des peuples, sont liées à la même polarité que celle qui se trouve dans l'organisation de *l'individu humain*. Pour rendre cela plus visible, nous avons toutefois quelque peu développé un fait découvert pour la première fois par la recherche anthroposophique, que nous avons déjà mentionné au deuxième chapitre. C'est celui qui, qui en relation physiologique, c'est-à-dire en rapport à ses fonctions vitales, se membre/s'articule en *trois systèmes* que nous décrivons comme le système nerveux sensoriel, le système rythmique et le système métabolique/d'échange de substances-membres. Bien que les trois systèmes traversent l'ensemble de l'organisme, ils ne sont pas à comprendre de manière spatiale et anatomique, mais fonctionnelle et physiologique. Néanmoins, chacun d'entre eux est centré sur une partie spécifique du corps dans son mode d'action spécifique.
L'humain « inférieur » ou tronc est le siège principal des processus métaboliques : ceux-ci comprennent, au sens le plus large, la nutrition, la digestion, la formation du sang, l'excrétion, la procréation et la naissance. Les organes de tous ces processus appartiennent à *cette* partie du corps. C'est de là qu'il est engendré, né, construit, régénéré à nouveau par l'alimentation et le sommeil, et reproduit dans le sens de la reproduction. Nous avons affaire au pôle de la *vie* ou de la *naissance*. Cette partie du corps est la plus molle et la moins différenciée dans ses formes extérieures. C'est dans celle-ci (le foie) que le corps atteint sa température la plus élevée. Et il est en mouvement permanent ; car non seulement les membres extérieurs qui lui appartiennent servent à la locomotion, mais aussi les viscères sont saisis en mouvement constant.
Son pôle opposé est l'humain « supérieur » ou l'humain-tête. Il est le siège principal du système nerveux sensoriel.

Voir Rudolf Steiner : «Des énigmes de l'âme». Ibid. : « Esprit et matière, vie et mort ».

73

Il est le plus avancé dans sa formation à la naissance, oui, presque déjà entièrement formée. De lui émanent, pendant l'enfance, les forces formatrices et plastiques pour tous les organes du corps. Il est la partie du corps la plus nettement et la plus finement formée dans sa forme extérieure, mais aussi la plus ossifiée. Il a le plus besoin de fraîcheur. Il possède le plus petit degré de mouvements propres : seulement ceux du cou, de la mâchoire inférieure, des yeux et ceux de la mimique faciale. Il repose immobile sur le corps. Son organe principal, le cerveau, est en particulier en état de repos total, mais il présente aussi en lui-même la forme la plus raffinée et la différenciation la plus poussée des fonctions de ses parties individuelles. Les nerfs ont la capacité de régénération la plus faible. L'homme vieillit par la tête. Les dents se détériorent, les sens s'émoussent, la peau se ride et se plisse, les cheveux blanchissent et tombent. Nous avons affaire ici au *pôle de mort*. Le crâne est l'image sensorielle de la mort, comme jadis le phallus était celui de la vie.
Entre ces deux systèmes opposés, le rythmique est inséré en tant que troisième système *équilibrant*. Ses principales fonctions : la respiration et la circulation sanguine sont centrées sur l'humain « médian » ou thorax/poitrine, dans les poumons et le cœur. Ils font le lien/médian entre la vie et la mort. En inspirant, nous absorbons à nouveau la vie en nous avec l'oxygène ; en expirant, nous expulsons avec le dioxyde de carbone un morceau de mort en nous. Le sang artériel (rouge) riche en oxygène

transporte la vie dans toutes les parties du corps ; le sang veineux (bleu) riche en dioxyde de carbone élimine les substances dégradées. Le caractère rythmique de ce système fonctionnel est conditionné par sa fonction de médiateur,
Dans cette triarticulation physiologique, le rapport différent dans lequel ce qui est d'âme et spirituel de l'humain se trouve par rapport à son corps dans ses différentes parties, vient à l'expression. Bien qu'il n'y ait aucun organe unique qui puisse être désigné comme le « siège » de l'âme, mais *tout le corps* est le contenant/l'enceinte/l'enveloppe, l'outil, l'organe de l'âme ; mais il l'est dans ses parties individuelles de façon différente, voire même opposée.
Il ne peut, pris strictement, être parler d'une incarnation de l'âme dans le corps qu'en ce qui concerne la *tête* respectivement le système nerveux. C'est seulement ici que le rapport peut être décrit comme *un enracinement/un fiché dedans de l'âme* dans le corps — non pas dans un sens spatial, mais qualitatif. Dit plus précisément : seul le domaine de l'âme ou de l'activité de l'âme qui est associé à la tête, c'est-à-dire *représenter et penser*, est réellement/vraiment incarné dans cette partie du corps. Son expression la plus importante

74

trouve ce fait en ce que cette activité seule en est une *pleinement consciente*. Par cet être dedans de ce qui est d'âme dans le corps apparaît notamment — parlé en image — une sorte de réflexion/effet miroir de la première sur le dernier. Et la conscience est le résultat de la même chose. Maintenant, la tête ou le système nerveux de l'âme ne renvoie cette image dans le miroir que parce qu'elle a elle-même façonné ce système à son image/en son décalque au cours du développement prénatal et de l'enfance. (Une surface miroir déformée ne produit donc aussi, au sens ordinaire, aucune image miroir adéquate.) Ce que la Genèse mosaïque affirme de la divinité : qu'elle a créé l'humain d'après son image, cela vaut au sens strict de l'âme humaine dans son rapport avec le système tête de son corps. C'est la raison pour laquelle la tête est la partie du corps qui présente la plus grande marque individuelle. Il représente dans cette empreinte le décalque de la marque caractéristique qui convient à l'âme qui l'habite. Et c'est là que réside la raison pour laquelle, lorsque nous faisons le portrait d'une personne, nous représentons avant tout sa tête. Comme tout véritable art n'est pas une pure reproduction, mais une continuation de la nature, nous continuons la portraitisation de l'âme, que la nature elle-même a déjà réalisée jusqu'à un certain point dans la formation de la tête, en mettant encore plus en évidence les traits de l'âme dans la présentation de la tête dans la création artistique. Maintenant, la réflexion/l'effet miroir de e qui est d'âme au corps a une conséquence/suite particulière qui n'intervient pas lors du refléter d'un miroir extérieur. Elle détruit/déconstruit en effet/notamment le corps. Là-dedans repose la raison pour laquelle le vieillissement et la mort du corps commencent par la tête.

Cela se comporte inversement dans l'humain inférieur/du bas. La *partie de la volonté* de l'âme qui lui correspond n'est pas incarnée en lui, mais l'entoure et l'envahit de « l'extérieur/de dehors ». C'est pourquoi il n'y a pas de réflexion ici et c'est pourquoi l'exercice/l'activité de la volonté de l'humain est plongé dans l'obscurité de l'inconscience. *Comment* la volonté saisit notre bras, par exemple, lorsque nous effectuons un mouvement avec celui-ci, nous est en fait pleinement retiré à notre vécu conscient. Celui qui peut se dresser/hisser sur le chemin où l'activité de la volonté peut être élevé à une conscience (de sorte différente), exerce/entraîne de manière correspondante, peut/parvient à observer comment la volonté saisit nos membres de l'extérieur, à partir de la cible vers laquelle les mouvements concernés sont dirigés, et ce, directement par les processus métaboliques. (Les nerfs moteurs ne servent pas à transmettre la volonté aux membres, mais à la perception interne du mouvement des membres, qui est nécessaire pour la commande/le pilotage de ceux-ci.) Parce qu'ici aucune réflexion/aucun effet miroir de l'âme au corps - comme dans l'humain supérieur/d'en haut - ient en l'état, c'est pourquoi n'a lieu ici aussi aucune décomposition/déconstruction du corporel ;

75

Celui-ci peut ainsi se consacrer sans entrave au déploiement de sa vie. C'est pourquoi c'est ici que commence la formation et la régénération constante, ou la reproduction, de la même chose. Mais le corporel n'est pas non plus façonné ici en image/décalque de qui est d'âme. Son apparence extérieure voile ce qui est d'âme ; elle montre seulement ce qui sert à la vie propre du corps.

Dans l'humain médian finalement, un changement régulier de la liaison de ce qui est d'âme avec le corps et de nouveau son détachement a lieu dans les rythmes de ses fonctions. Il ne plonge pas aussi profondément dans le corps lors de la connexion comme dans le haut de l'humain et ne s'éloigne pas autant de lui lors de la désolidarisation/détachement comme dans le bas de l'humain. Avec chaque revitalisation du corps, comme cela se produit lors de l'inspiration, un léger détachement de l'âme du corps a lieu en parallèle, — avec l'affaiblissement de la vie qui se produit dans les processus menant à l'expiration, est rattaché une pénétration de ce qui est d'âme dans le corps. Et d'ailleurs ce sont des *vécus émotionnels/de sensation* de l'âme, c'est là tout l'enjeu. De même, le degré auquel le corps se forme en image/décalque de ce qui est d'âme se trouve au milieu des extrêmes que l'on trouve chez l'humain supérieur et inférieur.

Dans ses « Principes directeurs de l'anthroposophie », Rudolf Steiner caractérise le rapport dans lequel la corporéité dans ses différentes parties, se tient en ce qui concerne sa décalcomanie à ce qui est d'âme en utilisant une fois la comparaison suivante : dans la partie supérieure du corps, nous avons affaire à une sorte de tableau achevé de l'âme ; dans la partie médiane, à un tableau qui est toujours de nouveau commencé et étient ; dans la partie inférieure, à la toile encore entièrement vide devant laquelle le peintre se tient avec ses pinceaux et ses pots de peinture, prêt à commencer à peindre le tableau.

Sur la base de ces explications, nous pouvons maintenant caractériser le changement de veille et de sommeil d'une autre manière que nous l'avons fait au deuxième chapitre. Nous avons dit qu'il s'agissait d'un va-et-vient rythmique entre l'être dedans et l'être dehors de ce qui est d'âme et d'esprit en rapport au physique-éthérique. Entretemps, nous avons vu qu'un être dedans n'existe que chez l'humain supérieur, et un être dehors, seulement chez l'inférieur. Nous pouvons à cause de cela caractériser le passage de la veille au sommeil aussi de telle manière que l'âme, comme dans une oscillation de balancier constante, déplace le centre de son activité une fois vers la partie qui appartient à l'humain supérieur, puis à nouveau vers celle qui appartient à l'humain inférieur, c'est-à-dire dans l'activité de pensée et de représentation et dans la volontaire. Si elle fait la première, elle apparaît dans le corps, éveillée et consciente, - dans le dernier cas, elle se trouve à l'extérieur du corps, plongée dans l'inconscience du sommeil. (Seulement s'exprime dans cet état

leur activité de volonté n'est pas immédiatement dans le monde sensible ; car elle est là entièrement dirigée vers la corporéité en tant que telle et trouve son expression dans la régénération de celle-ci, que le sommeil provoque.) Et au passage d'un balancier à l'autre, elle va et vient, une fois dans un sens, une fois dans l'autre, c'est-à-dire une fois en s'endormant, une fois en se réveillant, par cette activité qui est attribuée à l'humain médian, à moitié dedans, à moitié dehors : à travers la vie des sentiments, — ce qui trouve son expression dans l'état de rêve à demi conscient.
Ainsi, dans tous ces rapports, nous rencontrons un contraste entre forme et vie, calme et mouvement, qui représente pour autant un contraste entre l'individualisme et le collectivisme, dans la mesure où l'aspect d'âme est individuellement marqué par l'individu humain, mais que la vie nous unit en une unité générique/à mesure de genre. Avec tout cela, il n'est pas moins dit que la population totale de l'Europe représente en quelque sorte un grand humain dont la tête est formée des peuples de l'Ouest, le tronc des peuples de l'Est et la poitrine des peuples du centre de l'Europe. En effet, nous pouvons voir dans la population européenne une unité et une totalité mystérieuses, qui correspondent donc également à une communauté de tâches et de destins. Les âmes des différents peuples européens représentent en quelque sorte les différents membres, les capacités et les activités d'un être spirituel paneuropéen. Cela ouvre un aspect qui offre des perspectives profondes et larges, qui doit guider les représentations de ce chapitre et du suivant.

Le caractère mûr des peuples occidentaux

Concernant d'abord les âmes de peuple d'Europe occidentale, elles représenteraient donc les forces de représentation ou de pensée de l'âme européenne globale, qui sont associées à leur système nerveux ou à leur cerveau. Cela signifie cependant que ce n'est qu'en elles que les forces de représentation sont incarnées dans leur corporéité de peuple, au sens où, chez un individu, la seule activité de représentation, dans le cerveau, est incarnée. Par conséquent, seuls les membres des peuples occidentaux, au sens plein du terme, ont en plus de leur âme individuelle, « un morceau » de leur âme de peuple « qui habite dans leur poitrine ». Comment cela se montrerait-il ? Nous avons vu,

que là où ce qui est d'âme est incarné dans le corps, la *conscience* naît à la suite d'un processus de reflet qui vient en l'état par cela. Les peuples occidentaux devraient, du fait du plein être incarné de leur âme de peuple, porter en eux une force supplémentaire génératrice de conscience. C'est aussi effectivement le cas. Car l'Europe occidentale est devenue le principal vecteur du *développement de la conscience* tel qu'il s'est produit dans le monde occidental depuis le début des temps modernes. Elle a d'abord trouvé son expression principale dans les voyages de découverte et de conquête entrepris au XVe et XVIe siècles par le Portugal et l'Espagne, puis plus tard par l'Angleterre et la Hollande. Mais ensuite, principalement dans la fondation et le développement de la science de la nature moderne, dont les pères fondateurs sont Galilée, Bacon, Newton et Descartes. Plus loin encore, dans les différentes formes de protestantisme, parmi lesquelles celle fondée par le Français Calvin s'est répandue non seulement en France même, mais aussi en Hollande, en Écosse et, temporairement, en Angleterre. Au XVIIIe siècle, cette évolution de la conscience s'est poursuivie notamment avec les Lumières, qui se sont répandues de l'Angleterre et de la France au reste de l'Europe. Au XIXe siècle, elle a finalement culminé avec le développement de la technologie et de l'économie industrielle et commerciale. Dans tous ces courants et mouvements, les peuples d'Europe occidentale ont toutefois joué un rôle de premier plan.

Maintenant, la conscience produite par le processus de réflexion/d'effet miroir évoqué n'est pas seulement une conscience absolument, mais essentiellement aussi une conscience de soi. C'est pourquoi, par l'incarnation des âmes de peuple dans les ressortissants des peuples occidentaux, la conscience en général sera non seulement renforcée, mais aussi la conscience de soi nationale. Dans la conscience de leur appartenance, les âmes des peuples d'Europe occidentale parviennent elles-mêmes à la conscience de soi. C'est pourquoi l'Europe occidentale est devenue le berceau de la conscience nationale. En France, en Angleterre, en Espagne, aux Pays-Bas, elle s'est d'abord éveillée et s'est ensuite progressivement répandu sur le reste de l'Europe et dans le monde. Et le mot « chauvinisme » pour désigner un nationalisme excessif ne vient as pour rien du français (dérivé du nom d'une figure d'une pièce de théâtre/comédie française).

Nous trouvons aussi en Europe occidentale le phénomène supplémentaire, à savoir que, de manière analogue à la configuration de l'âme d'un individu humain se reflète dans la physionomie de sa tête (ce qui constitue la base de la science de la physiognomique), ici tout ce que nous rencontrons en matière de formes de vie religieuse, étatique, sociale, artistique, économique, d'amour, de nourriture, de logement, de divertissement, etc., est façonné par les âmes de peuple pour exprimer physionomiquement leurs caractères.

78

Certains exemples de cela en ont déjà été donnés dans les chapitres précédents, d'autres suivront dans les chapitres suivants. C'est pourquoi les caractères des peuples occidentaux sont relativement faciles à saisir. Et pour la même raison, l'étude de l'âme de peuple se transforme largement en *physiognomonie des peuples*.

Pour la recherche spirituelle-scientifique, il est même possible de donner les dates historiques exactes auxquelles les âmes de peuple des peuples occidentaux se sont « incarnées » dans le sens qui vient d'être évoqué*. Pour éviter tout malentendu concernant les informations en question, il convient de tenir compte du fait que leur processus d'incarnation, comme celui de l'âme humaine individuelle, se déroule par étapes. Bien que cette dernière se lie déjà à un corps ou à un germe corporel à la naissance ou à la conception, elle n'est pas encore pleinement incarnée lorsqu'elle voit le jour ; elle ne

s'est pas encore complètement dégagée du lien avec les mondes sur-physiques dans lesquels elle se trouvait avant la naissance. Étape par étape, de sept ans en sept ans, au cours de sa croissance, elle sort de ce contexte et atteint sa pleine présence/être dedans dans le corps autour de 21 ans. Tout au long de l'année, lorsque celui-ci est devenu adulte et a gagné ses proportions finales/ultimes. L'humain est alors déclaré « majeur », « émancipé ». C'est à *ce* moment de la vie individuelle que correspond celui qui est visé lorsque l'on parle des données historiques de l'incarnation des différentes âmes de peuple d'Europe occidentale. Ce processus d'incarnation (comme déjà mentionné plus tôt) a commencé à l'époque des grandes migrations de peuple. Les siècles du Moyen Âge correspondraient à l'enfance de ces peuples. Ils sont devenus « majeurs » à l'époque de la transition vers l'époque moderne.
Pour le peuple italien, l'année 1530 peut être citée comme une date approximative. C'est le moment où, avec la formulation de la Confession d'Augsbourg en Allemagne, la guerre de religion en Suisse et la rédaction de l'œuvre majeure de Calvin, le protestantisme se sépare de l'Église catholique. La dernière sera réduite, pour le moment, à la reconnaissance des peuples romans. Avec Hadrien VI, meurt en 1523 le dernier pape qui, par son origine, n'était pas italien. Depuis lors, c'est devenu une

Voir Rudolf Steiner : « L'expression du caractère national de différents peuples européens » (10e conférence du 16 mars 1915) dans « Destinées humaines et destinées des peuples », Dornach 1960.

loi non écrite qui stipule que seuls les Italiens peuvent accéder au trône de Saint-Pierre. Une sorte de mariage se produit entre l'Église catholique romaine et l'Italie. Cela trouve aussi son expression par ce que depuis le passage du XVe au XVIe siècle, les papes, pour autant qu'ils soient chefs du Saint-Siège/l'état de l'église, se sont de plus en plus considérés comme des princes italiens, et notamment comme les principaux dirigeants/ayants le pouvoir politique de l'Italie, et plusieurs d'entre eux ont poursuivi le projet de donner à leur famille une domination héréditaire dans leur État. Il faut ajouter que, en raison des guerres entre Charles Quint et François Ier de France pour la suprématie en Italie, qui se terminent par la victoire du premier, l'Italie est longtemps étroitement liée à l'Espagne et aux Habsbourg, ce qui réduit l'influence française. C'est aussi à cette époque que l'art se prépare à passer de la Renaissance au baroque. Leonardo et Raphaël sont déjà morts en 1530, tandis que Michel-Ange est encore en vie. Ses œuvres Pietà, David et Moïse ainsi que le plafond de la Chapelle Sixtine ont déjà été créées et, avec les œuvres des deux premiers, elles marquent le point culminant de l'art de la Renaissance. Bien qu'elle ne puisse naître qu'en Italie, cette dernière, dans ses sommets, représentait immédiatement une manifestation paneuropéenne, dépassant la sphère du simple national. Non seulement les peintures de la création de Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine et le Dernier Repas de Léonard de Vinci, mais aussi les Madones de Raphaël ont trouvé leur chemin dans les maisons protestantes, car elles étaient, pour ainsi dire, encore interconfessionnelles. Et de la figure du Christ de la « Transfiguration », l'historien de l'art Herman Grimm dit qu'elle représente la dernière représentation générale du Christ, tandis que dans « Le Tribut » et « L'Assomption de la Vierge » de Titien, nous avons déjà des représentations typiquement romanes-catholiques. Et de l'œuvre majeure de Michel-Ange, le Jugement dernier, il explique que sa représentation de Jésus en tant que juge du monde, conçue dans le sens de la jurisprudence romaine, incarne un monde spirituel qui n'est plus le nôtre. Ainsi, autour de l'époque que nous avons men-

tionnée, on constate une nette réduction de l'art et de la vie à l'italienne.
Un processus analogue se produit vers le milieu du XVIe siècle sur la péninsule ibérique. Extérieurement, il est marqué par le changement de trône de Charles V, le dernier représentant de l'universalisme médiéval, dans son empire mondial « où le soleil ne se couche jamais », à son fils Philippe II. Sous ce dernier, l'Espagne devient bien, pour un court laps de temps, l'État le plus puissant du continent, mais elle est également exclue de la série des grandes puissances européennes en raison de sa politique confessionnelle catholique fanatique et obstinée.

80

Vers le milieu du siècle, c'est aussi de l'Espagne que l'ordre des Jésuites prend son essor dans le monde, dont l'efficacité symbolise la lutte fanatique pour le pouvoir de l'Église et contre l'hérésie, caractéristique du patriotisme espagnol. À l'époque de Philippe, la poésie espagnole atteint également son apogée, l'épopée avec Cervantès, le drame avec Lope de Vega, l'infini créateur de comédies et créateur du drame national espagnol, ainsi que Calderon, le plus grand représentant poétique du monde catholique moderne, qui a incarné l'esprit de la piété catholique espagnole sous sa forme la plus accomplie dans ses pièces sacrées (Autos sacramentales). Mais aussi grandes que soient leurs mérites, elles n'ont jamais acquis — à l'exception du Don Quichotte — une signification aussi universelle que les poèmes de Dante, Shakespeare ou Goethe, car elles sont trop spécifiques à l'Espagne. Enfin, la grande peinture espagnole de Velasquez et Murillo, qui appartient à la même époque, permet à la péninsule des Pyrénées d'entrer dans l'histoire de l'art moderne avec une contribution propre et importante.
En ce qui concerne la France, le moment correspondant se situe à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle. C'est le règne d'Henri IV, le fondateur de la dynastie des Bourbons, sous lequel la France a connu le siècle le plus brillant de son histoire nationale. Henri IV a aussi été celui qui a pu mettre fin à la guerre des Huguenots, car il a placé les intérêts nationaux avant les intérêts confessionnels. Initialement adepte du calvinisme, il est passé au catholicisme lors de son accession au trône, car « Paris vaut bien une messe ». Il a littéralement reconstruit la France après les dévastations indicibles causées par la guerre de religion qui a duré des décennies. Il a bien sûr contribué de manière décisive à la réalisation de la forme de gouvernement absolutiste et centraliste, qui avait déjà été mise en place par de nombreux de ses prédécesseurs depuis Louis XI, car elle correspondait à la tendance rationaliste du caractère national français. Enfin, Henri IV a aussi fondé les premières colonies françaises en Amérique du Nord.
C'est durant ces mêmes décennies que tombe volontiers aussi a pleine incarnation de l'âme de peuple néerlandaise. Ce furent les décennies au cours desquelles les Pays-Bas, en même temps qu'ils obtenaient leur indépendance, devenaient la première puissance commerciale maritime d'Europe, fondaient un empire colonial et accumulaient une richesse inouïe en argent et en biens dans leurs villes. C'est à cette même époque que la peinture néerlandaise atteignit son apogée avec de nombreux maîtres, grands et petits, dont les prestations

81

sont, il est vrai, toutes éclipsés par l'éclat des œuvres de Rembrandt, dans le génie duquel l'essence hollandaise s'est manifestée comme dans son omniprésence. Dans ses paysages, ses portraits et autoportraits, et dans ses représentations de l'histoire du salut de l'Ancien et du Nouveau Testament, il a incarné à la fois l'expérience de la nature nouvellement éveillée, la conscience moderne de la personnalité et ce nouveau rapport aux

messages originels du christianisme, tel qu'il a été conquis par le protestantisme, dans des chefs-d'œuvre uniques, et a ainsi contribué aux apports des différents peuples en tant que l'un des plus essentiels à l'évolution de l'art européen moderne, spécifiquement hollandais.
La moitié du XVIIe siècle marque finalement le moment où l'âme du peuple anglais s'est pleinement incarnée. C'est le moment historique où, après l'exécution de Charles Ier (1649), l'Angleterre devient brièvement une république sous Cromwell et où le puritanisme calviniste accède temporairement au pouvoir. Bien que ces deux événements ne soient pas de longue durée, ils représentent un jalon de l'histoire anglaise. Ce n'est qu'à ce moment que l'aspiration du caractère national anglais à la liberté spirituelle et religieuse pour soi-même et à la tolérance envers les autres s'est pleinement affirmée. Dans la vie politique, les luttes entre le Parlement et le gouvernement ont ouvert la voie au système de gouvernement parlementaire, et sur le plan économique, l'ère de Cromwell a marqué l'ascension de l'Angleterre à la domination incontestée des mers grâce à la victoire de la guerre navale contre la Hollande. Il est à nouveau caractéristique que la plus grande œuvre artistique que l'Angleterre ait produite, l'œuvre dramatique de Shakespeare, soit née avant cette incarnation complète de l'âme de peuple britannique. C'est pourquoi Shakespeare n'est pas encore un poète spécifiquement national anglais au sens strict, comme cela peut déjà être affirmé de Milton, le contemporain de Cromwell, mais encore une figure paneuropéenne, le plus grand représentant poétique de tout le Nord germano-protestant à cette époque. Et c'est pourquoi, après sa découverte et sa traduction par Herder, Wieland, Goethe et les romantiques allemands, il a pu devenir presque encore plus populaire dans la zone linguistique allemande que dans son pays d'origine/sa patrie, de sorte que ses drames sont devenus un élément essentiel de la littérature théâtrale allemande.
Depuis que les âme de peuple des nations d'Europe occidentale se sont "incarnée" de telle façon en celles-ci, elle sont restée incarnée en elles jusqu'à aujourd'hui. Cela a eu pour conséquence que, au cours des derniers siècles, certaines traditions nationales se sont formées dans tous ces pays, d'une manière que nous ne trouvons pas dans d'autres parties de l'Europe. Lors de tout changement de l'appartenance étatique

et de systèmes politiques, qui a eu lieu, l'histoire de tous ces pays montre cependant une certaine continuité malgré les changements de régimes et de systèmes politiques qui ont eu lieu. Certaines constantes caractéristiques pour les caractères de peuple, en quelque sorte leurs leitmotivs, apparaissent toujours de nouveau. La forme que l'Italie a prise à l'époque du baroque contre-réformateur détermine encore aujourd'hui, si l'on met de côté les changements et les ajouts apportés par la dernière ère de la technique, le visage du pays. Et le pape, même s'il a perdu l'État pontifical, est encore aujourd'hui le maître non couronné de l'Italie. En Espagne, le régime du général Franco respire encore le même esprit que celui de Philippe II, à la seule différence que les hérétiques protestants d'alors ont été remplacés par les ennemis communistes de l'État . En France, le régime absolutiste de Louis XIV est réapparu dans celui de De Gaulle, et comme lui voulait donner à son État la suprématie politique en Europe, il en est de même aujourd'hui pour lui. En Angleterre, La forme de gouvernement parlementaire acquise au 17e siècle a été préservée jusqu'à ce jour. C'est pourquoi la statue de Cromwell devant le Parlement de Londres est un symbole approprié. Aujourd'hui, les conservateurs et les travaillistes ont remplacé les tories et les whigs. Il va sans dire que ce facteur de continuité dans tous les

pays mentionnés est lié à des tendances de consolidation, voire de rigidité dans les formes de vie héritées.

Le caractère enfantin des peuples de l'Est

Des conditions tout à fait opposées pour les peuples de l'Europe de l'Est s'offrent à nous notamment pour autant qu'ils appartiennent au monde slave. La relation entre leurs âmes de peuple et leurs corporéités de peuple correspond à celle qui existe chez l'individu entre la partie de la volonté de son âme et l'humain du dessous. Ce qui est d'âme enveloppe là dans une certaine mesure le corporel de dehors, et là aucune réflexion de ce même au corps ne vient en l'état, son activité se déroule dans l'obscurité de l'inconscience. Mais une réflexion n'est aussi pas possible parce que le corporel n'est pas façonné pour décalque de ce qui est d'âme.
De façon analogue, les âmes de peuple dans cette partie de l'Europe ne sont pas « incar-

nées», mais enveloppent simplement de dehors les corps de peuple concernés. Ils en sont donc plus liés à la terre et à l'environnement naturel que dans l'ouest et sont donc aussi perçus par leurs ressortissants plus en pendant avec leur territoire/zone de peuplement, avec leur terre natale, plus que ce n'est le cas dans l'ouest. L'Anglais est Anglais partout où il se trouve dans le monde, car il porte en lui son caractère national. Le Slave est attaché à sa terre natale, car il ne peut vivre pleinement son appartenance à son peuple qu'à cet endroit. Il se fond avec sa patrie. Une œuvre comme la poésie symphonique de Smetana « Mon pays-père » avec le chef-d'œuvre de la « Moldau » aurait difficilement pu voir le jour en Occident. Lorsque Cézanne et van Gogh peignaient le paysage français tel qu'il se présente à l'œil physique, Smetana, dans l'œuvre en question, a « composé » sa patrie tchèque telle qu'il l'entendait sonner intérieurement avec son oreille spirituelle à travers l'âme de peuple lié avec elle.
Lorsque Tchaïkovski entreprit son premier voyage en France et en Italie, il écrivit dans son journal les phrases suivantes : « Au milieu de cette nature grandiose, je regrette la Russie. L'idée des vastes plaines, des prairies et des forêts de la patrie me fait battre le cœur. Oh, ma chère patrie, cent fois plus belle et gracieuse que ces montagnes merveilleuses, qui ne sont rien d'autre que des spasmes figés de la terre. De Gorki nous lisons * : « Après son retour d'Amérique en Europe, Gorki doit chercher un lieu sûr où séjourner. En raison de l'émoi qu'il avait suscité avec sa propagande contre l'emprunt à la faveur du gouvernement tsariste, il ne pouvait être parler de retourner en Russie. Il s'installe finalement à Capri. Il devait y rester sept ans. On doit une fois se représenter l'atmosphère particulière de cette résidence. S'il existe ans le monde deux représentations diamétralement opposées, oui incompatibles, ce sont bien celles de « Capri » et « Gorki », l'opposé de l'île enchantée, « mère des jeux latins et des plaisirs grecs », et le fils grossier de la Volga. Pendant les sept années que Gorki passa à Capri, tout comme pendant les quatre années suivantes à Sorrente et les trois années en Allemagne, il emporta toujours toute la Russie avec lui et resta aveugle et inaccessible au monde qui l'entourait... Aucun paysage étranger n'a jamais captivé son regard, aucune de ses œuvres n'est marquée par ce qu'il pouvait voir autour de lui... Seule la Russie est une réalité pour lui. En Allemagne, en

«Maxim Gorki» dans la série « Monographies Rowohlts », p. 43.

Amérique, en Italie, il ne se répand toujours seulement par son seul objet, celui de la

destination spéciale de l'humain russe, décrire son paysage natal de sorte unique : les immenses étendues mélancoliques de la Russie, sans même accorder un regard aux vagues tyrrhéniennes ou aux grottes bleues... Au milieu des merveilles et des séductions de Capri, il se sent abandonné sans limites. « Si une dent arrachée à la mâchoire avait un sentiment, elle se sentirait sans doute aussi seule que moi », écrit-il à propos de son isolement.

Parce que les âmes de peuple d'Europe de l'Est ne sont pas incarnées dans leurs ressortissants de peuple dans le même sens que celles de l'Ouest, elles sont donc difficiles à saisir dans leur caractère par une observation qui se limite à ce qui est expérimentalement perceptible. C'est pourquoi les peuples concernés eux-mêmes sont restés longtemps plus ou moins dans l'ombre de la « conscience moyenne européenne ». Alors que les peuples d'Europe occidentale étaient, pour ainsi dire, dans la lumière du jour, ceux de l'Est se trouvaient dans une sorte d'aube nocturne qui ne permettait pas de distinction précise, et ainsi, jusqu'à notre siècle, de nombreux Européens de l'Ouest et du Centre n'ont pas vraiment réussi à distinguer les Slovaques et les Slovènes, les Croates et les Tchèques, etc. Mais ces peuples eux-mêmes ont longtemps « dormi » en ce qui les concerne, alors que l'Occident s'était déjà réveillé à la conscience nationale. Ce n'est qu'au XIXe siècle qu'ils ont commencé à se réveiller, et bien souvent ce nationalisme d'Europe de l'Est n'était qu'une imitation de celui d'Europe de l'Ouest. Au premier congrès panslave de 1848 à Prague, les débats se sont tenus en allemand, car c'était la seule langue dans laquelle les représentants des différents peuples slaves pouvaient s accorder.

La façon dont ces peuples organisent leur vie extérieure ne reflète pas non plus de la même manière l'empreinte physiognomique de leur caractère d'âme, comme c'est le cas en Europe occidentale. À la place, il y a deux autres choses. D'une part, cette conception révèle très directement la vie qui traverse ces peuples. Et cela se manifeste sous la forme de multiples coutumes populaires, de costumes traditionnels, de chansons populaires, de danses folkloriques, etc., en bref, dans tout ce que l'on peut appeler l'art populaire au sens large, c'est-à-dire dans les activités artistiques qui ne sont pas tant le fruit de la création consciente d'individualités d'artistes que des forces de l'inconscient et de la vie de la communauté populaire en tant que telle. Et cet élément s'étend beaucoup plus loin dans le monde de l'activité artistique en général que chez les peuples occidentaux. Même des figures de proue de la musique tchèque comme Smetana, Dvorak et JanaZek ne se distinguent du musicantisme à mesure de peuple de manière

pas aussi aiguë et pas aussi fortement que ce n'est le cas chez les compositeurs allemands ou d'Europe occidentale comparables de même niveau artistique. Elles semblent beaucoup plus fortes et nourries par les forces de la vie populaire qui les traverse. Leurs créations expriment la vie populaire de manière beaucoup plus directe que celles de Beethoven, Wagner ou Brahms. Plus conscient encore qu'elle, Franz Liszt, né en Hongrie de parents allemands, a fait référence dans ses Rhapsodies à la musique populaire (musique tzigane) de son pays natal. Et au cours de notre siècle, Bartok a fait des éléments de la musique populaire des différents peuples du sud-est de l'Europe l'objet d'une recherche scientifique approfondie, afin de s'en inspirer ou de les utiliser dans ses créations musicales. En Yougoslavie du Sud, bien que la vie musicale y soit également intense, aucun nom n'a encore atteint une renommée européenne dans le domaine musical national. En Russie, jusqu'à la fin du siècle dernier, seul Tchaïkovski pouvait, dans

une certaine mesure, être comparé aux artistes d'Europe occidentale en tant qu'individualité artistique ; tous les autres, bien que partiellement à peine moins doués que lui, restaient trop liés au peuple.
D'autre part, la façon de vivre des peuples d'Europe de l'Est ne peut pas non plus être l'objet d'une physiognomonie des peuples, car elle n'est pas, dans une large mesure, autochtone, mais a été adoptée de l'Ouest. Puisque les âmes des peuples orientaux ne sont pas entièrement incarnées en eux, ils se trouvent dans des conditions similaires à celles d'un individu pendant son enfance ou sa période de croissance. Dans ce qui n'est pas encore complètement rempli (et façonné) par son propre psychisme, on absorbe d'abord des éléments étrangers, dans une activité d'apprentissage. Comme l'enfant en croissance a un besoin naturel et aussi la capacité d'apprendre des adultes, les peuples d'Europe de l'Est montrent également ce besoin et cette capacité par rapport à ceux d'Europe de l'Ouest. Ces derniers leur ressemblent en quelque sorte, comme des adultes par rapport aux enfants. Et comme c'est dans la nature de l'adulte de donner et de faire don de ce qu'il a acquis, de ce qu'il est capable de créer grâce à sa force individuelle pleinement développée, il en va de même pour les peuples d'Europe occidentale, qui ont pour caractéristique de diffuser dans le monde ce qu'ils produisent à l'âge de leur maturité. Le point central de leur existence historique repose sur la phase de leur maturité. Qu'est-ce que tout ce qui est parti d'Italie à l'époque de la Renaissance en matière d'impulsions artistiques pour l'Europe entière, — et ce qui est parti d'Espagne à l'époque de sa splendeur artistique ! Quelle influence immense a exercée

la France à son « grand siècle », à l'époque des Lumières, à travers la grande Révolution et encore au XIXe siècle sur le reste de l'Europe ! Et comment la science de la nature, la technique, l'économie industrielle et le parlementarisme se sont répandus en Europe et dans le monde depuis l'Angleterre, cela a déjà été mentionné plus tôt. Cette puissance d'attraction de l'Europe occidentale est confrontée à une puissance d'attraction de l'Europe orientale qui n'est pas moindre. Les enfants des familles nobles russes étaient presque tous éduqués par des gouvernantes françaises ou des précepteurs allemands. Et en ce qui concerne la capacité d'apprendre des langues étrangères, les habitants des pays d'Europe de l'Est surpassent de loin ceux de l'Ouest. Et ainsi, la science, l'art, la forme d'État, la manière de faire des affaires d'Europe occidentale, et finalement le socialisme qui a pris naissance là-bas, se sont répandus en Europe de l'Est et ont façonné la vie là-bas. Et c'est pourquoi, dans une large mesure, ce n'est pas quelque chose de propre au même sens qu'en Europe occidentale, ce que nous trouvons à l'est.
Cela nous amène à la différence supplémentaire entre la jeunesse et l'âge. Comme pour les peuples d'Europe occidentale, leur âge est caractéristique pour eux, de même pour les peuples d'Europe orientale, leur jeunesse l'est. Ils accomplissent leur principale contribution à l'histoire culturelle en intégrant et en traitant ce qu'ils ont adopté de l'Occident. Ils dépendent littéralement de cette prise en charge pour leur épanouissement culturel. Cela vaut tout particulièrement pour la russité. En tant que peuple, il se trouve encore aujourd'hui dans la phase de son enfance, au mieux dans les années d'adolescence de la puberté. C'est peut-être là l'origine de l'amour particulier que les Russes portent aux enfants. Il y vit en quelque sorte le symbole de son caractère national. Imaginez une troupe d'enfants laissés à eux-mêmes sans la surveillance d'adultes. Puisque ce n'est pas la raison synthétique et la maîtrise de soi qui déterminent le comportement, mais plutôt des élans et des désirs soudains qui montent de l'intérieur, de

l'arrogance, un besoin de jouer, des humeurs qui se transforment rapidement en leur contraire, et qu'il n'y a pas encore de sentiment pour la valeur des objets extérieurs, les choses peuvent rapidement devenir chaotiques et il y a beaucoup de débris. C'est ce que rappelle souvent la vie russe, comme elle est aussi représentée de multiples façons dans la littérature russe, narrative et dramatique. Et ainsi, on comprend encore mieux pourquoi le monde russe a besoin d'une direction rigoureuse d'en haut, ce qui ne veut pas dire que le régime tsariste ou communiste ait représenté ou représente une direction idéale. Mais le peuple russe surpasse tous les autres dans sa capacité à absorber l'étranger. Oui, on peut affirmer que la capacité spécifique des Russes ne réside pas tant dans la création

87

de propre à soi que dans l'appropriation de l'étranger. Et ainsi, toute l'histoire russe jusqu'à présent a presque uniquement consisté à s'approprier des éléments étrangers.
La première formation d'État sur le sol russe est due aux Varègues venus de Suède sous Rurik. Ce peuple, appelé « Ruotsi » (rameurs), a aussi donné son nom au peuple russe ultérieur. Et tout le monde connaît la phrase que l'ainsi nommée Chronique de Nestor rapporte de l'invitation par laquelle les envoyés de Novgorod s'adressèrent aux princes des Varègues : « Notre pays est grand et riche, mais il n'y a pas d'ordre en lui ; ainsi, venez régner et commander sur nous. » (Avec une telle demande, des enfants auraient également pu s'adresser à des adultes.) Le christianisme a ensuite été adopté de Byzance par Vladimir le Saint. Et, selon la tradition, ce qui a été décisif à cet égard, c'est que les émissaires que Vladimir avait envoyés à Constantinople pour s'informer sur le culte chrétien lui ont rapporté ce qu'ils avaient vu du service divin : « Nous ne savions pas où nous étions — au ciel ou sur la terre, et nous ne voulions croire qu'au christianisme. Il se fit alors baptiser et introduisit lui-même le christianisme dans son pays. La christianisation ne se fit donc pas par la force de l'extérieur, comme cela se produisit souvent dans les régions germaniques, mais par le propre dirigeant. — Ce n'est qu'au XIIIe siècle que les Tatars envahirent la Russie par la force et détruisirent l'ancien royaume de Kiev. Lorsque le nouveau royaume fut fondé depuis Moscou au XVIe siècle, les grands-ducs de Moscou, qui devinrent plus tard les « tsars de toutes les Russies », adoptèrent largement les méthodes de domination despotiques des Tatars, donnant ainsi à cette influence une longue durée de vie dans leur pays. Au XVIIe siècle, c'est Pierre le Grand qui, avec ses réformes, introduisit la civilisation d'Europe occidentale dans toute sa dimension en Russie. Au XVIIIe siècle, Catherine II a permis à l'esprit des Lumières de pénétrer en Russie et s'est efforcée de créer une classe bourgeoise urbaine selon le modèle de l'Europe occidentale. Enfin, au XXe siècle, Lénine a instauré en Russie le communisme marxiste avec toute la conception matérialiste du monde dont il est issu.
Tout ce qui, au cours des siècles, a atteint la prééminence et le pouvoir en Russie est, en fin de compte, d'origine étrangère. Cela a déjà amené de nombreux Russes réfléchis au XIXe siècle à se demander où l'on pourrait trouver l'essence spécifiquement russe et en quoi elle consistait. La réflexion sur cette question a conduit à la formation des deux partis opposés

88

les « *slavophiles* » et les « *occidentaux* ». Dans une histoire culturelle russe*, ils sont caractérisés comme suit :
«Les slavophiles, suivant Herder, affirmaient que chaque peuple se réalise dans ses propres formes d'existence et qu'un principe idéel, l'"esprit de peuple" , lui est sous-ja-

cent. Ce génie national détermine aussi l'histoire d'un peuple. La forme de vie spécifique du peuple russe se manifeste dans la particularité de la foi orthodoxe russe et dans la singularité de sa structure étatique et sociale. — Alors que, dans l'Ouest, la vie se fonde sur le rationalisme et le principe de la liberté individuelle, dans l'ancien Russie, elle était déterminée par la foi et le principe de la communauté. Dans l'Ouest, les États ont été créés par la violence et la conquête, en Russie, par l'appel pacifique d'une dynastie princière. — — Les réformes de Pierre ont entravé le développement organique de la Russie : il a introduit des emprunts inutiles, a élevé la classe supérieure de la société dans un esprit étranger d'Europe occidentale et a ébranlé les piliers de la vie russe ancienne. Par conséquent, il incombe à la Russie moderne de consolider ce qui a été ébranlé et de ramener la vie dans les voies d'origine. Parmi les représentants de la génération plus âgée des slavophiles, on peut citer Alexeï Khomjakov, les frères Ivan et Piotr Kireievski et Sergueï Aksakov ; parmi les plus jeunes, les fils d'Aksakov, entre autres.
Les Occidentaux, quant à eux, soulignaient l'uniformité de la civilisation humaine et affirmaient que Pierre avait fait de la Russie un État civilisé grâce à ses réformes. Avant lui, les Russes végétaient dans la stupidité. La tâche de la Russie actuelle est de chercher un lien plus étroit avec l'Occident, voire de fusionner avec lui, afin de former une communauté culturelle universelle. Les Occidentaux suivaient avec attention le développement intellectuel en Allemagne, mais encore plus intéressés par les idées sociales et socialistes en France. Leurs représentants étaient Visarion Belinski, le « père de l'intelligentsia russe », Herzen, Ogarev, Bakounine, entre autres.
On voit comment les deux points de vue et les attitudes qu'ils représentent envers l'Europe occidentale ont leurs racines dans l'essence de la russité : celle des Occidentaux dans sa disposition à mettre son action au service d'une communion universelle, celle des slavophiles dans son ancrage dans les forces du croyant, du sentiment religieux, de l'action de la volonté, qui s'opposent à la raison. Sur

W. Berg-Papendick : « Russie. Dans le courant de l'histoire et de la culture du peuple russe » 1957.

On est conscient d'un côté que la Russie a encore beaucoup à apprendre de l'Occident et qu'elle ne peut progresser dans son développement que de cette façon. D'un autre côté, on craint que cette absorption constante de l'étranger ne puisse étouffer et étouffer son propre être si différent, de sorte qu'il ne puisse pas se développer du tout. Cela résulte de ce rapport particulièrement ambivalent — comparable à une haine-amour — du russisme envers l'Europe occidentale, qui s'est maintenu sans changement jusqu'à l'ère communiste, et qui s'est même encore aggravé depuis. Cela se traduit par le fait qu'on adopte avec une ardeur passionnée tout ce que l'on peut apprendre de l'Occident — qui est aujourd'hui principalement représenté par l'Amérique — et qu'on se coupe en même temps de toutes les influences occidentales par le « rideau de fer ».
Cette manifestation nous amène à souligner un dernier moment du contraste entre l'Europe de l'Ouest et de l'Est, tel que décrit ici. Si nous attribuons les peuples du premier au cerveau et ceux du second au tronc de cet « humain » qui représente la population totale européenne, cela signifie aussitôt que les premiers sont plus enclins aux forces de représentation et de pensée, tandis que les seconds sont plus enclins aux forces de volonté de cet humain. Ce contraste est en effet l'un des plus frappants. À l'ouest, les forces de l'intellect, du rationalisme, des Lumières, — à l'est, celles du sentiment et de la volonté, de la foi, du mysticisme.

Tout ce que l'histoire de la pensée européenne a produit en termes d'idées philosophiques et scientifiques a été réalisé en Europe occidentale et centrale. La Russie n'a rien de comparable à offrir dans ce domaine. Sa force réside dans la capacité d'intégrer les idées produites par l'Occident dans la volonté et de les mettre en pratique dans la vie. L'histoire du communisme marxiste-léniniste en est l'exemple le plus frappant et le plus complet sur le plan historique. En tant que théorie, il a été conçu en Allemagne par Marx et Engels. Mais lorsque, en 1918, la République de Weimar a succédé à l'Empire allemand, le parti social-démocrate marxiste est arrivé au pouvoir, mais il s'est avéré incapable de mettre en pratique son programme socialiste. L'Allemagne est restée un pays bourgeois et capitaliste.
En Russie, bien que, comme déjà mentionné, les conditions économiques extérieures étaient bien moins présentes qu'en Allemagne, une organisation communiste selon la recette marxiste a été mise en place par Lénine avec une force de volonté et une violence impitoyable sans précédent. Cependant, le marxisme a depuis lors subit un perfectionnement tant bien que mal.

90

C'est le matérialisme concret figé du XIXe siècle, qui y est encore enseigné par ses représentants aujourd'hui. La doctrine a été immédiatement dogmatisée, transformée en message de salut religieux, saisie et réalisée par les forces de la foi et de la volonté.
Bien avant que cet exemple d'histoire mondiale n'ait démontré l'incapacité de la Russie à produire ses propres idées indépendantes, son plus grand représentant philosophique y avait déjà fait allusion de manière insistante. Dans son ouvrage « La Russie et l'Europe » (Considérations nationales et politiques, allemand par Harry Köhler, Stuttgart 1922, p. 105 et suiv.), Solowiew écrivait déjà à la fin du siècle dernier : « L'un des premiers scolastiques, Rabanus Maurus, dit dans son ouvrage <De nihilo et tenebris> entre autres choses que < le non être serait quelque chose d'ainsi pitoyable,null et laid qu'il ne peut être verse de larmes sur un tel triste contexte >. Ces mots d'un moine plein de sensation/sentiment me viennent spontanément à l'esprit lorsque je pense à la philosophie russe. Il ne s'agit pas de dire qu'elle appartient effectivement à la catégorie de l'inexistence déplorée par Rabanus Maurus, car au cours des dernières décennies, un nombre suffisant de livres plus ou moins sérieux et intéressants sur divers sujets philosophiques ont été écrits en Russie. Mais tout ce qui est philosophique dans ces travaux n'est absolument pas russe, et ce qui porte vraiment l'empreinte russe n'a absolument rien à voir avec la philosophie, et parfois c'est même totalement absurde. Nous ne pouvons en aucun cas faire référence à une quelconque forme de philosophie russe particulière ; tout ce qui a été présenté au public dans ce sens n'était en réalité rien d'autre qu'une prétention vaine à l'originalité. Néanmoins, les Russes sont absolument capables de penser de manière spéculative, et il y a eu un moment où il semblait justifié de croire que la philosophie en Russie aurait un avenir radieux. Mais le talent des Russes ne s'est révélé dans ce domaine qu'en tant que certaine réceptivité aux idées des autres et non en tant que capacité positive. Les Russes ont très bien compris et assimilé des idées philosophiques étrangères, mais ils n'ont créé aucun ouvrage important dans ce domaine, mais se sont arrêtés à des esquisses jetées rapidement ou ont repris de manière caricaturale et grossière certaines des pensées poussées à l'extrême et unilatérales de la vie de l'esprit européenne.
Aujourd'hui, à l'ère des performances techniques record, le rapport ambigu de la Russie avec l'Occident pourrait aussi être illustré par le fait que, bien que les connaissances en

physique nucléaire et les possibilités qu'elle offre

91

À construction de la bombe atomique a d'abord été réalisée en Europe centrale et dans l'ouest américain, mais les Russes, après avoir obtenu ces connaissances et les secrets de la construction, en partie par espionnage et en partie par trahison, ont construit en peu de temps leurs propres bombes atomiques et à hydrogène, et ont placé sur leurs orbites à la fois le premier satellite artificiel non habité et le premier satellite artificiel habité.

92

5 Le secret du centre de l'Europe

Au début du chapitre précédent, nous avions attribué les peuples de l'Europe occidentale au système nerveux, ceux de l'Est au système métabolique et ceux du centre au système rythmique de cet «humain» avec lequel la population de l'Europe entière peut être comparée. En nous tournant maintenant vers une analyse spécifique du centre de l'Europe, nous obtenons, à partir de cette attribution, l'accès décisif pour sa compréhension à la nature de sa population. Ce que nous avons à accomplir ici concerne, dans une certaine mesure, tous les peuples qui habitent le centre de l'Europe, c'est-à-dire aussi les nations slaves périphériques, mais avant tout la population de la zone linguistique *allemande*.

Prenons immédiatement en compte le rapport existant entre les individus ressortissants d'un peuple et leur âme de peuple, ainsi la germanité se caractérise avant tout par le fait que l'âme de peuple n'est ni incarnée dans son peuple de manière complète et sans interruption, comme en Europe occidentale, ni enveloppée de l'extérieur, comme à l'est, mais justement ainsi *aspirée et expirée par sa peuplité dans un échange rythmique*, comme cela se produit chez l'humain particulier en ce qui concerne la partie de l'âme qui lui est attribuée dans son système rythmique ou thoracique*. Et comme cette partie de l'âme, dans une phase, ne se lie pas aussi fortement au corps que dans le cas de l'humain du haut, ni ne se détache aussi fortement de lui que dans le cas de l'humain du bas, de même, dans cette région de l'Europe, l'âme de peuple, lors de son «entrée», ne s'enfonce pas aussi profondément dans sa corporalité de peuple que dans l'Ouest, ni ne s'en détache autant lors de son «sortie» comme dans l'est.

C'est ce fait qui est à l'origine de toutes les conditions particulières

Voir R. Steiner, «L'expression du caractère national de différents peuples européens par leurs esprits nationaux», in la même publication.

93

que nous trouvons en Europe centrale et qui se distinguent nettement de celles d'Europe occidentale et de celles d'Europe orientale.

Dans les périodes où le peuple allemand a expirée son âme de peuple, il ressemble dans une certaine mesure aux peuples d'Europe de l'Est et slaves. Il s'enfonce en quelque sorte dans un sommeil, dans une sorte d'inconscience, mais développe en contrepartie une grande réceptivité, voire une sorte d'aspiration pour l'étranger. À ces époques, au contraire, où il a inspiré son âme de peuple, il rejette ces influences et ces effets étrangers avec une certaine force et commence à développer sa propre personnalité et à rayonner dans le monde. Il en sera de même pour les peuples d'Europe occidentale. Mais dans les deux cas, il n'y a qu'une simple ressemblance, et non une égalité complète. Cependant, on peut affirmer que la germanité possède ainsi une certaine parenté avec les peuples occidentaux et orientaux ; elle se manifeste seulement par un changement rythmique.

Dans ces moments où il a inspiré son âme de peuple, celle-ci commence aussi à façonner sa conception de la vie extérieure en une empreinte physiognomique de sa sorte d'être. Un caractère national allemand clairement perceptible apparaît. Mais après un court laps de temps, ses traits se brouillent à nouveau dans l'indétermination. L'image physiognomique en cours de formation se dissout à nouveau et ce que l'on croyait pouvoir saisir échappe à nouveau. Ainsi, l'essence allemande, bien sûr d'une manière très différente de celle des nations orientales, devient une *énigme* insoluble pour les peuples d'Europe occidentale. Elle semble vouloir constamment se façonner d'une certaine marque et ne jamais y parvenir, car elle l'efface toujours entre-temps. Cela reste donc dans un devenir continu, sans jamais pouvoir en atteindre la fin. Comme cette particularité se reflète dans la signification particulière que le mot « devenir » a dans la langue allemande, Salvador de Madariaga la caractérise très bien dans son « Portrait de l'Europe » (1958, p. 100 et suiv.) :
«La caractéristique principale de la langue allemande à cet égard est sans doute la prédominance du mot *werden (devenir)*... L'idée exprimée par le mot "*werden*" est rendue dans d'autres langues européennes par des verbes tels que "*become*" en anglais ou "devenir" en français, qui, bien qu'ils ne soient pas rares dans leurs langues respectives, ne sont pas omniprésents. Il n'existe aucun mot en espagnol pour exprimer une telle idée, un fait qui mérite une discussion distincte. *Devenir* est le verbe le plus utilisé en allemand, et il a en dehors de cela une autre signification en tant qu'auxiliaire : en allemand, une chose *est/sera (werden)* faite, car la forme passive est formée avec *devenir* en tant qu'auxiliaire.

94

Cette caractéristique donne à la langue une sorte de mouvement constant, une qualité de flux/du fluer. Les propriétés et les états que les verbes expriment ne sont pas fixés : ils ne *sont* pas, ils *deviennent* (werden). Ils ne restent pas immobiles, ils se dirigent vers leur état suivant ou plutôt vers leur prochaine étape, qui se transforme(ra) (Ndt : 'werden' apporte alors le futur, mais le traducteur français, souvent lassé préférera le présent) ensuite dans un flux poursuivant éternellement. C'est pourquoi la langue allemande restreint le moment que nous appelons présent à un minimum absolu et le fusionne avec les temps précédents et suivants. Il en résulte l'évitement du verbe être, à la place duquel l'Allemand utilise *werden* pour exprimer précisément ce sens du flux qui est le trait le plus profond de la vie allemande. La réalité que ce verbe, utilisé de manière limitée dans d'autres langues, a une signification globale et omniprésente en allemand, imprègne l'ensemble de la langue et de la pensée de cette idée la plus fluide de toutes. Ce qui n'est qu'une idée parmi d'autres pour l'Angleterre et la France, et qui n'est absolument pas une idée pour l'Espagne, est pour l'Allemagne le cœur même de toute pensée, de sorte que, en Allemagne, la langue et la pensée adoptent le flux d'un fleuve. Mais comme ce « *devenir* » constant de la nature allemande alterne sans cesse avec un « *dédevenir* » , l'histoire allemande ne présente pas cette continuité qui caractérise celle des peuples occidentaux, mais au contraire une *discontinuité* qui s'est toujours imposée à ses observateurs. C'est un va-et-vient constant entre ascension et chute, entre construction et destruction, entre naissance et mort, qui nous est présenté ici, et il n'est donc pas étonnant que le plus grand poète de langue allemande ait écrit ces vers célèbres dans lesquels il a décrit ce qu'il ressentait comme l'essence même de la vie terrestre :
Et tant que tu n'as pas cela,
Cela meurt et devient,

Tu es seulement un hôte trouble/bouché
Sur la terre sombre.
Dans l'histoire allemande, il n'y a pas de traditions séculaires qui se forment et se maintiennent, mais si le fil d'une telle tradition est tissé, il se rompt après une courte période, et tôt ou tard, une nouvelle tradition est créée.
Quant au côté particulier de l'âme avec lequel nous avons affaire dans la culture du centre de l'Europe, on pourrait le qualifier de *vie affective/de sensation* ou aussi comme ce *centre de l'âme* où penser et vouloir, savoir et croire, philosophie et mystique veulent se fondre en l'un.

95

«La nation allemande», écrivait Schelling au début du XIXe siècle, dans son essai « Sur l'essence de la science allemande », « tend avec tout son être vers la religion, mais sa particularité conforme à une religion qui est liée avec de la connaissance et fondée sur la science. Ainsi, la célèbre citation de Bacos a dû se prouver de manière remarquable que la philosophie goûtée superficiellement et seulement avec les premières lèvres, loin de Dieu, le ramène à lui de manière complète. La renaissance de la religion par la science la plus élevée, voilà en réalité la tâche de l'esprit allemand, le but précis de tous ses efforts. Cette tâche a trouvé sa plus complète réalisation au cours de notre siècle dans l'anthroposophie de Rudolf Steiner.

Le rythme respiratoire de l'âme de peuple allemande

Suivons maintenant le rythme respiratoire de l'âme de peuple allemande dans l'histoire de la germanité dans le détail, ainsi se montre que dans son déroulement jusqu'à présent, il y a eu *par trois fois* inspiration et expiration, et ce, dans un rythme temporel d'environ six cents ans à chaque fois. Nous pouvons dater le moment d'un premier être inspirer de l'âme de peuple, en gros, vers l'an 600 après J.-C., la deuxième fois vers l'an 1200 et la troisième fois vers l'an 1800. Entre ces deux moments, se trouvent les phases de son être expiré.
Si nous examinons cela plus exactement, nous voyons l'âme du peuple allemand, entièrement analogue à l'âme des autres peuples, se lier aux tribus à partir desquelles leur peuple doit se former, à la fin de l'époque des migrations des peuples. Tandis que chez les autres peuples, cette liaison devient de plus en plus intime par étapes, elle se dissout jusqu'à un certain degré chez le peuple allemand après un certain temps. Mais avant d'orienter le coup d'œil sur cela, qu'il soit tourné d'abord vers sa liaison. En quoi trouve-t-elle son expression ? Dans la formation de la *langue allemande* à cette époque/jadis.
Les tribus germaniques qui, après la migration des peuples, s'installent dans les régions qui avaient appartenu pendant des siècles à l'Empire romain, en Italie, en Espagne et en France, abandonnent leur langue d'origine et adoptent le latin, d'où naissent au cours des siècles les langues italienne, espagnole et française.

96

Ces tribus par contre qui, dans le centre européen qui n'est jamais devenu entièrement romain, restent attachés à leur langue ancestrale. Cependant, cette dernière, c'est-à-dire le « germanique occidental », n'est pas la même qu'auparavant, mais se transforme, en particulier en raison de la « deuxième mutation consonantique », en « *l'allemande* » en lien avec la sédentarisation. (Grâce à la première mutation consonantique, le germanique s'était séparé/extrait se particularisant de l'indo-européen.) Toutefois, cette transformation ne se réalise pleinement qu'en *vieux haut allemand*, tandis qu'elle s'arrête

en quelque sorte à mi-chemin dans les dialectes bas allemands parlés en Allemagne du Nord. Cependant, les tribus concernées ne considéraient pas cette évolution qui avait eu lieu avec leur langue comme essentielle, mais plutôt le fait qu'il s'agissait de leur propre langue ancestrale. C'est pourquoi ils la désignèrent désormais — par opposition au latin, qui, avec sa christianisation, avait au moins trouvé sa place en tant que langue de l'Église et du culte — comme la « langue autochtone, populaire ». En effet, le mot « allemand » — ahd. diutique
— signifie à l'origine rien d'autre que justement cela. Et cette appellation ne concernait initialement que la langue. Ce n'est que plus tard qu'elle est devenue aussi le nom du peuple qui parlait cette langue.
La première « incarnation » de l'âme du peuple allemand n'a pas seulement influencé la naissance de la forme la plus ancienne de la langue allemande. Un autre élément s'est ajouté à cela. Les combats violents et les destins profondément marqués qui ont été vécus pendant la période des migrations se sont reflétés dans la mémoire des différents peuples sous la forme de nombreuses *légendes héroïques* qui ont vu le jour au cours de ces siècles et ont été transformées en chansons de geste. Elles se sont mélangées à celles qui étaient transmises de la préhistoire germanique et qui avaient initialement fait partie de la mythologie nordique-germanique. C'est ainsi que sont nées les légendes de Siegfried et des Nibelungen, la légende des Burgondes et celle d'Etzel, les légendes de Dietrich de Bern et de son écuyer Hildebrand, de Roi Rother et de Walthari, entre autres. Ce qui d'entre elles était fait pour des chants d'hymnes a été transmis oralement pendant des siècles. Ce n'est qu'avec Charlemagne, nous raconte son biographe Einhard, qu'il fut écrit. Mais rien de tout ce qui a été fixé par écrit à l'époque ne nous est parvenu, à l'exception des vers d'ouverture du Chant de Hildebrand. Ainsi, sous l'inspiration de l'âme de peuple allemande, une production poétique importante, qui a perduré jusqu'à nos jours, a aussi vu le jour à cette époque.
Cette première période de floraison de l'essence allemande, qui appartient encore majoritairement à l'époque païenne, commence cependant à décliner depuis le 8e siècle.

97

Avec la christianisation de l'Empire romain et allant loin sous son manteau de couverture intervient depuis lors (Boniface vers 750) un processus de romanisation . La langue allemande a intégré un grand nombre de termes latins, notamment pour tout ce qui concerne l'Église, l'école, l'éducation, l'écriture, mais aussi la construction de maisons et d'églises. Elle est encore si malléable et si forte en matière d'assimilation qu'elle les incorpore complètement. Au tournant du IXe siècle, Charlemagne crée le Saint-Empire romain germanique, qui se transforme en « nation allemande » après la séparation de l'Allemagne et de la France par Otton le Grand. Les nombreux voyages des empereurs allemands à Rome pour leur couronnement par le pape symbolisent l'infusion de l'essence romano-romaine dans la germanité qui caractérise cette époque. En même temps, depuis Charlemagne, on combat les vestiges de la passé païen-germanique jusqu'à leur éradication. Mais la liaison de l'Empire allemand avec la papauté romaine se transforme bientôt en un combat de pouvoir de plusieurs siècles entre les deux, qui est provoqué par les prétentions de l'Église à la domination et au pouvoir temporels. L'idée d'une ecclesia catholica non romana a déjà été formulée par l'empereur Henri II, le Saint. Sous les Hohenstaufen, le conflit entre l'empereur et le pape atteint son paroxysme. Mais c'est aussi déja le temps dans lequel la germanité est traversée pour la deuxième fois par son sentiment national/âme de peuple. L'ancien haut allemand se métamorphose en

moyen haut allemand, dans lequel la force brute et primitive, encore traversée par les éléments naturels extérieurs et simultanément martelée par les pulsations internes du sang, se transforme en le degré le plus élevé de douceur, de délicatesse, d'intimité et de sensibilité que la langue allemande ait jamais atteint. Le rime finale musicale remplace le vers allitératif plastique. C'est l'époque de la chevalerie, de l'apprentissage des manières et de la discipline de cour et du service amoureux. Et ainsi, à la refonte des anciennes légendes héroïques (dans le Nibelungenlied et le Gudrunlied) s'ajoute le roman courtois des chevaliers, qui atteint son apogée dans le Parzival de Wolfram, ainsi que la poésie de Walther von der Vogelweide et de ses compagnons de chant.
Mais même cette période la plus brillante de la culture allemande médiévale n'est pas de longue durée. Sous les Habsbourg, le pouvoir de l'Empire s'effondre. La chevalerie se dégrade. Les rapports juridiques/de droit se chaotisent. Le Minnesang se flétrit dans le Meistergesang bourgeois et corporatiste qui se conforme uniquement à la tablature. La langue allemande elle-même

se dégrade de plus en plus. C'est le siècle des guerres de religion qui se terminent par la dévastation totale du centre de l'Europe et l'anéantissement d'un tiers de sa population. Dans ces combats, la France devient la première puissance politique et militaire du continent. Et son rayonnement culturel atteint son point culminant au XVIIe siècle. Maintenant, le centre de l'Europe est complètement imprégné de la culture française. Chaque petit prince se construit ici son petit Versailles. Chaque érudit parle français et satisfait ses besoins littéraires avec la littérature française. La langue allemande est reléguée au rang d'une langue de la classe inférieure. Frédéric le Grand la considérait encore comme totalement inapte à l'usage poétique et a donc écrit ses poèmes et ses œuvres historiques en français. Et l'esprit des Lumières françaises étend aussi son règne sur l'Allemagne.
Cependant, vers le milieu du XVIIIe siècle, ce sommeil semblable à la mort l'essence allemande se relève soudainement à une nouvelle vie. Pour la troisième fois, son âme de peuple se lie à elle. Certes cela m'en vient pas cette fois-ci à une transformation de la langue comme les précédentes fois. Mais la *haute* langue *allemande moderne/nouvelle*, dont la propagation dans la zone linguistique allemande est essentiellement due à l'influence d'un homme, Luther, qui jusqu'à présent était principalement une langue écrite, c'est-à-dire une langue administrative et de chancellerie, ne prend vraiment vie et ne trouve son âme véritable que dans les œuvres poétiques de Klopstock, Wieland, Lessing et Herder. Et elle s'élève ensuite à ses plus hautes possibilités de composition poétique et artistique et de formulation conceptuelle dans les créations poétiques de Goethe, Schiller, Hölderlin et des romantiques, ainsi que dans les écrits philosophiques de Kant et Fichte, Schelling et Hegel. Mais presque tous ces poètes et penseurs mènent en même temps une lutte pour se libérer de la domination de ce que la France a repris : les poètes, contre la littérature de divertissement qui ne stimule que l'intellect ou la sensualité et la tragédie classique liée à des règles rigides, les penseurs, contre le rationalisme superficiel et sceptique. Et ainsi, ce qui a été absorbé pendant longtemps est à nouveau large-

musique classique viennoise).
Mais a cette dernière « incarnation » de l'âme du peuple allemand n'est aussi donné qu'une

99

courte durée de vie : avec la mort de Goethe, qui était son représentant le plus universel, elle cesse déjà de sonner, et il survient maintenant la plus remarquable transformation que la germanité ait subie ces derniers temps/dans les temps récents. Le peuple des « poètes et penseurs », comme on l'appelait en référence à ses plus grands représentants, se transforme en une nation de politiciens de pouvoir et de faiseurs de discours. L'absorption de l'étranger remplace à nouveau la production et l'émission créatives. Mais ce qui est maintenant principalement absorbé, c'est la science matérialiste, sensualiste et agnostique née en Angleterre, la technique moderne et l'économie industrialo-commerciale qui se répandent actuellement sur la Terre depuis l'Angleterre, ainsi que la forme de gouvernement parlementaire. La théorie de la descendance darwinienne trouve en Ernst Haeckel, un Allemand, son plus important continuateur et vulgarisateur. Et la physique, qui est déterminée par l'esprit de Newton, est étendue à la physiologie par des chercheurs tels que Helmholtz et Dubois-Reymond. Tous les autres facteurs mentionnés sont clairement perceptibles en tant que forces motrices dans les efforts d'unification politique qui ont accompagné l'année 1848. À côté d'eux, ceux qui partent de la France, en particulier de ses différentes révolutions, se font valoir en deuxième position : il s'agit avant tout de l'idée de l'État-nation unitaire en soi. Cependant, ces efforts mettent en évidence une différence significative entre les deux pays occidentaux et l'Allemagne : alors que c'est la bourgeoisie qui est devenue le principal moteur de toutes les mouvements politiques et économiques mentionnés, en Allemagne, la bourgeoisie s'avère incapable d'assumer et de déterminer la direction politique et la structure de l'État. Sa fonction ne contribue donc qu'à la vie culturelle et économique. L'Étatique, en revanche, repose depuis toujours entre les mains de la noblesse et des princes, et leur résistance est le rocher contre lequel se brisent les vagues de la révolution ici. L'autre obstacle qui condamne d'abord cette dernière à l'échec réside dans les conditions de vie et d'implantation du peuple allemand, auxquelles ces idéaux occidentaux ne conviennent tout simplement pas. Néanmoins, vingt ans plus tard, un État national allemand gouverné par un parlement voit le jour. Mais seulement parce que Bismarck a réussi à les convaincre de fonder cet État eux-mêmes, dans le feu de l'enthousiasme national que le conflit victorieux de 1870/71 contre la France avait aussi enflammé chez les princes allemands. Cependant, l'Empire de Bismarck était seulement un État national allemand en apparence. Car le prix à payer pour cela était l'exclusion des Allemands d'Autriche. Et d'un régime parlementaire

100

ne pouvait être parlé que dans un sens très restreint. Dénommée par Nietzsche « l'extirpation de l'esprit allemand au profit de l'Empire allemand », la nouvelle fondation de l'État a aussi été critiquée par d'autres représentants importants de la germanité, et plus particulièrement par Constantin Frantz, qui a peut-être saisi son essence de la manière la plus profonde au XIXe siècle. Néanmoins, l'unité du peuple allemand dans le nouvel Empire a permis un essor économique sans précédent. Cela a éveillé en lui des ambitions impériales similaires à celles des empires coloniaux apparus en Europe occidentale. C'est l'antagonisme de ces ambitions, notamment par rapport aux intérêts de l'Angleterre, qui voyait en l'Allemagne un concurrent menaçant sa position de domination mondiale, qui a permis au conflit austro-serbe de 1914 de s'étendre à la Première Guerre mondiale. C'est en lui que l'Empire de Bismarck s'est effondré. Cette catastrophe n'a pas réussi à réveiller le sentiment national allemand qui était plongé dans le sommeil. Au contraire, ce sommeil est devenu encore plus profond et inconscient. En effet, la République de Weimar qui a été établie à l'époque était une copie encore plus pure de l'État-nation d'Europe occidentale que l'Empire allemand. Mais ce n'est pas tout. À cette imitation d'un étranger s'est ajoutée une chose supplémentaire.
Lors de la révolution russe de 1917, un régime réactionnaire a été remplacé par un régime révolutionnaire en Europe de l'Est pour la première fois. Au lieu de conserver un héritage, devait désormais être conduit contre un idéal de futur vers la réalisation. À la place d'une simple routine gouvernementale dépassée, le programme avait pris la forme d'un ordre social particulier. Ainsi, pour la première fois dans l'histoire de notre continent, l'Europe de l'Est s'est officiellement présentée à l'Ouest comme un monde indépendant avec une idéologie propre, opposée aux idéaux de vie occidentaux, et une finalité historique. Et ainsi, une polarité entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est était née d'une manière qui n'avait jamais eu lieu auparavant. Pour l'Europe centrale, qui était plongée dans l'imitation de l'étranger, s'ouvrit ainsi la perspective et l'attrait d'absorber non seulement les idéaux de vie de l'Occident, mais aussi ceux de l'Est. Cela se produisit après la Première Guerre mondiale avec le parti communiste allemand, qui s'opposait à la République de Weimar bourgeoise et capitaliste, et dont le nombre d'adhérents augmentait d'année en année. Ce qui, en tant qu'enseignement marxiste, avait vu le jour en Allemagne, mais n'avait pas pu y être réalisé de manière originale, mais avait été importé en Russie, où il avait été mis en pratique pour la première fois, agissait maintenant depuis là-bas comme une réalité de la vie, produisant une imitation en Europe centrale. Le parti communiste

entra en concurrence à Adolf Hitler, qui a réussi l'exploit d'imiter simultanément les idéaux opposés *de l'Ouest et de l'Est* dans le «national-socialisme» qu'il a propagé. Car, tout comme il avait repris du monde occidental cette quête de pouvoir national-impérial, qui était imprégnée de la pensée nationaliste et qui avait atteint son paroxysme dans un nationalisme extrême, il avait repris du monde bolchevique oriental ce socialisme collectiviste et ce système de dictature terroriste. Lorsque ses compagnies SS défilaient dans les rues des villes allemandes en criant « L'Allemagne se réveille ! », le sentiment d'appartenance à la nation allemande était le plus profondément endormi. Il avait maintenant livré son essence même à l'extrême. Spirituellement, elle était déjà complètement occupé par l'Est et l'Ouest. Cependant, ce breuvage d'idées national-socialistes a finalement subi le même sort qu'une liqueur composée de diverses essences, lorsqu'elle

est laissée au repos pendant un certain temps après avoir été mélangée et agitée : les essences se séparent à nouveau nettement les unes des autres, la plus lourde coulant vers le bas, la plus légère montant vers le haut. Ainsi, après la chute du Troisième Reich à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce qui avait été mélangé de manière apparemment uniforme mais en réalité chaotique, se sépara à nouveau nettement. Seulement, ce qui restait de l'Empire allemand a été simultanément déchiré en deux morceaux, dont l'un a été absorbé par le bloc de pouvoir occidental et l'autre par le bloc de pouvoir oriental. La vérité de ce qui avait déjà existé pendant le régime d'Hitler, mais qui n'était pas visible pour les yeux aveuglés, a été révélée. Mais même ce terrible effondrement, le plus terrible que la germanité ait jamais subi, n'a pas été capable de l'arracher à son sommeil. En effet, au moins sa représentation politique est depuis lors complètement tombée dans les idéaux de vie de l'Ouest dans la partie occidentale et dans ceux de l'Est dans la partie orientale.

Avant de nous pencher sur cette caractéristique de sa situation actuelle, qui concerne aussi son avenir, citons quelques phrases qui confirment de manière frappante la description que nous avons donnée précédemment du rythme respiratoire par trois fois de l'âme de peuple allemand dans l'histoire allemande. Nous avons trouvé ces phrases longtemps après que nous nous soyons formés cette conception des choses, dans l'introduction de la célèbre « Histoire de la littérature allemande », écrite par *Wilhelm Scherer* au cours du dernier tiers du XIXe siècle. Dans le deuxième chapitre (p. 18 et suivantes) de la 10e édition de son ouvrage parue en 1905, il écrit :

«On considère généralement que notre littérature connaît deux périodes de floraison. Probablement

il y en a cependant eu trois. De la première, nous ne possédons qu'un fragment d'une seule chanson ; mais les poèmes perdus sont aussi importants que les conservés, si l'on peut prouver leur existence et en déterminer les répercussions. Cette première période de floraison a été aussi inventive que nulle autre ; elle a créé des personnages qui puisent leur souffle vital dans les forces les plus profondes du monde moral et qui nous sont parfaitement connus, bien que nous ne retrouvions jamais les chansons dans lesquelles ils sont apparus pour la première fois. Mais peut-on trouver une preuve plus forte du pouvoir créateur du mot que lorsque des créations poétiques perdurent sans être fixées par écrit et pourtant restent essentiellement inchangées, voire semblent disparaître pendant de longues périodes pour ressusciter ensuite et conquérir à nouveau le cœur du peuple ? Les poèmes de cette première période de floraison ont été écrits aux XIIe et XIIIe siècles. Au cours des siècles, avec des changements importants de forme et des changements mineurs de contenu, ils ont repris leur place dans notre littérature : le Nibelungenlied, la Gudrun, Hug et Wolfdietrich, en bref les poèmes épiques dont le sujet est désigné comme la légende héroïque allemande. Le grand contour de notre histoire littéraire prend une clarté extraordinaire si l'on se rappelle qu'elle a atteint trois sommets, qui sont séparés d'environ six cents ans.

Vers l'an 600 après Jésus-Christ — permettez-moi de mentionner une telle époque précise, qui ne doit être prise qu'à titre indicatif —, vers l'an 600 donc, après que la grande révolution de l'Europe a eu lieu, que les Germains se remémorent la migration des peuples et ressentent en même temps la puissance spirituelle de la Rome vaincue, l'épopée nationale germanique connaît sa floraison...

Vers 1200, comme mentionné précédemment, les sujets de la légende des héros, qui

avaient été oubliés entre-temps, sont à nouveau repris, et les poèmes que nous connaissons sur les Nibelungen et Gudrun sont créés. En même temps, des épopées et des poèmes lyriques de premier ordre, Wolfram von Eschenbach, Gottfried von Straßburg, Walther von der Vogelweide, dont la formation artistique repose en partie au moins sur des modèles français.
Vers 1800, l'Allemagne possède son Goethe, son Schiller, leurs compagnons et successeurs poétiques et savants, qui réunissent, purifient et apportent à la vie nationale les influences éducatives des sources françaises, anglaises, antiques et anciennes locales. Et à nouveau, les vieilles chansons héroïques sont chantées ; les Nibelungen gagnent une nouvelle renommée ; de nouveaux poètes s'emparent du sujet ; et les frères Grimm deviennent les chefs d'une nouvelle science qui cherche à sauver avec soin pour le présent les créations disparues du passé.

103

Lorsque nous parlons de points culminants du développement, cela suppose une aspiration vers ces points, une ascension, puis une descente. Les points culminants sont autant de crêtes, et ces crêtes doivent être équivalentes à des creux. Le niveau le plus bas de la littérature allemande, pour autant que nous puissions en observer le déroulement, se situe aux Xe et XVIe siècles. C'est là que notre éducation poétique est la plus faible, la poésie disparaît de l'ordre du jour, elle n'est pas une affaire générale du peuple, elle devient un moyen de propagande, un outil de tendances pratiques ou un moyen de divertissement le plus grossier.
Les époques de plus grand déclin sont à nouveau espacées de 600 ans. Le déroulement de notre histoire littéraire peut donc être ramené à un schéma étonnamment simple : trois grandes vagues, montagnes et vallées en succession régulière...
Des acquis précieux, à peine acquis, sont régulièrement perdus, et nous devons recommencer à zéro... D'autres peuples sont plus heureux à cet égard et savent mieux préserver leur tradition littéraire. Ils comprennent l'idée d'unir l'éducation esthétique en grandes capitales, qui sont soigneusement conservées et transmises en fidéicommis aux générations futures. En Allemagne, les grandes fortunes disparaissent très rapidement ; le résultat n'est pas une prospérité générale, mais une pauvreté générale. Et, par nécessité amère, les gens ambitieux doivent alors se battre pour se sortir de cette situation...
Comme la littérature allemande au 18e siècle, il se hisse soudainement de l'impuissance à la plus haute altitude, phénomène qui n'a guère d'équivalent dans le domaine intellectuel et qui, dans le domaine politique, ne peut être comparé qu'aux actes de conquérants puissants comme Alexandre le Grand. Mais l'Empire que Lessing et Goethe ont fondé n'a pas duré plus longtemps que l'Empire des Macédoniens".

La situation actuelle et les défis futurs de la germanité

Revenons maintenant à la situation actuelle de la germanité, un membre de celui-ci pourrait être amené par la description que nous avons donnée à l'idée résignée que, jusqu'à nouvel ordre, toute espérance de réveil de la germanité à soi-même doit être enterrée ; car il ne peut guère compter en premier sur un tel réveil quand

104

la poursuite du « rythme respiratoire » décrit permettra à son âme de peuple de nouveau se relier avec lui. Il convient de noter que les événements du présent ont à faire avec des événements plus complexes et plus vastes. Quant à leur signification plus profonde, elle se comprend sans doute mieux si l'on élargit un peu la description des condi-

tions physiologiques de l'organisation humaine individuelle esquissée au début du chapitre précédent.
Nous avons dit là que les états de veille et de sommeil peuvent être caractérisés, d'un côté, comme des états d'être dedans et d'être dehors de ce qui est d'âme-spirituel en rapport au physique-éthérique, — mais aussi de l'autre côté (puisque l'être dedans n'a lieu que chez l'humain « supérieur/du haut », tandis que l''être dehors caractérise l'humain « inférieur/du bas ») comme un déplacement rythmiquement alternant du centre de gravité de son activité vers la partie qui est à ordonner à l'humain du haut, puis vers celle qui l'est à l'humain du bas. L'être dedans de ce qui est d'âme-esprit dans le physique-éthérique signifie maintenant plus avant même temps son être présent dans le monde physique, — son être dehors, par contre, son séjourner dans un monde spirituel suprasensible. Aussi bien lors de l'endormissement que lors du réveil, sera à cause de cela, seulement en différentes directions, franchi le seuil entre les deux mondes par ce qui est d'âme-spirituel de l'humain. Enjamber ce seuil est en même temps le passage alternatif dans le sens opposé du centre de gravité de son activité à travers le système rythmique central. Nous pouvons donc affirmer que *la frontière entre le monde physique et le monde spirituel traverse l'humain en son milieu*, à savoir par son système rythmique ou thoracique. Cela forme en quelque sorte/également l'espace de transition/de seuil entre les deux mondes.
De façon analogue, en rapport à sa population, le centre du continent européen représente un *espace de transition/de seuil*. Ce qui se trouve à l'est et à l'ouest de cet espace est de qualité complètement différente. Seul ce qui se trouve à l'ouest de cela dans la vie extérieure des peuples concernés peut valoir comme l'expression immédiate et authentique/non falsifiée de leur *âme de peuple* ; car ce n'est qu'ici que celles-ci sont présentes et agissent dans le monde physique. Ce qui se montre *à l'est/orientalement* sur l'étendue physique est, comme nous l'avons déjà dit, seulement *l'élément de vie* des peuples concernés. Comme cela est conçu/façonné a bien une relation avec le caractère de leur âme de peuple, mais ce n'est pas encore par aucun chemin sa pure expression, mais plutôt conditionné par tout ce que ces peuples ont adopté de l'Ouest. Et comme ce repris n'est pas adéquat à leurs caractères de peuple, ceux-ci ne peuvent s'y décalquer que de manière plus ou moins déformée.

105

On ferait absolument tort à la britannité si l'on prétendait que sa vie étatique-économique, telle qu'elle s'est façonnée récemment, se tiendrait en contradiction avec son caractère de peuple. Mais on ferait également tort à la russité dans une mesure non négligeable/restreinte si on voyait dans le régime tsariste et dans le régime communiste actuel l'expression pure de son caractère de peuple.
Mais maintenant l'humanité se trouve en notre temps dans un des passages des plus décisifs de toute l'évolution historique. Avec cette affirmation, que l'on peut déjà lire dans des centaines de livres aujourd'hui, n'est en réalité pas dit beacoup.Elle n'acquiert de sens que lorsque l'on désigne la différence entre les deux époques dont nous sommes aujourd'hui au point frontière. Nous avons déjà caractérisé cette différence dans le premier chapitre. Nous avons dit là qu'aujourd'hui la fin de l'histoire des peuples particuliers (oui même des continents) irait à a une fin et le début de l'histoire commune/unitaire de l'humanité d'ensemble commencerait. Avec ce changement en est cependant attaché aussitôt un autre.
Nous avons aussi indiqué à l'endroit mentionné comment les *races* dont la formation ap-

partient à l'époque préhistorique représentent des communautés fondées sur le *corporel*, tandis que les *peuples* qui sont apparus au cours de l'histoire sont de telle nature *d'âme*. Le passage de l'évolution préhistorique à l'évolution historique est donc identique à celui du déploiement corporel à celui d'âme de l'humanité. Dans un sens analogue, celui de l'histoire des peuples individuels/particuliers à celle de l'humanité globale unique sera identique au progrès de leur déploiement *d'âme* à leur *spirituel*. (En cela est à comprendre sous évolution/développement spirituel quelque chose d'encore entièrement autre que ce qui s'est joué *jusqu'à présent* en Amérique, comme nous l'avons montré au premier chapitre. Cela représente dans une certaine mesure seulement une projection de cette évolution venante sur une plus profonde étendue respectivement un début d'une certaine unilatéralité déformée préoccupante.) Maintenant la croissance *corporelle* de l'humanité, qui trouve son expression dans la formation des races, est caractérisée par ce que les âmes des humains individus n'étaient jadis absolument pas encore aussi incarnées dans leurs corps à cette époque qu'elles ne le sont aujourd'hui, mais qu'elles se trouvaient encore dans un rapport *similaire* avec eux, comme elles ne le font aujourd'hui que pour l'humain «du bas» (le système du tronc). Cela se manifestait dans le fait, déjà mentionné dans le premier chapitre, qu'elles vivaient encore leur sang comme le porteur d'une entité divine, leur esprit de race, dans lequel elles se sentaient en sécurité comme dans un sein maternel spirituel. Et comme le lien essentiel qui rattachait de telle façon leur corporéité à un surhumain-divin,

ils ressentaient cette *vie* qui pulsait et se perpétuait sans cesse. Au contraire de cela, le déploiement de *ce qui d'âme* dans l'histoire des différents peuples a eu pour conséquence que les âmes des humains se sont absolument toujours plus fortement liées à leurs corps, et cela signifie que leur relation avec le corps a été déterminée de plus en plus par ce rapport qu'ils entretiennent avec l'humain «du haut» respectivement le système de la tête. C'est ici dedans que repose la raison pour laquelle, de nos jours, le cerveau fut toujours plus considéré comme le « siège » de l'âme, tandis/pendant qu'en Orient par contre, depuis toujours et encore aujourd'hui, on considère l'abdomen/le sous-corps comme l'organe véritable de l'âme. Cette incarnation progressive de ce qui est d'âme absolument était conditionné par cela que sa caractéristique principale est la *conscience*, mais que l'âme peut développer cette faculté inhérente *tout d'abord* seulement avec l'aide du corps en tant qu'appareil de réflexion. Mais cette incarnation croissante a en même temps eu pour conséquence tout ce que les derniers millénaires et en particulier les siècles ont apporté en matière de civilisation matérielle, d'attitude matérialiste envers la vie, d'athéisme qui nie l'esprit. En effet, dans la même mesure où l'expérience que l'âme développe *dans* le corps, c'est-à-dire dans la veille dans le monde physique, s'éclaire de plus en plus en termes de conscience, dans la même mesure, ce qui se passe pour sa conscience *en dehors* du corps dans le monde spirituel au-delà du sensible pendant le sommeil s'assombrit. Ainsi, le conscient et l'inconscient, le jour et la nuit, la veille et le sommeil se distinguaient de plus en plus nettement.

Vis-à-vis de cela, le contenu essentiel du développement « *spirituel* », dans le sens où il prend son début à notre époque, consistera désormais en ce que l'être humain conquiert la capacité de rendre indépendante la conscience qu'il a d'abord développée dans et à partir de son corps. Il pourra ainsi la maintenir même pendant les périodes qu'il passe, pendant son sommeil, comme âme en dehors du corps. Et d'ailleurs il obtiendra cela en ce qu'il imprégnant davantage que jusqu'à présent de la force de sa volonté ses repré-

sentations et ses pensées, qui constituent l'essentiel de sa conscience éveillée liée au corps. Par cela il éveillera ainsi sa pensée, qui s'est complètement imprégnée des forces de la mort en raison de sa corporéité, c'est-à-dire de sa tête, et qui, de ce fait, ne peut aussi aujourd'hui désormais comprendre que le minéral-inorganique, à une *vie* comme elle domine habituellement seulement son humain d'en bas. Et de l'autre côté, en se libérant ainsi du corps, il pourra élever à la lumière de la *connaissance* les *expériences de volonté* qu'il vit aujourd'hui dans le sommeil profond inconscient. Mais avec cela, le monde spirituel suprasensible s'éclaire absolument pour lui, bien sûr dans

107

d'une nouvelle façon, qui s'était toujours obscurcie de plus en plus au cours de l'histoire. Tout cela ne se laissera bien sûr seulement réaliser si l'humain ajoute à ses propres possibilités, c'est-à-dire à ses efforts individuels pour atteindre ces objectifs, les possibilités que l'avenir offre à cet égard.

L'humanité se trouve aujourd'hui au seuil de ces taches futures. Mais avec cela cet espace de seuil que constitue le centre de l'Europe atteint une actualité sans précédent pour lui. En effet, les représentations du chapitre précédent ont permis de constater avec une clarté suffisante que les oppositions entre veille et sommeil, entre intellect et volonté, entre conscience et vie ont leurs représentants historiques dans l'ensemble du monde, mais en particulier en Europe, dans les peuples d'Europe occidentale et d'Europe orientale. Ce que notre siècle exige, c'est que ce grand « humain » que représente la population européenne dans son ensemble, se laisse pénétrer par ces opposés, ou du moins s'y ouvre mutuellement. Cette exigence est un fait historique objectif. Mais l'« humain » européen n'est pas encore à la hauteur de cette idée ; il s'y oppose même pour l'instant de toutes ses forces, car elle va à l'encontre de tout ce qui a été fait jusqu'à présent et, en particulier, de toutes les habitudes adoptées dans la récente histoire passée. Chaque partie de son âme veut être la seule à détenir l'autorité et à régner. Personne ne veut entrer dans cette transformation qu'il peut et doit vivre en intégrant l'opposé. Ainsi, les parties opposées de la population européenne sont aujourd'hui poussées et heurtées l'une contre l'autre par le cours de l'histoire lui-même. Mais en se rapprochant l'un de l'autre, ils veulent rester ce qu'ils sont, et en tant que tels, ils veulent submerger l'autre et se rendre semblables. Ainsi, l'Est se bat contre l'Ouest, et l'Ouest contre l'Est. Le monde occidental ne songe pas pour l'instant à revivifier et à spiritualiser sa pensée matérialiste, mécaniste et intellectualiste. Et l'Est n'est pas prêt à élever à la conscience ce qui vit en lui comme impulsion morale dans sa véritable forme. Il s'accroche à la théorie matérialiste du marxisme comme à un dogme, dans les termes duquel il ne peut rêver au mieux de ce qui motive sa volonté. Il veut, par son vouloir qu'il ne comprend pas lui-même, faire le bonheur du monde occidental. Ainsi, ces opposés se heurtent dans toute leur dureté et, tout en rejetant tout ce qui pourrait les rapprocher et contribuer à leur fusion, cela trouve son expression extérieure dans la destruction de l'espace de seuil du centre européen en tant que tel et la création d'une frontière tirée par le centre européen

108

à laquelle l'ouest et l'est buttent *immédiatement* les uns aux autres. Non seulement l'Allemagne dans son ensemble est aujourd'hui déchirée en deux, mais même sa capitale d'autrefois l'est à un point tel qu'une muraille s'étend en son milieu, séparant ses habitants d'ici et de là-bas plus fortement que l'océan sépare deux continents. Ce n'est pas seulement un destin allemand, mais un destin européen, voire, dans une certaine me-

sure, un destin humain, qui a trouvé sa plus significative symbolisation dans ces faits. C'est pourquoi l'ambassadeur russe en Angleterre a récemment qualifié à juste titre la question allemande de « problème de tous problèmes ».
Mais, au sens le plus précis, elle est évidemment un problème de l'allemanité elle-même. Et c'est pourquoi un autre aspect de la même chose doit encore être pris en compte. Parce que la polarité Est-Ouest qui s'est formée de plus en plus nettement à l'intérieur de l'Europe ces derniers temps, il est devenu nécessaire, à un degré jamais atteint auparavant, de développer une troisième forme de vie et de culture médiane qui puisse jouer un rôle de médiateur sain entre ses opposés. Pris à la base, tout au long du 19e siècle, l'histoire de l'Europe centrale a été sous le signe de la recherche de cette forme/ce façonnement. Dans les discussions du Rassemblement national de Francfort de 1848, dans le conflit militaire entre la Prusse et l'Autriche de 1866, dans la politique de médiation de Bismarck après la fondation de l'Empire, ce désir s'est manifesté. On pourrait y voir une tragédie historique que cette nécessité ait atteint son niveau d'urgence le plus élevé tout de suite dans *le* temps où le peuple allemand était sur le point de « s'exhaler/s'expirer» pour la troisième fois et avec cela d'entrer de nouveau dans une phase d'aspirer de l'étranger. Mais à cela est à opposer ce qui suit :
À l'essence du système rythmique dans l'organisation de l'individu appartient donc *les deux* : l'expiration aussi bien que l'inspiration de ce qui est d'âme. Ce qui tisse dans ce rythme, c'est, comme nous l'avons déjà dit, l'élément émotionnel/de sensation de l'âme. Mais derrière celui-ci se cache un autre aspect, auquel nous avons également fait allusion en parlant du centre de l'âme, où penser et vouloir poussent à la fusion. En ce centre de l'âme, se révèle le noyau de l'âme, le *je* humain, qui même n'est plus de nature d'âme, mais *spirituelle*. Dans ce « je », nous rencontrons/buttons en premier sur ce dans quoi tous les rythmes de l'existence/être-là humain prennent finalement racine, aussi bien le rythme respiratoire corporel dans l'élément de l'air qu'aussi le rythme respiratoire d'âme du sommeil et de l'éveil, comme aussi le plus grand rythme respiratoire spirituel de la vie entre la naissance et la mort et l'être-là entre la mort et une nouvelle naissance.

109

C'est le je, en tant que *noyau spirituel* de l'humain, qui se révèle justement par ces différents rythmes dans l'organisation humaine, à partir de son centre, tout comme la *vie corporelle* se manifeste dans la forme et la fonction de l'humain du bas et dans celles-ci de l'humain du haut *ce qui est d'âme* se crée un décalque physiognomonique. Et c'est pourquoi, lorsque l'humanité aura atteint un certain niveau d'évolution *spirituelle* dans le sens caractérisé ci-dessus, une conséquence de cela sera que le rapport global de ce qui est d'âme-esprit au corporel sera justement ainsi donnant la mesure à l'humain *médian, rythmique*, comme c'était le cas dans les temps anciens pour le rapport à l'humain du bas et dans les temps plus récents à celui du haut. Cela signifie que le changement rythmique entre incarnation et désincarnation (dans la suite des réincarnations) sera alors reconnu et ressenti comme la relation caractéristique de l'humain entre ce qui est d'âme-esprit et le corps absolument. Et en tant que « siège » de l'esprit humain dans le corps (pour autant que ce concept a absolument une justification), on ressentir alors toujours plus le centre de ce dernier : le *cœur*.
Et ainsi, le signe de cette évolution spirituelle ne résidera pas seulement dans le de nouveau désenclavement du monde spirituel, mais bien plus essentiellement dans la levée de l'isolement réciproque du monde sensible et du monde spirituel, et dans le charpen-

tage d'un seuil entre eux de telle sorte qu'il soit possible de passer d'un côté à l'autre sans danger et que puisse se développer un prendre et donner réciproque entre eux. (Dans son « Conte du Serpent vert et de la belle Lilia», Goethe a fait allusion prophétiquement à cet état futur en faisant en sorte que son action se termine par la construction d'un « pont » sur le « fleuve » qui séparait jusqu'alors les deux royaumes, grâce au sacrifice du Serpent, et que le « temple » jusqu'alors caché dans le « souterrain » s'élève à la « lumière du jour ». «Et jusqu'à ce jour», conclut le poème, «le pont grouille de voyageurs et le temple est le plus visité de toute la Terre.")
L'élément esprit de l'humain est - nous aurons en parler plus exhaustivement plus tard sous un autre point de vue - *toujours* présent/disponible dans la peuplité centre européenne comme déterminant son être, tant dans les périodes où son âme de peuple est inspirée que dans celles où elle est expirée. Il constitue la *constante* qui se maintient à travers tous les changements de ces contextes. On peut aussi formuler cela ainsi que la peuplité centre-européenne-allemande se distingue d'autres, notamment des occidentales, en ce que chez ces derniers, *l'enveloppe d'âme*

de l'esprit de peuple est plus effective, tandis que pour l'allemanité , c'est le noyau spirituel de l'âme de peuple, en bref : chez ceux-ci, plus l'*âme de peuple*, chez ceux-là, plus l'*esprit du peuple*. Ce souffle de vie fait apparaître alternativement, d'abord davantage *ce qui est d'âme* qui lui appartient (lorsqu'il est inhalé), puis davantage *la vie* (lorsqu'il est exhalé) ; *il* est celui qui pulse dans ce rythme. Cet esprit de l'allémanité peut aussi se faire valoir dans *les* temps où ce qui est d'âme est expiré. Il absorbera alors ce qu'il peut absorber de l'étranger, mais il ne devra pas se perdre comme le fait quelque peu la russité. Il ne sera pas entièrement livré à l'adopté/absorbé, il ne devra pas lui être soumis comme un enfant ou une peuplité encore au stade de l'enfance. Il pourra conserver son essence propre et l'exprimer de manière créative dans toutes les absorptions. Cela signifie que dans la vie spirituelle, il absorbera de l'Ouest la science qui se meut dans le purement intellectuel, et l'Est la force de la foi religieuse, la chaleur du pur vécu religieux, et les deux seront activées dans les sphères où elles sont à leur place. Mais il amènera en dehors de cela en état, en tant que sa propre création, cette synthèse de savoir et de foi, cette « renaissance de la religion de l'esprit de la science » que Schelling a déjà qualifiée de véritable détermination de l'allémanité et objectif ultime de tous ses efforts. Dans la vie sociale, elle absorbera de l'Ouest l'impulsion de la liberté, de l'Est celle de la communauté. Mais tandis que dans l'Ouest, la première doit être déterminante pour tous les domaines de la vie, dans l'Est, c'est la dernière qui doit l'être, le centre ne fera valoir l'impulsion de la *liberté* que pour la vie spirituelle et l'impulsion *communautaire* que pour la vie économique. Car, justement ainsi qu'aujourd'hui, à l'ère de l'individualité humaine pleinement éveillée, la vie spirituelle peut seulement se développer de manière saine et fructueuse si l'individu peut exercer librement ses capacités créatives, de même la vie économique, à l'ère de la division du travail sans limites et de la dépendance à l'égard d'autrui/du soin par étranger, exige qu'elle soit organisée du point de vue du tout, c'est-à-dire de la communauté. Ainsi, l'individualisme et le socialisme sont simultanément exigés par l'actuelle étape de développement de l'humanité, mais pour des domaines différents. Entre ces derniers, l'État peut alors trouver son espace en tant que sphère propre, dans laquelle les deux impulsions : liberté et communauté dans *l'égalité des droits* de tous peuvent trouver leur synthèse. Et dans la formation d'un tel *État de droit* pur, l'Europe centrale pourrait trouver, au sens le plus précis, sa propre mission,

qui est sa détermination depuis la création du droit germanique-allemand.

111

Par une telle organisation sociale/un tel façonnement social, le centre européen se situerait de façon équilibrante et médiatrice entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est. Il serait toutefois nécessaire pour cela que l'État unitaire actuel, qui veut être à la fois État culturel, juridique et de bien-être et qui, justement pour cette raison, n'est en réalité aucun de ces trois, soit remplacé dans cette partie de l'Europe par cette *triarticulation* fonctionnelle *de l'organisme social* en une vie de l'esprit s'administrant elle-même, une vie de l'économie s'administrant elle-même et une vie étatique se limitant au pur ordre et garantie des rapports de droit, que Rudolf Steiner a pour la première fois mise en évidence de manière saisissante comme la tâche sociale future de l'Europe centrale.
Bien sûr : comme nous l'avons déjà indiqué absolument concernant l'évolution future de l'humanité, ainsi ces objectifs, que nous avons ici désignés comme étant fondés sur l'esprit de peuple de l'allemanité, doivent devenir le contenu de la volonté individuelle de ses ressortissants individuels s'ils devaient être atteints. Mais la plus grande partie d'entre eux en est encore la plus éloignée possible, bien que les faits de la vie parlent assez clairement de leur nécessité. De *ces* raisons la « question allemande » ne pourra pas non plus connaître la solution qu'elle exige elle-même dans un temps court.

Les trois niveaux/étendues de la connaissance des âmes de peuple

Pour conclure ce chapitre, il nous semble que quelques remarques de nature méthodique nous sont offertes.
Nous avons dû conclure la présentation précédente de l'essence centre européenne par la description de tâches qui portent pour ses ressortissants le caractère d'exigences morales. Là aussi repose un trait caractéristique de cette peuplité (NdT : être de/du peuple).
Des peuples d'Europe occidentale, nous avons dit plus tôt que leurs âmes de peuple se sont incarnées en eux de telle façon que tout leur façonnement de vie extérieure est formée en impression physiognomonique de leur caractère. L'étude des âmes de peuple doit donc, pour cette partie de l'Europe, se transformer en physiognomique des peuples, et cela signifie : en une recherche de *science de la nature*. On considère ce qui se trouve à l'extérieur avec l'œil du physiognomiste et en déduit le caractère de peuple.

112

Le psychologue des peuples ouest européens applique cette façon de voir sans hésitation à tous les peuples, car elle lui est évidente de sa peuplité. En vérité, elle ne vaut que pour la connaissance des peuples occidentaux. Ce que l'on peut dire d'eux depuis leur niveau/étendue concernant les peuples du centre et de l'Est de l'Europe ne donne qu'une image déformée et dévalorisante pour les premiers et ne contient presque rien de l'essence véritable des seconds. Cela vaut même pour un livre aussi spirituel que « Portrait de l'Europe » de S. de Madariaga. Parmi les meilleurs points de ce texte, il y a ce qui concerne les peuples de l'Europe occidentale. En ce qui concerne l'allemanité, c'est bien moins satisfaisant ou suffisant, et du côté de l'Est slave, est aussi parlé la dedans d'après la plus extérieure des approches.
L'essence de l'identité allemande/l'allemanité se caractérise par le fait que son esprit de peuple, parce qu'il n'est pas incarné en elle de la même manière que les âmes de peuple des nations occidentales, doit être recherché par ses différents ressortissants dans un effort intérieur s'ils veulent entrer en liaison avec lui. Son essence peut de ce fait seule-

ment être comprise en désignant les tâches qu'il impose à l'individu sous forme d'exigences morales. Si l'Allemand veut parler de manière appropriée de l'essence de son identité nationale/sa peuplité, il se sentira obligé de mentionner les objectifs qui en découlent. Il en résulte sans cesse des malentendus presque indélébiles entre lui et les membres des peuples occidentaux. Car il court alors le risque de confondre cet *établissement d'objectifs* avec la réalité ou, en se concentrant sur les premiers, d'ignorer la seconde. S'il succombe à ce danger, la caractéristique de son peuple sera perçue par les Occidentaux comme une prétention, une arrogance nationaliste qui ne trouve aucune justification dans la réalité. Car l'Européen de l'Ouest ne regarde que ce qui *est*. Et c'est alors qu'il constate que les tâches de l'allémanité dont il est question ici ont toujours été saisies par peut d'individus et n'ont été réalisées que dans de très rares cas (selon le niveau d'évolution de la peuplité) de manière adéquate. Oui, il voit que — tandis que les Allemands parlaient de ce que « le monde devait guérir » à leur essence » — « l'allemanité a rendu malade l'Europe entière, par exemple, dans notre siècle, il l'a précipitée dans l'abîme de la plus profonde barbarie. Et il en arrive à un tableau tout à fait opposé de son essence et croit devoir parler dans le dernier cas d'une culpabilité collective morale de l'allemanité. Si l'on oppose maintenant à l'Allemand ce tableau de son essence, il se trouve ainsi déformé, calomnié, etc. Un tableau juste de l'allemanité

113

se dégage seulement si l'on voit *les deux* : l'idéal et la réalité. Ni l'idéal ni la réalité ne suffisent à eux seuls à épuiser son essence. Seulement par les deux ensemble — et en particulier aussi par la division souvent abyssale entre eux — c'est compris/englobé.
À nouveau autre sont les conditions dans l'Est de l'Europe. Puisque l'âme des peuples qui y sont se trouve encore aujourd'hui à l'état d'enfance, leur nature ne peut être représentée que de manière prophétique, en annonçant ce qu'ils deviendront dans un avenir plus ou moins lointain. On pourrait dire que, de la même manière que les prophètes de l'ancien judaïsme annonçaient l'apparition du Messie qui sortirait un jour de cette peuplité, ainsi la relation des ressortissants des nations slaves avec leur âme de peuple porte le caractère d'une foi religieuse, plus exactement : d'un *messianisme prophétique*. Ce que Dostoïevski, Tolstoï, Soloviev et d'autres ont écrit sur la Russie et son avenir relève tout à fait de cette catégorie. Et sous une forme matérialiste pervertie, ce messianisme se perpétue aussi chez les représentants du communisme qui y règne aujourd'hui : la Russie est pour eux le messie à venir, appelé à délivrer les peuples du péché originel du capitalisme. Le messianisme était aussi déja le signe distinctif de la philosophie polonaise de Towiansky et Mickiewicz au XIXe siècle. Et l'on trouve également des motifs messianiques dans l'auto-interprétation des Slaves du sud.
Une ethnologie/théorie des âmes de peuple européenne complète et méthodique doit donc se déplacer sur trois niveaux différents : pour l'Ouest, sur celui d'une science de la nature, pour le centre, sur celui de la caractérisation d'une problématique morale, pour l'Est, dans l'élément d'une prophétie messianique.

114

6 Les peuples romans

Caractères nationaux et époques historiques

Après avoir examiné les peuples européens dans les chapitres précédents, d'abord en pendant avec leurs zones de peuplement, puis du point de vue psycho-physiologique, nous entrons maintenant dans leur *psychologie propre*, en nous concentrant directement

sur leurs *caractères nationaux* en tant que tels. Avec cela, nous pénétrons au centre de l'objet auquel les présentations de ce livre sont destinées. Car nous montrions déjà au premier chapitre que, contrairement aux races, nous avons affaire chez les peuples à des communautés fondées sur *ce qui est d'âme*. Ceci fait déjà allusion à l'autre élément essentiel qui déterminera le contenu des présentations suivantes. Nous avons déjà souligné à plusieurs reprises que, de la même manière que les communautés de sang des races sont apparues à l'époque préhistorique, les communautés d'âmes des peuples appartiennent à l'évolution *historique*. Ce lien n'apparaît dans toute sa signification que lorsque l'on se penche directement sur les âmes des peuples. Il apparaît alors que leurs caractères sont déterminés par les *relations* dans lesquelles les peuples se trouvent *à certaines époques de l'histoire*.

Pour illustrer cela de manière concrète, nous nous appuyons sur la remarque faite dans le chapitre précédent, selon laquelle les âmes humaines n'étaient pas encore « incarnées » en *le* sens en leurs corps à l'époque préhistorique, comme c'est le cas aujourd'hui, mais y sont parvenues progressivement au cours de l'histoire. Nous allons d'abord esquisser ce processus d'incarnation de manière plus précise en utilisant la structure de l'être humain dont il a été question au deuxième chapitre. Nous avons distingué quatre éléments qui constituent l'organisation globale de l'être humain, à savoir que trois d'entre eux, l'organisation physique, éthérique et astrale, représentent leurs enveloppes, tandis que le quatrième, le Moi, est le noyau (pendant la vie terrestre respective) entouré de ces enveloppes.

115

Le processus d'incarnation pensé se déroule de telle sorte que les je des individus, au cours de leurs incarnations successives, c'est-à-dire au fil des époques historiques, plongent successivement d'abord dans l'enveloppe astrale, puis dans l'enveloppe éthérique et enfin dans l'enveloppe physique. Puisque le stade actuel de développement se caractérise par l'incarnation complète de la même chose dans les trois enveloppes, l'histoire de la création, qui commence à la fin du quatrième millénaire avant notre ère, se divise jusqu'à nos jours en *trois époques principales*, qui représentent les trois étapes de ce processus d'incarnation.

Comme mentionné précédemment, l'une des principales conséquences de ce processus d'incarnation est la « réflexion » du je sur les enveloppes corporelles, par laquelle il prend *conscience de son soi*. Cette réflexion n'est toutefois possible que si le je transforme d'abord l'enveloppe en question de manière à ce qu'elle puisse lui renvoyer une image miroir adéquate. Plus précisément, seule une *partie* de l'enveloppe en question est formée en miroir pour refléter au je l'image de son être/essence. C'est donc ce triple appareil de réflexion que la recherche anthroposophique-spirituelle-scientifique désigne encore dans un sens plus spécifique comme «*ce qui est d'âme*» de l'humain, à la différence du «corps astral» ou corps astral, qui forme l'enveloppe la plus intime/intérieure des enveloppes mentionnées. Ce ce qui est d'âme est ce que nous pensions lorsque nous avons déjà distingué dans le premier chapitre un corporel, un d'âme et un spirituel en l'humain, et dans le second alors, nous avons désigné ce qui est d'âme comme un milieu ou comme une sorte de liaison chimique entre spirituel et corporel ; car le je est le spirituel en l'humain, ses trois enveloppes sont le corporel (où par « corps » il ne faut pas comprendre un substantiel, mais un enveloppant) ; et ce qui apparaît par le travail de transformation du je sur les enveloppes comme « appareil de réflexion » est ce qui est d'âme. Mais comme cet appareil est aussi un triple, ainsi s'articule aussi l'ainsi compris «

qui est d'âme » de nouveau en *une trinité de formes*, dont il sera encore amplement question dans les chapitres suivants.
Maintenant les images que les trois miroirs de l'organisation astrale, éthérique et physique renvoient au je sont de constitution différente. On pourrait comparer leurs différences à celles entre une illusion d'optique, une réflexion sur une surface d'eau et une réflexion sur un objet fixe (verre ou métal). (Car dans les quatre « éléments » : terre, eau, air et feu, on peut aussi voir des symboles des quatre membres d'être de l'humain : le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et le je.) Comme les contours et les couleurs lors de la première de ces reflets,

116

est encore indéterminée et éphémère, elle est plus précise avec la deuxième, et encore plus nette avec la troisième, de même, la conscience de soi du je humain dans les trois enveloppes augmente progressivement en netteté, en luminosité et en intensité. Par conséquent, l'une des principales différences entre les différentes étapes du processus d'incarnation historique réside dans les différents degrés de formation que la *conscience-je* humaine présente à chacune d'elles. Ce processus de réflexion interne qui sous-tend la conscience-je est un phénomène si spécifique à l'être humain que c'est aussi la cause pour laquelle l'humain se fabrique/confectionne des miroirs extérieurs pour se refléter corporellement. Comme dans tous les autres outils et appareils techniques, l'humain ne projette vers l'extérieur que certaines actions et processus qui se déroulent en lui, de même, dans la fabrication et l'utilisation de miroirs extérieurs, il ne projette que ce qui se passe en lui en état de veille (lorsque le je est à l'intérieur du corps) en tant que processus générateur de conscience de soi qui se déroule constamment en lui. L'animal ne fabrique pas de miroirs et ne peut pas non plus se reconnaître dans un miroir, car il n'a pas de je, c'est-à-dire que la capacité de se refléter en lui-même n'est pas innée/prédisposée. Du reste, un miroir extérieur fait quelque chose de similaire à ce que fait le miroir intérieur de sa propre corporalité. Quiconque a besoin de renforcer sa conscience de soi a tendance à se regarder dans le miroir le plus souvent possible. Mais celui qui regarde trop souvent dans le miroir peut tomber dans une exagération ou une sur-augmentation ou abâtardissement maladifs de sa conscience de soi. Dans le mythe grec de Narcisse, ce danger, qui est étroitement lié à la formation de la conscience-je, a subit une forme figurative. D'une autre façon de désigner une telle dégénérescence est le « miroir sur le mur » qui apparaît dans le conte de Blanche-Neige.
Maintenant, tout cela n'est qu'un côté de la chose. L'autre repose dans ce que le je humain, en ce qu'il imprègne ses différentes enveloppes sur le chemin de l'incarnation se vit simultanément dans les *mondes* dont les « tissus/substances » dont ces enveloppes sont tissées. Et là est maintenant à dire que, tout comme le corps physique de l'humain est construit à partir des substances de la *Terre*, l'organisation éthérique est tissée à partir d'un monde d'énergies/forces formatrices éthériques qui se trouve dans l'*orbite/environnement* de la Terre, et l'organisation astrale-âme appartient à un monde qui trouve sa manifestation visible dans la lumière qui nous rayonne du *ciel des étoiles*. (D'où l'appellation : corps astral = corps à force/responsabilité d'étoiles.) La formulation finalement utilisée exprime que ce monde astral n'est pas identifié immédiat avec le monde visible des étoiles, mais compris

117

comme un tel qui comme un monde de forces d'âme différenciées dans les étoiles, leurs configurations, constellations et mouvements (planètes) ne vient qu'à une certaine ma-

nifestation. C'est d'un ancien savoir de cette réalité que l'astrologie est née. Le fait que les conceptions de notre astronomie et astrophysique scientifiques actuelles ne doivent pas épuiser toute la vérité sur le monde des étoiles, est attesté par un représentant donnant la mesure de la physique actuelle : *Walter Heitler* (professeur de physique à l'Université de Zurich), qui dans son ouvrage paru en 1961 « L'humain et la connaissance scientifique de la nature » résume une discussion des problèmes de l'astronomie dans des phrases telles que les suivantes : « Nous voyons donc de quoi il s'agit dans l'image astronomique de l'univers. C'est une image qui résulte de *l'extrapolation de la physique dans l'espace*. Cette extrapolation est pleinement justifiée. Elle est mathématiquement et physiquement possible et rien ne lui est opposé. Il n'est pas non plus à supposer qu'on lui opposera jamais rien tant que nous restons dans le domaine des mesures physico-astronomiques. Cela ne prouve bien sûr pas que l'image astronomique est la vérité *exclusive*. Il est bon de rester conscient de l'hypothèse faite et de faire preuve de prudence quant à la véracité de l'image astronomique, dès que nous sortons du domaine purement physique et astronomique et que nous tirons des conclusions philosophiques ou théologiques plus larges... Nous n'avons aucune conscience de ce que signifient des millions d'années ou des distances de millions d'années-lumière. Pour nous, cela signifie à peu près la même chose que : inaccessible. Ni cette lointaine époque ni ces distances n'ont jamais pu ou pu avoir l'humain pour témoin. Ce sont des extrapolations mathématiques et physiques qui partent de données terrestres ordinaires, que nous connaissons bien, et qui sont extrapolées vers des proportions énormément différentes ; des extrapolations qui peuvent être faites sans problème et qui sont donc tout à fait justifiées. Mais nous devons nous garder de prendre ces extrapolations mathématiques pour argent comptant, même sur le plan métaphysique. Si l'on peut dire en quelques mots que l'image astronomique représente *l'aspect physique* de l'univers, tout ce qu'il est et la limitation sont ainsi mis en évidence. Il reste alors à savoir s'il pourrait y avoir d'autres aspects, par exemple ceux qui ont un caractère plus métaphysique... L'univers de la ligne pythagoricienne-platonicienne de la philosophie grecque était entièrement "pourvue d'âme et "doté d'esprit. La même chose vaut pour d'autre anciennes philosophies du monde, par exemple l'indienne, et des façons de voir remontent dans le temps longtemps avant Pitagore. L'origine de telles visions repose probablement dans

la mystique (que l'humain moderne ne peut guère plus comprendre pleinement) et doit bien reposer sur des expériences et des vécus spirituelles que certains individus de l'ancien monde étaient au moins capables de ressentir. Des expériences extrasensorielles ou mystiques sont rapportées tout au long de l'histoire de l'humanité, et beaucoup d'entre elles sont sans aucun doute authentiques. L'intégrité de maintes personnalités offre une certaine garantie à cet égard. (Beaucoup de choses sont sûrement aussi des légendes ou des mensonges.) La science moderne ne nous donne aucun droit (sans une dose considérable de préjugé et d'arrogance) de rejeter tout cela ou même de le dévaloriser comme de l'hystérie. » (p. 65 et suivantes)

Ces différents mondes ont fait l'objet d'une représentation poétique unique, issue de l'héritage de cette connaissance plus ancienne, dans la « Divine Comédie » de Dante, dans laquelle il décrit son voyage à travers leurs sphères. Dans l'enfer souterrain qui s'étend jusqu'au centre de la Terre, Dante trouve les âmes qui, durant leur vie, se sont entièrement abandonnées à la *Terre* (aux séductions du monde matériel et sensuel). Dans le Purgatorio, la montagne de purification qui s'élève du *monde marin* couvrant la

moitié de la sphère de la Terre, dans l'*environnement/la périphérie de la Terre* il rencontre les âmes qui sont en train de se purifier après la mort. Dans le Paradis, qui est identique au monde des *sphères des étoiles*, au système planétaire et qui se termine dans le ciel de cristal des étoiles fixes, il rencontre les âmes qui se sont purifiées de toutes les souillures terrestres : les bienheureux et les saints. Et dans le *ciel de feu* de l'Empyrée, qui, existant au-delà de l'espace et du temps, enveloppe l'univers, il lui sera finalement octroyé un coup d'œil dans le monde du divin.
Ce « ciel de feu », qui se trouve « au-delà » du monde, est aussi à l'origine du noyau de l'être humain, le je. Non créé par Dieu comme toute créature, mais engendré par Dieu — genitum, non factum, consubstantiale patri — il porte dès son origine les deux caractéristiques principales du divin : la création et la conscience de soi, toutefois d'abord seulement en tant que *disposition* en soi. Pour amener cela à déploiement, il doit progressivement s'immerger/plonger dans la création, c'est-à-dire dans sa triple corporéité, dans laquelle se résume celle-ci. En accomplissant cela au cours de l'histoire, il chemine en même temps/aussitôt dans le vivre par les trois sphères des mondes des étoiles, de la circonférence/de l'environnement et de la terre, à partir desquelles sa corporéité est formée.

Ciel de feu (Empyreum)	= je	
Monde des étoiles	= Corps astral	= Âme de sensation
Environs	= Corps éthérique	= Âme intellectuelle (de raison analytique)
Terre	= Corps physique	= Âme de conscience

Les étapes de l'évolution historique

Considérons maintenant les différentes étapes du devenir historique - en nous limitant, en ce qui concerne leur caractérisation, aux motifs qui ont été abordés dans les remarques préliminaires précédentes - nous avons d'abord à distinguer une *première ère principale* de celle-ci, qui est représentée par les *premières hautes cultures historiques de l'Orient*, que nous avons déjà caractérisées dans d'autres aspects au premier chapitre*.
En plongeant dans l'organisation *astrale* à cette époque, le je humain se vit simultanément en pendant avec le monde astral qui se révèle dans le c*osmos des étoiles*. Il ne se sent pas encore chez lui sur Terre, mais plutôt comme un étranger, et en se tournant vers le monde des étoiles comme sa véritable patrie, il relie tout ce qu'il porte en lui - corporellement et spirituellement - et ce qu'il perçoit autour de lui sur Terre, aux forces qui rayonnent et agissent depuis les étoiles. Dans ce sens, tout ce que l'on pourrait appeler vision du monde, science, connaissance de la nature et de la vie pour cette époque est orienté *astrologiquement*. L'astrologie traverse toute la vie de l'époque. Dans ce contexte, un important savoir astronomique, une ordonnance de calendrier et un système de chronologie se développent en Chaldée, en Babylonie et en Égypte. Les premières représentations du zodiaque nous sont parvenues de là. Même la précession du pont du printemps dans le zodiaque est déjà familière dans la Babylone tardive.
Toute cette théorie et cette pratique astrologiques ont en même temps le caractère de la *religion*. Car le monde astral est celui qui se rapproche le plus du monde divin, il est entièrement pénétré par lui ; et en levant les yeux vers lui, l'humain de cette époque regarde à travers lui vers le monde du *divin* qui se trouve derrière. Et ainsi, on peut aussi dire que le trait caractéristique de cette époque est que la vie humaine dans son ensemble est imprégnée de l'élément de la religion, de l'adoration de Dieu, du culte. Ce qui

apparaît comme une quasi-ordonnance étatique est en réalité la domination de Dieu.

• Cette première époque de l'histoire est précédée d'un « *prélude* » préhistorique à deux fils, que la recherche en sciences humaines appelle la période indo-iranienne primitive. Dans l'œuvre philosophique de l'histoire « Origine et Présent » de Jean Gebser, elle apparaît comme l'époque archaïque et magique. Puisqu'elle n'est pas nécessaire à notre considération actuelle, nous la négligeons ici. Voir aussi mon ouvrage en trois volumes « *Histoire comme étape du devenir humain* » concernant ce chapitre entier.

120

Théocratie. Le souverain gouverne en vertu de la relation particulière dans laquelle il se tient avec le divin. Dans ses commandements, la divinité fait connaître sa volonté. Les prêtres, en tant que gardiens du culte, lui servent soit de conseillers (comme à Babylone), soit le considèrent (comme le pharaon égyptien) comme leur propre chef sacerdotal. Les dieux eux-mêmes sont essentiellement vénérés comme des dieux des étoiles : dieux du soleil (Osiris, Ammon Ra, Schamasch), de la lune (Isis, Ischtar), des planètes, etc.

Vivant dans les éléments de l'astral, le je en forme un premier organe de réflexion, — *une première forme de ce qui est d'âme*, que la recherche anthroposophique décrit comme *âme de sensation*. Car la substance de l'astral forme les forces du sentiment, du ressenti, du désir, de la sympathie et de l'antipathie, des émotions et des passions. Dans cet élément, vit et se reflète le je. Il en résulte une première forme de développement de la conscience de soi. Cela lui permet d'accompagner son propre environnement et sa propre vie avec un premier degré d'éveil. Et c'est ce qui a conduit à l'invention de l'écriture à l'époque et, par conséquent, aux premières formes d'enregistrement de l'histoire (inscriptions, chroniques) qui font de cette époque le véritable début de l'ère historique. Ce premier éveil de la conscience de soi se manifeste aussi en ce que, pour la première fois dans l'art figuratif de l'époque, la représentation du visage humain (dans les reliefs et les sculptures babyloniennes et égyptiennes des souverains et des pharaons) et dans la représentation de personnalités individuelles (dans les statues des tombes égyptiennes) apparaît. Que le je ne puisse d'abord que gérer les forces de l'astral se manifeste finalement par le fait (à part le mathématique, où il commence à apparaître d'une certaine manière) qu'une représentation conceptuelle et réfléchie n'est pas encore présente/disponible. Cette époque ne connaît pas encore la philosophie. À sa place se trouve encore le *symbole/l'image des sens mythique* tissé à partir des forces de l'astral, — d'où le fait que Gebser désigne cette époque comme l'époque mythique de l'histoire. Avec l'épanouissement des *cultures méditerranéennes des Israélites, des Grecs et des Romains*, l'histoire de l'incarnation continue de plonger le je humain dans l'organisation *éthérique*. Ainsi, le centre de gravité de l'expérience humaine se déplace de l'univers des étoiles à la sphère des *environs de la Terre*. Le Grec comprenait en effet sous le terme « éther » la substance qui remplit cette sphère : à la place de la religion plus ancienne d'orientation astrologique, une religion d'orientation « météorologique »* s'est donc imposée. Les dieux

Voir R. Steiner, «Christus et le monde spirituel», 4e conférence.

121

sont vécus dans l'environnement terrestre immédiat, agissant sur les phénomènes météorologiques. Jehova se révèle à Moïse dans le buisson ardent, sur le mont Sinaï sous le tonnerre et la foudre, — il guide les Israélites lors de leur sortie d'Égypte le jour sous la forme d'une colonne de nuée, la nuit sous la forme d'une colonne de feu, et le doux murmure du vent annonce sa présence au prophète Élie. Les Grecs voient en leur père des

dieux, Zeus, le secoueur de nuages et le lanceur de foudre, qui habite avec les siens les hauteurs du mont Olympe, enveloppées de nuages. Et en raison de leur proximité spatiale accrue avec les humains, les dieux leur ressemblent maintenant plus par leur essence que ceux des peuples plus anciens. Les Olympiens règnent sur la race humaine dans leur forteresse divine de manière similaire à la manière dont les chevaliers du Moyen Âge régnaient sur les paysans qui les entouraient dans leurs châteaux-forts. Et il n'est donc pas étonnant que les Grecs n'aient trouvé aucune forme plus appropriée que la représentation idéalisée de la figure humaine pour leur représentation artistique. Et le Juif Jéhovah, dans sa colère contre la désobéissance de son peuple, rappelle souvent un despote jaloux de sa souveraineté absolue.
En plongeant dans l'organisation éthérique, le je forme à partir de ses forces un second miroir, qui lui renvoie maintenant une image plus nette de sa nature. Par cela la conscience je humaine expérimente dans la culture grecque et romaine, par rapport aux peuples orientaux, une augmentation décisive. Tandis que nous ne connaissions pratiquement aucun autre nom de personnes particulières que les noms de leurs dirigeants de l'histoire de Babylone et d'Égypte, l'histoire grecque et romaine regorge d'une multitude de noms de personnalités qui ont activement contribué au développement culturel et politique en fonction de leurs capacités, objectifs et ambitions individuels en tant que philosophes, artistes, hommes d'État et chefs de guerre. Et l'intérêt pour la personnalité humaine a aussi augmenté de manière significative, car nous avons hérité non seulement de statues funéraires de défunts de l'Antiquité classique, mais aussi, en particulier de la Rome ultérieure, d'innombrables bustes et statues de portraits de personnes vivantes à l'époque. Des biographies d'hommes célèbres ont aussi été rédigées pour la première fois par Nepos, Plutarque et d'autres. Mais même en général, la conscience au sein de ces peuples est devenue tellement plus claire que, grâce à l'histoire proprement dite qu'ils ont développée en premier (l'Ancien Testament, Hérodote, Thucydide, Tite-Live, Tacite, etc.), toute leur histoire se présente à nous dans la lumière du jour.
L'entrée du je dans l'organisation éthérique trouve une expression non moins caractéristique dans le fait qu'il tire de ses forces,

ce qu'il la transforme en son miroir, la capacité du *penser*, de former des concepts, grandit. Car, les forces de la pensée représentent une métamorphose des forces qui agissent dans la croissance et la formation de notre corps. Dans le judaïsme, elles sont principalement exercées dans le domaine moral, dans la législation morale et la casuistique morale des scribes, la Grèce les développe dans la vie de la connaissance dans la philosophie et la science de la nature qu'elle a fondées, et la romanité dans la vie de droit dans les termes du droit d'État et privé qu'elle a développés. Le passage du symbole/image des/de sens au concept, de la mythologie à la philosophie est maintenant réalisé de manière radicale. La recherche spirituelle-scientifique désigne la nouvelle forme de ce qui est d'âme ainsi obtenue comme *âme d'entendement/de raison analytique*. Tout cela est lié à une intériorisation essentielle de l'expérience d'âme, qui se manifeste par exemple dans la poésie lyrique et dramatique telle qu'elle s'est développée dans l'Antiquité classique. Après ce côté, la nouvelle forme de ce qui est d'âme peut aussi être appelée *âme de sentiment/tranquille*.
Son intériorisation a aussi sa raison dans ce que, parmi les trois enveloppes du je, l'éthérique représente la *médiane*, flanquée par l'astral et le physique, vers le "haut" et vers le "bas". Tant que le je tisse principalement dans l'astral, il a tendance à s'adonner au divin

au-delà de l'humain. Mais si il est plongée dans le physique, il a tendance — comme nous le verrons plus tard — à se perdre dans le naturel sous-humain. Dans l'éthérique par contre, il tisse principalement à l'intérieur de l'humain lui-même. Ce qui retient le plus son intérêt à ce stade n'est ni Dieu ni la nature, mais l'humain qui se tient entre les deux. C'est ainsi que s'explique la phrase d'Aristote selon laquelle l'objet le plus digne de la connaissance humaine serait *ce qui est humain* même. Et en se concentrant avant tout sur l'humain lui-même, il prend aussi conscience de ce qui, en tant qu'élément spécifique de l'humanité, lui est commun avec l'autre humain et le lie à lui : c'est d'une part la *langue*, d'autre part la *communauté politique/étatique*. C'est pourquoi l'estime de la langue par l'Antiquité classique, dont il a déjà été question plus tôt, est compréhensible, mais aussi la création de l'État en tant que communauté purement humaine, comme cela s'est produit à l'époque. Et, enfin, l'importance unique que ces peuples attachaient à l'appartenance de l'humain à la communauté politique (polis, res publica). Aristote a défini l'humain comme le Zoon politikon (l'être vivant en communauté d'État), car l'État, a-t-il expliqué

ne connaissent ni les dieux ni les animaux, mais seulement les humains. Par conséquent, pour les Grecs et les Romains, l'humanité et la dignité humaine de l'humain sont tout de suite fondées sur sa citoyenneté. Et ainsi, ils ont également expérimenté toutes les formes de vie étatique : de la monarchie à l'aristocratie, en passant par la démocratie et l'ochlocratie.

En entrant sur la scène de l'histoire avec la migration des peuples, les tribus germaniques inaugurent une *nouvelle ère, troisième époque* de l'évolution historique. Mais d'abord, ces tribus, qui à leur apparition se trouvaient encore à peu près au même stade de développement que celui où les Grecs et les Romains avaient commencé leur carrière historique, devaient rattraper ce que ces derniers avaient déjà accompli. Ils le font en allant à l'école des derniers, qu'ils ont suivie au Moyen Âge. Avec le christianisme, leurs maîtres leur enseignent en même temps une partie essentielle de leurs conquêtes philosophiques, politiques et civilisationnelles.

Au cours de la période de transition vers l'époque moderne, ils ont terminé ces « années d'apprentissage ». Entre-temps, les multiples mélanges de leur sang, en partie entre eux-mêmes, en partie avec le sang des anciens habitants du sud et de l'ouest de l'Europe (Romains, Ibères, Gaulois, Celtes, etc.) ont fait évoluer les peuples vers la majorité, qui sont destinés à devenir les porteurs de la nouvelle ère. Et c'est ainsi qu'ils peuvent désormais ajouter à l'histoire ce qu'ils considèrent comme leur propre contribution à leur propre évolution. Cette contribution est déterminée par le fait que, dans cette phase de l'histoire, les je humains accomplissent maintenant le dernier pas de leur chemin d'incarnation : le pas vers l'immersion dans la corporéité *physique*. Cela modifie une fois de plus l'ensemble de l'habitus de la culture humaine.

Concernant cette transformation, il convient de noter tout d'abord que *la perception et l'observation sensorielles* prennent la place de la pensée en tant qu'activité principale de ce qui est d'âme. Ce changement se reflète dans le remplacement de la philosophie par ce que l'on appelle au sens moderne du terme « science ». Bien qu'il existe aussi une philosophie moderne. Mais alors qu'elle représentait encore au Moyen Âge l'ensemble de la connaissance humaine, elle se réduit maintenant à une discipline scientifique spécialisée, prend elle-même le caractère d'une « science » ou, à tout le moins, voit son idéal dans le fait de devenir elle-même « scientifique », et perd par ailleurs une grande

partie de la considération dont elle jouissait autrefois. D'un autre côté, bien sûr, la pensée est aussi utilisée dans la recherche scientifique ; mais son caractère global est quand même façonné par l'expérience sensorielle,

124

elle se qualifie elle-même avec emphase d'« empirique » (fondée sur l'expérience), et elle a quand même aussi permis à l'époque moderne, grâce à l'invention du microscope et du télescope, ainsi qu'à l'art de l'expérimentation qu'elle a développé, d'élargir de manière illimitée, dans toutes les directions, le domaine de l'expérience sensorielle.
Mais la *nature terrestre* devient le principal objet de la recherche. Maintenant l'intérêt principal, n'est plus l'humain. Au cours de notre siècle, l'auteur d'un livre célèbre traduit dans toutes les langues du monde (A. Carrel), dans lequel il a présenté la relation entre la science et l'humain, a pu lui donner le titre « L'humain, l'être inconnu » ! Et comme l'humain est devenu un être inconnu, le divin est devenu un être dont l'existence a été largement niée. Le pouvoir de la religion s'est rapidement effondré, et dans la même mesure, l'athéisme s'est répandu. Aujourd'hui, il occupe dans la moitié de l'Europe la place des anciennes religions d'État. Tout cela explique aussi que les anciennes idées concernant le monde extraterrestre ont été remplacées par des idées qui présentent le pur « aspect physique » de ce monde.
Mais non seulement sur le plan intellectuel, l'humanité européenne moderne a conquis la nature sous humaine terrestre, mais aussi sur le plan pratique et volontaire, elle s'est rendue son maître dans une mesure inimaginable jusqu'alors. Le point de départ a été les expéditions de découverte et de conquête des XVe et XVIe siècles. Au cours des siècles, les fondations coloniales qui se sont jointes à elles ont conduit à l'exploration et à la prise de possession (dans la mesure où cela n'était pas déjà le cas) de la totalité de la surface de la Terre. La prochaine étape a été l'émergence de la technique moderne, qui a mis à la disposition de l'humain les substances et les forces de la Terre à un degré qui augmente encore de nos jours, et qui a fait de toutes les distances spatiales un rien pour la communication, le trafic et le transport. Mais le point culminant de ce processus a été atteint avec le développement de l'économie industrielle. Elle a rassemblé l'ensemble de la population mondiale en un organisme économique mondial, interconnecté à des millions de niveaux, et a élevé le niveau de vie et de confort matériel des peuples européens à un niveau jamais atteint auparavant. La conséquence en a été que, comme aux temps anciens la religion, aux médians l'État, aujourd'hui l'économie est devenue la sphère dominante et déterminante de la vie dans son ensemble. Napoléon pouvait encore affirmer que la politique était le destin, mais aujourd'hui, l'économie est devenue le destin de tous.
Avec l'entrée du je dans la corporéité physique, le processus de réflexion interne a finalement aussi

125

atteint sa plus grande intensité. Cela a permis à la *conscience* humaine absolument et à la *conscience de soi* en particulier d'atteindre un niveau maximal de clarté et de précision.
La troisième forme de l'âme ainsi créée est désignée par la recherche spirituelle-scientifique comme *âme de la conscience*. Cela se traduit d'abord par le fait que la conscience historique, comme décrit dans le premier chapitre, s'est considérablement approfondie et élargie par rapport à celle de l'Antiquité. Elle a élaboré au cours des derniers siècles une image de l'histoire du monde entier, exécutée dans les moindres détails. En particulier, l'âme de la conscience se manifeste aussi par le fait que la littérature biographique a vu

l'apparition de l'autobiographie et que les arts plastiques ont vu l'apparition du portrait de soi. Et quelle place dans la peinture de portrait les artistes tels que Dürer, Rembrandt, van Gogh, Beckmann et d'autres ont accordée au portrait de soi-même ne nécessite pas de plus amples explications. Dans tout cela, se manifeste cet *individualisme* qui distingue notre époque de toutes les époques précédentes. Il a suscité le désir de liberté au sens de la libre détermination de l'individu, qui constitue l'impulsion fondamentale de l'histoire moderne. Cela peut être considéré comme un seul et unique combat de plusieurs siècles pour la *liberté* comprise de cette manière, au cours duquel elle a été obtenue successivement dans tous les domaines de la vie : sur le plan religieux (comme liberté de croyance et de conscience), sur le plan intellectuel (sous la forme de la recherche libre), sur le plan politique (dans la démocratie parlementaire), sur le plan économique (avec une économie fondée sur la libre circulation, la libre concurrence et le libre-échange). Cette quête de liberté a conduit à une dissolution de plus en plus poussée des communautés héritées du passé : la classe, la profession, la famille et le mariage. Et c'est ainsi que la question sociale, qui se résume dans les mots « question sociale », est devenue le principal problème de notre époque. Cela implique, en tant que principale exigence future, la tâche de développer de nouvelles formes de communautarisation tout en préservant pleinement la liberté individuelle acquise.

La nouvelle humanité européenne s'est différenciée en une multitude de peuples en entrant dans la phase de sa maturité. Et le secret central de cette différenciation réside dans le fait que dans les caractères nationaux de ces peuples, les éléments présents de l'âme de la conscience ne représentent pas seulement le présent lui-même, mais aussi toutes les étapes passées et à venir du devenir historique, en partie en les récapitulant, en partie en les annonçant à l'avance dans des nuances multiples. Et ainsi, ce qui, par essence, signifie un enchaînement temporel, se présente sous la forme d'un

à côté l'un de l'autre spatial. Cela met en évidence la signification profonde de l'affirmation, déjà énoncée dans le premier chapitre, selon laquelle l'Europe est le continent qui représente, au sens le plus profond, la phase historique du développement de l'humanité.

En détail, les choses se présentent de la manière suivante : les trois grands peuples *latins/romans*, les Italiens, les Espagnols et les Français, dont il sera d'abord question dans ce chapitre, présentent dans leurs caractères nationaux les deux époques *passées* de l'âme e sensation et de raison analytique, respectivement de développement de l'âme tranquille, de telle sorte que la première, sous différentes formes, est attribuée aux Italiens et aux Espagnols, la seconde aux Français. Il faut comprendre que, bien que les peuples de l'Égypte ancienne et de Mésopotamie soient représentatifs de l'histoire globale dans leur forme originale, ils correspondent à l'étape de l'âme de sensation, tandis que les Grecs et les Romains correspondent à celle de l'âme de raison analytique. Spécifiquement dans le développement de l'âme de la conscience, la première de ces étapes est représentée par les Italiens et les Espagnols, la dernière par les Français. Ces peuples plus récents se distinguent donc de ceux plus anciens en ce qu'ils participent absolument aussi à la formation de l'âme de la conscience ; ils la *nuancent* seulement en fonction de l'aspect d'âme émotionnelle/de sensation respectivement de raison analytique. Leurs caractères de peuple pourraient être comparés à des peintures dont la couleur de base est celle de l'âme de la conscience, et les glacis ou les couleurs de base sont ceux des autres formes d'âme mentionnées.

Italie et Espagne

Tournons-nous d'abord vers les peuples des péninsules appennine et pyrénéenne, qui ont donc en commun la transformation de l'*âme de conscience* vers/à (?) *ce qui à force/ puissance d'âme de sensation*. Cela explique d'abord le fait qu'ils atteignent, parmi les peuples européens les plus récents - comme cela a déjà été montré précédemment - en premier lieu l'âge de leur maturité : au cours de la première moitié du XVIe siècle. Mais déjà plus tôt, au début du XIVe siècle, le thème fondamental de leur mission historique en Italie, qui se compose du double motif mentionné, est clairement perceptible dans l'œuvre du véritable fondateur de la littérature nationale italienne et du plus grand poète de langue italienne : Dante, dans sa « Divine Comédie ». En effet, d'une part, sa vision du monde, telle qu'elle se présente avec

son voyage à travers la Terre, le cercle de l'éther et les sphères stellaires, révèle, une fois de plus, comme déjà mentionné, seulement transformé en ce qui est chrétien, dans une représentation grandiose, le monde cosmique-astrologique-religieux des temps anciens. D'un autre côté, la représentation de cette randonnée, qui est en quelque sorte autobiographique et qui est donnée à la première personne, annonce de manière héraldique la conscience de soi de l'humain moderne doté d'une âme consciente. Et cet appel héraldique se développe en un accord complet dans les mots d'adieu avec lesquels Virgile, dans le paradis terrestre, laisse Dante s'envoler vers les sphères stellaires :

> Ne pas attendre mes conseils et mes enseignements.
> Libre, droit, sain est ce que tu voudras,
> Et ce serait une erreur que de s'opposer à ton arbitraire,
> Passons dorénavant ton évêque et ton prince.

L'ordre médiéval des d'états sociaux en clérical, noblesse et bourgeoisie, dans laquelle le système de castes des temps anciens a repris vie et qui a finalement été renversé/surmonté par la grande Révolution française, est surmontée par Dante ici, spirituellement, en tant qu'individu, car, en tant que citoyen, il s'approprie également les fonctions de l'évêque et du prince.

Ce qui distingue ces deux peuples des autres nations européennes : leur sensibilité spirituelle, qui se manifeste dans le rôle dominant que joue la *religion* dans la vie des deux, bien que de différentes manières. En Italie, elle a trouvé son expression la plus élevée dans le « mariage » qui, au moment de sa « majorité », a uni l'italianité au pontificat romain et, par conséquent, à l'Église catholique en général. Depuis lors, le peuple italien représente la plus grande partie des chefs d'église (et des fonctionnaires ecclésiastiques). Le fait de se battre pour la religion chrétienne, c'est-à-dire pour la domination de l'Église, est devenu une seconde nature pour les Espagnols depuis leurs siècles de guerre avec les Maures musulmans. Tout ce qui touche ces peuples devient pour eux une affaire sacrée. Pour Gabriele d'Annunzio, même son propre nationalisme italien égoïste, qui l'a poussé à l'annexion de l'Istrie pendant la Première Guerre mondiale, était un "sacro egoismo".

La forme de gouvernement/domination politique qui correspond à cette sensibilité d'âme est la théocratie. Dans les États pontificaux italiens, où pendant un millénaire le pape, en tant que plus grand prêtre, était en même temps un dirigeant temporel, la théocratie des pharaons de l'Égypte ancienne a été ressuscitée dans une variation chrétienne.

128
En Espagne, dont les souverains laïcs se considéraient depuis Philippe II comme de simples serviteurs ou instruments de la hiérarchie ecclésiastique, la variante babylonienne du régime théocratique a connu sa revivification en un temps récent. Schiller a magistralement caractérisé cette relation dans son « Don Carlos » dans la conversation entre Philippe II et le cardinal-grand inquisiteur (acte 5). Bien sûr, de temps en temps, notamment au XIXe siècle libéral, la composante de l'âme consciente dans l'essence de ces peuples a toujours révolté contre le principe théocratique. En Italie, elle a trouvé en Mazzini l'un de ses représentants les plus ardents. Le royaume fondé en 1861 a alors apporté au pays un système de gouvernement parlementaire moderne pour la première fois. Mais le fascisme de Mussolini a de nouveau supprimé cela et aurait difficilement pu être secoué sans l'effondrement militaire de l'Italie pendant la Seconde Guerre mondiale. En Espagne, cependant, dans la guerre des citoyens/civile des années trente, l'autocratie réactionnaire en lien avec l'Église a obtenu, dans des courants/flots de sang, la main haute jusqu'à supplémentaire.
L'autre phénomène, dans lequel l'élément de l'âme de sensation se manifeste principalement, est la façon dont ces deux peuples du sud vivent dans le monde de la *perception sensorielle*, plus précisément : dans le *monde extérieur* perceptible par les sens. (Car c'est grâce à l'efficacité de l'astral en nous que nous sommes dotés d'organes sensoriels.) Les sensations sensorielles en tant que telles sont plus intensément appréciées par eux que par d'autres peuples plus au nord, car ils vivent moins que ces derniers dans l'élément de la pensée. Cette jouissance est favorisée, en ce qui concerne l'œil, par la manière dont la lumière du « sud ensoleillé » rend l'air plus transparent, les couleurs plus éclatantes et les contours plus nets que partout ailleurs. C'est pourquoi le Nordique, qui d'habitude, plus tourné vers l'intérieur, tisse dans la sphère des abstractions intellectuelles, ressent un séjour dans le sud comme une revitalisation rafraîchissante de ses sens. Goethe, l'humain de la vue qu'il était, a vécu son séjour en Italie comme une seconde naissance. Contrairement au Nordique en général, et plus particulièrement à l'Anglais, dont la maison est sa forteresse, l'Italien passe le plus de temps possible à l'extérieur, dans les rues et sur les places, ou sous la verrière de ses «galeries», en conversation animée avec ses semblables. Il convient aussi de rappeler qu'il aime avant tout la sensualité de la voix dans le bel canto de l'opéra. Cette vie sensorielle profite particulièrement à l'expérience et à la création artistiques. Avant d'aborder ce sujet, il convient de porter notre regard sur d'autres phénomènes.
La dualité de l'âme sensitive et de l'âme consciente dans le caractère national
129
de ces peuples forme une véritable polarité. Mais elle peut aussi prendre le caractère d'une opposition et d'une rivalité. Elle se présente ainsi à nous lorsque nous nous penchons sur des figures et des destins tels que ceux de Giordano Bruno et de Galilée. Dans les deux, bien que l'élément de l'âme de sensation ne manque pas, c'est celui de l'âme de conscience qui prédomine. Ils sont ainsi devenus les pionniers du développement spirituel moderne. Galilée devient le fondateur de la physique moderne, car il gagne pour la première fois cette distance par rapport à l'objet extérieur qui permet une considération purement quantitative et mathématique de la nature. Bruno, l'apôtre enthousiaste du copernicisme, va bien au-delà en proclamant pour la première fois l'infinité de l'univers, que Copernic n'avait pas encore affirmée. Puisqu'il ne peut plus chercher le divin au-delà des sphères des étoiles dans un Empyrée, il le trouve comme « âme du monde »

à l'intérieur de toutes choses et, en se divisant en « monades », au plus profond de chaque âme humaine. Il se sait donc, en tant que monade-je, un avec l'esprit du monde, comme il l'exprime dans ce magnifique sonnet :

> Qu'est-ce qui a donné à mon œil cette force, que toute laideur lui est évanouie, que les nuits deviennent des soleils lumineux, le désordre l'ordre et la putréfaction la vie ?
>
> Ce qui, à travers le temps et l'espace, tisse un réseau embrouillé qui me guide sûrement vers la source éternelle de la beauté, de la vérité, du bien et du bonheur, et où tout mon désir se plonge de manière destructive,
>
> c'est cela : Je me suis plongé moi-même dans l'œil d'Urania, la lumière bleue, calme, pure et claire qui se révèle à elle-même !
>
> Depuis lors, cet œil repose en moi dans la profondeur et est en mon être, — l'éternel Un me vit dans le vivre, voit dans mon voir.

Bruno fut néanmoins condamné au bûcher en 1600 à Rome par le mouvement de contre-réforme de l'Église, tel qu'il était alors en vigueur en Italie, pour hérésie, et Galilée aurait échappé de peu au même sort s'il n'avait pas renié le copernicisme devant le tribunal de l'Inquisition.

130

Des figures parallèles à ces deux-là n'existent pas dans la pensée espagnole. L'Inquisition qui y régnait n'aurait pas laissé les voix de tels esprits se faire entendre. On pourrait éventuellement citer Michel Servet, théologien, médecin et découvreur de la circulation sanguine. Mais il n'a pas été brûlé par des Espagnols, mais à Genève à l'instigation de la Suisse réformée et avec l'approbation de Calvin en raison de ses « hérésies ». Dans son Marquis Posa, Schiller a ajouté cette figure manquante de l'histoire de l'esprit espagnol, mais seulement en tant que personnage poétique.

Nous en arrivons ainsi à la différence entre l'espagnolité et l'italianité. Le caractère de cette dernière présente, outre les caractéristiques déjà mentionnées, la particularité que non seulement l'âme sensitive et l'âme consciente, mais aussi l'âme intellectuelle/de raison analytique, qui se trouve entre les deux, se développent en lui. Ceci est dû au fait que son territoire de peuplement, l'Italie avec sa capitale Rome, a été à une époque le point de départ et le noyau de l'Empire romain, dans lequel l'âmité de raison analytique avait trouvé sa forme la plus pure et la plus puissante de l'histoire du monde. Ce qui s'est ainsi lié à un morceau de Terre, reste pour toujours entrelacé avec lui. Et, d'une part, les vestiges de la culture romaine antique en Italie sont restés en partie visibles de manière permanente, et, d'autre part, ils ont été presque entièrement mis à jour grâce aux fouilles qui se poursuivent depuis que l'Italie est devenue « majeure/d'âge plein ». Il est toutefois révélateur que la transition de cette culture vers sa pleine maturité s'est produite sous la forme de la « Renaissance », de sorte que cette renaissance de l'Antiquité se fond en un seul avec le développement de l'essence même de l'Italie. Les créations de la Renaissance, qui représentent la plus haute floraison culturelle de l'Italie, montrent encore autre chose. C'est-à-dire que, par l'interposition de l'âme de l'entendement, les pôles opposés de l'âme de la sensation et de l'âme de la conscience ne sont pas seulement atténués, adoucis, mais également équilibrés et harmonisés. La conséquence en est que l'essentiel de la « mission » de l'italianité réside précisément dans cette *harmonisation intérieure*, c'est-à-dire pas dans une expansion de pouvoir politique et militaire extérieure, comme cela a été le cas autrefois chez les Romains, ou comme cela s'est

produit à nouveau dans les empires modernes. L'Italie est donc restée jusqu'au 19e siècle. ayant été politiquement fragmenté pendant des siècles, ayant en grande partie été sous domination étrangère et n'ayant atteint l'unification nationale que tardivement, et le seul essai d'expansion en un empire moderne par des entreprises guerrières, qui a eu lieu sous Mussolini,

131

a lamentablement échoué. Les tâches de l'italianité ne se situent pas dans ce domaine (pas plus que celles de l'allemanité), mais dans le développement d'une culture dans laquelle l'intégralité de l'âme se manifeste par l'harmonisation de ses différents éléments. Cette harmonisation trouve son expression la plus pure dans *l'art*, ce qui explique l'énorme et multiforme talent artistique de ce peuple. Dans les arts plastiques, la poésie et la musique, il a créé presque également des œuvres d'une grande qualité, voire exceptionnelle. Et peut-être le plus propre et le plus particulier des dons qu'il a apportés à la culture européenne réside dans la naissance de *l'opéra*. Caractéristique, car il est issu de la tentative de la Renaissance de renouveler la tragédie classique de l'Antiquité, mais s'est rapidement transformée en une toute nouvelle forme d'art dans laquelle le caractère national italien a trouvé sa plus spécifique expression. Mais si nous portons notre regard sur les plus grands artistes dont l'œuvre a atteint son apogée à cette époque, Léonard de Vinci, Raphaël et Michel-Ange, nous constatons que toutes leurs œuvres sont caractérisées par la *totalité* des forces de l'âme humaine qui se conjuguent harmonieusement : l'âme des sensations s'exprime dans la magie de leurs couleurs, l'âme de la raison analytique dans la composition claire et souvent géométriquement rigoureuse, l'âme de la conscience dans le style réaliste de la représentation. Mais la totalité de l'âme se manifeste aussi de manière différente dans son action : ils étaient tous à la fois peintres, sculpteurs et architectes. Lionardo a atteint le sommet de la polyvalence, l'une des figures les plus universelles de l'histoire de l'esprit humain, un pionnier de la recherche scientifique, un inventeur technique, un ingénieur, un architecte et un sculpteur, et a créé l'une des plus grandes œuvres de l'art religieux avec sa Cène. L'« Uomo universale » représentait, de manière significative, l'idéal humain de toute la Renaissance.
Au XIXe siècle, à l'époque du Risorgimento, l'italianité connut une nouvelle fois un développement créatif riche et imposant, maintenant davantage nuancé vers l'élément de l'âme de la conscience. Et dans une figure d'artiste comme Verdi, toutes ses dons caractéristiques se manifestèrent de nouveau de la plus éclatante manière : dans la beauté plastique de ses mélodies d'arias, dans la vérité et l'intimité de leur expression d'âme, dans la caractérisation individualisante des personnages dramatiques. Il est aussi révélateur qu'il ait puisé les sujets de deux de ses opéras les plus marquants, Nabucco et Aida, dans le monde de l'âme de sensation de Babylone et de l'Égypte et qu'il se soit confronté, dans les œuvres les plus matures de sa vieillesse, Othello, (le roi Lear, qui n'a pas été maîtrisé) et Falstaff, au monde de l'âme de la conscience de Shakespeare.

132

Le caractère national espagnol manque de cet effet équilibrant de l'âme de la raison analytique. Par conséquent, les pôles de l'âme de sensation et de l'âme de conscience se manifestent plus nettement chez lui et entrent parfois en contradiction l'un avec l'autre. La dernière, en s'enfonçant davantage dans le monde physique, confère à l'essence espagnole une plus grande sobriété et rudesse, la première élève sa tendance à la religiosité vers le mysticisme et le fanatisme religieux. Comme ce contraste se reflète aussi dans le rapport entre les deux langues, Madariaga décrit de manière spirituelle

dans son «Portrait de l'Europe» (p. 97 et suivantes) déjà cité:
«Le mot espagnol laisse souvent tomber comme superflu quelque chose du phonétique que la langue italienne conserve. *Osservatore — observador*. L'Italien aime sa langue et goûte son bon goût, tandis que l'Espagnol lance le mot à son interlocuteur. Cela révèle une différence profonde entre les deux peuples. L'Italien est plus conscient de la vie, il cultive les subtilités de la vie mieux que l'Espagnol. Quand on l'entend, on remarque à quel point il aime parler, le claquement de la langue et le claquement des lèvres, comme si chaque mot était un met délicieux, un boccato di cardinale. De plus, l'italien est la langue la plus subtile des deux. Ses sons ont des nuances et des différences plus fines que l'oreille espagnole, qui est assez élémentaire. C'est une langue soyeuse, peut-être moins riche en images, certainement moins puissante, moins osseuse et rocheuse que l'espagnol, mais une langue qui est plus fine dans ses nuances.
Tout cela suffit à expliquer un certain sentiment de supériorité chez les Italiens, qui n'est que renforcé par le souvenir de leur ancienne soumission aux Espagnols. Cela ne signifie pas pour autant que s'est formé en Espagne un sentiment d'infériorité correspondant. Au contraire, l'Espagnol regarde avec amusement l'Italien. Il trouve l'Italien débordant et romantique et est scandalisé par son manque de sobriété. De plus, la grande similitude entre les deux langues fait facilement apparaître l'une comme une caricature de l'autre. « Parlez comme tout le monde, s'il vous plaît » — c'est ce que le plus volontiers se diraient l'Espagnol et l'Italien s'ils pouvaient se parler. Pire encore : l'italien est la langue de l'opéra, et cette réalité a des conséquences désastreuses pour le prestige de l'Italie en Espagne. Pourquoi en Espagne et nulle part ailleurs ? Parce que la similitude entre les deux langues est telle que pour un Espagnol moyen, l'italien sonne presque comme une sorte d'espagnol falsifié, qui est seulement parlé sur la scéne,

133

quand on porte une perruque et un poignard en tôle et qu'on doit faire tous les gestes pour tuer les méchants de la pièce, mais bien sûr : *tutto convenzionnale*. En bref, pour l'Espagnol, l'Italien ne sonne pas vrai. C'est pourquoi, tout ce qu'un Italien dit à un Espagnol ressemble à un texte de théâtre qui ne devrait pas être vrai et qui est prononcé seulement pour le plaisir du public.
L'accentuation plus prononcée de l'élément de l'âme de la conscience dans le caractère espagnol s'est exprimée dans l'histoire de l'Espagne en faisant de ce pays, au début de l'époque moderne, l'État le plus puissant d'Europe et le plus grand empire colonial. Cependant, à part la conversion des Indiens au catholicisme, il a presque uniquement utilisé ce dernier pour dépouiller les pays conquis de leur richesse en or et en argent et pour exploiter leurs autres richesses naturelles. Ainsi, il n'a pas réussi à maintenir ses possessions outre-mer, tout comme il a perdu sa domination sur les Pays-Bas en Europe au XVIe siècle en raison de la répression fanatique et impitoyable du protestantisme. Dans le conflit avec les Hollandais et les Britanniques (Armada), ces représentants beaucoup plus purs de l'âme de la conscience, sa position de pouvoir a été transférée à ces derniers.
La formation de l'âme sensible, tout aussi unilatérale, a peut-être été vécue de manière plus extrême en Espagne dans la mystique de Jean de la Croix, de Thérèse d'Avila, qui se caractérise particulièrement par un épanouissement dans les plaisirs d'une sensualité sublimée, tournée vers l'intérieur et axée sur des contenus religieux.
Mais nous rencontrons aussi cette dualité de mondes spirituels dans de nombreux autres aspects de la vie espagnole. Dans la peinture espagnole, par exemple, dans la

contradiction entre l'art du portrait de Valesquez, qui repose sur une observation extrêmement objective et sobre, et les contours flous dans l'encens et la brume des images de madones de Murillo. Une représentation poétique unique, bien que modifiée par les conditions historiques, a été trouvée par les « deux âmes » dans la poitrine de l'Espagnol dans le couple de personnages immortels Don Quichotte, qui, sur son maigre destrier, se lance dans ses aventures chevaleresques et amoureuses. suivi de son serviteur Sancho Panza, qui ne recherche que les plaisirs sensuels, dans le roman de Cervantès.
Nous faisons toujours de nouveau l'expérience d'une autre incarnation dans le jeu national espagnol de la corrida. Qu'il soit lié par son origine à des coutumes cultuelles qui remontent à des époques qui remontent à la culture de l'âme sensible primitive, qui était astrologiquement connue sous le signe du «Taureau», il est en tout cas caractéristique qu'il

est premier devenu une sorte de culte nationale que récemment, à l'âge mûr de l'espagnolité. Et l'impression ne peut être niée, comme si l'Espagnol avait un besoin insatiable de représenter à nouveau son propre double aspect de l'âme dans le taureau ardent, excité par le tissu rouge à une rage aveugle, et dans le torero qui lui enfonce avec sang-froid l'acier pointu exactement à l'endroit approprié dans le cou. — Enfin, cela se reflète aussi d'une autre manière dans une figure nationalement espagnole comme Don Juan. Car ce qui le caractérise, ce n'est pas seulement la sensualité torride avec laquelle il courtise les femmes, mais aussi la froideur glaciale avec laquelle, après leur avoir ravi leur innocence et leur honneur, il les rejette ou les repousse.
Lorsqu'on parle de l'Espagne, on doit aussi mentionner le fait qu'elle forme avec la péninsule balkanique orientale le couple de cornes de la forme de croissant géographique, par lequel la religion du croissant, l'islam, est entrée en Europe. Bien qu'il n'ait envahi l'Est avec les Turcs que plus tard, il s'est déjà établi à l'Ouest au 1er siècle par ses porteurs originaux, les Arabes. Et sous la domination qu'ils ont exercée pendant des siècles sur la plus grande partie de l'Espagne, une floraison de la culture arabe s'est développée ici, dont les créations artistiques et les œuvres d'esprit comptent parmi les plus grandes de ce que l'arabisme islamique a produit. Les monuments architecturaux de Grenade et Cordoue témoignent encore aujourd'hui de la grandeur de la culture arabe de l'époque. L'université de Cordoue était, au début du deuxième millénaire chrétien, l'un des plus importants centres spirituels d'Europe. C'est là qu'il a vécu et travaillé au 12e siècle le plus célèbre philosophe arabe et principal représentant de l'aristotélisme arabe du siècle : Averroès. C'est là que vécut, à la même époque, le plus grand érudit juif du Moyen Âge : Maimonide, — comme d'ailleurs de nombreux membres de sa communauté, en partie en tant que croyants volontaires, en partie en tant que croyants forcés de l'islam, qui furent des contributeurs essentiels à cette culture arabe. Outre la philosophie, la médecine et les mathématiques étaient principalement enseignées dans les universités arabes ; et des étudiants de toute l'Europe s'y rendaient pour étudier. L'originalité de l'arabisme réside dans la forme qu'il a adoptée en intégrant la spiritualité grecque et persano-orientale, à savoir qu'il présente la même polarité entre le monde de l'âme des sensations et celui de la conscience, sans un point d'équilibre, que nous avons trouvée, avec une nuance légèrement différente, dans l'essence espagnole. La première se manifeste dans l'opulente imagination sensuelle que l'arabisme déploie jusqu'à sa théologie et sa mystique, mais aussi dans le fait que sa

philosophie ne reconnaît pas à l'humain une pensée individuelle (et donc nie aussi son immortalité personnelle), mais pose une raison universelle unique qui, pour ainsi dire, n'éclaire que les âmes individuelles humaines. Cette dernière se manifeste dans la recherche fortement orientée vers ce qui est de science de la nature, voire même le mécanique, par lequel l'arabisme a exercé une influence si variée, en particulier dans les champs mathématiques, astronomiques et médicaux, sur le développement des sciences modernes. Et ainsi, certains traits de la culture espagnole mauresque d'autrefois, bien que non déterminants, ont pu contribuer à la configuration du caractère national espagnol.
L'arabisme a agi par l'intermédiaire de l'Espagne en tant que médiateur pour l'Europe, non seulement en ce qui concerne l'héritage spirituel aristotélicien-grec, mais aussi en ce qui concerne les anciennes traditions spirituelles issues de la culture orientale de l'âme sensible orientée vers l'astrologie. Wolfram von Eschenbach a ainsi désigné le Provençal Kyot comme la principale source de sa représentation de la légende du Graal, dont le chemin vers l'origine de cette source mène de l'Espagne mauresque jusqu'à l'Orient. Dans le neuvième chant de son «Parzival», il est dit ce qui suit sur l'origine de la légende du Graal :

Dans la poussière de Tolède,
Kyot trouve , le maître bien connu,
La saga en écriture païenne rugueuse*,
Qui ici rencontre la source des légendes.
Les lettres A B C des écritures bouclée
Il doit étudier avec diligence,
Et en plus la nécromancie ;
Quand même il ne l'aurait, sans baptême, jamais
Exploré, il serait encore inconnu aujourd'hui.
Car jamais raison analytique païenne
Annoncer la gloire du Graal
Et dévoiler entièrement son secret.
Un géant — il s'appelait Flegetanis —,
Que l'on prisais pour son riche savoir,
Choisi de la lignée de Salomon,
Né de la tribu d'Israël

* en caractères arabes.

Dans le temps jadis, avant que nous protège
Le baptême fut célébré avant que diable s'y oppose
Un sage connaisseur de la nature -
Qui prédit la première trace du Graal.

Un païen du côté de son père,
Qui vouait l'adoration à un veau
Et qui implorait comme Dieu...
La bouche de Flegetanis, le païen
Avec sagesse et certitude, il annonçait
La chute et la course des étoiles,
Quand chacun remonte à la surface, Quand chacun monte et descend
Et quand il accomplit son parcours.

Le cycle des astres montre
Où le parcours de l'humain tend.
Flegetanis, le païen, regarda,
Ce qu'il confiait timidement,
De la lumière et de la course des étoiles
Un profond mystère et il le révéla :
Il y a un objet appelé le Graal.
Il parla ainsi, car il trouva le nom
Ecrit clairement dans les étoiles…

136

France

Comme les caractères nationaux des Italiens et de l'hispanité sont liés aux premières hautes cultures historiques de l'orient, ainsi celui de la francité présente un rapport interne avec *l'Antiquité gréco-romaine*. *L'âmité de raison synthétique et tranquille/de cœur* lui donne son empreinte. Cette survivance de l'Antiquité méditerranéenne dans la francité s'extériorise dans de nombreux traits de la culture et de l'histoire d'État françaises. Tout d'abord une fois dans ce que *la vie d'État* en tant que telle ne joue un rôle aussi important dans aucun des peuples modernes/récents qu'en France. Ce rôle dominant tout avait déjà pour conséquence au XVIe siècle que le juriste d'état français Jean Bodin a proclamé et justifié/fondé le principe de la souveraineté absolue de l'État. En ce que celui-ci a alors aussi

137

été repris par les autres États plus récents, a conduit à cette toute-puissance de l'État et à l'expansion hypertrophique de ses compétences, qui caractérise l'histoire moderne et qui, de manière significative, fait obstacle aux tentatives de notre siècle de restreindre les droits de souveraineté des États individuels au profit d'organisations supranationales, et ce, de manière descriptive de côté français, pose tout de suite pour l'instant des obstacles presque insurmontables dans le chemin. Le français, comme la langue qui donc à l'état s'élevant à l'autoritarisme absolu, est donc devenue la langue internationale de la diplomatie. Le rapport cité se atteste plus loin de ce que, comme pour les Grecs et encore plus pour les Romains, l'humain était identique au citoyen d'État (civis romanus), ainsi en France, au cours de l'histoire moderne, le *citoyen* est devenu le type national français. Il est d'abord (en tant que *bourgeois*) le type de l'humain moyen, caractérisé par un certain niveau d'instruction spirituelle-littéraire, d'honnêteté et de droiture, tout comme un certain niveau de prospérité économique, en bref : le représentant de la classe moyenne. Tandis qu'il est par exemple un type apolitique en Allemagne et qu'il le soit resté jusqu'à aujourd'hui, en France, il signifie (comme *citoyen*) en même temps un type *politique*, notamment le porteur de l'État représentant la nation dans son ensemble. Et ainsi c'était donc seulement la conséquence logique de tout cela qu'il s'emparait du pouvoir de l'État français au sommet de l'histoire française : dans la grande Révolution, et, en éliminant l'ancienne hiérarchie des classes, il transformait *tous* les Français en *citoyens*. L'abbé Sieyès identifie quand même déjà, au début de la Révolution, dans son célèbre tract, le tiers état, c'est-à-dire la bourgeoisie/citoyenneté, avec la nation.
Dans une forme plus générale, ce même principe fondamental se manifeste dans l'importance cruciale qui revient à la « société » en France. Le Français, aussi individualiste qu'il aimerait se comporter, se sent quand même en première ligne comme

membre de la « *société* ». C'est pourquoi la France est devenue au XIXe siècle le berceau de la sociologie, la science de la société (Saint-Simon, Auguste Comte). Et ce que signifie le roman d'éducation pour la littérature allemande, c'est le roman de mœurs et de société pour la littérature française (Balzac, Zola, entre autres).
Tout cela est immédiatement lié au caractère décisif que l'idéal a gagné pour le monde français/la francité, dont la réalisation avait, d'une certaine manière, déjà abouti à la dissolution de l'État gréco-romain : l'idéal de *l'égalité devant la loi/en droit*. Car, parmi les trois slogans/paroles de la Révolution : Liberté, Égalité, Fraternité, c'est sans aucun doute le médian qui a joué le rôle le plus important.

138

Oui, on à la permission d'affirmer que l'idéal d'égalité n'a jamais été proclamé avec un tel pathos et trouvé un écho aussi important que pendant la Révolution française.
Avec l'idéal mentionné précédemment est en même temps aussi déjà présenté un autre aspect dans lequel la Francité se présente comme l'héritière, en particulier de la Rome antique : son *talent juridique* unique parmi les peuples de l'Europe moderne. Ce qui est juste et équitable est ce qu'il estime le plus. Comme tout Italien et tout Espagnol porte en lui une inclination pour le sacerdoce, tout Français porte en lui une inclination pour le droit, pour la défense/l'avocat. Tandis que dans le nord de la France, le droit coutumier germano-franc a perduré jusqu'à la fin du Moyen Âge, dans les parties restantes du pays, le droit romain, en même temps que le canonique, était déjà en vigueur depuis le XIIe siècle (donc environ 250 ans plus tôt qu'en Allemagne). Depuis lors, Paris fût le principal lieu de soins pour les deux. La codification du droit a commencé sous François Ier et s'est achevée pour l'essentiel sous Napoléon avec le Code civil. Avec ce dernier corpus de lois, la France a offert à la communauté internationale un équivalent du Corpus juris Justinians, en s'inspirant de son esprit. Car il a acquis la même importance que le premier pour le monde ancien. Il est resté valable jusqu'à aujourd'hui non seulement dans tous les pays romans d'Europe, mais aussi dans toute l'Amérique latine ; il a aussi exercé une grande influence sur le développement moderne du droit allemand. La faculté de droit de Paris compte encore aujourd'hui le plus grand nombre d'étudiants étrangers du monde entier, tout comme aussi la science du droit des peuples/international de la France a prétendu jusqu'à actuellement à la position dirigeante.
L'État français est strictement centralisé et, depuis la création des différentes académies par Richelieu et Colbert, est devenu de plus en plus le gestionnaire de la vie spirituelle de la nation. La grande révolution a finalement entraîné la nationalisation de l'enseignement et même celle de l'Église catholique, qui a toutefois été annulée un siècle plus tard. Tout cela correspond à ce que Paris forme le centre politique et spirituel de la France dans une mesure que l'on ne retrouve dans aucune capitale d'un quelque autre pays européen. Et comme l'État représente vers l'intérieur la puissance déterminante en France, ainsi y réside aussi la tendance à jouer un rôle prépondérant/donnant le ton vers dehors, c'est-à-dire dans le cercle des nations européennes, oui à conquérir une position dominante. Depuis que la Francité est entrée dans l'âge de sa maturité vers 1600, cette tendance est restée la constante de sa politique étrangère à travers les époques de Richelieu, Louis XIV, les deux empires, après les deux guerres mondiales de notre siècle jusqu'à aujourd'hui.

139

Elle a contribué de manière significative au grand nombre de guerres qui ont été me-

nées en Europe depuis lors et a laissé la francité devenir la nation la plus belliqueuse parmi les peuples européens modernes. Louis XIV a été le premier à introduire des armées permanentes casernées et à uniformiser l'armée le militaire. Les désignations pour les grades/charges militaires, les unités et les catégories d'armes sont toutes d'origine française. Pendant la grande Révolution, le principe du service militaire national général a aussi été tout d'abord proclamé en France, et réalisé, qui a depuis remplacé le système antérieur des mercenaires dans la plupart des autres États européens. La quête de renommée guerrière (gloire) est justement ainsi caractéristique pour les Français comme il fût pour les Romains de l'Antiquité. Et ainsi, l'Arc de Triomphe de Paris, qui était destiné à glorifier les victoires de Napoléon, le plus grand héros de guerre français, forme un pendant équivalent aux arcs de triomphe que les empereurs romains s'étaient jadis laissé ériger. Napoléon prend dans l'histoire française une place comparable, à certains égards, à celle de César dans la romaine. Tout comme celui-ci a transformé la République romaine en Empire, celui-là a transformé la République française, à peine née, en un Empire. L'intention qu'il poursuivait avec cette fondation était de rétablir le Saint-Empire romain germanique, qui, pour autant qu'il avait été une telle « nation allemande », justement ainsi avait sombré à cela d'être frappé à mort sous ses coups militaires, de nouveau ériger/remettre debout en tant que telle « nation française » et de l'étendre sur l'Europe, comme autrefois le monde antique était uni dans l'Empire romain païen. C'est ainsi qu'il conféra à son fils, dès sa naissance, le titre de « roi de Rome ». Mais aussi déjà le « consulat », qui précéda son empire, les légions et leurs étendards étaient calqués sur les modèles de la Rome antique.

Passons maintenant à la vie spirituelle de la France, elle se caractérise par une domination unique de la raison/ratio, la raison analytique. Déjà au Moyen Âge, l'université de Paris était, pendant des siècles, le lieu central de la philosophie scolastique, qui se mouvait dans la mesure la plus éminente dans l'élément des distinctions intellectuelles/à mesure de raison, des argumentations, des déductions. Le père de la philosophie moderne, Descartes, qui était en même temps un mathématicien éminent et qui cherchait à fonder et à construire la philosophie sur le modèle des mathématiques, fût en même temps le fondateur du rationalisme philosophique. Seule la connaissance qui est à saisir de manière « claire et distincte » comme les concepts mathématiques devrait pouvoir valoir comme connaissance. Les perceptions sensorielles lui semblaient être purement sombres et

confuses représentations et par cela no appropriées pour former la base de la connaissance. Mais comme la raison purement analytique et logiquement argumentative ne suffit pas pour pénétrer dans "l'essence" des choses, c'est-à-dire du monde, le rationalisme en France est presque toujours associé à un manque de confiance dans les capacités de la raison, ce dont résulte généralement un scepticisme philosophique. Chez Descartes déjà, ce manque de confiance se fait valoir en ce qu'il ne trouve pas le pont entre la conscience de soi humaine au monde par les propres forces de connaissance de la première, mais seulement par le biais/détour par Dieu, qui seul garantit la vérité des concepts humains. Là où une telle foi en Dieu disparaît, la philosophie à mesure de raison analytique se transforme généralement en athéisme et matérialisme ouverts, comme cela a été le cas pour la plupart des représentants du courant des Lumières du XVIIIe siècle. Là où la raison analytique s'élevait à une toute-puissance absolue, le combat contre la foi révélée de la religion devait donc s'enflammer, comme il fut mené en particulier par Voltaire. Et cela désigne seulement le point culminant vers lequel toute cette évolution a tendu, lorsque finalement la Révolution française a remplacé la religion révélée du christianisme par le culte de la raison synthétique (plus précisément : de la raison analytique) comme le « plus haut être ». Ici aussi de nouveau un équivalent moderne de l'Antiquité, qui avait saisi le divin comme Logos ou comme « Nus » (Anaxagore), c'est-à-dire comme une raison analytique universelle/ des mondes imprégnant le monde.

Avec cet élément de raison analytique, le caractère du peuple français — et c'est ce qui rend d'abord ce tableau complet — se trouve entièrement fusionné avec celui de *la sensibilité/puissance d'âme tranquille/de cœur*. Cela se révèle/manifeste dans le charme particulier qui caractérise tout ce qui est français, dans le sens pour la forme, de la parure, de la décoration que révèlent toutes les manifestations de la vie française, dans la sensibilité de la francité pour son prestige, non enfin dans le rôle particulier que joue l'amour, mieux dit *l'amour*, dans la vie française, bref — ainsi pourrait-on dire résumant — : dans les caractéristiques de sorte féminines que ce caractère national présente. Et ceux-ci sont si marquants que dans la caricature politique, la France apparaît aux côtés de l'anglais John Bull et de l'allemand Michel comme Marianne, coiffée du bonnet phrygien/jacobin. On supporte donc quand même aussi les extravagances politiques temporaires de la France, comme les caprices changeants d'une femme ! Et ainsi, aux traits masculins, voire martiens, qui se manifestent dans les faits mentionnés précédemment, s'ajoutent, dans ceux qui doivent être mis en évidence maintenant, des traits féminins, vénusiens. Il convient de noter que l'endroit où sera construite plus tard l'une des plus vénérées cathédrales

de France, à Chartres, se trouvait avant l'ère chrétienne un centre cultuel celtique dédié à la Virgo paritura, - la Vierge qui va enfanter. Il est permis de continuer à rappeler l'importance considérable du culte marial pratiqué en France au Moyen Âge, dont témoignent encore aujourd'hui les nombreuses cathédrales consacrées à Notre-Dame, notamment celle de Paris. La culture des troubadours dans le sud de la France, dont la poésie des troubadours s'est aussi répandu en Italie et en Allemagne, s'inscrit aussi dans ce contexte. À cette époque, les cours d'amour y étaient en plein essor, où le service de l'amour courtois était cultivé sous sa forme la plus noble et la plus délicate. Ainsi alors cependant à mentionner ici la jeune fille d'Orléans, Jeanne d'Arc, qui n'est pas devenue sans raison la sainte patronne de la France. En effet, ce qui est significatif et révélateur, ce n'est pas seulement qu'il s'agissait d'une jeune fille à qui la France doit sa survie dans une situation où son existence en tant qu'État était menacée de disparition en raison d'une longue et malheureuse guerre, et ce, grâce à des actes miraculeux issus de sources de force irrationnelles, incompréhensibles par la raison analytique, mais seulement perceptibles par une âme tranquille croyante ; mais aussi que ces actes miraculeux étaient des actes de guerre, grâce auxquels cette jeune fille, comme le dieu de la guerre lui-même, a joué un rôle décisif dans l'histoire. Et ainsi, cette figure incarne de manière étrange, oui de sorte particulière,, une symbolisation les deux côtés du caractère de peuple français.

Dans une forme qui appartient déjà à la pleine décadence du service de l'amour d'autrefois, la part de la composante féminine au caractère de peuple apparaît dans ce que, dans le temps de déclin/d'échéance du pouvoir royal/de la royauté, la France est gouvernée/régie par les maîtresses de ses régnants. Et enfin, également sous une forme problématique, cet élément se fait valoir à nouveau en temps plus récent dans le miracle de Lourdes, qui est également lié à une fille à qui est apparue la « Dame » ; de nouveau pleinement irrationnel, ne faisant appel qu'à la foi, ce miracle est désigné/décrit par ses propagandistes/propagateurs comme la source des guérisons miraculeuses qui ont fait de Lourdes le plus grand lieu de pèlerinage du pays.

Les deux éléments mentionnés ne forment pas quelque peu dans l'essence française une polarité qui se transforme parfois en opposition, comme celle que nous avons considérée pour le caractère national espagnol et, d'une manière un peu différente, pour le caractère national italien ; ils sont plutôt, comme déjà mentionné, les deux côtés d'un tout absolument uniforme. Comment donc absolument l'essence de la France semble par soi-même le plus souvent comme un tout reposant en soi, se suffisant à soi-même. Ce reposant en soi équilibré a

142

son reflet/image-miroir dans le territoire colonisé par la francité. Comme ses frontières se rapprochent donc aussi le plus de la forme circulaire qui est en soi immobile, ainsi le montre aussi (peut-être à l'exception de la Russie) plus que tous les pays d'Europe la plus grande variété d'opposés en équilibre harmonieux : climat du nord et du sud, caractère côtier et continental, plaines, montagnes moyennes et hautes. Une opposition qui génère du mouvement et des confrontations n'entre dans cet équilibre en soi que par cet élément auquel, en tant que peuple moderne, la France a également sa part : celui de l'âme de la conscience. Car, tout comme dans la musique, deux notes voisines produisent tout de suite la dissonance de la seconde, il existe une « dissonance » excitante, difficile à supporter, entre les éléments immédiatement « voisins » de l'âme de la raison analytique et l'âme de la conscience.

Cette dissonance s'est manifestée dans l'histoire française lors de la guerre de Cent Ans, où la France a failli être dépouillée de son existence étatique par l'Angleterre, qui, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, représente le représentant le plus pur de l'âme de la conscience, et n'a été sauvée de sa disparition/perte que par l'apparition miraculeuse de la Vierge d'Orléans. Cette dissonance s'est manifestée une seconde fois à l'époque de la Révolution et de Napoléon. Les Lumières française du XVIIIe siècle se tenaient donc entièrement sous l'influence anglaise. Les idées de Voltaire, Rousseau comme aussi Montesquieu, qui ont déterminé la Révolution, provenaient d'Angleterre. La Révolution elle-même était une tentative d'amener les impulsions de l'âme de la conscience à percer à l'intérieur de la francité. La première constitution révolutionnaire de 1791 était celle d'une monarchie constitutionnelle sur le modèle anglais. Mais la France s'avéra comme sol inapproprié pour cette forme d'état. C'est pourquoi la Révolution a dû échouer et finalement se transformer en dictature de Napoléon, d'abord sous la forme du Consulat, alors comme l'Empire, qui a restauré, sous une autre forme, l'absolutisme de la monarchie/royauté française antérieure. Mais cette période de sommet de l'histoire française coïncidait en même temps avec sa deuxième confrontation guerrière décisive avec l'Angleterre. Car c'est elle qui a été le fil conducteur/rouge de toutes les guerres de Napoléon. Cette fois, la France n'allait pas perdre son existence en tant qu'État, mais son empire colonial américain et pour toujours sa suprématie sur l'Europe. Trafalgar signifia la fin de sa puissance sur mers, Sainte-Hélène celle des rêves de domination continentale de Napoléon.
Enfin, de nos jours, nous l'avons vécu comment de Gaulle a été celui, qui, à

l'Angleterre, a claqué la porte devant le nez pour l'entrée dans la communauté économique européenne, parce qu'il entreprend une fois de plus, à une époque qui exige autre chose que des rivalités de pouvoir entre les nations européennes, la tentative anachronique de dominer politiquement l'Europe.
Sur la dissonance qui règne entre les éléments d'âme représentés par la francité et la britannicité indique aussi Madariaga dans son livre déjà cité à plusieurs reprises (p. 129 et suiv.) : « À quel point la France et l'Angleterre vivent-elles éloignées proche l'une de l'autre ! Les Français et les Anglais, peut-être plus proches et plus éloignés que tous les autres couples de peuples européens, sont à la fois d'intimes amis et d'âpres adversaires, différents et semblables, toujours désireux de se comprendre, et pourtant toujours en conflit ... L'opposition reposant profondément exclut presque toute entente durable, parce que manque la possibilité de compréhension mutuelle. L'empirisme inguérissable de l'Anglais et le rationalisme tout aussi inguérissable du Français sont des positions préformées qui semblent si inconciliables qu'elles leur rendent presque impossible de se comprendre, voire même de se garder de se soupçonner mutuellement. En ce qui concerne le caractère, les Français et les Anglais commencent donc par un paradoxe qui semble les prédestiner dès le départ à l'opposition, sinon à l'hostilité ...»

7 La culture britannique et la culture germanique /Britannité et allemanité

Angleterre

Les remarques finales du chapitre précédent ont déjà amorcé la transition vers le peuple qui sera le premier à être abordé dans la suite de notre réflexion sur des peuples romans aux germaniques : la britannité. Cet ordre se justifie aussi par le fait que la culture britannique se présente comme un pont entre la culture romane et la culture germanique, pour autant que sa langue se compose à parts égales de racines romanes et germaniques. Nous avons déjà évoqué précédemment la caractéristique essentielle de la britannité en la qualifiant de représentante la plus pure de l'*âme consciente* parmi les peuples européens. La tâche des explications suivantes consistera donc à montrer cette caractéristique dans ses différentes manifestations. Nous avons déjà tellement insisté, notamment dans le troisième chapitre, sur les caractéristiques du peuple britannique qui illustrent sa nature d'âme consciente, que nous nous limiterons essentiellement, pour ne pas nous répéter, à mettre en évidence le rapport entre le caractère du peuple et l'époque historique qui prévaut dans le cas de la britannité.
Quelques remarques seulement seront faites au préalable sur la britannité en tant que peuple de l'âme consciente, qui s'ajoutent à ce qui a été dit au début du chapitre précédent sur les caractéristiques générales de l'âme consciente. Si nous avons dit là que les forces de celle-ci naissent du fait que le je plonge dans le *corps physique* et l'élabore à partir d'elles, et qu'elles se caractérisent par l'importance centrale que revêt *l'expérience sensorielle* pour la vie psychique humaine, l'un des premiers signes distinctifs de la britannité réside dans ce que Madariaga (dans les phrases citées) appelle « *l'empirisme* incurable de l'Anglais ». En effet, aucun autre peuple européen ne montre un talent aussi grand pour l'observation sensorielle que l'anglais. Il convient toutefois de distinguer cela de ce qui a été dit dans le dernier chapitre sur

la prédisposition particulière des Italiens et des Espagnols à vivre dans le monde des sens. Il s'agit certes du même domaine, et donc d'une sphère commune aux deux groupes de peuples. La différence réside toutefois dans le fait que les Méditerranéens apprécient les *sensations sensorielles en tant que telles* et les accompagnent vivement de sympathie ou d'antipathie, tandis que les Anglais concentrent toute leur attention sur le *contenu* de la perception sensorielle, c'est-à-dire sur les *faits* (facts), et les constatent avec la plus grande sobriété, sans implication émotionnelle et avec détachement. Les uns vivent davantage dans la *sensation* des sens, les autres davantage dans *l'observation* des sens. Depuis Bacon, en passant par Locke et Hume, jusqu'à Spencer et Mill, la philosophie anglaise a obstinément désigné l'expérience sensorielle (sensation) comme la source exclusive de toute notre connaissance et a considéré nos concepts soit comme de simples reflets intérieurs (reflections) des perceptions sensorielles (Locke), soit comme l'expression de réactions habituelles à ces dernières (Hume). Et à la doctrine de Descartes et Leibniz sur les « idées innées » de l'âme, Locke opposait l'affirmation selon laquelle l'âme venait au monde comme une « table rase » qui n'était écrite que par les impressions sensorielles. Rudolf Steiner a un jour qualifié la philosophie anglaise typique de conception du monde marquée par un simple « point de vue de spectateur ». Son ouverture illimitée à toute la richesse des faits sensoriels du monde, l'Anglais l'a toujours documenté par son goût pour les voyages à travers le globe et le fait que, à une époque où les moyens de communication de masse modernes n'existaient pas encore, la littérature anglaise possédait la plus grande richesse en récits de voyage. À l'observation des

faits s'ajoute la collection d'objets, ce qui a permis au British Museum de Londres de constituer la collection la plus complète d'Europe de documents culturels de toutes les époques et de tous les peuples. Mais la langue anglaise témoigne aussi de cette aptitude des Britanniques à appréhender les réalités du monde physique, puisqu'elle possède la plus grande richesse lexicale de toutes les langues européennes ! Oui, même la grandeur du plus grand dramaturge de tous les temps, Shakespeare, est en partie due à cette disposition des Britanniques à adopter un simple « point de vue de spectateur ». Citons à nouveau une déclaration de Rudolf Steiner, certes plus détaillée, tirée d'un essai intitulé « Auch ein Shakespeare-Geheimnis » (Aussi un secret de Shakespeare, 1898), dans lequel il explore les causes de l'influence omniprésente et inaltérable des drames de Shakespeare à travers les siècles*:

* Recueil d'essais sur la dramaturgie de 1889 à 1900.

« Pour Goethe, le monde est l'expression d'êtres fondamentaux typiques ; pour Schiller, celui d'un ordre moral ; pour Ibsen, celui d'un ordre purement naturel ; pour Maeterlinck, celui d'un lien/pendant spirituel et mystérieux entre les choses. Qu'est-il pour Shakespeare ?

Je crois que le mot le plus approprié pour exprimer la vision du monde de Shakespeare est celui-ci : pour lui, le monde est un spectacle. Il considère toutes choses, de par leur nature, sous l'angle d'un certain effet théâtral. Qu'elles reflètent des formes fondamentales typiques, qu'elles pendent ensemble moralement, qu'elles expriment quelque chose de mystérieux, cela lui est indifférent. Il se demande : qu'y a-t-il en elles qui, lorsque nous les regardons, satisfait notre besoin de pure contemplation, d'observation innocente ? S'il estime que c'est en observant ce qui est typique chez un être humain que notre curiosité est la plus satisfaite, il se concentre alors sur ce qui est typique. S'il estime que la contemplation innocente est la plus satisfaite lorsque le mystère lui est offert, il met celui-ci au premier plan. Mais la curiosité est le plaisir le plus répandu, le plus général. Celui qui y répond aura le plus grand public. Celui qui se concentre sur un seul aspect ne peut compter que sur l'approbation des personnes dont les sentiments fondamentaux sont également/dans le même cas orientés vers cet aspect. Seule l'âme d'une minorité de personnes est ainsi orientée vers un seul aspect, même si cette minorité est précisément la meilleure, celle qui est capable de puiser dans le monde ce qu'il a de plus profond... Chaque être humain est sensible à toutes les formes de pensée et de sentiment. Même le plus superficiel peut ressentir ce qui est typique, moral, mystérieux, cruel et naturel dans le monde. Mais tout cela ne le touche pas particulièrement. Il passe rapidement dessus et souhaite rapidement passer à autre chose. Ainsi, tout l'intéresse, mais rien ne le captive durablement. Une telle personne est en réalité un spectateur. Elle veut être touchée par tout, mais ne veut être complètement absorbée par rien. Mais on peut affirmer qu'il y a quelque chose de cette curiosité dans chacun, même chez ceux qui s'adonnent généralement – voire fanatiquement – à un sentiment fondamental. C'est à cette disposition générale du caractère humain que l'on doit le large impact de la dramaturgie shakespearienne. Parce qu'il n'est pas unilatéral, il agit de manière universelle. Je ne voudrais pas que mes propos soient interprétés comme si je reprochais à Shakespeare une certaine superficialité. Il pénètre toutes les partialités avec une intuition géniale, mais il ne s'engage dans aucune partialité. Il passe d'un caractère à l'autre. Il est acteur dans toute son essence et c'est pourquoi il est aussi le dramaturge le plus ef-

ficace. »

147

Cette caractéristique de Steiner est d'ailleurs confirmée par Shakespeare lui-même dans le célèbre passage de « Comme il vous plaira » (acte II, scène 7), où il fait dire à l'un de ses personnages que la vie humaine est en soi une pièce de théâtre, dans des images qui sont elles-mêmes tout à fait inspirées par l'esprit des acteurs et des spectateurs :

> « Le monde entier est une scène
> Et tous les hommes et toutes les femmes purs acteurs.
> Ils entrent en scène et en sortent,
> Au cours de sa vie, chacun joue plusieurs rôles,
> À travers sept actes. D'abord l'enfant,
> Qui pleure et gazouille dans les bras de sa nourrice ;
> Le garçon pleurnichard, qui, avec son baluchon
> Et le visage lisse comme un escargot, Qui se traîne à contrecœur à l'école ; puis l'amoureux,
> Qui soupire comme un poêle, avec une complainte
> Sur les sourcils de sa bien-aimée ; puis le soldat,
> Plein de jurons et barbu comme un léopard, jaloux de son honneur, prompt à se battre, cherchant dans la bouche du canon
> la bulle de savon de la gloire. Et puis le juge au ventre rond, gavé de chapon, au regard sévère et à la barbe bien taillée,
> plein de dictons sages et de sentences universelles, joue ainsi son rôle. Le sixième âge fait le pantalon maigre et chaussé de bas,
> les lunettes sur le nez, la bourse à la ceinture ; Le pantalon de jeunesse, bien conservé,
> Un monde trop grand pour les reins ratatinés ;
> La voix grave d'homme, transformée
> En voix enfantine, siffle et couine
> Dans son ton. Le dernier acte, avec lequel
> Clôt cette histoire étrangement changeante,
> Est une seconde enfance, un oubli total.
> Sans' yeux, sans dents, sans goût et sans rien. »

Comme tout dans ce monde, cette orientation de l'âme populaire britannique vers l'expérience sensorielle a aussi son revers. Celui-ci réside dans un mépris correspondant pour le monde de la pensée et de ces

148

concepts générés. Nous avons déjà mentionné ce qu'en pensaient deux des philosophes anglais les plus influents, Locke et Hume. L'Anglais éprouve une profonde aversion pour toute théorie et systématique conceptuelle, car celle-ci est, selon lui, presque indissociable du risque de violation ou de falsification des faits. Et en effet, seuls les faits issus de l'expérience sont réels pour lui. Mais cela signifie aussi que seuls les objets individuels sont réels, et non les concepts généraux. Francis Bacon a déjà combattu avec passion la domination de ces derniers, qu'il considérait comme de simples « idoles ». Il a ainsi perpétué la tradition du nominalisme, qui était déjà représentée au Moyen Âge principalement par des penseurs anglais (Guillaume d'Ockham, Duns Scotus). Lorsque l'Anglais invoque le common sense (« bon sens/sens commun »), celui-ci est quelque chose de totalement différent de la raison (ndt : en français dans le texte) française. Il ne s'agit pas d'une capacité de décomposition/démembrement conceptuel, d'argumentation logique, mais d'un instinct pour la « réalité », d'un maintien dans le domaine du réel sensible déterminé par cet instinct. Certes, pour lui aussi, la pensée a pour tâche de mettre en relation les faits empiriques, mais uniquement dans le but de les maîtriser intellectuellement, de les dominer physiquement, de les rendre utilisables dans la pratique. C'est dans cet esprit que Bacon a formulé la devise de toute la recherche scienti-

fique anglaise : « La connaissance, c'est le pouvoir ». Beaucoup plus que sur le continent, la recherche scientifique en Angleterre a toujours été liée à une branche quelconque de la vie pratique.
Cela nous amène au deuxième trait caractéristique de l'âme consciente et, en même temps, du caractère national britannique. Il réside dans le fait qu'en s'immergeant dans le corps physique, le je humain s'empare en même temps du *monde physique et matériel* dont ce corps est issu. Grâce à l'observation sensorielle et à son extension par le microscope, le télescope et l'art de l'expérimentation, cela se produit d'abord dans la *science de la nature*, qui a reçu des impulsions décisives de l'Angleterre sous forme de physique et d'astronomie par Newton, Boyle et Herschel, de chimie par Dalton, de biologie par Darwin et Huxley. Cela se produit ensuite à travers la *technique* moderne, qui a vu le jour en Angleterre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle avec l'invention de la machine à vapeur par James Watt, du métier à tisser mécanique et de la machine à filer, en bref avec la « révolution industrielle ». La construction de la première locomotive par Stephenson, qui marque la naissance du chemin de fer, s'inscrit aussi dans ce contexte. Et cela se produit en troisième lieu grâce à l'*économie industrielle et commerciale* qui, depuis cette époque, s'est répandue dans le monde entier sous la houlette de l'Angleterre,

149

a fondu les anciennes économies nationales fermées en une économie mondiale enserrant le monde et a fait de l'économie absolument la sphère déterminante de toute la vie humaine.
Tous ces éléments ont déjà été abordés précédemment, tout comme le troisième élément qui caractérise l'âme de conscience et, par conséquent, le caractère national britannique : il s'agit du fait que la *conscience de soi* atteint son plus haut degré d'intensité à travers le reflet du je dans le corps physique. Le fait que la conscience de soi, tant *nationale* qu'*individuelle*, atteigne en Angleterre un sommet, s'exprime de manière très significative dans le fait que (à part Dieu, God), les mots « English » ou « British » et « I » (je) sont les seuls à être toujours écrits avec une majuscule en anglais. Cela se manifeste supplémentaires dans le fait que *l'individualisme* et le *libéralisme* – comme déjà mentionné plus haut – constituent les impulsions fondamentales qui ont déterminé toute l'histoire anglaise, en particulier toute l'organisation de la vie politique anglaise, et ont donné naissance à la forme de gouvernement parlementaire, qui est la création la plus importante de cette dernière dans l'histoire mondiale. Un autre symptôme de cela peut aussi être vu dans le fait qu'aucune autre langue ne compte autant de mots formés par composition avec le mot « *self* » (selfcontrol, selfgovernment, selfmademan, etc.) que l'anglaise.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet ici. Ce qu'il convient toutefois de souligner ici, c'est le fait que, à travers tout ce qui vient d'être résumé et qui caractérise l'âme consciente du peuple anglais, le caractère de celui-ci ne renvoie plus, comme celui des peuples romans, à une époque révolue de l'histoire, mais *coïncide plutôt avec le caractère de notre époque*. À cet égard, la britannité est tout aussi représentative de l'époque actuelle du développement de l'âme consciente que l'étaient autrefois les Grecs et les Romains pour l'époque du développement de l'âme intellectuelle/d'entendement. C'est aussi la raison pour laquelle *l'Empire britannique* a acquis pour notre époque une importance analogue à celle que l'Empire romain avait pour l'époque révolue. Si ce dernier est devenu un véritable « empire mondial », dans la mesure où il était le plus grand en superficie qui ait jamais existé sur Terre et s'étendait sur tous les continents, cela ne fait que montrer à quel point l'humanité (dans la mesure où elle est représentée par la population européenne) s'est imposée comme maîtresse de la Terre à l'époque de l'âme consciente, bien plus qu'elle ne l'avait été à l'époque de l'âme d'entendement. Et ainsi, alors que Rome n'était que la capitale de l'empire qui portait son nom, Londres

à l'apogée de l'expansion de l'Empire britannique, était non seulement la ville la plus peuplée au monde absolument, mais aussi la véritable capitale mondiale. Et tout comme le grec et le latin étaient autrefois les « langues mondiales », l'anglais est devenu la langue mondiale de notre temps.

Mais le caractère national anglais ne contient pas en soi seulement l'élément de l'âme consciente. En effet, partout où, dans l'être humain, un élément particulier atteint son développement le plus accompli, il en résulte – puisque chaque être humain est un être complet, c'est-à-dire qu'il porte en lui tous les éléments de l'humain et les équilibre d'une certaine manière – que son opposé polaire s'exprime également sous une forme correspondante. Il en va de même dans le cas présent. Or, nous avons déjà vu, lors de notre discussion sur les peuples méridionaux, qu'il existe une relation de polarité authentique entre l'âme sensible et l'âme consciente. Et cette polarité apparaît maintenant aussi d'une certaine manière dans la culture britannique, tout de suite parce que l'âme consciente s'y manifeste avec tant de force. Si cette dernière agissait seule, elle plongerait l'être humain dans le monde purement physique, asséchant ainsi sa vie de l'âme, c'est-à-dire la livrant à un monde pour ainsi dire complètement dénudé, dépourvu de toute vie, de toute âme, au point qu'elle devrait l'étouffer. La culture britannique est tout à fait exposée au risque d'une telle désertification, comme celle qu'entraînerait par exemple une immersion totale dans une activité purement économique. Mais tout comme l'être humain doit sans cesse alterner entre l'état de veille (où il est attaché au monde physique) et le sommeil (où l'âme replonge dans un monde spirituel qui lui est apparenté), l'âme consciente de l'Anglais a besoin d'un élément opposé pour ne pas se flétrir en tant qu'être spirituel. Et cet élément, c'est justement *l'âme de sensation*. Cette dualité de moments se manifeste sous diverses formes dans la vie de la britannité.

Si nous avons évoqué plus haut son rôle décisif dans la formation de la science de la nature matérialiste moderne, il est toutefois caractéristique de la culture britannique que cette science de la naturel ne remplisse pour ainsi dire que la moitié de l'âme de ses représentants, tandis que l'autre moitié reste attachée aux croyances religieuses traditionnelles. Nous retrouvons ce phénomène — pour ne citer que les deux principaux représentants anglais de la conception matérialiste et scientifique moderne du monde — chez Newton comme chez Darwin, mais aussi chez la plupart des représentants de la philosophie typiquement anglaise. Le monde de la croyance religieuse et celui de la connaissance scientifique coexistent, pour ainsi dire, dans différentes parties de son âme,

151

aussi si leurs représentations sont contradictoires, cela ne dérange pas les Anglais ; l'une relève de la vie pratique, l'autre de la connaissance scientifique. Mais même en philosophie, qui occupe en tant que telle une position intermédiaire entre ces deux mondes de l'esprit opposés, nous constatons en Angleterre une division/scission analogue. D'un côté, il y a le courant qui va de pair avec la science de la nature et qui, depuis l'Angleterre, a eu une influence décisive sur la conception moderne du monde (de Bacon à Spencer en passant par Hobbes, Locke et Hume) ; de l'autre, celle qui s'y est opposée avec véhémence depuis le XVIIe siècle dans le cadre de l'école dite de Cambridge (dont les principaux représentants sont Henry More, B. Whichcote et R. Cudworth) et qui, de manière significative, a renouvelé le platonisme, voire intégré certains éléments de la gnose orientale. Reléguée à l'arrière-plan pendant le siècle des Lumières au XVIIIe siècle, cette tendance a reconquis au XIXe siècle une place importante dans la vie de l'esprit anglaise, notamment dans les universités, en s'appuyant largement sur la philosophie idéaliste allemande, avant tout celle de Hegel.

Mais si nous considérons maintenant l'organisation ecclésiastique à laquelle appartient la plus grande partie relative du peuple anglais, à savoir l'Église anglicane, nous savons qu'elle est, parmi toutes les Églises non soumises au pape, celle qui ressemble le plus à l'Église catholique romaine car, contrairement aux différentes formes de protestantisme, elle n'a pas été fondée à partir du mouvement de la Réforme, c'est-à-dire pour des motifs religieux, mais uniquement parce que Henri VIII n'avait pas obtenu du pape de l'époque l'autorisation de divorcer de sa première femme. Ainsi, mis à part le fait qu'elle est indépendante du pape et célèbre le culte en anglais, elle est tout à fait « catholique ». Elle est même plus proche de l'Église orthodoxe orientale que de l'Église catholique romaine dans la mesure où, pour elle aussi, ce n'est pas la dogmatique religieuse, mais le culte chrétien qui joue le rôle principal. La célébration du culte, le service religieux dominical, marque tellement le dimanche en Angleterre qu'il n'existe dans aucun autre pays d'Europe une différence aussi marquée entre le jour ouvrable, entièrement consacré aux intérêts de la vie terrestre, et le jour de repos dominical, entièrement consacré au service de la vie religieuse. Mais la dualité des aspects opposés de l'âme ne s'exprime pas seulement dans le caractère de peuple anglais, elle se manifeste aussi, par exemple, dans le fait que l'Anglais est d'une part un individualiste pur et dur, mais d'autre part tout autant un être communautaire, dans la mesure où il reste dans le cadre des traditions avec son individualisme, s'intègre dans la communauté et respecte une discipline communautaire stricte.

152

W. Schubart dit dans son livre mentionné précédemment : « Les Anglais peuvent être laissés plus libres que tous les autres peuples, car au fond, ils veulent tous la même chose. Ce sont des individualistes types. » Cela renvoie à une autre polarité : si nous avons dit plus haut que le caractère britannique coïncide avec celui de notre époque, de sorte que c'est grâce à lui que quelque chose de tout à fait nouveau, d'inédit dans notre temps, voit le jour, il existe en contrepartie un contrepoids, à savoir qu'aucun autre peuple européen n'est autant attaché à la tradition et aux coutumes que l'anglais. L'État anglais, le droit anglais reposent entièrement sur les coutumes. Nulle part ailleurs le passé historique n'est aussi vivant qu'en Angleterre. Et nulle part ailleurs, lorsqu'on quitte les villes pour se rendre à la campagne, on ne trouve autant de vestiges du Moyen Âge qu'ici. Cette même polarité apparaît finalement sous une autre forme dans le fait que l'Angleterre a certes donné naissance à la forme d'État la plus moderne, le parlementarisme, dont elle est aussi fière que de sa « démocratie », , mais qu'elle est en même temps le seul État européen à posséder encore dans sa Chambre des Lords un parlement réservé à la noblesse, ainsi qu'une royauté dont le cérémonial rappelle encore l'époque de l'ancien ordre social, qui correspondait à la culture de l'âme de sensation. On pourrait ainsi prétendre que le caractère de peuple anglais apparaît comme l'inverse de celui des deux peuples du sud de l'Europe, les Espagnols et les Italiens. Nous avons affaire aux mêmes éléments dans les deux cas. Seulement, ce qui est au premier plan chez les uns est à l'arrière-plan chez les autres, et inversement. C'est aussi la raison pour laquelle les relations entre les Britanniques et les deux peuples du sud de l'Europe sont beaucoup plus harmonieuses qu'entre ces deux peuples et les Français. Chacun trouve en quelque sorte dans l'autre un complément. Ainsi, même s'il s'agit de réalisations et d'acquis opposés, il existe entre les Britanniques et les Italiens, parce qu'il n'y a pas de rivalité de pouvoir, une relation de sympathie et d'admiration mutuelle. L'Italie a toujours été la destination touristique la plus prisée des Anglais. Et les grands combattants pour la liberté italiens du XIXe siècle (Mazzini, Garibaldi) ont trouvé en Angleterre un accueil hospitalier et l'asile. La relation entre la culture britannique et la culture espagnole est encore plus particulière, car elles ont en commun le fait que les deux pôles de l'âme, bien que de manière inverse, s'y opposent sans médiation. Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est grâce aux éléments de son âme consciente que l'espagnolité est devenu l'empire le plus puissant au début de l'ère moderne. Lorsque, après la rupture d'Henri VIII avec Rome, le catholicisme refit surface en Angleterre avec sa fille Marie la Sanglante, vint encore une fois au pouvoir,

il chercha à s'appuyer sur la puissance espagnole, et c'est ainsi que la reine d'Angleterre devint l'épouse de Philippe II d'Espagne. Sous le règne de sa successeure Élisabeth, cependant, l'ingérence de l'Angleterre dans la guerre des Pays-Bas et l'exécution de Marie Stuart provoquèrent un conflit armé entre les deux pays, et avec le naufrage de son Ar-

ment, l'exécution de Marie Stuart par Élisabeth apparaît comme un prélude à cela, et Schiller, avec une grande sensibilité, a su, dans la manière dont il a dépeint les deux personnages féminins dans son drame, nous présenter en elles l'incarnation des deux aspects opposés de l'âme dans le caractère de peuple britannique : Marie, tout entière âme sensible, Élisabeth, tout entière âme consciente.
Mais en ce qui concerne les relations entre l'Angleterre et l'Espagne, il convient, pour conclure cette description, de souligner un phénomène étrange, à la fois de contraste et de parallélisme. Au début de l'ère moderne, l'espagnolité a donné naissance à *l'ordre des jésuites*, qui apparaît comme la quintessence de l'essence espagnole tant par ses objectifs que par la manière dont il les poursuit, et qui, pendant la Contre-Réforme, a mené la lutte pour le rétablissement de la domination de l'Église catholique en tant que force centrale de celle-ci. De manière analogue, le judaïsme a donné naissance au XVIIIe siècle à *l'ordre franc-maçonnique*, qui est devenu le principal vecteur de l'idée d'un ordre social façonné par les impulsions de l'âme consciente, telle qu'elle s'est manifestée sur le continent, notamment lors de la Révolution française, mais sans pouvoir être réalisée par celle-ci. Le jésuitisme et la franc-maçonnerie, deux forces très influentes de l'histoire récente, ont longtemps été considérés comme diamétralement opposés, et pourtant ils ont aussi beaucoup en commun, ce qui s'est traduit récemment par de nombreuses doubles appartenances.

154

Allemagne

I. Esprit et âme du peuple

Passons maintenant de l'Angleterre à l'Europe centrale pour revenir sur la germanité/allemanité, dont nous avons déjà parlé en détail au chapitre cinq. À ce qui a été exposé là-bas d'un point de vue psycho-physiologique, nous devons maintenant ajouter ce qu'il y a à dire sur l'allemanité d'un aspect purement psychologique. Si nous avons dû y mettre en évidence la particularité très spéciale de cette peuplité centre européenne, qui se distingue des peuples occidentaux et orientaux, celle-ci sera éclairée sous un autre angle par ce qui va être exposé ci-après et pourra ainsi être comprise de manière plus approfondie. Nous avions souligné à cet endroit que, contrairement aux peuples d'Europe du Sud et de l'Ouest dont nous avons parlé jusqu'à présent, qui présentent tous des caractères nationaux bien définis et fortement marqués, celle de l'allemanité montre une alternance constante de devenir et de dé-devenir, c'est-à-dire qu'il se trouve dans un flux constant de transformation sans jamais parvenir à son terme. Cette différence ne s'explique pleinement que par le fait suivant. Les caractères des peuples dont nous avons parlé jusqu'à présent représentent, dans le médium de l'âme consciente, les différents stades du développement spirituel que l'humanité traverse au cours des époques historiques. En d'autres termes : les différentes formes de développement de l'âme qui apparaissent au cours de l'évolution historique lorsque le je humain traverse les trois enveloppes astrale, éthérique et physique et les transforme en partie en ce que nous avons appelé les différents appareils de réflexion. Dans l'allemanité maintenant, c'est *le je humain même* qui apparaît comme principe formateur de peuple, c'est-à-dire ce qui, en devenir et en mutations constantes, traverse toute cette série d'étapes de formes d'âme et n'aura pas encore alors atteint son terme. Car nous avons

déjà mentionné dans le chapitre susmentionné que l'évolution d'âme sera suivi d'un développement spirituel, dont l'aube commence déjà à poindre aujourd'hui. Oui, c'est même dans cette évolution spirituelle que le je atteindra le plein épanouissement/déploiement. Car, comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, il est lui-même de nature *spirituelle*. Il en résulte que, dans l'allemanité, le centre de gravité de son être ne se trouve pas dans l'âme de peuple, mais dans le noyau de celle-ci : dans l'*esprit* de peuple. Dans ce

155

caractère-je de l'identité allemande que nous devons voir la raison particulière du devenir et du dé-devenir constants qui caractérisent son essence. Mais c'est aussi en cela que réside la raison pour laquelle l'esprit de cettte peuplité n'a pas de relation décisive à ce qui est d'âme – comme c'est le cas pour les âmes des peuples occidentaux –, mais au spirituel, au *je* de ses *appartenants*. Certes, l'Allemand se tient aussi dans un rapport à son âme de peuple, mais ce dont il s'agit , décisif pour lui, c'est son rapport à l'esprit de peuple. Le premier est un rapport *naturel*, le dernier un *moral*. Cela signifie : c'est un rapport de *connaissance* et de *liberté*. Ce que cela signifie concrètement sera à montrer plus loin. Ici est tout d'abord à dire seulement autant que, des raisons mentionnées, seules les personnalités qui ont aussi trouvé un rapport avec cet esprit de peuple peuvent valoir comme les représentants à part entière de l'allemanité. Et comme, pour les mêmes raisons, celles-ci ne sont pas la masse des Allemands, mais seulement un nombre relativement restreint d'individus, il est vrai pour la germanité plus que pour tout autre peuple que son essence la plus profonde ne peut être illustrée que par des *individualités particulières*. C'est pourquoi nous mentionnerons ici, à travers les siècles, des personnalités qui, bien que différentes, peuvent être considérées comme des représentants caractéristiques de cette allemanité.

En premier lieu, nous citons Maître Eckhart, le grand mystique du XIIIe siècle. Frère religieux et disciple spirituel de Thomas d'Aquin, il partageait non seulement son estime pour la connaissance, mais allait même au-delà de son maître en essayant de saisir comme contenu d'une connaissance réelle, bien que mystiquement approfondie, ce que celui-ci ne considérait plus comme une vérité cognitive, mais seulement comme une vérité révélée de la foi. La connaissance et l'être se confondaient pour lui en Dieu qui, en tant qu'unité des deux, est à la fois un être et une raison transcendants et insaisissables, et donc « rien/néant ». Mais en se reconnaissant lui-même, il révèle son contenu, il est en même temps le monde respectivement il engendre le monde. Et lorsque, dans l'âme humaine, qui est également divine dans l'« étincelle » de son être le plus intime, son je, le monde est imprégné de sa nature cognitive/à mesure de connaissance, cela marque le point de basculement par lequel le monde est ramené/reconduit à Dieu respectivement retourne en Dieu.

En deuxième lieu, citons Martin Luther, le réformateur du XVIe siècle. Il s'inscrit dans l'histoire spirituelle d'une manière très différente de Maître Eckhart : c'est un combattant dont l'action a eu des répercussions puissantes, bouleversant même l'histoire extérieure. Mais aussi, ce qui le conduit dans la

156

lutte extérieure provient d'expériences spirituelles profondes qu'il a vécues et à travers lesquelles il a également cherché et trouvé un chemin direct et immédiat de son je vers la divinité. Et fort de la sécurité que lui ont apportée ces expériences, il affronte avec une telle intrépidité, un tel courage, tout un monde d'autorité religieuse et de pouvoir

terrestre, que celui-ci subit une défaite jusque-là se représenter.
La troisième personnalité à mentionner ici est celle qui, à l'époque du plus profond déclin de la culture de peuple allemande, dans les décennies qui suivirent la guerre de Trente Ans, fit à nouveau briller de mille feux la flamme de l'esprit allemand, mais sous une forme tout à fait différente : le philosophe Gottfried Wilhelm Leibniz. À une époque où la conception mécaniste de la nature venait d'Angleterre et où la philosophie rationaliste des Lumières émanait de France, il a élaboré dans sa monadologie une vision du monde sur laquelle l'univers semble être constitué/construit de monades, toutes formées sur le modèle de l'humain, toutefois à partir du stade du sommeil et du rêve dans le règne végétal et animal, ne s'élèvent qu'au règne humain à celui de la monade-je pleinement éveillée, telle que nous nous vivons. Chacune de ces monades porte en elle, comme dans une reproduction microcosmique, l'ensemble du macrocosme et, « sans fenêtre » comme elle est, elle tire, sans influence extérieure, tout ce qu'elle perçoit, pense, veut, de manière créative, des profondeurs de son propre être. Le fait que l'action ainsi conçue des différentes monades soit néanmoins harmonisée est dû à « l'harmonie préétablie » que la divinité a instaurée entre tous ses membres lors de la création du monde.
Si nous nous tournons maintenant vers l'apogée de la culture de l'esprit allemande, au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, nous pourrions citer un grand nombre de personnalités qui peuvent être considérées comme des représentants à part entière de l'essence allemande. Par souci de concision, nous n'en mentionnerons ici que quelques-unes. Il va sans dire que Goethe occupe ici la première place. À son sujet, nous nous contenterons de souligner comment, dans son œuvre la plus aboutie, le poème Faust, il dépeint un personnage qui, parce que la science scolastique purement rationnelle ne lui permet pas de comprendre l'« essence » des choses à laquelle il aspire de toutes les fibres de son âme, se résigne à la « magie » :

« Afin que je connaisse ce qui, au plus profond, maintient le monde,

Contemple toute la puissance agissante et les semences Et ne fouille plus dans les mots. »

Car les mots qu'il a trouvés dans le livre du voyant Nostradamus ont profondément pénétré son âme :

« Le monde des esprits n'est pas fermé,
Ton sens est fermé, ton cœur est mort,
Lève-toi, élève, sans te décourager,
Baigne ta poitrine terrestre dans l'aurore ! »

Et ainsi, « l'esprit de la terre » qu'il invoque lui accorde en effet ce qu'il décrit plus tard dans ces mots :

« Esprit sublime, tu m'as donné, tu m'as tout donné,
Ce que j'ai demandé. Tu ne m'as pas tourné
ton visage dans le feu pour rien.
Tu m'as donné la nature magnifique pour royaume,
La force de la ressentir, d'en jouir. Tu ne permets pas
Seulement une visite froide et émerveillée,
Tu m'accordes de regarder dans son sein profond
Comme dans le sein d'un ami.
Tu fais défiler devant moi la multitude des vivants
Et tu m'apprends à connaître mes frères Dans le buisson silencieux, dans l'air et dans l'eau.
Et quand la tempête rugit et gronde dans la forêt,

Que le sapin géant, en tombant, écrase les branches voisines
Et les troncs voisins, et que sa chute fait gronder la colline d'un bruit sourd et creux,
Alors tu me conduis vers une grotte sûre,
Tu me montres alors moi-même, et dans ma propre poitrine,
Des merveilles secrètes et profondes s'ouvrent... »

Et si l'âme de Faust, malgré la lourde culpabilité morale qu'il porte, est finalement sauvée, les anges révèlent la raison de ce salut dans les vers qui, selon les propres mots de Goethe, résument le sens de toute la poésie :

« Le noble membre
Du monde des esprits est sauvé du mal.
uiconque s'efforce sans relâche,

Nous pouvons le délivrer.
Et si l'amour d'en haut
L'a touché,
La foule bienheureuse L'accueille
Avec une chaleureuse bienvenue. »

À la fin de sa vie centenaire, Faust lui-même reconnaît cette quête incessante comme « la conclusion ultime de la sagesse » dans les mots suivants :

« Oui ! Je suis tout à fait dévoué à cette idée,
C'est la conclusion ultime de la sagesse :
Seul mérite la liberté comme la vie
Celui qui doit la conquérir chaque jour. »

Mais la force qui agit dans « l'amour d'en haut » est évoquée dans les derniers vers du poème, prononcés par le chœur mystique :

« L'indicible
Est accompli ici ;
L'éternel féminin
nous attire vers le haut. »

À côté de Goethe se trouve Schiller. En ce qui le concerne, nous nous contenterons ici de souligner qu'à cette époque où, comme nous le montrerons plus en détail ultérieurement, la germanité entre dans une phase de deploiement de la conscience, ses représentants trouvent dans une *saisie de soi consciente* de l'essence allemande un nouveau motif pour leurs aspirations spirituelles. Schiller a couché le fruit d'une telle réflexion dans les vers que l'on trouve dans son fragment de poème « Deutsche Größe » (La grandeur allemande) :

« Ce n'est pas la grandeur de l'Allemand,
De vaincre par l'épée,
De pénétrer dans le royaume des esprits,
De vaincre les préjugés…
Mais de lutter virilement contre l'illusion,
Cela vaut bien son zèle ! »

À cette époque, l'allemanité a connu une autre représentation suprême à travers les trois plus grands représentants de la philosophie idéaliste : Fichte, Schelling et Hegel. En effet, cette philosophie représente fondamentalement une doctrine unique, globale et développée dans toutes les directions sur le *je* humain ! Selon elle, l'essence de celui-ci ne peut être saisie qu'en union avec l'Absolu, le Divin

et ce de telle manière que, dans sa conscience de soi, par laquelle ça *devient* en premier « je », ce dernier s'élève pour la première fois à sa pleine saisie de soi et s'accomplit en lui-même. Mais chez tous ces penseurs, une caractéristique de l'essence allemande est inextricablement liée à cette philosophie-je. Dans ses « Discours à la nation allemande », Fichte a été le premier à faire de la connaissance de soi de la germanité le sujet d'une présentation détaillée, afin d'en tirer directement les lignes directrices pour l'action pratique exigée par la situation historique de l'époque. Il a résumé ses explications à ce sujet dans le célèbre passage du septième discours, à travers lequel transparaît clairement, même si ce n'est pas exprimé en ces termes, l'enracinement de l'allemanité dans l'être-je :

« Et ainsi apparaît enfin dans toute sa clarté ce que nous avons entendu jusqu'à présent par « Allemands » dans notre description. La véritable raison de la distinction réside dans le fait de croire ou non en un commencement absolu et originel chez l'être humain lui-même, en la liberté, en une perfectibilité infinie, en un progrès éternel de notre espèce, ou bien de ne pas croire en tout cela, voire de considérer et de comprendre clairement que c'est le contraire de tout cela qui se produit. Tous ceux qui vivent eux-mêmes de manière créative la nouveauté ou qui, si cela ne leur a pas été donné, abandonnent au moins résolument le néant et restent attentifs à voir si le flux de la vie originelle les saisira quelque part, ou qui, même s'ils n'en sont pas encore là, pressentent au moins la liberté et ne la haïssent pas ou ne la redoutent pas, mais l'aiment : tous ceux-là sont des humains originels, ils sont, si on les considère comme un peuple, un peuple originel, le peuple tout court, des Allemands... Dans la nation qui, jusqu'à ce jour, s'appelle simplement « le peuple » ou « Allemands », l'originalité s'est manifestée à l'époque moderne, du moins jusqu'à présent, et la créativité du nouveau s'est révélée ; aujourd'hui, enfin, une philosophie qui s'est clarifiée en elle-même tend enfin un miroir à cette nation, dans lequel elle reconnaît clairement ce qu'elle est devenue jusqu'à présent sans en avoir clairement conscience par la nature, et ce à quoi celle-ci la destine ; et il lui est proposé, selon ce concept clair et avec un art réfléchi et libre, de se perfectionner et de devenir pleinement ce qu'elle devrait être, de renouveler l'alliance et de boucler la boucle. Le principe selon lequel elle doit le fermer lui est présenté : ce qui croit en la spiritualité et en la liberté de cette spiritualité et veut le développement éternel de cette spiritualité par la liberté, où qu'il soit né et quelle que soit la langue qu'il parle, appartient à notre espèce, nous appartient et se joindra à nous. Ce qui croit en l'immobilisme, le recul et la danse en cercle ou

mettre une nature morte aux rames du gouvernement mondial, celui-ci, où qu'il soit né et quelle que soit la langue qu'il parle, est non allemand et étranger pour nous, et il est souhaitable qu'il se sépare complètement de nous le plus tôt possible. »

En ce qui concerne la conception de Schelling sur l'essence de l'allemanité, on peut citer ici une fois encore les mots tirés de son essai « Über das Wesen deutscher Wissenschaft » (Sur l'essence de la science allemande), déjà cités précédemment : « La nation allemande aspire de tout son être à la religion, mais, conformément à sa particularité, à une religion liée à la connaissance et fondée sur la science... La renaissance de la religion par la science suprême, telle est en réalité la tache de l'esprit allemand, le but précis de tous ses efforts. »

Toutes les figures mentionnés démontrent, tant par leurs créations spirituelles absolu-

ment que par leurs conceptions particulières de l'essence de leur peuplité, ce qui ne peut être compris qu'à partir de l'essence du je humain telle qu'elle a été caractérisée dans les chapitres précédents de cet ouvrage. Car nous avons déjà exprimé que l'ego humain n'est pas créé par Dieu comme la nature, mais *engendré par Dieu*, c'est-à-dire qu'il est lui-même d'essence divine et qu'il porte en lui les déterminations essentielles du divin, afin de les développer progressivement en lui-même au cours de son existence terrestre et de réaliser ainsi progressivement l'essence de l'humanité, de l'humanité. Les appartenants/ressortissants d'un peuple dont la force formatrice déterminante est le je ne doivent-ils pas donc avoir pour pulsion *centrale* non pas de se sentir comme de simples créatures de Dieu, séparées de lui et ne pouvant que l'entrevoir dans un lointain inaccessible, mais de se sentir et de se reconnaître comme un avec lui au plus profond de leur âme ? En effet, on peut considérer comme le trait caractéristique le plus fondamental de l'identité allemande/allemanité ce que l'on a souvent appelé son penchant pour la *métaphysique*, pour la *transcendance*, sa quête d'une « *vision du monde* » englobant aussi le suprasensible, qui s'exprime avant tout dans son mysticisme et sa philosophie, mais aussi dans sa poésie et sa musique. Cette aspiration, qui traverse toute son histoire spirituelle, a trouvé dans notre siècle son accomplissement le plus abouti dans la science de l'esprit telle qu'elle a été fondée par Rudolf Steiner sous le nom d'anthroposophie. C'est elle qui a élaboré les concepts permettant de saisir et de définir de manière satisfaisante, sur le plan cognitif, non seulement l'essence de l'être humain absolument, ainsi spécialement aussi ce qui de l'identité allemande en premier de façon suffisante peut être saisi et déterminé à mesure de connaissance.
À côté de cette « pulsion primitive », il convient toutefois de souligner quatre autres traits fondamentaux

qui constituent les contreparties des caractéristiques que nous avons trouvées chez les Britanniques et qui ressortent donc le plus clairement lorsqu'on les compare à celles-ci. Il est évident que dans un peuple dont le caractère est déterminé par le je humain même, *l'individualisme* doit aussi être à demeure de manière particulière. En effet, il est tout aussi propre à la culture allemande qu'à la culture britannique, mais d'une façon différente. L'individualisme britannique repose entièrement sur *l'image-reflet* du je qui se forme au corps physique lorsqu'il s'y immerge. Il ne se rapporte donc pas du tout au je lui-même, mais uniquement à son image. Comme cette image naît en même temps que le corps, le Britannique naît pour ainsi dire déjà individualiste. Il porte en lui son individualisme comme un don naturel achevé. Mais tout comme une image-reflet est un phénomène et non une réalité, mais seulement une image, ce que l'Anglais appelle « je » n'est pas une réalité, mais seulement un phénomène. Il en résulte le paradoxe suivant : celui-là même qui écrit toujours le mot « I » (moi) avec une majuscule ne reconnaît aucune réalité propre à ce « je », mais le considère comme un simple produit de la constitution physique, qui disparaît avec celle-ci. Nous avons déjà mentionné que Locke qualifiait déjà « l'âme » de « table rase » qui n'est écrite que par les impressions du monde extérieur. Hume est allé encore plus loin et a déclaré que le je n'était qu'un simple ensemble de représentations qui ne reposait sur aucune réalité respectivement substance propre. C'est pourquoi il a aussi nié son immortalité. Pour toutes ces raisons, l'individualisme britannique est un individualisme qui reste dans le cadre de ce qui est traditionnel et communément admis, un individualisme de type national. Il s'exerce dans la sphère de ce qui est d'âme personnelle et dégénère parfois en mélancolie (spleen). L'in-

dividualisme allemand, en revanche, se réfère au je réel et tend finalement à le vivre et à l'exprimer dans sa propre réalité, indépendamment de la corporéité et de tout ce qui est lié à l'existence physique. Il s'agit donc d'un individualisme « radical » ou « absolu » qui peut dégénérer en isolement sociétal, en solitarisme et en obstination. Dans sa forme la plus noble et la plus élevée, il s'exprime principalement sur le plan spirituel dans la formation d'un style individuel de création spirituelle, mais surtout dans la *transformation* intérieure incessante de l'individualité. Comme il s'agit d'un problème d'*éducation* et d'*auto-éducation*, il trouve ici son expression dans le grand intérêt que tous les représentants importants de la culture allemande ont développé pour les questions de pédagogie et d'éducation. Lessing et Herder, Goethe et Schiller, Fichte et Schelling, Basedow et Jean Paul, Humboldt et Schleiermacher ont

tous apporté une contribution importante à ce sujet, et Pestalozzi a donné l'impulsion pédagogique la plus significative du XIXe siècle. Cependant, tous considéraient que le but ultime de toute éducation et formation était le développement complet et harmonieux des aptitudes latentes dans l'individualité humaine.

La deuxième impulsion à mentionner ici est celle de la *liberté*. Elle aussi est commune à la culture allemande et à la culture britannique, sous des formes très différentes. En Angleterre, elle repose sur le type d'individualisme que nous venons de décrire. Par liberté (liberty), l'Anglais entend la possibilité de vivre sans entrave et sans restriction sa *personnalité* telle qu'elle est, avec ses opinions, ses conceptions, ses intérêts, ses besoins, ses passe-temps, etc. dans la vie *extérieure*. C'est pourquoi, comme nous l'avons déjà mentionné, la liberté ainsi comprise a trouvé sa réalisation principale et la plus significative dans le domaine économique : dans l'économie libre, et sur le plan politique, dans le système parlementaire.

Le concept allemand de liberté ne désigne pas en premier lieu une certaine configuration des conditions extérieures, mais une certaine *constitution intérieure de l'âme*, qui est certes inhérent à celle-ci, mais qui doit d'abord être développé par l'éducation. C'est ainsi que Schiller l'entend dans ses « Paroles de foi » :

> L'humain est créé libre, il est libre
> Même s'il naît enchaîné.
> Ne vous laissez pas tromper par les cris de la foule,
> Ni par les abus des fous furieux !
> Devant l'esclave qui brise ses chaînes,
> Ne tremblez pas devant l'humain libre !

Et dans ses « Lettres sur l'éducation esthétique de l'humain », qui comptent parmi les écrits les plus importants sur la liberté ainsi comprise, Schiller caractérise l'état intérieur de la liberté en disant que les pulsions contradictoires de l'humain, qui trouvent leur origine dans sa double nature sensorielle et spirituelle et qui s'expriment dans le champ moral par ce qu'il ressent d'une part comme son inclination et d'autre part comme son devoir, sont tellement équilibrées et réconciliées entre elles qu'il développe une « inclination au devoir » et peut ainsi exprimer dans ses actions toute son humanité unifiée en lui-même. Schiller considérait cette liberté intérieure comme la condition préalable indispensable pour donner aussi aux conditions politiques extérieures une forme libérale, car seule celle-ci peut garantir leur existence. À partir de l'expérience de la Révolution française, où un

peuple, qui ne remplissait pas cette condition intérieure, a soudainement accédé à cette liberté extérieure, mais, n'étant pas mûr pour la vivre, l'a lui-même de nouveau détruite. C'est pourquoi Schiller, dans les « Lettres » mentionnées, a estimé devoir montrer au peuple allemand une autre voie vers la liberté politique. La plus mûre de toutes les nombreuses présentations consacrées au problème de la liberté en Europe centrale se trouve dans la « Philosophie de la liberté » de Steiner. Ici aussi, dans le prolongement des idées de Schiller, la liberté est présentée comme un état intérieur. Et ce, dans le sens où l'humain, lorsqu'il transforme la force qui agit d'abord dans ses inclinations et ses pulsions volitives pour la verser dans sa pensée, se rend capable de réaliser, à partir d'une pensée imprégnée de la force de l'amour, ce que celle-ci reconnaît comme étant objectivement nécessaire ou exigé par la situation de vie respective. Il n'est pas nécessaire d'opposer à cette impulsion de liberté une impulsion communautaire extérieure qui lui ferait contrepoids, car elle contient déjà en elle-même ce qui fonde l'accord entre les acteurs, voire la formation d'une communauté. En effet, elle comble le fossé entre l'arbitraire subjectif et la nécessité objective.

« Mais comment, comme on peut le lire dans la Philosophie de la liberté (chapitre 9), une cohabitation entre les humains est-elle possible si chacun ne cherche qu'à affirmer son individualité ? C'est là une objection caractéristique d'un moralisme mal compris. Celui-ci croit qu'une communauté d'êtres humains n'est possible que si tous sont unis par un ordre communément établi. Ce moralisme ne comprend justement pas l'unité du monde des idées. Il ne comprend pas que le monde des idées qui agit en moi n'est autre que celui qui agit en mon prochain. La différence entre moi et mon prochain ne réside pas du tout dans le fait que nous vivons dans deux mondes spirituels complètement différents, mais dans le fait qu'il reçoit du monde des idées qui nous est commun d'autres intuitions que moi. Il veut vivre *ses* intuitions, moi les miennes. Si nous puisons tous deux réellement dans l'idée et ne suivons aucune pulsion extérieure, nous ne pouvons nous rencontrer que dans la même aspiration, dans les mêmes intentions. Un malentendu moral, un conflit, est impossible entre des humains moralement *libres*. Seule une personne moralement non libre, qui suit ses instincts naturels ou un devoir supposé, repousse son prochain s'il ne suit pas le même instinct ou le même devoir. *Vivre* dans l'amour de l'action et *laisser vivre* dans la compréhension de la volonté d'autrui est la maxime fondamentale des humains libres. »

Pour Steiner aussi, sa philosophie de la liberté représentait le germe à partir duquel se développèrent plus tard ses idées concernant une refonte sociale de l'Europe centrale.

164

Lorsqu'il a fait traduire son livre en anglais, il a donné à l'édition anglaise du même ouvrage le titre «Philosophie de l'activité spirituelle» — de manière significative — afin de distinguer clairement l'idée de liberté qu'il y développait de celle de liberty en anglais. Bien sûr, l'idée allemande de liberté, parce qu'elle se réfère d'abord à l'intérieur, a le désavantage de ne pas avoir empêché les Allemands de supporter patiemment pendant des siècles des conditions d'absence de liberté extérieure et politique ; en particulier, elle ne s'est pas révélée jusqu'à présent assez forte pour agir sur le terrain où elle devrait le faire de la manière la plus directe : dans le domaine de l'éducation et de la formation, en libérant ce domaine de l'administration étatique, pour créer les conditions qui ne peuvent être garanties que par la formation de personnalités libres, c'est-à-dire pleinement et harmonieusement développées. Cette faiblesse est à l'opposé de la liberté anglaise, qui se manifeste par le fait que, depuis l'époque du capitalisme précoce jusqu'à

la fin du XIXe siècle, en rapport à la situation économique et la position sociale on laissa la classe ouvrière xister en ce qui était justement aussi peut conforme à la dignité humaine.

En troisième lieu, il convient de mentionner ce qui concerne le rapport de la britannicité et de l'allemanité à *l'humanité dans son ensemble*. Nous avons déjà mentionné que les Britanniques ne sont pas seulement caractérisés par une passion pour le voyage, l'observation et la collection qui s'étend sur toute la Terre, mais surtout par le fait qu'en raison de leur caractère national identique à celui du niveau actuel de développement de l'humanité, ils ont établi à notre époque un *empire mondial* qui s'étend sur tous les continents, comme l'histoire ne l'a jamais connu auparavant. Au cours de notre siècle, cependant, l'américanisme s'est ajouté à la puissance britannique en tant que prolongement de celle-ci, et son centre de pouvoir s'est même déplacé de Londres à Washington, — c'est pourquoi nous devons aujourd'hui parler de la domination mondiale anglo-américaine. Cependant, ce sont encore aujourd'hui les locuteurs de la langue anglaise qui détiennent cette position de domination mondiale, et l'anglais est toujours la langue mondiale. Avec l'expansion de l'horizon mondial, qui a étendu les intérêts spirituels et matériels de la Grande-Bretagne, il est maintenant associé à un sentiment de conscience nationale très élevé, qui comprend l'idée qu'il est appelé à la domination mondiale en tant que nation. Au début de notre siècle, cela a été exprimé par l'un des plus importants hommes d'État anglais de l'époque et principal représentant du colonialisme britannique, Joseph Chamberlain, dans des phrases telles que les suivantes :

165

«La race britannique est la plus grande des races dominantes que le monde ait jamais connues, et par conséquent la puissance déterminante de l'histoire de la civilisation mondiale. Elle ne peut remplir sa mission, qui est de faire progresser la culture de l'humanité, qu'en étendant la domination anglaise. L'esprit du pays aura la force d'accomplir la mission que notre histoire et notre caractère national nous ont imposée... Je refuse d'être considéré comme un étranger aux États-Unis. Notre passé est le leur, leur avenir est le nôtre. L'Empire britannique et les États-Unis, unis, doivent ensemble assurer la paix dans le monde et assumer la lourde responsabilité d'éduquer les peuples restés en arrière pour la civilisation*.»

En revanche, là où il se façonne en expression de l'esprit de peuple, la germanité se ca-

dans ses « Ideen zu einer Philosophie der Geschichte der Menschheit (Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité)» la première présentation complète de l'histoire de l'humanité en langue allemande, dans laquelle il a décrit avec une fine empathie les contributions spécifiques que les différents peuples ont apportées à la réalisation du grand idéal de « l'humanité ». On le retrouve justement ainsi chez Goethe, qui, dans sa jeunesse, s'est laisser inspiré des Français et des Anglais (Shakespeare !) en tant que poète, dans le milieu de sa vie

Cité dans la Propyläen-Weltgeschichte, tome 9 (1933) p. 81.

166

s'est imprégné de l'art de l'Italie et de la Grèce antique et qui, dans son œuvre poétique, a fait revivre encore à son âge avancé, dans le Divan occidental-oriental, le monde spirituel de l'Orient. C'est lui qui a été le premier à concevoir l'idée d'une « littérature mondiale » au sein de laquelle il pensait que l'Allemagne était le « marché » le plus approprié pour que les productions poétiques de tous les peuples puissent être échangées. Dans le même esprit, les romantiques ont développé une activité de traduction qui a conduit l'Allemagne au XIXe siècle. qui a produit au cours des siècles la plus riche littérature de traduction, grâce à laquelle les trésors poétiques de toutes les époques et de tous les peuples ont été intégrés à la langue allemande. Novalis a défini l'essence de l'allemand comme un « cosmopolitisme, mêlé à une individualité la plus forte possible ». Cette essence s'est révélée dans l'une de ses plus brillantes manifestations dans l'œuvre dramatique de Schiller, qui a dédié, dans la série de ses chefs-d'œuvre dramatiques, des œuvres théâtrales aux différentes nations d'Europe, dont les personnages poétiques et les événements incarnent de manière unique les traits de caractère de ces peuples, issus d'une profonde inspiration spirituelle et artistique. Aucune autre littérature nationale européenne ne peut se vanter d'une telle performance. Schiller a ainsi, sous forme poétique, posé les fondements d'une psychologie des peuples européens et a ainsi démontré que la germanité, en raison des fondements de son essence de peuple décrite, est particulièrement apte et appelé à élaborer une telle psychologie.

Il ne s'agit évidemment pas de prétendre que l'allemanité ne connaîtrait aucun nationalisme. Elle est tombée dans cette maladie, qui a récemment touché à un degré non négligeable d'autres peuples européens. Oui, son ancien cosmopolitisme s'est même transformé de plus en plus en un impérialisme national depuis son unification étatique par Bismarck, en imitation de l'Angleterre. Nous reviendrons plus tard sur le caractère particulier de ce nationalisme allemand. Il suffit de noter ici que, malgré tout, on peut affirmer que ce nationalisme est en contradiction avec l'essence vraie de l'allemanité. Cela se montre d'abord par le fait qu'il prend des formes encore plus répugnantes et repoussantes que celui d'autres peuples. Deuxièmement, qu'il a toujours suscité de l'antipathie, voire de la haine contre la germanité dans le monde extérieur à l'Allemagne, tandis que le nationalisme des peuples occidentaux, parce qu'il est inhérent à leurs caractères, est généralement accepté comme une chose de nature. Oui, c'est la haine des Allemands, qui est devenue récemment une manifestation générale, répandue sur une grande partie du monde,

167

et rappelle le sentiment anti-juif des époques précédentes, c'est précisément dans ce paradoxe du nationalisme allemand par rapport à l'essence même de l'esprit allemand que réside sa véritable source.

Un dernier moment qui doit être mentionné ici ne peut plus être considéré comme un point commun entre les deux peuples, mais seulement comme un contraste significatif entre eux. L'être humain devient un tel être au sens plein du terme seulement en prenant conscience de lui-même. Il fait partie de son être qu'il se comprenne/saisisse lui-même. C'est pourquoi il a aussi reçu son nom de cette activité de se saisir soi-même, qui se traduit par le fait de dire « je ». De manière analogue, il est propre à l'allemanité, qui est déterminé par l'élément du je dans son caractère, que, à partir d'un certain stade de son évolution, il ne peut *être* ou *devenir* ce à quoi il est prédestiné que s'il prend conscience de son soi, c'est-à-dire qu'il se reconnaît lui-même dans son essence/être. Par conséquent, l'un de ses traits caractéristiques est aussi que, à partir d'un certain moment de son histoire — c'est, comme déjà mentionné, la période Goethe-Schiller-Fichte —, la question de son être n'est plus réduite au silence par ses représentants les plus authentiques, mais exige toujours une nouvelle réponse. Car c'est uniquement à partir d'une telle *connaissance de soi* que la germanité acquiert des objectifs et des directives pour une action conforme à son essence. Cette prise de conscience est donc une nécessité vitale pour son comportement. Car là où elle n'existe pas, le peuple allemand se trouve complètement sans repères et sans orientation. Il ne possède aucun instinct en la matière et constitue par là même le contraire absolu du caractère britannique. Ceci, parce que c'est ce qu'il est, par sa nature, et parce que sa nature ne le détermine ni à la pensée par la façon de la francité ni celle de l'allemanité , il vit en tant que peuple en s'appuyant fortement sur ses *instincts* et est guidé dans son comportement national par ses instincts. À l'allemanité manque pleinement de tels instincts. Ses ressortissants dépendent donc entièrement de la conscience de soi nationale, c'est-à-dire de trouver une relation avec l'esprit de peuple. Cependant, comme il s'agit d'une *tâche morale* qui est posée à *l'individu* et qui, par conséquent, n'est accomplie que par quelques-uns, la masse du peuple allemand reste sans objectif conforme à son essence. Le peuple allemand en tant que tel ne connaît pas de « mission nationale » de la sorte dont sont conscients les Français ou les Britanniques. Pendant la période où il a développé un impérialisme national, celui-ci n'était qu'une simple imitation de l'impérialisme britannique ou se limitait à la demande très vague d'un

168

«espace vital» ou, en fin de compte, justifiée par l'absurde idée de la renaissance de la «race nordique». Aujourd'hui, il élève l'absolue absence d'idées au rang de principe de son comportement. Bien que les individus allemands ne soient pas pires que les membres d'autres peuples, ainsi l’allemanité est quand même un cas désespéré/dépourvu d’espoir. Goethe l'a déjà ressenti, comme le montrent ses propos suivants :
«J'ai souvent ressenti une douleur amère à l'idée du peuple allemand, qui est si respectable en tant qu'individu et si misérable dans son ensemble. Une comparaison du peuple allemand avec d'autres peuples nous inspire des sentiments gênants, que je cherche à surmonter de toutes les manières possibles»,
ou :
«L'Allemagne n'est rien, mais chaque Allemand est beaucoup, et pourtant ces derniers se font une idée exactement inverse. Les Allemands doivent être transplantés et dispersés comme les Juifs dans le monde entier pour développer la masse du bien qui est en eux, et pour le salut de toutes les nations.»

Nous arrivons maintenant à caractériser l'allemanité sous *la* forme qu'elle prend lorsque la relation avec l'esprit du peuple n'est pas trouvée, mais qu'elle se limite à un pur rapport naturel avec l'âme de peuple : chez l' « allemand moyen ». Pour comprendre les phénomènes qui sont mis en évidence, il faut tenir compte de ce que le caractère individuel de la peuplité se fait aussi valoir ici, mais justement pas dans sa véritable essence, qui comprend la saisie de soi, mais plutôt dans sa projection sur le plan ce qui est d'âme. Il n'est pas complètement absorbé et intériorisé dans le je propre par l'individu, mais agit plutôt d'une certaine manière de l'extérieur, du haut, au-delà avec une puissance de nature.
Puisque c'est le je qui est à l'origine de toute activité réelle que l'humain déploie absolument, ainsi le caractère- je de l'allemanité se révèle peut-être avant tout chez ses appartenants dans leur *besoin d'activité*, leur *assiduité*, leur *industrie*. Il n'y a guère de peuple plus travailleur sur Terre que les Allemands, et c'est à ce travail acharné qu'ils doivent aussi de se remettre relativement rapidement de tous les effondrements. Exemple type : le miracle économique allemand après la Seconde Guerre mondiale. L'Allemand voit le sens de son existence dans le *travail*, et c'est pourquoi le *métier* dans lequel le travail le place revêt une plus grande importance pour lui que pour les membres d'autres peuples. Il ne comprend pas la paresse à laquelle le Russe se laisse si facilement aller (voir Oblomov de Gontscharov !), et il lui manque également le sens du plaisir de vivre, pour lequel le Français montre une telle aptitude.
Puisque le je en tant qu'esprit est la force qui, en principe, parvient à saisir toutes choses dans leur essence.

169

et aspire à connaître, il en résulte comme deuxième caractéristique de l'allemand son souci de la *réalité/chose*. Dans la poursuite de la même, il risque facilement de négliger, de sous-estimer et de violer les moments personnels liés à une chose, et apparaît alors aux appartenants d'autres nations comme froid, sans cœur, voire sans âme. Puisque, en outre, la capacité du je à saisir l'essence des choses n'est en principe pas limitée, il en résulte la caractéristique supplémentaire de la *minutie/chose fondamentale*, qui est devenue proverbiale pour les Allemands. Il a le besoin d'aller jusqu'au fond des choses qui l'intéressent, et ainsi tout ce qu'il prend en main acquiert une certaine lourdeur, un poids de signification, contrairement à la légèreté, l'élégance, mais aussi souvent la superficialité avec laquelle le Français aborde les problèmes.
De nouveau un autre moment qui repose dans l'action du je déterminée par la pensée est la tendance/dépendance des Allemands à *planifier* et à *organiser* en détail tout ce qu'ils ont à accomplir, que ce soit un voyage de plaisir, un congrès, une exposition ou le déploiement d'une armée. Ici, il est à nouveau le contraire de l'Anglais qui, se fiant à ses instincts, aime *improviser*. Cependant, le Britannique possède aussi, parce qu'il est si enclin à l'expérience, la capacité particulière d'apprendre de l'expérience. C'est la capacité qui est principalement nécessaire pour l'expérimentation scientifique, si elle doit conduire à un succès. Et la britannité pratique aussi la *méthode expérimentale* en politique. Il fait certaines choses, en tire des expériences, apprend de celles-ci et en tire les conséquences pratiques. Un exemple de cela est les mesures d'étatisation et de ré-étatisation partielle de l'industrie, comme cela s'est produit en Angleterre au cours des der-

Cette dissolution, pour ainsi dire silencieuse, de l'empire le plus vaste du monde en l'espace d'un demi-siècle, sans secousses politiques internes du pays d'origine, est une prouesse politique de premier ordre. En revanche, le peuple allemand n'a rien appris des enseignements, dont l'intensité ne peut être surpassée, que les deux guerres mondiales perdues lui ont transmis, et poursuit encore aujourd'hui un idéal d'État-nation qui est devenu obsolète à jamais par le cours de l'histoire. Il se montre aussi incapable, en raison de sa masse, de percevoir ce que le premier

regard sur une carte comme sa condition d'existence fondamentale : qu'il est en effet placé par son destin au centre de l'Europe entre des peuples aux caractères polarisés et antagonistes et que sa tâche naturelle réside dans la médiation équilibrante entre ces peuples.

Lorsque nous mentionnons dans ce qui suit quelques autres caractéristiques de son caractère, il convient de noter en particulier qu'elles sont le résultat du fait que ses proches ne parviennent pas à établir un rapport approprié avec l'élément-je qui détermine ce caractère. Le je est appelé à devenir de plus en plus le « maître intérieur » *en* l'humain et à imprimer son essence à tous ses membres-enveloppes. Cette fonction de domination se pervertit chez les Allemands, dans la mesure où ils n'intègrent pas l'élément du je inhérent à leur peuple, en ce qu'ils se considèrent comme la « *race des maîtres* » prédestinée à dominer les autres, notamment les peuples slaves qui vivent à l'est d'eux, qu'ils considèrent avec dédain et transforment leurs terres en « protectorats » ou « gouvernements généraux » de l'État allemand. La formation d'un élément du je qui n'est pas absorbé à l'intérieur se manifeste sous une autre forme dans la formation de l'*État autoritaire* représente en quelque sorte le vrai, le plus élevé je de l'humain. La domination intérieure du je dans l'individu particulier se transforme en domination extérieure de l'État sur lui. Et quiconque a la chance de servir cet État en tant que fonctionnaire, en tant que haut fonctionnaire, devient lui-même une partie de ce moi supérieur qui a autorité sur l'individu en tant que « sujet ». Dans la philosophie allemande, cette forme d'allemanité a trouvé son expression la plus marquante dans *l'enseignement moral kantien*. Ce que l' « impératif catégorique » proclame au sujet du « devoir » de l'humain est bien son vrai (intelligible) je, qui ne s'est pas encore pleinement incarné en lui, mais qui plane encore au-dessus de lui comme un demi-divin surhumain et ne se manifeste en lui que dans la voix de la conscience. Parce que cette philosophie reflète l'état dans lequel le « Allemand moyen » reste en rapport à l'esprit de sa peuplité, c'est pourquoi elle s'est imposée de manière si généralisée en Allemagne et a contribué à façonner *l'humain de devoir* allemand, qui constitue aussi l'une des manifestations caractéristiques de l'identité allemande.

Dans ces conditions, on peut enfin expliquer le phénomène qui a rendu le peuple allemand particulièrement impopulaire dans le monde au cours de ce siècle : son « militarisme ». Il ne correspond pas à la vérité de dire que c'est à cause de ce *militarisme* qu'elle est considérée comme une nation guerrière dans le sens habituel

du mot qui est désigné. Nous le voyons plutôt dans le monde français, d'où, comme déjà mentionné, tout le système militaire moderne est parti. Mais avec le militarisme allemand, nous avons plutôt à nouveau affaire à un phénomène de projection et de perversion (voir les vers cités ci-dessus de «Deutsche Größe (Grandeur allemande)» de Schil-

ler). Le je humain ne peut trouver son épanouissement que dans la lutte constante avec les forces du mal qui s'opposent à la pleine réalisation de l'humanité sous une forme ou une autre. Si ce combat n'est pas porté à l'intérieur et livré ici, il se projette, en quelque sorte, à l'extérieur et se transforme en militarisme extérieur. En outre, il vient que pour l'allemanité, la signification du militaire réside essentiellement dans ce qu'il forme l'école par excellence du devoir, de l'obéissance à une volonté supérieure. Avant même l'apparition de la philosophie kantienne, l'armée créée par le véritable fondateur du militarisme allemand, le roi Frédéric-Guillaume Ier de Prusse, se dessina quand même déjà par une discipline militaire et un entraînement soldatesque extrêmement rigoureux !

2 Métamorphoses historiques et taches de l'allemanité

Dans ce contexte, il convient maintenant d'orienter notre regard vers une autre direction. Nous avons montré au chapitre 5 comment l'âme de peuple allemande a traversé un rythme triple d'inspiration et d'expiration par rapport à son peuple au cours de l'histoire allemande. Dans *ce* chapitre, nous avons montré que le caractère du peuple allemand est déterminé par l'élément du je chez l'humain. Il a déjà été fait allusion à plusieurs reprises que la loi de la vie du je humain est celle de la *réincarnation*. Or, ce rythme d'inspiration et d'expiration de l'âme du peuple peut être considéré comme une variante spécifique de l'incarnation et de l'excarnation, c'est-à-dire de sa «réincarnation». Cela révèle la cause profonde de ce rythme étrange: elle réside dans le fait que la loi de la vie du je humain est aussi celle du peuple allemand déterminé par l'élément je.
Après avoir décrit les caractères des différents peuples du point de vue purement psychologique dans ce chapitre et le précédent, nous sommes maintenant en mesure de caractériser aussi les caractères d'âme,

lesquels ont porté l'essence de l'allemanité dans les états successifs de son inspiration respectivement de son incarnation. Pour ce faire, si nous revenons au premier de ces états, dont nous avons daté le milieu vers l'an 600, c'est pendant celui-ci que l'âme de peuple allemande a plongé pour la première fois, seulement pour commencer, dans sa corporéité de peuple. Elle ne s'est pas encore profondément plongée dedans, seulement jusqu'à l'astral de ses appartenants et a pris par cela une empreinte à *puissance d'âme de sensation*. Son action s'est manifestée dans l'élaboration de la forme la plus ancienne, en haut allemand, de la langue allemande. Grâce à sa rime propre et à sa formation de vers déterminée uniquement par la quadruplette de syllabes accentuées, elle se montre d'une part encore tout entière entrelacée avec l'action des forces des éléments extérieurs, et d'autre part pénétrée par les forces intérieures du pouls sanguin. Et ce qui est créé dans cette langue en termes de productions poétiques – ce ne sont là que des poèmes *épiques* – appartient exclusivement au monde de la légende, du *mythe*. Le christianisme pénètre dans ce monde depuis le sud et, avec lui, ce qui peut d'abord être assimilé par la culture de l'Antiquité, et ainsi les lieux de culte des deux, les *monastères* (Saint-Gall, Reichenau, Fulda, etc.), sont les centres d'irradiation de la vie de l'esprit de l'époque.
Poursuivons avec le cours du temps jusqu'à la deuxième floraison de la culture populaire allemande, qui s'est développée vers 1200, et nous entrons dans l'époque du moyen haut allemand. La fibre populaire a cette fois pénétré plus profondément la corporéité du peuple, jusqu'à l'éthérique de ses appartenant, et prend un façonnement à *puissance*

d'âme tranquille. Elle trouve son expression la plus pure dans le fait que la langue allemande dans sa forme moyen haut-allemande perd certes encore la force magique de l'ancien haut-allemand, mais atteint le plus haut degré d'intimité et de sentimentalité/ tranquillité d'âme. Mais toute la culture de l'époque est plongée de cet élément. Cela vit aussi bien dans les usages et les mœurs de la cour qui ont façonné la chevalerie que dans la diversité des créations artistiques des artisans urbains, dont les merveilles de l'architecture, de la sculpture et de la peinture gothiques témoignent encore aujourd'hui. Dans la poésie, le vers allitératif plastique est remplacé par la rime finale musicale, et à l'épopée de la légende héroïque nouvellement conçue et des romans chevaleresques nouvellement créés, s'ajoute comme principale création la *lyrique* du Minnesang, qui trouve encore un écho longtemps persistant dans le Meistergesang qui se dessèche progressivement. Sa dernière et plus mûre production porte cette époque de l'esprit dans la mystique tardive du Moyen Âge, celle d'Eckhart, de Suso, de Tauler, etc. Déjà à cette époque, certaines choses ont été reprises de France : à la fois la poésie amoureuse des troubadours et les romans de chevalerie

qui tournent autour de la cour d'Arthur et du château du Graal. Mais tout cela a encore fait l'objet d'une formation et d'une transformation créatives en Allemagne à l'époque.
Enfin, nous examinons une fois de plus la dernière et plus grande période de floraison de la culture allemande, qui a culminé vers l'an 1800. Elle est due au fait que l'âme de peuple s'est maintenant infiltrée dans ses appartenants jusqu'au niveau physique et s'est développée en une *âme de conscience imprégnée de je*. En effet, la saisie de soi conscience du je devient maintenant, comme déjà mentionné, le thème central de la philosophie classique allemande. Et avec elle est immédiatement liée la, se présentant pour la première fois, connaissance de soi de la peuplité en tant que telle. La langue allemande moderne, qui n'est d'abord pas encore pleinement traversée d'âme, se forme en langue de la philosophie, laquelle n'avait jusqu'alors (à l'exception de Christian Wolff) été présentée qu'en latin ou en français. Mais elle devient aussi la langue de la poésie allemande moderne, qui donne naissance à Lessing, le premier grand dramaturge allemand, et fait du *drame* absolument sa plus importante innovation. C'est la forme de la poésie qui donne vie à ses formes et événements pour une représentation extérieure et visible, mais qui nous montre aussi avec une grande intensité la collision et la confrontation des personnalités humaines. La philosophie, chez Kant et Schelling, se travaille en tant que philosophie de la nature (Naturphilosophie) de la théologie jusqu'à la nature, et à partir de son esprit, Goethe (dans la continuité de Kepler) développe une recherche de la nature trans-spiritualisée qui, dans son affrontement avec Newton, entre en collision avec le matérialisme mécaniste britannique. En même temps, l'autre grand Britannique, Shakespeare, est élevé au rang de génie poétique et de modèle artistique par rapport aux imitateurs français de l'Antiquité, et il lui est ainsi attribué une sorte de rôle de sage-femme et de parrain par rapport à la poésie allemande moderne en plein essor. Pour le développement de ses idées esthétiques et morales, Schiller tire des idées essentielles du philosophe moral anglais Shaftesbury. Cette troisième période de floraison de la culture allemande est donc associée à une confrontation fructueuse, en partie critique, en partie réceptive et créative, avec l'essence britannique.
Il s'avère donc que l'allemanité, dans ses trois «incarnations» historiques, traverse les mêmes formes de développement de l'âme que celles qui se sont fixées dans les peuples du sud et de l'ouest de l'Europe en différents caractères nationaux. Pour établir des cor-

respondances entre le centre et l'Europe occidentale, il faudrait donc mettre en regard ce qui, à l'ouest, vit côte à côte en tant que peuples différents dans l'espace,

174

ce qui, au milieu de l'Europe, s'est succédé au fil du temps en tant qu' « incarnations » de sortes différentes d'une seule et même peuplité, ce en quoi les dernières apparaissent alors comme des peuples différents. En fait, les trois périodes de floraison de l'allemanité sont si profondément séparées les unes des autres que, par exemple, dans le déploiement de la troisième, chez ses plus grands représentants jusqu'à Goethe et Schiller, une pleine conscience des précédentes était pratiquement inexistante, et ce n'est qu'à travers les romantiques, en particulier grâce aux recherches des frères Grimm, d'Uhland et d'autres, que le pont du savoir et du sentiment d'appartenance aux époques passées de l'histoire allemande a été jeté. Le rapport suggéré dans lequel le peuple allemand se tient en tant que peuple-je par rapport aux nations occidentales, a déjà été ressentie par Schelling, lorsqu'il écrit dans son essai déjà cité à plusieurs reprises les phrases suivantes :

«Chaque autre créature vit, dans certaines limites, une vie prédéfinie ; son caractère limité est pour elle une vertu et un droit, et quoi qu'il en soit, elle est en elle-même pure et sans défaut. L'humain est ouvert à tous les paradoxes et parcourt en lui-même presque toute l'échelle des êtres, capable du plus haut et du plus bas. On a souvent remarqué que toutes les autres nations d'Europe sont beaucoup plus déterminées par leur caractère que l'allemande, qui pourrait donc être considérée comme la racine en raison de sa réceptivité générale et de la force qu'elle détient pour réunir les opposés, et comme la puissance/potentialité des autres nations. Le sort des Allemands ne serait-il pas le sort général de l'humain, qui traverse aussi toutes les étapes que d'autres peuples représentent séparément, pour finalement représenter l'unité la plus élevée et la plus riche dont la nature humaine est capable ? »

Toutefois, dans ces phrases sont en même temps abordés des motifs qui peuvent donner lieu à des questions concernant le présent et l'avenir de l'allemanité. La réponse à ces questions mérite donc de consacrer la fin de ce chapitre à quelques explications supplémentaires.

Il convient de revenir tout d'abord sur quelque chose, à partir d'un autre côté, que nous avons déjà exprimé au chapitre cinq. Nous avons en effet déclaré là qu'à l'avenir, l'importance de l'allemanité sera de plus en plus, voire de plus en plus exclusivement, déterminée par son esprit de peuple. Nous pouvons, en raison de ce qui précède immédiatement, dire maintenant aussi que l'on ne peut absolument plus compter sur une future «incarnation» de l'âme de peuple allemande. Car l'esprit de peuple allemand a déjà parcouru toutes les formes de l'âme qu'il y a absolument. Au-delà de l'âme de la conscience, il n'y a plus aucune

175

forme de ce qui est d'âme, mais c'est d'elle que part le développement de l'humain de ce qui est d'âme dans le *spirituel*. Une culture qui pourrait encore exprimer l'âme du peuple allemand de manière comparable à la culture de l'époque de Goethe, qui fut la dernière à le faire, ne produira plus d'allemanité. En tant que peuple, aussi loin qu'il est inspiré craintivement par une âme de peuple, l'allemanité a son temps *derrière* elle. Cela ne signifie par aucun chemin qu'elle perdra de sa signification pour l'humaine évolution de l'esprit. Mais cette signification ne résidera que dans ce qui découlera de l'inspiration de son *esprit* de peuple. C'est ce que Rudolf Steiner avait en tête lorsqu'il a écrit ces vers en

1915, pendant la Première Guerre mondiale :

> L'esprit allemand n'a pas été achevé,
> Ce qu'il doit créer dans le devenir du monde.
> Il vit dans l'espoir de l'avenir,
> Il espère des actes futurs pleins de vie.
> Dans les profondeurs de son être, il ressent une force
> cachée qui doit encore œuvrer mûrissant.
> Comment est permis, en captivité, sans comprendre,
> Que se ravive le désir de sa fin,
> Tant que la vie se révèle à lui,
> C'est ce qui le maintient dans ses racines essentielles !

Mais qu'est maintenant ce « caché qui doit encore œuvrer en maturant », qu'il « devrait encore créer dans le devenir du monde » ?
Pour répondre à cette question, nous devons adopter une perspective plus large sur le développement de la culture humaine. Nous avons vu à l'entrée du chapitre précédent que l'époque actuelle se caractérise par le fait que le je humain, dans son cheminement à travers les trois enveloppes de son être, a atteint l'étape finale en plongeant dans le corps physique. En effet, « en dessous » du corps physique, il n'y a pas d'autre membre de l'être humain. Il en ressort que l'évolution historique de l'humanité dans la direction où elle s'est déplacée jusqu'à présent est arrivé à un *terme* à notre époque. Pour progresser, il ne lui reste rien d'autre à faire que de prendre une nouvelle direction. Celle-ci ne peut — pour commencer, en termes très abstraits — être autre chose que l'inversion de celle dans laquelle elle s'est déroulée jusqu'à présent, c'est-à-dire la direction d'un nouveau parcours à travers les trois enveloppes de l'être humain — et donc des trois mondes dont sont tissées les substances qui les composent, mais dans un *ordre inversé*.
L'évolution humaine aurait-elle voulu se poursuivre

dans la même direction que jusqu'à présent, elle devrait tomber hors de l'humain et sombrer dans l'infra-humain. Avec cela est amené à l'expression que l'évolution de l'humanité entre dans sa crise essentielle et absolue, dans laquelle sera décidé sur l'être ou le non être de l'humanité. Cette crise est déjà aussi vue aujourd'hui par de nombreux humains et diagnostiquée dans toute sa gravité. C'est seulement un aspect particulier de cela que l'humanité a acquis, en cette période, la possibilité technique d'anéantir son existence physique sur Terre, c'est-à-dire de commettre un suicide collectif. Cependant, l'aspect global de cette crise peut se résumer en disant que l'humanité, après avoir conquis la sphère physique et matérielle de manière scientifique, technique et économique, est maintenant en danger de sombrer dans cette même sphère et de se laisser dévorer par elle, ses parties se livrant à une lutte pour la domination. Cela signifierait tout d'abord qu'elle perdrait, d'un point de vue de vision du monde, toute relation avec le divin dans le monde comme en elle-même, et qu'elle sombrerait dans un athéisme absolu ; d'un point de vue technique, elle transformerait de plus en plus son existence en une robotisation mécanisée et ferait de la satisfaction de ses besoins économiques et de ses pulsions sensuelles et physiques le seul et unique contenu de sa vie. Mais cette existence, en raison de l'abandon de toute morale, devrait tôt ou tard aboutir à une destruction mutuelle. Il n'est pas nécessaire de décrire ici en détail comment, dans tous les phénomènes caractéristiques de la vie contemporaine, se manifeste de manière symptomatique l'action des forces qui s'efforcent d'entraîner l'humanité sur cette voie glissante.
Il est maintenant remarquable que la britannité, qui par l'identité de son national avec

le caractère du temps de notre époque parmi les peuples européens a contribué le plus à ce résultat de l'évolution moderne, est lui-même, en tant que peuple, protégé par ce même caractère national contre le risque de tomber dans les dangers évoqués. Ce caractère le place certes intensément dans le monde physique, mais dans l'élément de l'âme de sensation qu'en dehors de cela il contient en soi, possède le contrepoids qui le préserve de la décadence vers le pur matériel respectivement le mal. L'âme de la conscience le conduit bien jusqu'à la limite qui sépare le monde du sensoriel de celui du « suprasensible ». Mais parce qu'il est fixé dans l'âme de la conscience, il ne glisse pas en dessous de cette limite. Autre est l'allemanité. Parce que ce qui détermine *son* être, le *je*, n'est pas fixé de la même manière dans une sphère spécifique de ce qui est d'âme et du monde,

177

Il est exposé au risque de sombrer dans la méchanceté sous-humaine. Il est donc hautement significatif que la plus grande œuvre du plus grand poète allemand, *Faust de Goethe*, qui décrit le chemin spirituel de l'humain moderne, mais dans sa spécificité allemande, traite de *la confrontation de l'humain avec le pouvoir du mal*. Et même si elle se termine par le salut de l'âme de Faust, elle montre comment Faust, sur le chemin qu'il emprunte en tant qu'humain moderne ou qu'il est conduit par le diable, se dirige vers «les profondeurs de la sensualité/sensorialité», plonge d'abord dans une faute morale profonde, de sorte que le premier volet de l'œuvre se termine sur les paroles de Méphistophélès à Faust : «Ici chez moi !», et cette «voix éteinte » du Gretchen condamné à mort ne répond que comme une promesse presque éteinte de son salut pourtant encore à espérer : « Heinrich ! Heinrich ! » En outre, il convient de rappeler ici un autre chef-d'œuvre qui appartient aux sommets de l'esprit allemand : l' *«Anneau des Nibelungen » de Richard Wagner*. Dans la nouvelle version de la légende de Siegfried, il décrit également le chemin de l'esprit de l'humain moderne jusqu'à la naissance de l'individu libre, indépendant des dieux et maître de lui-même. Mais son point culminant est — comme dans une vision prophétique du destin de l'allemanité — la description de la manière dont son héros, dans sa conscience du sortilège du breuvage magique que les puissances des profondeurs lui ont préparé, trahit son je supérieur, né des dieux, et Brünhilde et tombe victime des puissances des profondeurs. Et ce n'est donc pas un hasard si, au cours de notre siècle, c'est précisément le peuple allemand qui, dans le sens de la citation de Schelling : « capable du plus haut et du plus bas », a connu le plus bas niveau de dégradation sous-humaine et anti-humaine que tout peuple européen ait jamais connu. Cet événement le plus terrible de l'histoire allemande ne peut pas être supprimé de l'image de l'allemanité, car il n'est compréhensible que de l'essence même de celle-ci et caractérise en même temps les possibilités qui s'y trouvent d'une certaine manière.
C'est pourtant la même chose qui est exposée à ce type de chute et qui en a été victime qui, néanmoins, peut seule surmonter la crise actuelle de l'évolution de l'humanité grâce à ses forces. En effet, le passage du développement d'âme au développement spirituel ou d'humanité, qui est maintenant devenu historiquement nécessaire, ne peut être accompli qu'à partir des forces du *je*, car c'est ce qui concerne le déploiement progressif de ce qui se passe dans l'ensemble du devenir humanité terrestre. Ce passage ne peut pas être réalisé à partir des pures facultés de l'âme de la conscience.

178

Nous voyons donc aussi que le représentant de la même chose, l'anglo-américanisme, à part les utopies techniques qu'il poursuit, ne représente pas de véritables idéaux hu-

mains pour l'avenir, mais se limite dans son affrontement avec le nazisme allemand et aujourd'hui avec le communisme oriental à la défense de ce qui existe, c'est-à-dire de la liberté qu'il a conquise au sens de la liberté.
Comment peut-on passer de l'évolution d'âme à l'évolution spirituelle ? Par la dernière forme de ce qui est d'âme : l'âme de conscience, l'humanité (d'abord occidentale) a parcouru le chemin vers le monde sensible, plus précisément vers le monde minéral inorganique, qui est le représentant le plus pur du premier. C'est pourquoi, au cours des derniers siècles, la *physique* est devenue la science fondamentale de toutes les sciences. La vision moderne du monde est physique. Et l'expérience sensible, qui a été postulée par Galilée et Bacon comme source première de toute connaissance, constitue la principale aptitude de la britanité. Nous avons déjà mentionné, que la contrepartie en était la dévaluation de la pensée, qui se manifeste dans le nominalisme, qui constitue la base philosophique de toute la recherche scientifique moderne. La combinaison de l'affirmation unilatérale d'une expérience purement sensorielle et de la subjectivation de la pensée par le nominalisme a eu pour conséquence la *conception matérialiste du monde* de l'époque moderne. Dans un monde tel que celui qu'elle représente, l'humain en tant qu'humain, c'est-à-dire en tant qu'être d'âme et d'esprit, n'a aucun espace.
La subjectivisation n'a pas pour autant cessé au niveau de la pensée, mais a aussi saisi l'expérience sensorielle ; et cela a conduit à ce que le concept de matière, dans lequel avaient été initialement intégrées toutes sortes de qualités sensorielles, ait été vidé de plus en plus de ces dernières, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, de sorte qu'il ne se compose aujourd'hui que de déterminations mathématiques et quantitatives sans un quelque chose auquel elles sont liées. On appelle cela souvent la surmontée du matérialisme qui aurait eu lieu au cours de notre siècle. Cependant, il est essentiel de ne pas abandonner la position nominaliste, ce qui signifie que toutes les définitions conceptuelles données à la matière n'ont qu'une signification hypothétique et spéculative. Ce sont des hypothèses de travail qui s'avèrent utiles pour la maîtrise technique de la « matière », mais qui ne prétendent pas à la vérité. Cependant, la conséquence essentielle est que l'humain n'est plus seulement enfermé dans le monde par sa pensée, mais aussi par son expérience sensorielle. Le monde a ainsi été complètement «déshumanisé». Et

179

Un monde donc *représenté* déshumanisé menace toujours plus aussi d'anéantir/éteindre les humains dans la *réalité*.

ment respectivement l'*amène à apparition* en un sens plus profond que dans l'élément de la conscience, mais qu'il se manifeste ainsi lui-même comme un être universel qui rassemble/résume en lui le contenu d'idées du monde entier. Capturer cela tout d'abord dans le domaine du monde physique inorganique constitue le premier pas. Dans l'ouvrage déjà mentionné de W. Heider, ce pas a déjà été franchi par un physicien moderne, lorsqu'il écrit (idem, p. 38) :

«Les mathématiques ne sont pas une science de la nature. À première vue, elles apparaissent comme une pure création de l'esprit humain, plutôt comparable à une œuvre d'art. De nombreux domaines des mathématiques ont été créés bien avant que la physique n'en ait besoin, par de purs mathématiciens qui n'avaient aucune idée (et ne voulaient parfois pas en avoir) d'un lien avec la nature. Qu'est-ce que *notre* propre création d'esprit devrait avoir à faire avec le monde qui nous entoure et ses lois, avec le *monde extérieur*, dont on prétend qu'il est complètement détaché et indépendant de l'humain ? Ainsi, ce serait un miracle totalement incompréhensible que le monde extérieur obéisse à des lois qui ne peuvent être exprimées qu'à l'aide des mathématiques que nous avons inventées. Ainsi, notre activité spirituelle et le monde physique extérieur ne peuvent pas être aussi indépendants. La physique classique, avec ses lois mathématiques complexes, nous oblige à conclure que notre esprit est d'une certaine manière

intimement liée à ce monde extérieur, une connexion qui nous permet aussi volontiers de reconnaître ces lois. Nous pouvons difficilement supposer qu'une planète sache ce qu'est une ligne géodésique de la géométrie de Riemann, sur laquelle elle doit se déplacer et qui a été prouvée qu'elle se déplace. Pourquoi se déplace-t-elle donc selon des lois mathématiques aussi complexes et profondes ? Nous ne pourrons pas échapper à la conclusion que quelque chose d'esprit existe également *en dehors de nous*, *un principe spirituel* qui est lié à la fois aux lois et aux événements du monde matériel et à notre activité spirituelle.»

C'est dans de telles paroles que le matérialisme de la vision du monde physique moderne est en principe surmonté et que la connexion entre l'humain et le monde est rétablie sous une nouvelle forme, qui avait autrefois été naturelle de manière différente. Une fois qu'elle a été trouvée dans la pensée, elle peut être de nouveau gagnée dans l'élément de l'expérience sensorielle. En effet, sa perte dans cet élément n'est pas due à son essence même - nous nous *vivons* donc en fait immédiatement liés à la réalité extérieure sensorielle par la perception sensorielle - mais, comme déjà mentionné, elle était le résultat de la subjectivisation de la pensée. Heider ose aussi ce pas encore plus courageux dans son écrit et s'approche ainsi de la science de la nature de Goethe, qui se fondait sur la reconnaissance de l'objectivité des qualités sensorielles. Heider écrit (p. 19) :

«Mais nous devons en conclure que la frontière (entre l'humain et la nature) peut aussi être déplacée, c'est-à-dire, pour rester dans notre exemple, que les couleurs peuvent aussi être comptées parmi le monde extérieur, comme le veut la théorie des couleurs de Goethe. Nous devons donc nous demander : est-il concevable que la *qualité de la couleur* (et bien sûr de nombreuses autres qualités) existe déjà *en dehors* de nous et que notre science ne le sache pas simplement parce qu'elle se limite d'emblée à la quantification ? Ou devons-nous vraiment nous représenter que le monde qui nous entoure ne se compose que de données mesurables et que tout ce qui est qualitatif est exclusivement lié à des êtres vivants avec des sensations des sens? Un motif valable pour cela serait difficile à donner, bien que ce soit le point de vue adopté par notre science. Nous pouvons même aller plus loin et conclure qu'un déplacement de frontière au sens ci-dessus n'est pas seulement concevable et possible, mais qu'il sera même nécessaire si nous voulons vraiment acquérir une compréhension des qualités qui se manifestent dans nos sensations, c'est-à-dire que pour ce but, il sera nécessaire de considérer ces qualités comme des objets du monde extérieur.

181

à traiter comme le fait la conscience naïve... On peut se representer qu'un jour nous parviendrons à comprendre les pendants entre les quantités et les qualités (par exemple entre les ondes et les couleurs) une fois que ces dernières seront traitées comme un phénomène objectif. En tant que tels, les deux seraient alors sur un même niveau. L'onde et la couleur apparaîtraient comme différentes formes d'expression d'*un et même objet*, la physique n'ayant jusqu'à présent saisi que l'une d'elles, l'onde quantitative. On peut se représenter cependant à peine comment on peut jamais comprendre la sensation de couleur si l'on se place sur le point de vue actuel de la physique et de la physiologie... Le point de vue actuel de la science ne pourra donc guère être maintenu à long terme... »

D'une telle position, la *physique* aurait donc pour tâche de déterminer les pendants idéels entre les différents phénomènes respectivement qualités du monde des sens, spécialement son domaine inorganique. Et dans ce domaine, se laisserait de l'allemanité gagner une relation fructueuse et mutuellement bénéfique avec la britannité. Puisque cette dernière est particulièrement enclin à l'expérience sensorielle, un tel «*phénoménalisme*», tel que Goethe l'a d'abord soutenu, sera en accord avec ses dispositions positives et trouvera en elle le collaborateur le plus apte*.

D'après l'intérieur de l'âme, l'activation et la revivification de la pensée du je humain, bien qu'initialement dans le monde physique, à l'intérieur du corps physique, mais quand même comme une indépendante de celui-ci, se vivra comme une réalité spirituelle fondée sur elle-même. Elle deviendra consciente de ce que la réflexion de son activité pensante sur le corps physique ne pourrait justement ainsi peu venir en l'état sans une réalité qui se tient en vis-à-vis à ce corps-miroir, comme aussi dans le monde extérieur une réflexion ne se produit pas sans un objet réel qui se reflète. Et elle découvrira que cette réflexion est ce qui provoque les processus de dégradation/déconstruction dans le système nerveux et par conséquent atténue la vie corporelle. Et c'est justement là dedans qu'elle reconnaîtra la raison de la *liberté* de sa volonté impulsée par la pensée. «Est une intuition idéelle», — ainsi écrit Rudolf Steiner dans sa « Philosophie de la liberté » (12. Chapitre, supplément à la nouvelle édition de 1918) «présente dans la conscience humaine, alors elle n'est pas développée à partir des processus de l'organisme, mais la fonction organique s'est retirée

Voir à ce sujet le livre «Saving the appearances. A study in Idolatry» d'Owen Barfield. Londres, Faber and Faber.

182

pour faire place à l'idéel. Si j'observe une volonté qui est décalque de l'intuition, alors cette volonté se retire aussi de l'activité organiquement nécessaire. La volonté est libre. Cette liberté de la volonté ne peut être observée par celui qui ne peut pas voir comment la volonté libre consiste en ce que *d'abord* par l'élément intuitif l'action nécessaire de l'organisme humain sera paralysée, repoussée et remplacée par l'activité spirituelle de la volonté remplie d'idées... Celui qui peut faire cette observation parvient à la conviction que l'humain, dans la mesure où il ne peut pas mener à terme le processus de rétraction de l'activité organique, est esclave; mais cette servitude tend vers la liberté, et cette liberté n'est en aucune façon un idéal abstrait, mais une force directrice inhérente à la nature humaine.»

De telles réalisations/conquêtes intérieures appartiennent absolument encore à la phase du développement de l'âme de la conscience. Elles en forment en quelque sorte la seconde moitié, comme les impulsions et les réalisations issues de la britannité en représentent la première. Mais avec elles, nous entamons le chemin dont la poursuite nous mènera vers l'évolution *spirituelle* de l'humanité. Cela se produira lorsque le je, après s'être rendu indépendant du corps physique dans sa conscience de soi de la manière décrite, s'élèvera avec cette conscience libérée du corps vers la sphère de *l'éthérique*. Le penser donnera alors naissance à cette capacité supérieure que Rudolf Steiner a appelée *l'imagination consciente*, et qui constituera une image miroir/contre-image (pour ainsi dire une octave supérieure) de l'expérience/du vécu mythique d'autrefois. Sur cette première étape du développement spirituel — décrit par l'anthroposophie, comme celle du « *soi-esprit* » — suivront dans un avenir encore plus lointain, lorsque le je, par une élévation supplémentaire de sa conscience libre du corps, se vivra de manière nouvelle dans les sphères de l'astral et du divin-spirituel. Cependant, décrire cela dépasserait le sujet et le cadre de cet ouvrage. Il convient seulement de mentionner ici que les peuples slaves ont en germe la première étape du développement spirituel proprement dit. Dans la mesure où la deuxième phase du développement de l'âme de la conscience se réalise sur le sol de l'Europe centrale, elle remplira aussi sa tâche essentielle en ce sens qu'elle jettera un pont entre les peuples de l'Ouest et ceux de l'Est, ce qui constitue sa mission historique du point de vue géographico-spirituel.

Si nous nous sommes particulièrement occupé avec l'allemanité dans ce chapitre, c'est que — outre le fait que ce livre n'est finalement pas écrit par un Allemand, aussi pour des Allemands —

183

il a avant tout sa raison en cela , que l'allemanité est, parmi les principaux peuples d'Europe, celle qui est la plus difficile à comprendre dans son essence même, et que de sa juste compréhension dépend non seulement l'avenir des Allemands mêmes, mais aussi, indirectement, celle de l'Europe. Dans son « Portrait de l'Europe » déjà cité à plusieurs reprises, l'Espagnol Madariaga (p. 128) écrit : « L'Allemagne forme le morceau-cœur de l'Europe, est au centre de son corps, au sommet de son esprit, dans les plus intimes recoins/espaces de son être conscient et inconscient : la source de sa musique, de sa philosophie, de ses sciences naturelles, de son histoire et de sa technique les plus sublimes, toutes sont impensables sans l'Allemagne. Si l'Allemagne tombe, l'Europe tombe aussi. Lorsque l'Allemagne devient folle, l'Europe devient aussi folle. La santé morale du peuple allemand est l'une des principales conditions de la santé morale de l'Europe, oui

pour son existence même.

184

8 Les peuples scandinaves

Compte tenu de la perspective dont nous avons fait allusion dans les remarques précédentes, il pourrait sembler qu'il faille y ajouter, comme une suite logique, l'examen des peuples slaves. Avant d'en venir à celle-ci, les peuples nordiques devront d'abord passer à la casserole dans ce chapitre. Ils font également partie du groupe des peuples germaniques dont nous avons commencé la discussion avec le brittonisme. Si elles étaient négligées, la représentation de ces dernières ne serait pas seulement incomplète au sens extérieur. La structure interne de l'organisme des peuples germaniques ne se manifesterait que de manière imparfaite. En effet, les peuples scandinaves forment, par leur nature, un troisième élément qui, avec les Britanniques et les Allemands, constitue, en termes de qualité intérieure, le tout de ce que nous avons l'habitude d'appeler les peuples germaniques. En essayant de le rendre visible dans sa particularité, la particularité de la nature britannique et allemande se manifestera également sous un nouvel angle.

De plus, la particularité et l'importance des peuples scandinaves résident également dans le fait qu'ils forment un pôle au sein d'une polarité nord-sud traversant le centre de l'Europe, opposé à l'Italie et à ses régions voisines, — une polarité qui trouve son équilibre dans le germanisme. Cette polarité nord-sud a perduré tout au long du Moyen Âge et jusqu'à l'époque moderne, soit jusqu'au XVIIe siècle. Au cours de ce siècle, elle est même devenue la plus importante qui ait jamais existé en Europe. Ce n'est que dans les deux derniers siècles que leur importance a été de plus en plus éclipsée par celle de la polarité est-ouest. C'est peut-être de ce point de vue de la polarité nord-sud que l'on peut le mieux accéder à l'essence des peuples nordiques.

Elle se présente principalement sous deux formes. Venons-en à l'Italie et à ses régions voisines, nous y apprécions la beauté de la nature du sud ; mais ce qui nous impressionne encore plus — et attire chaque année des millions d'étrangers dans ce pays —, ce sont les œuvres d'art : la peinture, la pla-

185

stik, l'architecture, et les innombrables autres souvenirs d'une histoire politique et culturelle de plus de deux mille ans, qui y ont été préservés. Chaque centimètre carré de sol est saturé d'histoire, imprégné de souvenirs d'événements et de personnages. Si nous voyageons vers le nord, plus nous avançons, moins il y a de créations humaines, moins il y a de souvenirs historiques. De plus en plus, la grandeur de la nature solitaire, puissante et s'étendant à l'infini nous submerge. En Norvège, c'est la magie des fjords avec leurs rives parfois charmantes, parfois abruptes, leurs parois de granit, leurs cascades et leurs glaciers, Leurs vastes panoramas montagneux, puis le monde des archipels et des îles avec leur faune aviaire variée ; plus au nord, les formes fantastiques des montagnes des îles Lofoten, les fjelles qui s'étendent à travers le monde à l'intérieur du pays ; en Suède, ce sont les lacs, les rivières, les forêts immenses ; dans le tiers nord de toute la péninsule, le soleil de minuit des mois d'été. Parmi la population qui se fait de plus en plus rare, nous rencontrons les Lapons qui, encore nomades, suivent le rythme des saisons avec leurs rennes et leurs campements de tentes, se déplaçant entre les régions côtières et intérieures.

Une autre polarité est liée à celle-ci. Du sud, de l'Italie, le christianisme, la religion histo-

rique kat'exochen, est venu dans nos régions. Le nord représente en revanche le foyer du paganisme germanique, qui plonge ses racines dans l'histoire ancienne, s'est le plus longtemps conservé dans l'histoire et a également laissé le plus grand nombre de ses monuments : peintures rupestres, pierres runiques, tumulus, cercles de pierres, etc. Et il semble presque que ces peuples, qui ont été les derniers à être gagnés pour le christianisme, soient ceux qui ont voulu le plus tôt s'en détourner. Nous citons une fois de plus Madariaga (idem, p. 213 et suiv.) : « Les Scandinaves sont peut-être parmi tous les Européens ceux qui sont les plus avancés dans le processus de déchristianisation que l'Europe traverse depuis la Réforme. Ils sont les derniers à passer, et les premiers à repartir. Ils restent européens en restant socratiques, et ce de manière exceptionnelle, ils font partie des membres les plus éclairés de notre famille européenne. Mais leur foi chrétienne meurt ou est déjà morte. Ils seront des rationalistes païens et mèneront le reste de l'Europe vers une vie dominée par le plaisir épicurien. Leurs institutions sociales sont brillantes et leurs coopératives de consommation sont excellentes. La vie est agréable et simple. L'amour est devenu pour eux un plaisir sexuel, ou, à plus forte raison, la simple satisfaction d'un besoin biologique.

186

Essayons d'acquérir une compréhension plus profonde de tous ces phénomènes, mais nous devons partir de ce que nous avons appelé ci-dessus la nature écrasante qui nous domine en Scandinavie. Sur quoi repose cette puissance écrasante ? Elle est principalement due au fait que l'équilibre de leurs rythmes polaires - le rythme diurne et le rythme annuel, qui se réalise le plus purement dans les parties moyennes de la zone tempérée - est perdu dans une direction : celle du rythme annuel qui devient dominant, - comme il se perd dans la direction du rythme diurne qui devient dominant dans la zone tropicale. Là où les deux rythmes polaires s'équilibrent et s'atténuent mutuellement, comme c'est le cas dans la zone tempérée, la puissance de la nature recule complètement devant l'homme ; elle le laisse libre, le met davantage sur ses propres épaules. Là où, d'une manière ou d'une autre, un rythme en submerge un autre, la nature reste tout à fait supérieure à l'homme, ne le libère pas pleinement et le maintient sous sa domination.

En Scandinavie, c'est la suprématie du cycle annuel sur le cycle journalier - les nuits claires de l'été, la nuit polaire de l'hiver - qui fonde la domination de la nature sur l'homme. Car il faut se rappeler que cette partie de l'Europe appartient à une région si au nord qu'elle ne pourrait pas devenir un véritable territoire culturel si le Gulf Stream ne la réchauffait pas à un point qui rend son climat très proche de celui de l'Europe centrale. Cette domination de la nature sur l'homme, qui trouve son expression immédiate dans la prépondérance du rythme annuel sur le rythme journalier, se manifeste par l'importance que revêtent les fêtes des différentes saisons, associées à des coutumes et des cérémonies variées, dans la vie de la population. Dans les régions du nord, ils commencent déjà à célébrer la fin de la nuit polaire hivernale (21. En janvier, principalement en Suède, suit ensuite celle du début du printemps (fin avril/début mai) ; partout, c'est alors la fête du solstice d'été, et celle du solstice d'hiver autour de Noël, qui la surpasse encore en importance. En plein été, la nature absorbe les gens à un tel point que les usines restent fermées pendant des semaines dans de nombreux endroits.

Mais le fait d'être retenu dans l'élément naturel est également à la base de toutes les autres manifestations caractéristiques de la vie populaire scandinave. Par exemple, il

s'agit du niveau extraordinaire auquel toutes les formes de sport, en commençant par le ski, qui est bien sûr pratiqué en Norvège, sont pratiquées.

187

La maison est le lieu où l'on pratique des sports nautiques (natation, voile, pêche), la chasse, le cyclisme, la gymnastique, etc.

Voici maintenant surtout l'homme lui-même qui est retenu de cette manière dans le domaine de la «nature». Il s'agit de l'élément de la population qui, en général, constitue le principal vecteur du développement historique tel qu'il s'est déroulé en Europe, et qui, en raison de sa parenté linguistique, est appelé indo-européen. Et c'est précisément celui qui était appelé à mener cette évolution historique à son point culminant et qui n'est entré pleinement dans l'existence historique qu'avec les traits de la migration des peuples : le germanique. La plus importante des fruits purement humains que cette évolution historique devait engendrer réside dans le « moi » qui parvient à la pleine conscience de lui-même (ce qui le rend tel en premier lieu), et nous avons donc vu comment, dans le germanisme, cet élément du moi devient à proprement parler le principe de la formation du peuple. La pleine maturation de ce fruit n'est toutefois atteinte que lorsque le Moi plonge jusqu'au corps physique pour s'y refléter. La disposition à cette immersion était inhérente au germanisme, avant même qu'il ne se divise en les différents peuples qui en sont issus plus tard, depuis le début, lorsqu'il se trouvait encore à un stade préhistorique de formation de la race, différencié en divers clans. Et elle s'est déjà exprimée dans les caractéristiques marquantes de son caractère racial. Parmi celles-ci, comme c'est également le cas pour les peuples sémites, la peau claire est en premier lieu. Dans une conférence (L'impulsion du Christ en tant que porteur de l'union du spirituel et du corporel du 13. 2. 1915), Rudolf Steiner en a un jour expliqué ceci : «Le fait de porter le spirituel en bas, d'imprégner la chair de l'esprit, c'est ce qui caractérise la mission, la mission en général, de la race blanche. Les gens ont la peau blanche parce que l'esprit agit dans la peau lorsqu'il veut descendre sur le plan physique. Que ce qui est le corps physique extérieur devienne un habitacle pour l'esprit, c'est la tâche de notre ère culturelle, qui a été préparée par les ères culturelles précédentes.

Les tribus germaniques se distinguaient par certains traits de race, notamment leur teint rougeâtre clair, leurs yeux bleu clair et leurs cheveux blonds. Dans les peuples scandinaves, la disposition du germanisme qui s'y manifeste est restée à un certain niveau, à un certain degré, au niveau de leurs caractéristiques corporelles. Si l'on veut encore parler d'une race nordique-germanique aujourd'hui, on peut

188

on ne peut le faire qu'à l'égard de la population scandinave. (Il n'y a pratiquement pas eu de mélanges de peuples dans leur région.) Lorsque nous parlons d'un certain niveau, d'une certaine relation, à un stade de développement corporel où ils sont restés, cela signifie bien entendu que ces peuples ont également progressé dans le développement psychologique et historique qui constitue le trait fondamental de l'humanité européenne en général. Mais un fondement du moment de développement corporel et racial s'est néanmoins mieux conservé chez eux que chez les autres Européens, notamment les autres peuples germaniques. À cet égard, il existe une polarité entre eux et le peuple allemand, au centre de laquelle se trouve le peuple britannique.

Nous avons vu que chez les Allemands, l'impulsion du moi se déplace et s'exerce dans la zone frontière entre le développement psychique et le développement spirituel, notam-

ment à l'époque récente. Il s'est éloigné le plus de ses origines germaniques. Cela se manifeste surtout dans sa langue ; celle-ci ayant en effet subi le plus grand nombre de métamorphoses au cours de l'histoire, elle a donc parcouru le plus long chemin de son origine germanique à sa forme actuelle. Dans la culture britannique, l'impulsion du moi s'est fixée dans l'âme (en tant qu'âme de conscience). Ceci est dû au fait qu'il a absorbé l'élément linguistique roman, qui constitue le plus pur porteur des forces intellectuelles et rationnelles, avec l'invasion du normand romanisé en provenance de France. Cela s'est traduit chez lui de telle manière que l'impulsion de conscience est devenue sa substance fondamentale.
Les peuples scandinaves ont, comme les Allemands, conservé leur héritage linguistique germanique. Mais elles se sont moins éloignées de leur origine dans leurs langues actuelles que le germanisme. (La deuxième mutation consonantique ne s'est pas produite chez eux.) Tout cela montre que les Scandinaves n'ont pas autant développé l'élément de conscience en tant que tel - comme les peuples occidentaux - mais ont plutôt conservé l'impulsion de l'ego inhérente au germanisme comme substance fondamentale et sont ainsi les plus proches parents du germanisme. Il reste toutefois largement dans la sphère du corporel et de l'âme.
Un signe extérieur de cette différence peut être vu dans le fait que la mythologie nordique-germanique commune dans sa forme originelle ne s'est conservée que dans l'Edda, écrite en vieux norrois en Islande, et non en Europe centrale. Voici un extrait de cette légende : la saga de Sigurd-Siegfried, qui nous est parvenue sous sa forme médiévale, après avoir subi plusieurs transformations.

189

Elle a hérité d'une conception courtoise, chevaleresque et chrétienne, qu'elle a vécue dans le Nibelungenlied moyen-haut-allemand. Sa version originale, liée au mythe païen des dieux, a été reprise et réécrite par Richard Wagner. Dans le nord, la mythologie païenne germanique s'est mieux conservée que dans le centre de l'Europe, que ce soit dans de nombreux motifs de chansons populaires qui en sont issus, ou sous la forme du soi-disant « superstition » envers les esprits de la nature bienveillants et malveillants et les coutumes populaires qui en découlent, transmises depuis la plus haute antiquité.
Ainsi, les peuples scandinaves — si l'on peut illustrer une relation historique de développement par une image spatiale — forment, dans la structure des peuples germaniques d'aujourd'hui, dont le deuxième et le troisième étage sont constitués par les Britanniques et les Allemands, pour ainsi dire le rez-de-chaussée qui relie ces derniers au sol sur lequel tout le bâtiment repose comme sur sa base porteuse. En d'autres termes, les origines, les racines de la nature germanique se sont conservées d'une certaine manière au fil de l'histoire et sont encore présentes en tant que présent. Comme un bâtiment sans rez-de-chaussée qui serait suspendu dans les airs (si cela était possible), le peuple allemand, en raison de la constitution de son essence nationale telle que décrite, est facilement exposé, dans son activité intellectuelle, au risque de se trouver en l'air, au-dessus de la terre. dans son comportement, il semble souvent déraciné d'une certaine manière. En face de lui, le Scandinave représente une connexion à la nature qui lui donne des forces dont il peut toujours puiser une circulation rafraîchissante de la vie spirituelle.
Tout cela peut bien être lié au fait qu'une activité historique couvrant toute l'Europe a commencé en Scandinavie à cette époque, où les peuples européens qui se formaient

alors, après le déclin des migrations de peuples, se préparaient à faire les premiers pas sur leur chemin historique : du VIIe au Xe siècle. Ce qui s'est passé ressemble presque à une deuxième migration de peuples, une migration de rattrapage. Nous pensons aux expéditions vikings ou normandes qui, à cette époque, se sont déversées de Scandinavie vers les différentes directions de l'Europe et au-delà. Comme la grande migration de peuples des siècles précédents avait fertilisé le sol desséché de la vie populaire antique avec le sang frais des Germains, ces expéditions vikings ont donné au nouvel organisme des peuples germaniques un apport d'origine encore une fois.

190

des forces sanguines maniaques. En effet, lorsque les tribus, en tant que ces Scandinaves se sont établies dans différentes parties de l'Europe, ils ont rapidement été absorbés ou ont fusionné avec les peuples en formation, mais ont néanmoins transmis des influences sanguines dont les répercussions ont perduré pendant des siècles.
Une deuxième fois, l'influence de la Scandinavie sur l'Europe entière a eu lieu, mais à un niveau plus élevé, au XIXe et au XXe siècle. Au cours du siècle, alors que le philistinisme bourgeois s'était de plus en plus enraciné dans des habitudes de pensée et de vie intellectualistes et matérialistes. Nous pensons à tout ce qui, durant cette période, a émané du Nord en termes de production littéraire et s'est élevé à des sommets paneuropéens avec une influence large et profonde, dans des figures de poètes comme Andersen, Ibsen, Björnson, Hamsun, Strindberg, Lagerlöf, Undset, entre autres. Car, tout comme les anciens raids vikings avaient terriblement affligé la population européenne de l'époque par les massacres sanglants, les pillages et les dévastations qui leur étaient associés, ces œuvres poétiques ont provoqué un certain choc dans la société bourgeoise moderne en raison de leur révélation impitoyable, de leur analyse et de leur critique des réalités de la vie psychique et sociale, ainsi que du réalisme brutal de nombreuses de leurs représentations. D'un autre côté, tout comme ces raids normands ont apporté un ferment sanguin puissant, ces poèmes modernes du Nord ont permis de découvrir une expérience de la nature telle qu'elle n'aurait pu être transmise d'ailleurs, grâce au sentiment intense de la nature qui a trouvé sa place dans leur langage.
Revenons maintenant à ces expéditions vikings, elles indiquent déjà une différenciation qui s'est développée plus tard de manière de plus en plus nette entre les différents segments de la population scandinave et qui a façonné au fil du temps les différents caractères nationaux des trois peuples nordiques germaniques.
Les Varègues, appelés par les Slaves dans leur pays, partent de Suède vers la Russie sous la direction de Rurik et deviennent les fondateurs du premier empire russe. Le centre de ce mouvement se déplace de Novgorod vers Kiev, et de là, sous les successeurs de Rurik vers l'an 1000, la christianisation de la Russie a lieu. En tant que créateur d'État, mais aussi en tant que porteur de culture, l'élément germanique agit à l'est.
Les Normands, qui se sont déplacés du Danemark vers le nord et l'ouest, unissent sous le règne de Knut le Grand pour la première fois l'Angleterre, la Norvège et le Danemark sous une même autorité. Plus tard, ce sont les Normands qui s'installent en France du Nord qui, après la bataille d'Hastings, donnent au pays anglais sa forme définitive sous Guillaume le Conquérant.

191

De même, les Normands en Sicile et en Italie du Sud ont un rôle de fondateurs d'État et

démontrent ainsi leur talent politique.
Les Vikings norvégiens qui ont pénétré vers le nord-ouest à travers l'Islande et le Groenland jusqu'à la côte nord-américaine (Winland) sont initialement des pillards et des conquérants. Mais ils développent bientôt une grande maîtrise de la navigation maritime et un commerce maritime florissant.
Dès le début, des tendances divergentes se dessinent. Par la suite, une polarité se forme surtout entre les Norvégiens et les Suédois, qui est déjà due à la différence de paysage de leurs zones de peuplement - montagne et plaine. S'ajoute à cela le contraste ouest-est. Le visage de la Norvège est tourné vers l'Angleterre et l'Atlantique, celui de la Suède vers la Finlande et l'océan russe. C'est la polarité de l'âme de conscience et de l'âme de sensation qui se forme là, mais sur le fond de l'impulsion du moi agissant sur le plan corporel et psychique. Entre les deux, le Danemark se divise, qui constitue également une certaine sorte de centre géographique entre eux, sur le même substrat, l'élément de l'âme de l'entendement. C'est ce qui donne aux caractères nationaux des peuples scandinaves leur nuance particulière. Ils partagent avec le germanisme une tendance à la formation d'une personnalité individuelle égocentrique. Elles aussi sont un terrain sur lequel des individualités se développent, fondées sur elles-mêmes. Alors que dans l'Europe centrale, la formation de certains caractères nationaux spirituels se déroule dans des périodes de prospérité successives du même peuple, elle se différencie dans le nord en même temps dans différents peuples voisins, qui forment cependant également une unité dans une région plus élevée (ou plus basse) de leur essence.
En raison de ces différentes configurations de leur âme, les relations particulières qu'ils entretiennent avec d'autres peuples sont également déterminées. Les Norvégiens partagent avec les Anglais deux activités communes qui s'étendent sur toute la planète : la navigation maritime et le commerce. Dans leurs explorateurs polaires Nansen et Amundsen, le navigateur autour du monde anglais Cook a trouvé des descendants spirituels. Dans les œuvres dramatiques de Shakespeare, l'aube de la conscience de l'âme, telle qu'elle se manifeste au XVIe siècle, a été le point de départ de la transformation de la conscience. Cette culmination, qui a trouvé son reflet poétique au XIXe siècle en Angleterre, est dans les drames sociaux d'Ibsen l'apogée de cette évolution au XIXe atteint au cours du siècle, exprimé du point de vue du Nord.
Le Danemark, en revanche, a été pendant des siècles le centre de pouvoir politique de toute la Scandinavie. L'Union de Kalmar (1397) a unifié toute la péninsule sous la domination danoise pendant un certain temps, et la Norvège est restée sous

192

Copenhague est resté jusqu'à aujourd'hui le « Paris du Nord » en termes de culture. L'esprit des Danois n'a rien à envier à celui des Français. Et la langue danoise coule aussi facilement, rapidement et sans accent sur certaines syllabes que la langue française. Au XVIIIe siècle, le grand dramaturge Ludvig Holberg, le « Molière du Nord », a exercé son influence à Copenhague. Et le grand sculpteur danois Thorwaldsen a représenté dans son art un classicisme encore plus rigoureux que ses contemporains français.
La Suède, dont la langue est la plus riche en voyelles et la plus mélodieuse parmi les langues nordiques, et dont la poésie est la forme de poésie la plus appréciée, rappelle par ses chansons et danses populaires, dans bien des aspects, les pays d'Europe du Sud de la culture de l'âme sensible, bien que ce ne soit qu'une version nordique de la même chose.

Une variante nordique particulière d'un phénomène méridional est par exemple le voyant suédois Swedenborg dans sa relation avec l'Espagnol Ignace de Loyola. Les deux considéraient la renaissance spirituelle du christianisme comme une préoccupation essentielle et une vocation personnelle. Comme ce dernier est devenu le fondateur de l'ordre des Jésuites, l'église des Swedenborgiens a pris naissance à partir du premier. Et comme un élément essentiel des exercices spirituels d'Ignace réside dans la formation intensive de l'imagination sensorielle, bien que tournée vers des contenus spirituels et religieux, les visions de Swedenborg du monde des esprits célestes se caractérisent par un degré extrême de sensualité. Cette représentation de ce monde spirituel ressemble largement à une doublure de la réalité sensorielle. Les écrits de Swedenborg ont exercé une grande influence sur le plus grand poète suédois de notre époque, August Strindberg, durant une certaine période de sa vie, au cours de laquelle il était lui-même tourmenté par des visions. Il s'est également beaucoup intéressé à l'occultisme à l'époque, s'est essayé, entre autres, à l'art de la fabrication de l'or des alchimistes et, sous l'influence de Swedenborg, est passé de l'athéisme à la foi chrétienne. Tout cela est également chez lui, bien que de manière différente de Swedenborg, mêlé de manière intense à la confrontation avec la sensualité et ses forces pulsionnelles.
Comme symbole de l'équivalence qui prévaut entre la Suède et les pays d'Europe du Sud, on peut aussi ressentir que, en tant que contrepartie aux nombreux sanctuaires et reliques chrétiens que ces derniers abritent, le Codex argenteus est conservé à Uppsala en Suède, — la première traduction de l'Écriture sainte dans une langue germanique: la traduction de la Bible de Wulfila dans la langue des Goths,

193

Oui, ils avaient autrefois leurs demeures sur l'île suédoise de Gotland et furent les premiers parmi les tribus germaniques à se convertir au christianisme sur les rives de la basse-Danube. Un autre contrepartie nordique — un « contre-pièce » au sens propre — a finalement été opposée par la Suède au sud chrétien ou au christianisme romain du sud, lorsque, à l'époque la plus brillante de son histoire, Gustave Adolphe a fait face à la contre-réforme qui avançait vers le nord à travers l'Europe centrale pendant la guerre de Trente Ans. Si son voyage vers l'Allemagne n'était pas uniquement motivé par des raisons religieuses, il a néanmoins sauvé le protestantisme à l'heure de sa plus grande menace en Europe centrale. L'impulsion de l'ego que ce dernier représentait à l'époque par rapport au christianisme a été ainsi préservée de l'extinction par les forces du Nord au centre de l'Europe. Cependant, une parenté secrète entre le Suédois du Nord et le Sud de l'Europe prévaut, et cela peut être considéré comme un symptôme mémorable du fait que la fille et la successeure de Gustave Adolphe, la reine Christine de Suède, très douée, après de nombreuses années de règne glorieux, se convertit au catholicisme et passa ses dernières années à Rome après avoir abdiqué.

Comme la Suède a connu son âge d'or à la fin de l'époque des guerres de religion et de la culture baroque - en tant que grande puissance européenne de l'époque - ainsi que le Danemark dans la première moitié du XIX Il entre dans son « âge d'or » au cours du siècle. À l'époque, Copenhague rassemblait une multitude d'esprits éminents. À ce stade, il convient de mentionner parmi ces personnalités les trois qui ont eu le plus grand impact paneuropéen, à savoir A exercé une influence durable et incarné le caractère national danois dans ses divers éléments caractéristiques : le philosophe Sören Kierkegaard, le conteur Hans Christian Andersen et l'écrivain et pédagogue populaire Nikolai Frederik Severin Grundtvig.
In der messerscharfen Logik und virtuosen Dialektik, mit welcher Kierkegaard in seinen philosophisch-theologischen Schriften seine Angriffe gegen das offizielle Kirchendiristentum richtete, dokumentierte sich in glänzendster Form das Verstandesseelenwesen seines Volkstums. Zugleich manifestierte sich der Ich-Impuls, der sich hier in der Verstandesbetätigung darlebt, in dem von ihm vertretenen «existentiellen Denken», durch das Kierkegaard zum Ahnherrn der Existenzphilosophie unseres Jahrhunderts geworden ist. In der «Subjektivität», das heißt in dem, was nicht nur unpersönlich-unverbindlich «gedacht», sondern was gelebt, wofür mit der eigenen persönlichen Existenz eingestanden und Zeugnis abgelegt wird, lag für ihn allein die «Wahrheit».

194

Dans les poèmes de fées d'Andersen, traduits dans toutes les langues du monde et qui lui ont déjà valu une renommée mondiale de son vivant, s'incarne l'âme sentimentale toujours liée à l'âme de la raison, dans laquelle l'esprit se transforme en humour, s'anime et se réchauffe, l'autre facette de la nature danoise ; et en même temps, dans son imagination de fées, qui s'inspire et s'inspire souvent de motifs de contes populaires anciens, quelque chose de cette productivité mythique et légendaire qui caractérise tous les peuples dans leur jeunesse, et qui s'est particulièrement conservée jusqu'à nos jours dans les pays scandinaves. Enfin, dans la personnalité de Grundtvig, ce qui avait autrefois trouvé son expression dans l'union politique de la Scandinavie sous l'autorité du Danemark, se manifestait sous une nouvelle forme, sur le terrain de la vie spirituelle : la direction par un esprit populaire commun, — Grundtvig agissant en effet comme le porteur de l'esprit scandinave, qui parlait pour toute la Scandinavie et dont l'action révélait la mission de cette grande famille de peuples. C'est la mise en forme d'une culture chrétienne sur la base et dans le développement transformé de ce qui, dans les images du monde des dieux germaniques et des destins des dieux, était une préparation de la même. Il est ainsi devenu, dans son ouvrage sur la « Mythologie du Nord », le réanimateur des légendes des dieux germaniques. Dans ses écrits philosophiques et théologiques, il a proclamé un christianisme qui, en dépassant son interprétation purement rationaliste et morale, voit dans l'apparition du Christ l'événement central de l'histoire, le soleil spirituel de l'humanité. Dans la poursuite de ces efforts, il est devenu — en quelque sorte un Pestalozzi tourné vers le nordique vers le fondateur d'un système éducatif qui ne se limite pas à la transmission d'un savoir intellectuel sec et à l'entraînement aux examens, qui ne perpétue pas les langues mortes de l'Antiquité et qui ne s'adresse pas seulement à une élite intellectuelle, mais qui, en s'appuyant sur la tradition vivante des légendes, des chansons et des poèmes du peuple, peut toucher tous ses membres et ainsi conduire à une véritable éducation populaire. C'est ainsi que naquit l'idée de l'école populaire, qui se répandit rapidement dans toute la Scandinavie, puis en

Europe, mais qui a surtout permis au Danemark de disposer aujourd'hui de la population paysanne la plus instruite au sens noble du terme en Europe. Ainsi, des impulsions fécondes se sont propagées dans tout le Nord depuis cette figure centrale de la vie spirituelle danoise, qui a déployé une productivité spirituelle presque incroyable au cours de ses 89 années de vie.
C'est le dernier des trois peuples nordiques à être arrivé, vers le milieu du 19e siècle.

195

Au cours du siècle dernier, la Norvège s'est réveillée d'un sommeil de plusieurs siècles. Après avoir été sous domination danoise pendant près d'un demi-millénaire, il est resté sous cette domination tout au long du XIXe siècle. Tout au long des siècles, elle a été liée à la Suède par une union personnelle, d'où elle s'est libérée pour atteindre une pleine indépendance sous son propre dirigeant au début de notre siècle (1905).
En laissant de côté le poète norvégien Holberg, qui appartient encore au XVIIIe siècle et dont les œuvres sont rattachées à l'histoire de la littérature danoise, nous rencontrons en tant que première grande figure de la nouvelle pensée norvégienne, de manière significative, un naturaliste : Henrik Steffens. Lui aussi joue un rôle historique important pour l'ensemble du Nord, car il a été le véritable éveilleur spirituel non seulement de Grundtvig, son cousin, mais aussi de nombreux autres esprits du Nord. Mais comment cela s'est-il produit ? Steffens a passé ses années d'études décisives en Allemagne, à Iéna, au tournant du siècle, lorsque l'époque classique de la nouvelle pensée allemande était à son apogée. Personnellement connu et ami de tous ses grands penseurs et poètes, il est devenu en particulier l'un des élèves et collaborateurs les plus intimes de Schelling et a apporté des contributions significatives à la philosophie de la nature fondée par ce dernier. Lorsque cette philosophie de la nature a entrepris le pari faustien de pénétrer dans « l'intérieur de la nature » par une pensée élevée à la « contemplation intellectuelle », le Norvégien a pu, grâce à sa nature populaire liée à la nature, obtenir des aperçus sur cet « intérieur » que son fondateur lui-même n'a pas pu atteindre. Goethe accueillit donc Steffens comme un aide et un compagnon de route bienvenus pour ses efforts de recherche scientifique visant le même objectif. La comparaison s'impose : tout comme le roi de Suède Gustave Adolphe avait jadis prêté main-forte au mouvement de réforme religieuse d'Europe centrale dans son combat contre le catholicisme réactionnaire du sud, la « réforme » scientifique reçut maintenant le même accueil.

Lorsqu'il était venu, la « révolution scientifique » des Lumières allemandes et du romantisme avait trouvé un allié bienvenu dans la lutte contre l'image matérialiste et agnostique de la nature de l'Occident dans le naturaliste norvégien. Et il est caractéristique du tableau que Steffens a dressé de la nature dans son ouvrage fondamental « Contributions à l'histoire naturelle de l'intérieur de la Terre » : « Le principal concept qui traverse ce livre comme un fil rouge est le suivant : la nature a fondamentalement, à travers tous ses royaumes, du plus bas au plus haut, un objectif, à savoir la création d'une créature libre et individuelle. Cette créature est l'homme... Par le monde inorganique et le monde organique, la nature a créé l'homme, et l'homme est le but de la nature ».

196

La nature organique - les espèces animales inférieures et supérieures - permet à l'individualité de se manifester de plus en plus clairement. Enfin, l'homme est créé comme objectif final et chef-d'œuvre de la nature. L'homme, l'individu libre, est la clé de voûte de l'évolution de la nature. En lui, les forces polaires de la nature se transforment en forces morales qui s'affrontent dans son âme, dans la sphère de l'intelligence. Cette évolution se reflète dans l'histoire *.»

Steffens est ainsi devenu, d'une part, un médiateur qui a aidé à transmettre les dons de l'esprit nordique à l'âme du peuple allemand qui se réincarnait à l'époque au niveau de la conscience ; d'autre part, il a également transmis les innovations philosophiques et poétiques du renouveau de l'esprit allemand de l'époque au monde nordique. Dans les conférences qu'il a données en 1802 à Copenhague avec une éloquence captivante sur ces innovations, il est devenu le plus éloquent des apôtres du nouveau message spirituel et a semé une multitude de graines de pensée qui ont donné de nombreux fruits dans toute la Scandinavie au cours des décennies suivantes.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, Au cours du XIXe siècle, le dramaturge Henrik Ibsen est devenu le représentant intellectuel le plus marquant de la Norvège. Dans ses œuvres de théâtre, la pensée nordique a pour la première fois eu une influence directe sur l'Europe entière, Ibsen ayant passé une grande partie de sa vie en Allemagne et en Italie. Ses deux grandes pièces de théâtre, « Brand » et « Peer Gynt », sont connues pour être particulièrement liées à son identité nationale. Ils se caractérisent déjà par leur forme en tant que tels par la pénétration particulière de la représentation réaliste et mythique-symbolique. Leurs héros représentent bien sûr la nature norvégienne de différentes manières, voire même de manière diamétralement opposée. Dans la forme du pasteur Brand, le « Faust nordique », la force de l'ego s'exerce avec puissance, dans sa volonté immense, d'acier, infrangible, dans son héroïsme qui, rejetant tout compromis, ne connaît que le « tout ou rien », mais qui doit échouer face à la réalité telle qu'elle est, qui lui coûte la perte de son enfant et de sa femme, le plonge dans la solitude, voire le martyre, et le conduit finalement dans le désert de glace de la haute montagne où une avalanche l'ensevelit. La force de l'ego apparaît alors comme une force de la nature, dont le porteur est possédé, dont il n'est pas encore le maître, qui le précipite dans la catastrophe. Ce n'est pas le cas de Peer Gynt. Lui aussi est possédé par l'impulsion de l'ego. Mais de la manière suivante :

• Ingeborg Möller: Henrik Steffens. Stuttgart 1962, p. 81 et suiv.

qu'il le transforme en égoïste, en voleur, en menteur, qu'il le plonge dans les mondes pulsionnels de la sensualité (dans le royaume des trolls), qu'il le pousse à errer à travers le monde en aventurier et en chasseur de trésors, jusqu'à ce qu'il échoue lui aussi, au sens propre, qu'il échappe à un naufrage en sauvant sa vie nue, pour atteindre son pays natal en mendiant. Cette forme d'ego, pour ainsi dire primitive, est encore en totale dissonance avec son essence archétypale, qui se manifeste ici sous la forme de Solveig (l'« éternel féminin »), c'est pourquoi Peer la laisse attendre toute sa vie, même après l'avoir traîtreusement abandonnée. Et quand son âme, après que le fondeur de boutons lui a annoncé qu'elle devait être refondue dans une meilleure forme, trouve la paix et le salut dans le sein de Solveig, ce n'est pas — comme dans le cas de Faust de Goethe, un effort constant en liaison avec l'amour d'en haut, mais presque seulement cette dernière, à qui son âme doit sa délivrance.

Dans ses pièces ultérieures, critiques de la société, Ibsen a abordé tous les problèmes que les modes de vie de la société bourgeoise actuelle, la domination de la vision du monde matérialiste moderne, d'une part, et l'impulsion qui traverse toute l'évolution historique récente vers la libre détermination de la personnalité humaine, ont apportés : l'érosion des conventions sociales, l'effet des mensonges de vie qui en découlent, le pouvoir de l'opinion publique, le problème de l'héritage, l'émancipation de la femme, la problématique du mariage, etc. Bien qu'il n'ait pas donné de réponses concrètes à toutes ces questions - ce qui n'est pas vraiment le rôle du poète -— ce qui n'est pas nécessairement le rôle du poète —, il a pourtant pour la première fois abordé les problèmes de temps de la modernité dans une approche courageuse et une analyse profondément humaine, et a ainsi exercé une influence déterminante en tant que dramaturge européen. Et c'est ainsi qu'à travers lui, dans le sens le plus éminent, les impulsions de l'âme de la conscience ont trouvé leur expression dans l'élément de la poésie.
Dans le contexte d'Ibsen, il convient de mentionner le compositeur norvégien le plus important, Edvard Grieg, qui a capturé la nature et les ambiances naturelles du Nord dans des structures sonores caractéristiques et envoûtantes, notamment dans sa musique pour Peer Gynt, mais aussi dans ses autres créations musicales.
C'est une curieuse et importante réalité que presque tous les grands poètes et écrivains nordiques des cent dernières années ont acquis leur renommée et leur gloire mondiales par le biais des traductions allemandes ou des représentations théâtrales allemandes de leurs œuvres. Cette constatation met également en évidence la relation intime qui existe entre les Scandinaves.

198

vers les peuples navisques et vers les Allemands. Comme ceux-ci représentent en quelque sorte les origines de son propre existence historique, leurs créations trouvent par son intermédiaire le chemin vers l'environnement actuel.
Dans le dernier grand génie de la narration de la Norvège, Knut Hamsun, quelque chose comme un Wikingertum non entièrement vécu, maintenant détourné vers la littérature, est apparu. Cela explique peut-être pourquoi, à l'époque où le peuple allemand, en niant ses tâches spirituelles, aspirait au niveau de développement de sa vie raciale germanique préhistorique et, en envahissant le Danemark et la Norvège, entreprenait de fonder un empire mondial germanique, ce poète s'est laissé envoûter par ces idées de mégalomanie, ce qui l'a condamné, après la fin de ce cauchemar, à une sortie honteuse de la scène de l'histoire littéraire de son peuple.

199

9 Les peuples slaves

Les slaves des pourtours/du bord

La légende d'origine de la Bohême raconte que lors de la fondation de la ville de Prague, Lubossa (Libussa), l'épouse voyante de Przemysl, le premier roi des Tchèques, « poussée par son esprit », aurait indiqué à son peuple un endroit dans la forêt où ils rencontreraient un homme fabriquant un seuil pour une maison. « Et comme même les grands seigneurs s'inclinent devant le seuil bas, vous devrez, conformément à ce qui s'est passé, appeler la ville que vous construirez là *Prah (seuil)* » (d'après la chronique de Cosmas du XIIe siècle). Ce nom fait très tôt référence de manière prophétique à la place qu'oc-

cupent les Slaves de la marge dans l'histoire spirituelle européenne. Leur monde représente aussi un *espace de seuil*, mais dans un sens quelque peu différent et encore plus spécifique que celui que nous avons montré précédemment pour l'Europe centrale dans son ensemble. Nous avons caractérisé cette région comme une zone tampon entre le monde physique et le monde spirituel, en ce sens que les âmes des peuples des nations vivant à l'ouest de celle-ci s'y incarnent et se trouvent pour ainsi dire dans le monde physique, tandis que celles des peuples orientaux n'en sont pas encore à leur incarnation complète et appartiennent donc encore à un domaine supra-physique et spirituel. En revanche, le monde des Slaves des marges représente une zone tampon dans le sens où, selon leurs dispositions nationales, ils représentent la transition entre ce que nous avons décrit à plusieurs reprises dans les chapitres précédents comme le développement/l'évolution *d'âme* de l'humanité à celui qui peut être décrit comme son *spirituel*. Nous avons déjà caractérisé à plusieurs reprises cette évolution « spirituelle » comme commençant pleinement lorsque le je humain peut libérer la conscience de soi, qu'il a d'abord acquise comme un « qui est d'âme » à l'aide du corps physique, et s'élever à nouveau avec elle – lors du retour à travers ses trois enveloppes – vers la sphère de l'organisation éthérique des forces formatrices. Il développera alors, au-delà de la pensée abstraite et conceptuelle, la faculté d'*imagination consciente*, qui représente une forme supérieure de cette conscience d'images mythologique qu'il

avait exercée lors de sa descente à travers ses enveloppes dans la sphère éthérique au cours des premières époques culturelles orientales de l'évolution historique. Ce qui distingue cette forme supérieure de la forme inférieure d'alors, c'est précisément le fait que la pleine conscience du je est désormais associée à l'imagination (ce qui lui manquait encore à l'époque) et que la pensée conceptuelle acquise entre-temps est conservée à côté d'elle. Avec Rudolf Steiner, nous avons donné à ce premier stade du développement « spirituel » le nom de *« soi-esprit »* (expérience spirituelle tout en conservant la conscience de soi). Le germe de ce stade du soi-spirituel constitue l'élément commun aux caractères nationaux de tous les peuples slaves.

Une indication linguistique de cette prédisposition peut être trouvée dans le fait que, contrairement aux peuples de la Méditerranée antique et de l'Europe romane et germanique plus récente, qui ont des mots distincts pour désigner l'esprit et l'âme : (grec : pneuma — psyche, latin : spiritus — anima, allemand : Geist — Seele, etc.), les langues slaves utilisent un seul et même mot (duch, duscha) pour désigner l'esprit et l'âme, avec seulement une distinction entre le genre masculin et féminin, ce qui correspondrait en allemand à la formation des mots Geist-Geistin. Les peuples slaves éprouvent ce qui est d'âme seulement comme la forme féminine du spirituel. Une autre indication significative de la différence entre la prédisposition au développement d'âme et spirituel est sans doute le fait que le nom commun des peuples « slaves » signifie « ceux qui parlent/les parlants », tandis que la désignation slave des Allemands — en tant que représentants de l'évolution d'âme les plus proches d'eux — signifie « ceux qui sont muets » (nemec). Ce fait peut être considéré comme une indication profonde de la différence visée, dans la mesure où ce n'est qu'au stade spirituel de son développement que l'humain devient capable de prononcer ce « mot » (la connaissance de soi et du monde) qu'il est appelé à révéler par son humanité, alors qu'au stade d'âme (dont les caractéristiques essentielles sont le développement de l'agnosticisme et l'affirmation des « limites de la

connaissance ») ne parvient pas encore à dire ce mot,au sens plus haut donc est encore "muet".
En ce qui concerne maintenant les peuples slaves des marges en particulier, ils se caractérisent par le fait que cette disposition pour le « soi-esprit » forme seulement le *soubassement* de leurs caractères nationaux, mais qui est en quelque sorte encore recouvert par un déploiement intense de *vie « d'âme »*, comme c'est aussi le cas en Europe occidentale et notamment en Europe centrale. Oui, cette vie de l'âme, dans ses différentes nuances, les caractérise même de manière si spécifique qu'elles sont, dans une mesure non moindre, oui peut-être encore à un degré haut, appartiennent à l'Europe occidentale et centrale.

201

qu' à ceux de !a simple Europe de l'Est. Ils forment ainsi une sphère particulière de transition, un territoire de transition entre l'Europe centrale et orientale qui mérite d'être examiné de plus près.
Ce rapport vient à l'expression dans leur histoire par le fait que pour chacun des peuples slaves de la périphérie/des marges, il consiste presque exclusivement dans une confrontation constante, extrêmement mouvementée et parfois profondément tragique, d'une part avec le monde germanique, d'autre part avec le monde russe (ou avec les Tatars et les Turcs). Les deux peuples sont parfois attirés par eux comme par des aimants, parfois menacés d'être écrasés entre deux meules, parfois ils se battent avec une extrême violence pour se faire une place et une liberté d'action pour déployer leur propre vie. Ainsi, pendant des siècles, la Pologne a lutté contre l'État de l'Ordre Teutonique (Prusse-Orientale), plus tard contre la Prusse, et contre la Russie — au XIIIe siècle. Siècle avec les Mongols (bataille de Liegnitz) —, dans un combat au cours duquel il s'est distingué au XVI. Au cours du XVIIIe siècle, il étend son empire à une grande puissance, à la fin du XVIIIe. Mais au cours du siècle suivant, en raison de troubles internes, elle sera complètement divisé entre la Prusse, l'Autriche et la Russie. Face à la domination brutale de cette dernière, elle ne peut que se lever dans des soulèvements infructueux jusqu'à ce qu'elle obtienne finalement une nouvelle indépendance après la Première Guerre mondiale, pour être ensuite à nouveau divisé entre Hitler et Staline et renaître d'un océan de sang à une nouvelle indépendance, mais maintenant poussé profondément par la Russie dans l'ancien territoire de peuplement allemand.
Les Tchèques habitent depuis le début de leur existence en tant qu'État avec des Allemands en Bohême, une patrie commune, et forment avec eux pendant des siècles le plus riche des principautés de l'Empire allemand médiéval. Prag est même la résidence de l'empereur allemand sous Charles IV et Rodolphe II, le premier fondant en 1348 la première université d'Europe centrale. Dans le contexte du hussitisme et des guerres hussites, commence le combat entre Tchèques et Allemands, qui se poursuit à l'époque de la Contre-Réforme et se termine après la bataille de la Montagne Blanche pendant la guerre de Trente Ans avec la complète soumission des Tchèques aux Habsbourg allemands. Sous l'empereur Joseph II, au XVIIIe siècle, la germanisation de la Bohême a atteint son apogée. Avec l'année de la révolution de 1848, au cours de laquelle se tient aussi à Prague le premier Congrès panslave, commence la lutte des Tchèques pour leur libération de la domination austro-allemande. Avec le soutien de l'Occident, mais aussi de la Russie révolutionnaire, ils remportent avec la fin de la Première Guerre mondiale

202

enfin leur pleine indépendance étatique. Progressivement, le national-socialisme alle-

mand leur enlève cette indépendance deux décennies plus tard, mais ils la récupèrent, une fois de plus avec l'aide occidentale et russe, pendant la Seconde Guerre mondiale et croient pouvoir la sécuriser à jamais en expulsant brutalement toute la population germano-tchèque ; mais peu de temps après, leur État est incorporé de force et par ruse au bloc de pouvoir communiste russe.
Les Serbes, se libérant de la domination de l'Empire byzantin au début du Moyen Âge, établissent un État sud-slave qui s'étend en un grand empire au milieu du XIVe siècle sous le règne de l'empereur Duschan. Mais déjà à la fin de ce siècle, après la bataille du Champ des Merles (1389), ils tombent sous la domination turque pendant des siècles. Au XVIIe et XVIIIe siècle, avec l'avancée de la puissance autrichienne contre la Turquie, le régime turc alterne avec celui des Habsbourg dans cette région. Contre les Turcs, qui conservent la suprématie, commence au début du XIXe siècle la lutte de libération des Serbes, qui, vers la fin de ce siècle, accorde à leur cœur de pays la pleine indépendance politique. Au même moment historique, cependant, l'Autriche occupe la Bosnie-Herzégovine, également habitée par des Sud-Slaves, et la transforme plus tard en une annexion de ces régions. Dans le contexte du sentiment serbe, qui se sent menacé par le risque d'être entièrement absorbé par l'Empire des Habsbourg, le projet de démanteler la monarchie danubienne pour réunir tous les Slaves du Sud dans un nouvel État prend forme dans les milieux dirigeants, avec le soutien de la Russie tsariste. Cet objectif est certes atteint par la Première Guerre mondiale, mais l'Allemagne d'Hitler s'effondre deux décennies plus tard et détruit à nouveau cet État. En parallèle des événements en Bohême, le deuxième conflit mondial, avec l'aide de la Russie communiste, a permis la création d'un État sud-slave pour la deuxième fois, mais aussi « ici au prix de sa transformation en régime communiste. » C'est uniquement grâce au courage de son leader politique Tito que la Yougoslavie a pu rapidement acquérir une certaine indépendance face au colosse communiste de Staline. Si la Pologne et, plus récemment, la Roumanie ont pu obtenir une certaine liberté de mouvement face à la suprématie de la Russie communiste, cela montre que, outre le changement de la configuration politique qui leur a permis d'y parvenir, il existe des différences fondamentales entre les Slaves de la périphérie et les Russes, ce qui dans les régions des premiers.

203

rend impossible stabiliser une réalisation complète d'un régime de dictature collectiviste-communiste dans la même mesure qu'en Russie.
Un champ de bataille aussi chaudement disputé - dans un sens plus profond aussi appelé « champ de bataille de deux époques » - le monde des Slaves de l'Est, en raison de son caractère de seuil, en témoigne aussi le fait que les trois plus grands conflits de l'histoire européenne moderne s'y sont enflammés : la guerre de Trente Ans du XVIIe siècle et les deux guerres mondiales du XXe siècle. Le premier d'entre eux a commencé en Bohême par le conflit entre les confessions de la célèbre défenestration de Prague de 1618, le deuxième en Yougoslavie du sud par le conflit austro-serbe en 1914 du meurtre de Sarajevo et le troisième en Pologne en 1939 du conflit germano-polonais sur le soi-disant couloir polonais. D'un autre côté, les expériences de nature politico-culturelle et sociale, comme celles qui ont pu être réalisées dans cette partie de l'Europe, ont donné lieu, au cours du premier tiers de notre siècle, à la seule orientation fructueuse vers une refonte de l'Europe centrale, dans l'idée de la triarticulation sociale, grâce à Rudolf Steiner.
Une base pour une évolution saine de la pensée européenne, c'est-à-dire pour la préser-

vation de la civilisation contre le génocide et les catastrophes de guerre, à travers cet espace de transition, s'est formée grâce à la grande dispersion des éléments de la population allemande sur l'ensemble de cet espace. Elle a été créée au cours de nombreux siècles, en partie aspirée par l'Est slave lui-même. Elle a permis une symbiose, une sorte de mariage entre l'allemanité et la slavité, qui aurait pu créer, du côté des relations entre les peuples, une condition préalable à un tel passage harmonieux. La monarchie des Habsbourg, telle qu'elle s'est développée depuis le 17e siècle, était particulièrement prédestinée à favoriser une telle symbiose. Au cours du siècle, ce lieu a été configuré et a rassemblé, en plus de l'allemanité autrichienne, des éléments de tous les peuples slaves des marges : les Polonais, les Tchèques, les Slaves du sud. Et elle a aussi exercé une influence forte et durable dans cette direction depuis le milieu du XIXe siècle. Cependant, au cours du siècle, elle a échoué de plus en plus à remplir les tâches qui lui étaient confiées en poursuivant une simple politique de puissance domestique de sa dynastie. Si aujourd'hui, dans la deuxième moitié du 20e siècle, la réalisation des tâches liées à ce domaine d'Europe centrale pour l'Europe entière doit être considérée comme échouée jusqu'à nouvel ordre et les conditions préalables préparées par l'histoire ont été détruites, il y a essentiellement deux catastrophes qui ont scellé cette tragédie : l'effondrement de la monarchie des Habsbourg dans la première guerre mondiale:et à la fin de

la deuxième l'expulsion de toutes les populations allemandes de l'ensemble de l'Est européen-slave. Il ne peut pas s'agir ici d'accuser un quelconque côté ; il ne fallait pas omettre de mentionner que tout cela a infligé au corps européen des peuples la blessure la plus difficile à guérir parmi les nombreuses blessures qui continuent encore de le tourmenter. À l'avenir, il faudra trouver de nouvelles voies, encore inconnues aujourd'hui, pour pouvoir s'attaquer à nouveau aux tâches que ce lieu représente.
Tournons-nous maintenant aux peuples slaves de la périphérie, nous examinons tout d'abord celui dont le territoire de peuplement s'étend en forme de coin vers l'ouest, profondément dans celui de l'allemanité : la *tchèquité*. Un autre trait de son caractère national est déjà suggéré par un autre aspect de sa légende déjà mentionnée : après la mort du sage Krok, successeur du saint ancêtre Lech, ses trois filles Kazi, la guérisseuse, Tetka, la prêtresse sacrificielle, et Libussa, la voyante, prennent la tête du peuple, dans le sens d'une organisation pacifique encore matriarcale, qui correspond à la conscience de l'époque, encore envoûtée par des images mythiques. Après le départ de leurs sœurs aînées, les fonctions des trois sœurs se réunissent dans la plus jeune, Libussa. Mais le peuple se lasse progressivement de cette direction féminine et demande un dirigeant et un ordre juridique. Conformément à son souhait, Libussa choisit pour époux le laboureur Przemysl, qui devient ainsi le fondateur de la royauté et d'une organisation étatique. Son nom « Przemysl », qui signifie « le pré-penseur », correspondant au grec « Prométhée », ainsi que son activité de cultivateur de la terre, indiquent la connexion du je avec le physique-corporel, duquel jaillit la pensée je-consciente, créatrice de l'*âme de conscience*. (Il convient de noter que la personnalité qui reflète la figure mythique du paysan Przemysl est très probablement identique à la figure historique du Franc Samo, qui a fondé un royaume slave en Bohême au VIIe siècle, de sorte que son mariage avec Libussa suggère déjà le mariage entre l'allemanité et la slavité, qui nulle part n'était prédestiné dans une mesure aussi grande qu'en Bohême. Enfin, le nom slave « Samo » = « soi-même » fait encore référence à la conscience de soi à puissance de je, que la tchéqui-

té a intégrée en elle avec Przemysl*. À cette disposition se tient maintenant en étrange

Voir Franz Krause, «La légende de la Bohême» dans «Blätter für Anthroposophie», année 1959, p. 55 et suivantes.

205

correspondance qu'une relation s'est nouée dès le début entre la tchèquité et la britannité (le porteur le plus pur de l'âme de la conscience) par le mariage de la fille de l'empereur Charles IV avec le roi Richard II d'Angleterre. La reprise des échanges spirituels entre l'université de Prague fondée par Charles et celle d'Oxford, qui a pour conséquence ce mariage, entraîne la diffusion des écrits et de la doctrine de Wicliffe en Bohême, et ce dernier trouve en Jean Hus un fervent prédicateur. Il devient le plus important précurseur du mouvement de la Réforme du XVIe siècle. C'est au cours du siècle dernier que s'est manifesté, sur le plan religieux et ecclésiastique, l'éveil de l'âme de conscience. Au cours des guerres hussites, déclenchées par le martyre de Hus à Constance, au XVe siècle. Au cours du siècle dernier, la première guerre de religion a déjà été menée pour une forme de christianisme renouvelée dans l'esprit de l'ère de l'âme de conscience. Jusqu'à ce jour, l'esprit du hussitisme n'est pas éteint dans la tchèquité. Il a d'abord agi dans la propagation rapide que le protestantisme a trouvée en Bohême. Au XVIIe siècle, lorsque le roi Matthias a supprimé la liberté religieuse accordée dans la lettre de majesté de Rodolphe II, il a conduit à l'élévation du protestantisme bohémien contre les Habsbourg catholiques et à l'élection du calviniste Frédéric du Palatinat (le gendre de Jacques Ier d'Angleterre) au roi de Bohême. La conséquence en a été l'éclatement déjà mentionné de la plus grande de toutes les guerres de religion de l'époque moderne. Une autre conséquence du hussitisme, dont les racines plongent dans le fond le plus profond de l'évolution de l'esprit tchèque, a été la fondation de la communauté des Frères tchèques-moraves. Avec la défaite du protestantisme pendant la guerre de Trente Ans, ses membres ont également été chassés de Bohême et ont d'abord trouvé refuge en Pologne. Leurs efforts ont été poursuivis au siècle suivant par le piétisme de la communauté des Frères moraves.

Dans son dernier évêque, Amos Comenius (Komensky), le peuple tchèque a trouvé l'une de ses plus grandes figures spirituelle. Dans celle-ci, les deux composantes du caractère national tchèque apparaissent de manière particulièrement frappante. D'une part, Comenius est considéré comme le fondateur de ce qui constitue l'essence de l'éducation moderne, en ce qu'elle se distingue de celle du Moyen Âge et de l'humanisme inspiré de l'Antiquité : il s'agit du principe de l'enseignement par l'observation, tel qu'il l'a illustré dans son célèbre « Orbis pictus » (Le monde en images). Il s'appuyait sur le principe de l'empirisme sensoriel, tel qu'il était alors formulé en Angleterre, qu'il avait visitée à plusieurs reprises, par Francis Bacon comme fondement de toute formation de la connaissance.

206

De l'autre côté valaient les intimes effort spirituels de l'idée était celle d'une « pansophie », dans laquelle, comme dans une connaissance universelle du monde, les représentants des différentes religions et confessions devraient pouvoir se réunir dans la liberté spirituelle et la fraternité. « Un appel a l'éveil aux Européens qui vivent au bord du gouffre, afin qu'ils puissent encore se ressaisir, pour qu'ils puissent enfin comprendre et éliminer la corruption du monde dans tous les domaines, dans la science, la politique, la religion, est le grand ouvrage en sept parties/membres, englobant le monde entier et toute la culture. Il faut emprunter le chemin de l'Eiréné (la paix), le triple chemin de

l'unité, de la simplicité, de la volonté, le véritable chemin royal. Il conduira à l'objectif : la détermination de la vérité par un collège de la lumière, l'atteinte de la paix et de la tranquillité par un tribunal de la paix, l'avènement du bonheur. L'universalité/l'englobement du monde de ses efforts est exprimée de la manière la plus claire dans sa première œuvre pansophique, le <Prodromus Pansophiae> de 1636 : » Nous voulons que dans cet ouvrage philosophique, tous ceux qui se consacrent à la religion, aux lois et aux sciences, sans égard pour le fait qu'ils soient chrétiens, musulmans, juifs, païens, pythagoriciens, académiciens, péripatéticiens, stoïciens, esséniens, anciens ou contemporains, docteurs ou rabbins, en bref, que tous soient conviés et veuillent s'écouter mutuellement, ce qu'ils ont à offrir pour le bien. Personne ne doit être exclu, ni homme ni femme, ni jeune ni vieux, ni noble ni homme du peuple, ni artisan ni paysan.>»
Des efforts similaires ont aussi été poursuivis par les Rose-Croix (Valentin Andreä et autres) qui sont apparus à l'époque dans la sphère publique littéraire, avec lesquels Comenius était également en contact. Un siècle et demi plus tard, ils ont connu une représentation poétique dans les « Montserrat spirituels » décrits par Goethe dans son fragment de poème « Les Secrets ». Le manuscrit en cinq volumes de l'œuvre majeure de Comenius sur la pansophie a été détruit lorsque, en 1656, la communauté des Frères tchèques/bohèmes, qui avait trouvé refuge dans la ville polonaise de Lissa, a été assassinée par la population catholique fanatique de cette ville et ses maisons ont été incendiées. Comenius lui-même trouva un dernier asile à Amsterdam et sa dernière demeure dans la terre néerlandaise.
L'élément d'âme de conscience a un représentant excellent dans la

• R. Nillson, Le courant rosicrucien en Suède et les relations de Comenius avec la Suède. «Blätter für Anthroposophie» 1958, p. 168 et suivantes.

tchéquité au cours de la première moitié du XIXe siècle dans le naturaliste et médecin J. E. Purkynje. Grâce à sa nature phénoménologique, proche de celle de Goethe, de nombreuses découvertes en anatomie et en physiologie lui sont dues. Il est, sur le plan historique, l'égal de Franz Palacky, le plus grand historien et historien national de la Bohême et le principal éveilleur de la conscience nationale tchèque.
Vers le milieu du siècle, l'industrialisme venu de l'Ouest a fait son entrée dans les pays de l'Empire des Habsbourg, en commençant par la Bohême, et a ajouté à la richesse de ce pays en produits agricoles et artisanaux une richesse en production industrielle.
Au même moment, le nationalisme d'inspiration occidentale a le plus fortement contaminé le sentiment tchèque parmi les peuples slaves périphériques, et après plus d'un demi-siècle de luttes pour l'indépendance nationale, ses dirigeants politiques de l'époque, Masaryk et Benesoh, ont réussi à fonder un État national tchécoslovaque pendant la Première Guerre mondiale. La position dominante de l'élément de population allemand sur le tchèque a été inversée, ce qui a eu pour conséquence que la création de l'État de Masaryk n'a guère survécu à son créateur. Il fait néanmoins partie des plus importants représentants de son peuple en tant que philosophe et homme politique. Une synthèse du positivisme matérialiste occidental avec un idéalisme philosophique, tel que l'allemanité l'a produit à son époque classique, était l'objectif de vision du monde de sa pensée. Car il était bien conscient des « deux âmes » qui habitent la poitrine de la tchéquité. Dans une considération littéraire (sur Karel Hawlitschek), il l'a caractérisée en ces termes : « L'âme tchèque combine de manière très étrange une compréhension

critique avec un sens mystique des émotions. » L'expression de ce dernier peut aussi être considérée comme la grande musicalité de la tchéquité, qui s'est élevée à des sommets de créativité dans des maîtres tels que Smetana, Dvorâk et Janacek.
Pendant le mouvement de la Réforme, le peuple polonais s'est aussi temporairement converti presque entièrement au protestantisme. Il a pu être récupéré pour le catholicisme relativement rapidement, sans guerre de religion, et sous la direction des Jésuites, le pays est devenu un bastion de la religion, tant vis-à-vis du protestantisme allemand que de la Russie orthodoxe grecque. Et même aujourd'hui, en Pologne, malgré le régime communiste, le catholicisme

maintient sa position de force sans faiblir. Les raisons pour cela sont aussi liées au caractère national du peuple lui-même. Les forces de l'âme de conscience n'agissent pas aussi fortement en lui qu'en la tchéquité. Elles sont remplacées par celles de l'âme de *raison analytique* et de *tranquillité*. Le rôle important que joue la dévotion à Marie en Pologne, et qui rappelle celle qui lui est accordée en France, n'en est que la preuve. « La Pologne — écrit Stefan Lubienski* — n'a pas adopté le christianisme comme un moteur provenant de son divin fondateur Jésus-Christ, mais plutôt, pour ainsi dire, de la main de sa mère, la *Madone*, qui l'a protégé de la lumière trop forte avec son manteau bleu et blanc. Un enfant parmi les peuples avait encore longtemps besoin d'une mère : Marie, debout au berceau du peuple polonais, a pris la place d'un ange gardien dans ses sentiments, une place presque aussi importante que celle du Christ lui-même.
La première création poético-musicale des premiers siècles du royaume polonais est déjà un hymne à la Madone, Bogarodzica (Mère de Dieu), qui est devenue par la suite un fidèle compagnon de ce peuple pour de nombreuses de ses actions historiques tout au long de son histoire. Les premiers chevaliers et armées de Pologne ont affronté l'ennemi avec ce chant de victoire dédié à la Vierge. Lorsque, en 1683, Sobieski, avec ses cavaliers de fer, comme un aigle du mont Gellért près de Vienne, s'abattit sur le croissant musulman, sur la grande armée turque qui encerclait Vienne, tous les chevaliers et guerriers polonais chantèrent le grand chant éternel à la Vierge Marie. Mais ce n'était pas le seul chant : Marie est l'héroïne d'un nombre infini de chansons, de légendes et d'autres créations. Diverses sanctuaires étaient dédiés à la Madone. En premier lieu, les images miraculeuses de Częstochowa et dans la cathédrale d'Ostra Brama à Vilnius. C'est avec un petit portrait de cette Marie de Wilna sur la poitrine que le maréchal Piłsudski est mort. La Vierge, pensent des millions de Polonais, a souvent sauvé la Pologne d'un grand danger par miracle, comme en 1656 lors de la résistance héroïque de Częstochowa contre l'invasion suédoise, et en août 1920 lors de l'invasion de la grande armée bolchevique. Dans la litanie, Marie est non seulement appelée Reine des Anges, mais aussi Reine de Pologne. En mai, mois dédié à la Vierge, les paysans se rassemblent après le coucher du soleil sous une image de Marie au milieu des champs et des prés et chantent sous le curieux accompagnement de toute la symphonie de mai de la nature - la litanie de Marie.»

• L'âme de peuple polonaise et sa détermination spirituelle, «Blätter für Anthroposophie» 1959, p. 242 $.

Tout cela reflète l'être d'âme tranquille des Polonais, tandis que son être d'âme rationnelle analytique se manifeste surtout par le fait qu'il est le seul peuple parmi les Slaves de la périphérie à avoir été, au XIXe siècle, un État indépendant. qui a produit au XIXe siècle — à l'apogée de l'empirisme scientifique — une *philosophie* de rang européen chez

des penseurs tels que Cieszkowski, Hoene-Wronski, Trentowski, Karel Libelt, Slowacki, Towianski. Cependant, elle a fleuri sous l'influence bénéfique de la philosophie idéaliste allemande, notamment de l'hégélianisme. D'un autre côté, il est révélateur pour elle qu'elle ne voulait pas rester dans la sphère de la simple pensée, mais que son objectif central était de s'élever au-delà de celle-ci vers des formes de connaissance plus élevées, imaginatives et inspiratives. Sigismund von Gleich la caractérise ainsi :
"Concentrer la pensée par la méditation pour atteindre une vision spirituelle ou une imagination et une intuition, ou pour augmenter l'exaltation émotionnelle religieuse à l'inspiration, et ainsi entrer en contact avec les entités cosmiques et hiérarchiques du monde spirituel, c'est toujours le plus grand désir des esprits polonais les plus importants. Mais il y a une différence entre cette enthousiasme qui est le résultat d'un sentiment immédiat et celle qui est le résultat d'une raison synthétique consciente. Dans les deux cas, le même contenu peut en être à l'origine, le plus élevé, l'absolu, Dieu ; mais la question est de savoir de quel côté il parvient à des vues/visions plus claires. Des deux formes de cette exaltation, la poétique et la philosophique, la dernière est la plus mesurée. Cette facette de l'enthousiasme n'est pas reconnue dans la nouvelle philosophie. C'est Cieszkowski qui les adopte, après que Schelling les ait aussi affirmées comme une intuition, comme un don inné que tout le monde ne peut pas avoir. Mais l'avantage de l'intuition philosophique est qu'on peut saisir le contenu vivant avec la raison synthétiue et ainsi le transformer en œuvre, en véritable livre d'Évangile. Les dirigeants des philosophes polonais voulaient surmonter les défauts de la pensée hégélienne en introduisant la volonté dans la pensée, ce qui en fait une méditation et, finalement, une intuition mystique et active. Cette intuition spirituelle était défendue par Cieszkowski et Trentowski. Libelt, en revanche, a tenté de construire une « philosophie de l'imagination ou de la faculté de former des images » et a même cherché l'inspiration. La simple pensée se condense en une perception spirituelle intérieure ; mais derrière cela, la force motrice est l'inspiration spirituelle ; en touchant la force de représentation humaine avec son « feu céleste », elle la transforme. « L'inspiration, dit Libelt, est la descente de l'esprit créateur sur l'esprit humain. »

Tout l'amour, toute l'initiation, toute l'action émane d'elle. Grâce à elles, les vérités s'illuminent et les idéaux des perfections divines brillent. C'est pourquoi l'inspiration est le principe fondamental dans la religion, la science et l'histoire. « Le peuple polonais, écrit Libelt, n'a jamais été réceptif à l'abstraction, à cette forme informe de la raison synthétique pure à laquelle l'esprit contemplatif des Allemands s'adonne avec tant d'amour. Dans notre peuple, le sens du monde plus concret a toujours prévalu, de sorte que l'esprit de peuple polonais n'était pas enclin à la réflexion. Partout où l'activité de l'esprit se manifestait, elle devait avoir un caractère plastique. »
Dans tout cela se rend remarquable la disposition spirituelle qui est aussi régnante à la base de l'essence polonaise. Entre cette disposition et cette forme de ce qui est d'âme qui se vit principalement dans la polnité, existe toutefois une plus forte discrépance que ce n'est la cas chez la tchéquité . Cette divergence est apparue dans l'histoire de la polnité, en particulier dans la sphère de sa configuration de vie politico-sociale. Celle-ci se caractérisait par ce qu'au fil des siècles, comme nulle part ailleurs dans le monde des Slaves de la périphérie, un gouffre s'est formé et maintenu entre une classe dirigeante de la noblesse (Szlachta) et un peuple de paysans asservis et serfs. Ce rapport rappelle

presque la manière dont la culture de l'Antiquité classique était autrefois portée par une classe supérieure de Grecs et de Romains affranchis, qui se démarquait du sous-sol d'une vaste population d'esclaves. Même encore au XIXe siècle, lors de la révolte de la Pologne en 1830 contre la domination russe, la noblesse ne put se résoudre à accorder au peuple la liberté et la propriété foncière, et c'est ainsi que la Pologne perdit, à cause de ce conflit interne, les derniers vestiges de sa liberté politique dans la guerre contre la Russie. À l'inverse de la France, où, à l'époque de l'absolutisme, le pouvoir politique de la noblesse fut brisé par la montée en puissance de la monarchie centralisée, en Pologne, le pouvoir de la noblesse sur le roi s'accrut à tel point que l'État polonais se transforma en 1572 en une république nobiliaire, dont la tête était un roi élu sans pouvoir réel. De plus, le Reichstag, qui était responsable de l'élection du roi et qui était composé exclusivement de nobles, a introduit le Liberum Veto, c'est-à-dire le principe de l'unanimité, qui permettait à chaque membre de bloquer toute élection qui ne lui convenait pas par son veto. Un « idéal élevé pour les communautés de vie spirituelle respectivement religieuse

• Cité d'après Stefan Lubienski, op. cit.

a été ainsi placé dans la sphère des oppositions de pouvoir politique, où il ne pouvait qu'avoir pour effet d'augmenter encore les forces de l'égoïsme. Et cela a eu pour conséquence que les candidats aux élections se sont vus accorder de nouveaux privilèges et subventions financières de toutes parts. Le zèle égoïste des partis nobles atteignit finalement un tel niveau que chaque élection royale dégénéra en anarchie et en guerre civile, et la désintégration de l'État qui en résultait fournit à ses voisins une raison suffisante pour le diviser entre eux. Ainsi, l'ancien État polonais a disparu après avoir existé pendant près de mille ans, en raison de son incapacité à trouver une synthèse viable entre liberté et communauté, deux idéaux qui, pour le peuple polonais, étaient tous deux d'une égale importance et poursuivis avec la même passion ardente. Les souffrances indicibles que le peuple a dû endurer depuis lors l'ont fait mûrir intérieurement à cet égard. Et ainsi, de nos jours, il cherche un nouveau moyen de résoudre la même tâche qui lui est à nouveau présentée sous une nouvelle forme aujourd'hui, en raison de l'évolution de la configuration politique mondiale et des conditions sociales.

De la même manière que la Pologne, après la chute de son État, est tombée d'une part sous la domination prussienne et autrichienne, d'autre part sous la domination russe, la *peuplité sud-slave*, dans ses branches slovène et croate, était aussi intégré à l'Empire des Habsbourg tant qu'il existait, tandis que la branche serbe avait porté pendant longtemps le joug de la domination turque et avait ensuite été la première à retrouver son indépendance. Ce destin différent a laissé des répercussions durables jusqu'à ce jour, qui ont non seulement rendu la vie difficile au pays yougoslave pendant sa première période entre les deux guerres mondiales, mais qui résonnent encore aujourd'hui dans certaines dissonances entre ses porteurs. Alors que les premiers peuples — comme les Tchèques — étaient plus liés à la culture germano-européenne centrale, le peuple serbe était plus spirituellement lié au monde byzantin oriental. Cela se manifeste, par exemple, par le fait que la langue commune, qui ne diffère que par les dialectes, est écrite en latin en Slovénie et en Croatie, et en cyrillique en Serbie, mais surtout par le fait que les Slovènes et les Croates appartiennent à l'Église catholique romaine, tandis que les Serbes (bien que sous la forme de l'Église nationale serbe) appartiennent au christianisme oriental byzantin. Indépendamment de tout cela, il est vrai que l'ensemble de la Slavité

du sud, bien que de manière nuancée, est caractérisé par la prédominance des *forces de l'âme de sensation*. En Serbie, la forme orientale du christianisme vient à sa rencontre, qui met le poids principal sur le soin de la vie religieuse, non sur le dogme et la confession,

212

mais sur le culte et la liturgie. À l'ouest, en Dalmatie, qui a été en grande partie sous le contrôle de la République de Venise pendant des siècles, le caractère slave du sud se transforme en un caractère italien également d'âme de sensation. Pendant la période du 15e au 17e où le peuple serbe était sous domination turque, la République de Raguse (Dubrovnik) était le centre d'une poésie serbe florissante de style épique, lyrique et dramatique (Gundulie, Palmotie), qui était bien sûr entièrement sous l'influence italienne et qui rivalisait avec la poésie italienne de l'époque en matière de virtuosité du vers et de maîtrise de la forme. Comme l'italien et l'espagnol, la langue des Slaves du sud est très riche en voyelles et, par conséquent, la plus mélodique des langues des Slaves périphériques. Les chants populaires, dont les Serbes possèdent un trésor extrêmement riche et précieux, ainsi que les danses folkloriques (Kolo) sont encore largement pratiqués, et jusqu'à une époque récente, de nombreuses tenues folkloriques colorées et parfois très artistiques étaient encore portées, reflétant les différences ethniques des différentes régions. Et jusqu'à notre siècle, il y avait en Serbie - ce qui n'a été le cas en Europe centrale allemande que jusqu'au Moyen Âge - des rapsodes errants, des chanteurs ambulants qui, sans connaître l'écriture, chantaient, accompagnés de leurs instruments de musique (gusle), des chants héroïques transmis oralement depuis des siècles, racontant les temps héroïques du peuple : les guerres avec les Turcs et la chute tragique de l'ancien empire. Certes, ces derniers avaient déjà été rassemblés au siècle dernier par le « Jakob Grimm » des Slaves du sud, Vuk Karadžić, et intégrés au trésor de la poésie populaire européenne comme l'un de ses plus précieux joyaux. «Le centre du plus grand et du plus beau cycle de chansons», selon un ouvrage ethnographique sur les Serbes de la fin du siècle dernier ((Die Serben> de Theodor Ritter Stefanovi5-Vilovsky, Vienne, 1884, p. 339 et suivantes), «est le héros national Kraljevic Marko. La plupart des chants épiques lui sont consacrés. Marko est d'une force herculéenne et atteint l'âge de 300 ans. Ses aventures le rendent célèbre et redoutable. Il est le plus puissant protecteur de son peuple et la terreur de ses ennemis et de ceux du peuple. Il est en quelque sorte l'incarnation de la vie nationale. Il est en quelque sorte l'incarnation de la vie nationale. Les quelques jours heureux que le peuple serbe a vécus sous les derniers Nemanjides, les grandes actions qu'il a accomplies sous le puissant Dushan, les terribles luttes internes et les querelles mutuelles des grands du royaume, par lesquelles ont été ébranlé les fondements de l'État serbe, sa fin tragique, les corvées, qu'il

213

a fourni sous ses derniers dominants/régnants, les sultans turcs, et enfin a combattu contre les oppresseurs, — tout cela se reflète dans la vie du héros Marko, qui, selon la légende, a vécu toutes ces phases pour finalement mourir, las du combat et de la vie. La mort de Marko est la mort politique d'une nation qui était devenue une Rajah. Mais Kraljevic Marko n'est pas mort ! Il dort, comme autrefois l'empereur Rotbart dans le Kyffhäuser (maisons du Kyff), un long, très long sommeil. Il se réveillera un jour, lorsque l'épée du vaillant héros, gravée dans une crevasse rocheuse, sortira d'elle-même. N'est-ce pas un présage que des événements se produiront et que le peuple serbe se réveillera à nouveau ? Marko Kraljevic n'est-il pas ressuscité lorsque le courageux peuple de la Šumadija serbe s'est soulevé au début de ce siècle contre ses oppresseurs, ne vit-il pas Mar-

ko Kraljevic, qui a dormi si longtemps, lorsque le peuple ressuscité, revenu à la vie, a continué à vivre, et la couronne royale serbe des Nemanji, qui brille sur la tête du roi serbe, n'est-elle pas la réalisation visible du rêve de Marko Kraljevic ? De cette manière, le génie populaire s'est créé en Marko Kraljevic un idéal qui illustre son propre destin, qui devrait incarner ses propres désirs et rêves.»
Ces rêves ont conduit au cours de la deuxième décennie de notre siècle à un affrontement avec la monarchie des Habsbourg, qui a déclenché la Première Guerre mondiale et laissa réapparaître l'État d'ensemble sud slave.
Une particularité propre au peuple serbe est celle du patronage domestique. «Le patron de la maison est — selon la source que nous venons de citer (p. 166 et suiv.) — une ancienne institution qui remonte sans aucun doute à l'époque païenne, et qui n'a subi de modification qu'avec la christianisation du peuple serbe, en ce sens que la place de l'ancienne divinité domestique a été prise par un saint de l'Église chrétienne... Pour donner une importance accrue au nouveau saint patron chrétien, on choisissait généralement celui des saints chrétiens dont le jour coïncidait avec la date à laquelle telle ou telle famille avait adopté le christianisme. C'est pourquoi aussi sa fête s'appelle« Krsno Ime », « nom de baptême » ou de la « croix »... Personne ne célèbre son propre nom ou son anniversaire ; chaque maison a son saint patron et elle le commémore avec fête et festin... La fête est appelée par court chemin la « Slawa » ; elle est célébrée presque partout de la même manière ... Le saint patron de la maison est l'incarnation même de la vie familiale des Slaves du sud, il lui donne sa véritable empreinte. Le Serbe célèbre un saint commun qui protège toute la maison, toute la famille. Il jure par son saint, qui est le plus sacré après Dieu et le Christ... L'image du saint patron ne doit manquer dans aucune maison.

214

Et tout comme les anciens offraient des sacrifices à leurs Penates, une lampe brûle devant l'image du saint, qui ne s'éteint jamais. Les prières sont dites devant l'image du saint, et lorsque le jour du saint patron de la maison arrive, non seulement le père de famille, mais tous les membres de la famille sont félicités. La Slava est la plus grande et la plus belle fête de la maison.»
Cette description datant de la fin du siècle dernier est encore d'une certaine manière applicable aux conditions qui prévalent aujourd'hui, même sous le régime communiste. Ce patronage de maison, dans lequel la grande signification du lien familial ouvre son expression, qui pour les Serbes trouve son pendant dans les familles, est étroitement lié à une autre institution qui caractérise particulièrement la serbité et qui témoigne du même fait. Contrairement à la Pologne, la Sud-Slavie n'a jamais connu de stratification entre la noblesse et les paysans, peut-être en raison de la domination turque. La Serbité ne connaît aucune différence de statut/états sociaux entre ses semblables. Sa configuration sociale a été largement déterminée par la communauté domestique à mesure tribale de la grande famille (Zadruga), qui s'est également maintenue jusqu'à nos jours. « La communauté familiale - nous suivons ici à nouveau la même source (p. 138 et suivantes) - repose sur la communauté d'intérêts qui profite à tous les membres de la famille, car elle offre à chacun d'entre eux une existence sans souci jusqu'à un âge avancé, grâce à une bonne gestion. La division du travail, le respect strict des obligations de chacun au sein de la communauté, la consultation et la prise de décision commune concernant les affaires de la communauté, ainsi que la direction suprême de celle-ci, qui est soit transmise à l'un des membres en vertu d'une loi spécifique, soit par le biais d'une

élection, confèrent à la communauté familiale des Slaves du sud le caractère d'un petit État qui est, dans l'ensemble, paternaliste et démocratique. Le chef de famille ou le président élu par les membres de la famille (Stareschina) est le chef du ménage ; il jouit de l'adoration sans limites de ses proches, il donne tous les ordres et les instructions selon lesquels les affaires domestiques sont traitées ; il représente la communauté à l'extérieur envers la commune et l'autorité politique... S'il meurt, ou s'il n'est plus en mesure de remplir sa tâche en raison de sa faiblesse due à l'âge, le plus âgé le remplace, ou les membres de la famille choisissent parmi eux quelqu'un en qui ils ont confiance... De telles familles comprennent souvent de six à dix, voir même de vingt à quatre-vingts personnes, qui vivent ensemble dans la maison paternelle, qui est la maison ancestrale de la famille depuis des décennies...

215

L'ensemble des biens meubles et immeubles d'une famille aussi nombreuse constituent un bien commun, mais il est permis à des individus, hommes ou femmes, après avoir accompli leurs tâches domestiques, d'acquérir un patrimoine séparé en travaillant pour d'autres familles, avec l'accord du Stareschina... Avec la caisse de la maison, le père de famille s'occupe avec les autres membres de la famille de tous les achats et ventes, fournit les chaussures aux membres de la famille, leur achète le tissu pour les vêtements et paie les impôts, les frais communaux, etc.»

Le rédacteur note en outre que « l'institution de la communauté domestique implique bien le recul de l'individu, la subordination au bien général, la retenue des désirs et des aspirations purement égoïstes. — «En revanche, cette communauté d'intérêts, cet attachement à la tradition, cet amour de la famille, cette consultation mutuelle, cette subordination de l'individu à l'intérêt général ont été plus profitables que nuisibles au peuple serbe, car une nation dotée de tels sentiments et de telles conceptions ne pouvait pas facilement devenir la proie d'éléments étrangers envahissants et possédait même dans la phase la plus dangereuse et la plus critique de sa vie nationale une base solide pour son existence. » Si ce « communisme de clan » ancestral a peut-être donné au peuple serbe une certaine prédisposition à l'ordre social communiste absolument , ainsi repose aussi en lui en même temps bien la raison qu'il s'est détourné rapidement du collectivisme d'État de tradition russe et a recherché depuis lors d'autres formes de communisme plus axées sur l'autogestion et la responsabilité des petites communautés.

Les Russes

Puisque dans le chapitre précédant fut déjà parle de différents points de vue de "russité", nous avons la permission de nous limiter ici à quelques indications concernant la relation de celle-ci à la succession des différentes étapes de l'évolution historique. Comme les caractères des peuples romans portent en eux des références à des époques passées de l'histoire, celui du peuple russe fait clairement référence à une *future*, que la disposition au *soi-esprit*, qui chez les slaves périphériques

216

forme seulement le soubassement de leur caractère de peuple, chez lui, pour ainsi dire, apparaissent à la surface respectivement caractérisent tout bonnement son caractère national. Le niveau de développement auquel il est associé se situe donc au-delà du seuil qui représente les peuples slaves de la périphérie. Cette association de la russité à une phase future de l'histoire de l'humanité a toujours été ressentie par ses dirigeants et exprimée de la manière la plus variée. Dostoïevski lui a attribué une mission quasi apoca-

lyptique. Cela désigne d'une part la différence entre lui et les Slaves périphériques, mais d'autre part, cela fait déjà allusion à la problématique particulière que le caractère de peuple russe recèle en soi.
Il est apparu que tous les autres peuples européens dont nous avons discuté jusqu'à présent sont constitués de deux composantes qui interagissent dans leurs caractères nationaux. Nous avons parfois comparé cela à la couleur de base et à la couleur de glacis d'un tableau. La Russité ne contient pas en elle-même une telle dualité. Elle doit, pour devenir un tout, absorber de l'extérieur ce qui lui manque. Elle ne peut pas, par elle-même, réaliser ce pour quoi elle est destinée, — pas plus qu'une femme ne peut, seule, mettre au monde un enfant. Mais ce qui, dans son cas, peut être considéré comme un complément fécondant, n'est plus une force collective corporelle ou spirituelle, mais ce sont les *individualités humaines* particulières elles-mêmes qui, mûres pour l'individualité complète, s'incarneront en elle dans leurs incarnations futures. Celles-ci constitueront en tant que telles un contrepoids à ce qu'elles recevront de sa part en tant que disposition. En effet, cette disposition, puisqu'elle est une telle pour l'esprit lui-même, ne portera plus un caractère national à mesure de peuple- au sens traditionnel. Car les peuples — comme l'a montré tout ce livre — sont fondés sur l'âme, ce sont des communautés *d'âmes*. La maturité historique de la russité ne se produira toutefois que lorsque le principe de peuple aura été absolument surmonté.
Cela ne signifie pas qu'à la russité manque bonnement totalement l'élément de ce qui est d'âme. En effet, il est même présent/disponible dans son sens le plus éminent. Mais il repose sur des faits tout à fait différents et est d'une qualité tout à fait différente de celle des peuples occidentaux. Le fait qu'il lui manque dans *la* façon dont il caractérise ces derniers, se manifeste dans le fait suivant. Ce qi est d'âme, au sens où nous l'avons compris dans la caractérisation des peuples jusqu'à présent, se manifeste en premier lieu dans le développement progressif de la personnalité humaine. Et celle-ci atteint le niveau le plus élevé de sa validité là où ce qui es d'âme, en tant qu'âme de conscience, forme sa dernière forme d'évolution.

217

À la Russité manque pleinement cette estimation de la personnalité. Comme le Russe est capable, d'un côté, de la plus haute dévotion, voire du sacrifice de sa propre personnalité, il peut aussi passer sans scrupules et sans égard sur la personnalité d'autrui, la piétiner comme un ver. C'est cette disposition qui le prédestine au collectivisme, mais qui fonde aussi tout ce que l'on ressent et craint comme étant sa barbarie. De la dernière l'histoire russe, depuis Ivan le Terrible et Pierre le Grand, en passant par les tsars du XIXe siècle. jusqu'à Lénine et Staline, a livré les exemples les plus terribles. Cette barbarité se manifeste aussi dans *la* direction que le Russe, en raison d'une discipline personnelle insuffisante, tombe facilement dans les pires excès de l'ivrognerie et de la sensualité. Mais aussi aux phénomènes de la vie spirituelle : les théories scientifiques ou les visions du monde philosophiques, le Russe ne peut pas les aborder avec une distance intérieure, avec un jugement critique et pondéré. Elles lui deviennent soit des révélations religieuses, des doctrines de salut, soit des séductions du diable. Il veut croire en elles ou les condamner. «Les Russes ne deviennent pas athées et jésuites uniquement par des sentiments d'ambition mesquins, écrit Dostoïevski*, mais aussi par une souffrance d'âme, d'une faim:après le spirituel , de nostalgie d'objectifs plus élevés, vers un rivage solide et la patrie à laquelle ils ont cessé de croire parce qu'ils ne l'ont jamais connue.

Un humain russe devient facilement athée, plus facilement que tout autre être humain dans le monde entier ! Aussi les nôtres ne deviennent pas des athées ordinaires, non, ils croiront en l'athéisme comme en une nouvelle religion, sans se rendre compte qu'ils accordent leur foi à un néant... Faites découvrir à l'humain russe le monde russe, montrez-lui le renouveau futur de toute l'humanité et sa résurrection, peut-être uniquement grâce à la pensée russe/aux pensées russes, par le Dieu et le Christ russe, et vous verrez quel géant puissant et véritable, sage et humble, s'élevera et le monde transposé dans la terreur et l'étonnement, car il n'attend de nous que l'épée du viol, car il ne peut nous imaginer, en ce qui le concerne, sans barbarie. »
Ce que le caractère national russe manque en raison de sa disposition de peuple, devra être compensé à l'avenir par l'individualité humaine parvenue à sa pleine maturité. Et selon les capacités positives que l'individu apportera ou non, le bien ou le mal sera fait sur la base de l'essence russe.

• Cité dans W. Berg-Papendick, «Rossijan, S. 208 f.

218

Il porte en son sein la possibilité des deux dans une même mesure. Cela se manifeste non seulement dans la vie même de grands représentants de ce même, comme Dostoïevski et Tolstoï, — en particulier le premier en a fait le thème principal de la plupart de ses romans. Une figure comme Raspoutine, le « saint diable », est un exemple typique de cette ambivalence.
Portons maintenant notre regard sur ce futur sur lequel l'essence russe indique, et à ce stade, ainsi peuvent seulement pour l'instant être suggérer certains de ses traits caractéristiques déterminés par le point de vue actuel. L'un d'entre eux consistera, comme déjà remarqué, à ce qu'il ne connaîtra plus de cultures nationales au sens actuel. Nous sommes déjà aujourd'hui en transition vers une culture mondiale, sur la voie d'une civilisation terrestre globale ! Laissez encore passer un demi-millénaire ou un millénaire entier, et le monde montrera un visage qui n'aura plus guère de ressemblance avec celui d'aujourd'hui. Il ne s'agira donc plus d'une culture de l'avenir « russe » au sens national, mais d'un côté d'une culture humaine, et de l'autre, une *individuelle* en un sens qui n'existe en tout cas encore pas aujourd'hui. Car leur individualisme sera immédiatement conditionné par la force des individualités humaines elles-mêmes. Celles-ci seront toutefois dotées du caractère humain par la culture, en fonction du niveau de développement du soi-esprit auquel elles se tiendront alors. Car à ce stade, grâce à la compréhension de la réincarnation, ils se sentiront appartenir à l'humanité, c'est-à-dire non plus à un seul peuple, mais à l'humanité dans son ensemble, telle qu'elle progresse à travers l'histoire. Et cet élément de l'humanité trouvera alors un soutien du côté de la nature de l'être humain. Car vu de là, le évolution du soi-esprit se produit/vient en état parce que le je humain, comme déjà mentionné, avec sa conscience devenue indépendante de la corporéité physique, se vivra dans l'élément de l'*organisation des forces de vie formatrices éthériques*. Dans cet élément, l'uns ne se vit pas aussi séparés de l'autre que dans l'élément du corps physique. Comme tout ce qui est solide, en tant que représentant le plus pur du physique-matériel, a tendance à se décomposer en unités les plus petites, non plus divisibles, en « a-tome », les je humains se décomposent d'abord à l'intérieur du physique. Comme tout ce qui est solide, en tant que représentant le plus pur du physique et du matériel, a tendance à se décomposer en unités les plus petites, non plus divisibles, en « a-tome », les je humains deviennent des unités finales non plus divi-

sibles, des « in-dividualités », à l'intérieur du corps physique. C'est pourquoi l'atomisme est apparu en même temps dans la science de la nature moderne et l'individualisme dans la vie sociale moderne. Comme « mais tout ce qui est liquide — en tant qu'image de l'éthérique-vivant — tend à se fondre en une seule et même totalité, de même les je humains se vivent eux-mêmes à l'intérieur

219

de l'éthérique en tant que membres d'une unité et totalité supérieure. En raison de cette circonstance, la future culture du soi-esprit se développera dans une mesure telle qu'elle sera celle de la *vie communautaire*, comme cela ne peut guère être représenté aujourd'hui.

Il sera question plus tard de la manière dont et par quoi dans le communisme russe actuel, il est apparu seulement une pré-apparence toute travestie et déformée de cette culture communautaire encore lointaine dans l'avenir. Mais aussi là où il ne s'agit pas de tels images déformées, la future culture de soi-spirituel au sein du monde russe n'a pu jusqu'à présent se manifester que comme une lueur d'orage qui jaillit du futur lointain et qui éclaire le présent. Quelques exemples de ce type seront mentionnés/évoqués ici pour conclure ces remarques.

L'une des figures les plus importantes et caractéristiques de la russité moderne est sans aucun doute Léon Tolstoï. Dans la transformation intérieure et la « conversion » qu'il a vécue vers l'âge de 50 ans. Lorsqu'il atteignit l'âge de la vie, et que le riche propriétaire terrien noble et écrivain mondialement célèbre devint une sorte de précurseur du communisme, un tumulte se produisit dans son âme, ce qui, dans les profondeurs de son peuple, grondait, annonçant un avenir lointain. Il a consigné les expériences et les connaissances qu'il avait acquises dans une série d'écrits, en partie autobiographiques, en partie théologiques et philosophiques, dont le plus important sur le plan spirituel est « *Sur la vie* » (1887). Ce que Tolstoï amène de pensées à l'expression en elle sur le sens de la vie est, pour ainsi dire, tout extrait de cette disposition au soi-esprit caractéristique de la Russité. Un bref aperçu sur son contenu ne saurait toutefois rendre justice à cet élément. Tolstoï montre d'abord comment la vision du monde moderne, mécaniste et de science la nature, ne peut pas résoudre le mystère de la vie, mais comment on ne peut pas non plus rendre justice à la vie humaine si on cherche seulement à la comprendre en analogie avec la vie animale. Car c'est seulement en agissant non seulement pour satisfaire nos instincts naturels et pour notre bien-être personnel, mais en étant déterminé et guidé par notre raison synthétique, qu'il reçoit sa nature humaine et sa dignité. Puisque cela nous enseigne la caducité et l'évanescence de toute vie naturelle, cela devrait nous inciter à nous détourner de tout ce qui ne sert qu'à satisfaire ses instincts, par exemple dans le sens d'une renonciation bouddhiste au monde ou d'une négation du monde schopenhauerienne. Cela ne suffit pas à épuiser tout le sens de la vie humaine. Avec la victoire obtenue/effectuée par la raison synthétique sur la aspiration purement égoïste-personnelle au bien être,

220

(qui ne mène qu'à un combat mutuel et qui ne peut donc pas atteindre son objectif) s'éveille l'amour pour le prochain. «La vie est l'activité de l'animal, la loi de la personnalité subordonnée à la raison synthétique. La raison synthétique est cette loi à laquelle la personnalité animale de l'humain doit être soumise pour son bien-être. L'amour est la seule activité synthétiquement raisonnable de l'humain. La personnalité animale tend vers le bien-être ; la raison synthétique montre à l'humain la tromperie du bien-être

personnel et ne tolère qu'un chemin. L'activité sur ce chemin est l'amour.»
L'amour cependant permet une « renaissance en esprit », qui nous apprend que ce que nous pensions être la vie n'est pas la *vraie* vie, mais seulement une manifestation temporaire de celle-ci. Ce qui vit en vérité en nous en tant que ce qui se manifeste comme étant le même à travers le temps, n'est pas la conscience liée au corps, mais quelque chose de plus profond qui lui est sous-jacent. C'est notre vrai je qui était déjà là avant la naissance et qui sera là après la mort, et qui appartient à la vie universelle. «Ce qui rassemble en un seul les éléments épars du contenu de la conscience est quelque chose d'extrêmement déterminé, bien que indépendant des conditions spatiales et temporelles, et nous le portons dans le monde depuis des régions extra-spatiales et extra-temporelles ; c'est ce certain quelque chose qui existe dans mon rapport exclusif avec le monde, et c'est mon je véritable et réel... La base de tout ce que je sais sur moi et sur le monde entier est cette relation particulière dans laquelle je me trouve, et qui me permet de voir les autres êtres qui se trouvent eux-mêmes dans leurs relations particulières avec le monde. Mais ma relation particulière avec le monde n'a pas été établie dans cette vie et n'a pas commencé avec mon corps et ma conscience née dans le temps. C'est pourquoi mon corps, qui est lié à ma conscience temporelle, peut être détruit ; mais ce qui ne peut pas être détruit, c'est ce rapport particulier que j'ai avec le monde, qui fait de moi ce que je suis, et à partir duquel tout ce qui existe a été créé. Cela ne peut pas être détruit, car il est le seul à être vraiment... Il suffit de comprendre que ce qui unit tout le conscient en un, ce qui est précisément le je particulier de l'humain, se trouve en dehors du temps, a toujours été et est, et que ce qui peut être interrompu n'est que la conscience d'un certain temps, — afin qu'il devienne clair que la destruction de la conscience la plus récente dans le temps à la mort corporelle ne peut pas plus détruire la vraie vie humaine que l'endormissement quotidien ... L'humain reconnaîtra seulement alors qu'il ne mourra pas quand il reconnaîtra qu'il

n'a jamais été né et fût toujours, est et sera... La vie de tous les humains est toujours la même, une vie, et a, comme toute vie, ni commencement ni fin...»
De telles conceptions donneront un jour naissance à une toute nouvelle morale, qui sera le contraire de celle que ses représentants caractéristiques ont défendue à l'époque de l'âme de conscience. Par exemple, l'Anglais Jeremy Bentham voyait dans la réalisation du bonheur le plus grand possible pour le plus grand nombre le but de l'effort moral. Une telle conception part de l'individu et de sa quête de bonheur personnel. Elle voit dans la réalisation de cet effort l'essence du bien. Plus grand est le nombre de ceux pour qui cet objectif peut être atteint - il n'est pas possible de l'atteindre pour tous - plus grande est la masse du bien dans le monde.

Inversement, sera de sorte cette morale de l'avenir. Elle sortira de l'expérience de la communauté. Dans son sens, l'individu humain ne peut pas être heureux tant que tous les autres ne sont pas aussi heureux. Par conséquent, son objectif sera de structurer la vie en communauté de manière à ce que le bien-être de chacun puisse être amélioré par niveaux. Ce sont ces impulsions qui ont poussé ceux qui, au XIXe siècle, vivaient en Russie, à agir. qui étaient les principaux représentants du communisme au cours du siècle.
L'exemple le plus marquant est peut-être celui de Peter Kropotkine. D'origine noble, il renonça d'abord à la carrière militaire qui s'offrait à lui, puis à une carrière scientifique, pour se consacrer entièrement au service du «peuple», car il était envahi par les idées mentionnées ci-dessus qui ne lui laissaient plus de répit. Dans sa biographie, il raconte comment, grâce à des recherches glaciaux-géologiques qu'il a effectuées en Finlande pour le compte de la Société géographique russe, il a été proposé pour le poste de secrétaire de cette société. Mais lors de ses voyages de recherche solitaires en Finlande, des pensées et des sentiments de son âme l'avaient saisi, ce qui l'a amené à refuser cette offre et à prendre une tout autre direction dans son activité.
«Il n'est pas rare que les gens dans l'État, la société ou la famille ne jouent pas le rôle qui leur convient, simplement parce qu'ils n'ont jamais le temps de se demander si la position qu'ils occupent et le travail qu'ils font sont aussi les bons pour eux, si ce qu'ils accomplissent correspond vraiment à leurs désirs et à leurs capacités intérieures et leur procure la satisfaction que chacun peut légitimement attendre de son activité. Les hommes actifs se trouveront particulièrement facilement dans cette situation. Chaque jour apporte un paquet frais de

travail avec soi, et on s'étend tard le soir sur votre lit, sans avoir terminé ce qu'on attendait ; le lendemain matin, on se jette sur la tâche inachevée de la veille. La vie passe, et il ne reste pas de temps pour réfléchir, pas de temps pour se demander à quoi sert cette vie. C'était aussi le cas chez moi.
Maintenant, pendant mon voyage en Finlande, j'ai enfin eu le temps de le faire. Quand je conduisais une carriole à deux roues finlandaise sur une plaine qui n'offrait rien d'intéressant pour un géologue, ou quand je marchais d'un trou de gravier à l'autre avec un marteau sur l'épaule, je trouvais le temps de réfléchir, et au milieu de mon occupation géologique très intéressante en soi, je me laissais constamment aller à une idée qui touchait mon soi le plus intime d'une manière bien différente de la géologie.

J'ai vu l'énorme travail que le fermier finlandais accomplissait pour défricher le pays et cultiver le sol argileux dur, et je me suis dit : « Très bien, je vais écrire la géographie physique de cette partie de la Russie pour l'aider et lui indiquer les meilleurs moyens de cultiver ce sol. Un arrache-racines américain serait très utile ici, et selon les enseignements de la science, une méthode d'engrais spécifique serait indiquée... Mais à quoi bon parler de machines américaines à ce fermier, s'il a à peine assez de pain pour survivre d'une récolte à l'autre, si la rente qu'il doit payer pour les mottes d'argile dur se monte au même rythme que le sol s'améliore grâce à ses efforts ? Il se casse les dents sur son pain de seigle à la farine de seigle extrêmement dure, qu'il fait cuire deux fois par an. Il se contente d'un morceau de morue salée et d'un verre de lait maigre. Comment puis-je lui parler de machines américaines alors qu'il doit vendre toute sa récolte pour payer sa retraite et ses impôts ? Je dois rester avec lui pour l'aider, surtout à devenir le propriétaire ou le détenteur libre de ce pays. Il tirera profit de la lecture de livres, mais pas maintenant.>

Et mes pensées se sont envolées de la Finlande vers nos paysans de Nikolskoïe, que j'avais récemment vus. Ils sont maintenant libres et tiennent beaucoup à leur liberté. Mais ils n'ont pas de pâturages. D'une manière ou d'une autre, les propriétaires fonciers ont réussi à s'approprier presque tous les pâturages. Dans mon enfance, les Sawochins devaient envoyer six chevaux au pâturage le soir, et les Tolkatchovs sept, maintenant ces familles n'ont plus que trois chevaux, et d'autres familles qui en avaient trois en ont maintenant un ou aucun. Mais à quoi sert un seul cheval misérable ? Pas de pâturages,

pas de chevaux, pas d'engrais ! Comment puis-je leur donner des instructions sur la semence de l'herbe ? Ils sont déjà ruinés — aussi pauvres que Lazare — et dans quelques années, ils seront encore plus pauvres en raison d'une taxation erronée. Quelle joie leur a apporté ma nouvelle, mon père leur a permis de tondre l'herbe dans les clairières de sa forêt ! , dit-on d'eux dans notre voisinage en général ; mais la terre arable que ma belle-mère a enlevée de ses parcelles en vertu de la clause diabolique des messieurs lors de la révision de la loi d'émancipation, est maintenant un champ de chardons, et les paysans ne peuvent pas le cultiver. Et la même chose vaut pour toute la Russie ...

La science est quelque chose de merveilleux. Je connaissais et appréciais peut-être sa joie plus que beaucoup de mes collègues. Même maintenant, de nouvelles et belles théories se sont élevées devant mon esprit alors que je contemplais les lacs et les collines de Finlande. J'ai vu comment, dans un passé lointain, en quelque sorte à l'aube de l'humanité, la glace s'accumulait dans les groupes d'îles du nord de la Scandinavie et de la Finlande... Croire à une glaciation s'étendant jusqu'au centre de l'Europe était considéré à l'époque comme une vaine hérésie. Mais devant mes yeux se dressait un grand tableau, et je voulais le dessiner avec les milliers de détails que je percevais, l'utiliser comme clé pour expliquer la répartition actuelle de la faune et de la flore et ouvrir de nouveaux horizons pour la géologie et la géographie physique.

Mais quel droit avais-je à ces plaisirs supérieurs, alors que je ne voyais que la misère autour de moi et le combat pour un morceau de pain moisi, alors que tout ce que je dépensais pour pouvoir séjourner dans ce monde spirituel plus élevé devait nécessairement être enlevé à ceux qui cultivaient le blé et n'avaient pas de pain pour leurs enfants ? Quelqu'un doit en souffrir, car la production totale de la société humaine est encore si faible.

Le savoir est un pouvoir puissant. L'humain doit s'acquérir des connaissances. Mais nous possédons déjà de nombreuses connaissances. Et si ces connaissances, et seulement celles-ci, devenaient la propriété de tous ? La science elle-même ne se développerait-elle pas alors de manière exponentielle et ne mettrait-elle pas l'humanité en mesure de progresser dans la production, l'invention et les créations sociales à un rythme pour lequel nous manquons actuellement de toute mesure?
Ce sont les masses qui ont besoin de savoir, elles veulent apprendre, elles peuvent aussi apprendre. Un fermier finlandais se tient au bord d'une immense moraine qui s'étend d'un lac à l'autre, comme si des mains géantes l'avaient construite comme une route de liaison entre les deux rives, il se tient là et

regarde pensivement les magnifiques lacs parsemés d'îles qui se trouvent à ses pieds. Aucun de ces paysans, aussi pauvre et écrasé soit-il, ne passera à cet endroit sans admirer le paysage. Et là, au bord du lac, se tient un autre qui chante une belle chanson sur une mélodie si émouvante et touchante qu'elle susciterait la jalousie du meilleur musicien. Les deux ont une profonde sensibilité, les deux ont de la réflexion et de la force de réflexion. Ils sont prêts à élargir leurs connaissances ; offrez-les-leur ! Donnez-leur seulement les moyens de se livrer à la paresse ! Dans cette direction et pour ces gens, je dois agir ! Toutes ces belles paroles sur le fait de travailler pour le progrès de l'humanité, alors que les promoteurs du progrès se tiennent à distance de ceux qu'ils prétendent faire avancer, ne sont que des sophismes qui ne visent qu'à dissiper la conscience d'un paradoxe pénible.
Et j'ai envoyé une réponse négative à la Société géographique.»
Un moment supplémentaire de la culture du soi-esprit venant reposera en ce que la vérité qui peut être résumée en ces mots sera devenue le contenu d'une connaissance pour l'humanité : le développement du je humain à travers les étapes de l'évolution d'âme et spirituelle n'a été possible que parce que dans l'événement de Golgotha, l'entité divine du Christ est entrée dans l'humanité terrestre et est depuis lors présente en elle spirituellement en tant que guide spirituel. Cela forme à nouveau maintenant une spécificité tout de suite de la russité, qu'elle est particulièrement encline à vivre la présence spirituelle du Christ. La philosophie russe est, chez la plupart de ses représentants, une christologie et a trouvé son expression la plus grandiose dans les « Douze conférences sur l'humanité divine » de Vladimir Soloviev. Mais même le mouvement révolutionnaire a été jusqu'à notre siècle impulsé par des idées chrétiennes. Dans la manifestation pacifique de nombreux milliers d'ouvriers qui a eu lieu le 9 janvier vers le palais d'hiver du tsar à Saint-Pétersbourg, avec laquelle a commencé l'année de la révolution de 1905 et dont les participants ont été abattus par l'armée, des icônes étaient encore portées sous la direction du prêtre Gapon. Et même dans la révolution bolchevique de 1917, l'image du Christ brillait encore de temps en temps devant le coup d'oeil d'esprit des âmes. W. Berg-Papendick rapporte dans le livre « Rossij a » (p. 285 et suivantes) du poète Alexander Blok, qui est mort peu après :
«Les répercussions des journées d'octobre ont entraîné gigantesque bloc dans leur tourbillon. Il gelait et il avait faim comme tous les autres, il était assis dans l'obscurité comme eux et parcourait chaque jour de longues distances à pied dans la neige et le vent, car il n'y avait pas de voitures électriques. Il absorbait tout ce qui se passait à l'extérieur, et son immense

tension d'âme s'est déchargée en janvier 1918 dans une dernière éruption poétique — dans les '*douze*' : des tempêtes de neige terribles balayaient la ville sous un froid glacial. Des humains sont poussés par le vent sur des trottoirs et des places recouverts de glace. Tout le monde est excité, chacun l'exprime à sa manière. Une vieille petite mère se plaint du gaspillage de tissu d'un grand panneau agité par le vent sur lequel est inscrit : « Tout le pouvoir à l'Assemblée constituante ! », Un orateur chuchote timidement : « La Russie est morte ! » Une dame en fourrure de zibeline se plaint à une autre de son malheur. Un pope se faufile prudemment autour d'un grand tas de neige. Les prostituées annoncent leurs nouveaux tarifs. Un bourgeois se tient immobile au coin de la rue, un chien alleux affamé se masse à lui.
Soudain, douze hommes armés et négligés, qui devraient être en prison, passent devant nous — des Gardes rouges. Ils cherchent une proie, transpercent les amas de neige, crient, tirent ; soudain, ils aperçoivent quelque chose glissant le long des rangées de maisons, ils appellent, ordonnent de s'arrêter et tirent encore et encore, tandis que le vent de tempête fait résonner son long rire dans la neige. Ils continuent à marcher d'un pas lourd, le chien traîne derrière eux, mais devant eux

> se déplace facilement à travers les tourbillons,
> à travers les graines de perles de flocons,
> le chapelet blanc/la couronne de roses blanches dans les cheveux,
> Jésus-Christ devant la foule.

Cette composition de douze parties comprend des rythmes de marche, des mélodies d'accordéon, des refrains populaires, des fragments de prose et des vers d'une facture classique. Lorsqu'elle a été imprimée peu après sa création, un scandale a éclaté : <Un blasphème ! >, s'indignaient les Meresdikov et ont rompu leur amitié avec le groupe d'amis.
<Block nous appartient, il fait marcher son Christ à la tête des Gardes rouges !> triomphèrent les bolcheviques.
<C'est la satire la plus mordante de son temps, expliqua Maxime Gorki.
<Block n'est pas un bolchevique, mais ses douze resteront, a décidé Trotski.
<Christ au bout des *douze* est seulement un effet littéraire », a affirmé Gumiljov dans une conférence publique à laquelle assistait le Block.
<Pourquoi le Christ ?> demandait Block sans cesse de toutes parts. Il ne le savait pas et pouvait seulement dire que quelqu'un parlait à travers lui en écrivant. Il ne le savait pas lui-même et a dit à un ami après la conférence de Gumiljov : <Lorsque j'eus terminé les *douze*, je fus moi-même étonné : pourquoi le Christ ? Mais plus je me plongeais dans l'image, plus je voyais clairement le Christ ! >

10 L'organisation des peuples d'Europe

La psychologie des peuples européens, telle que nous l'avons esquissée au sens le plus littéral du terme dans les quatre derniers chapitres, a montré que dans les caractères de ces peuples (à l'exception des Russes), les trois formes par lesquelles l'âme se développe chez l'humain - l'âme des sentiments/sensation, l'âme de la raison analytique et de tranquillité, l'âme de conscience - se manifestent toujours sur un terrain différent et par conséquent avec une nuance différente. Dans les peuples du sud-ouest et de l'ouest, nous les avons vues se déployer sur le fond de l'impulsion de conscience, dans le germa-

nisme successivement comme formes d'expression du développement-je, dans les peuples scandinaves simultanément côte à côte sur la base d'une efficacité corporelle et d'âme du je, chez les Slaves périphériques finalement sur le fond d'une disposition germinale du soi-esprit.
On pourrait objecter à cette caractéristique des peuples européens qu'il s'agit d'une construction basée sur un certain schéma. Celui qui élèverait cet objection révélerait ainsi qu'il ne possède pas une image essentielle de l'humain. Peut-être que la personne en question l'admettrait volontiers, voire même le considérerait comme de l'outrecuidance de prétendre à une telle connaissance dans le sens d'une connaissance scientifique. S'il était suffisamment cohérent, il devrait toutefois nier la possibilité d'une psychologie scientifique des peuples. Mais alors, l'objection mentionnée apparaîtrait dans sa véritable forme et montrerait qu'elle ne s'oppose pas réellement à la « construction », mais au « schéma » sous-jacent. Mais il ne ferait que confirmer ce que nous avons déjà exprimé dans l'avant-propos : que notre vie de connaissance actuelle est encore sous l'emprise de la science de la nature, qu'elle n'a donc pas de connaissance de ce qu'est l'humain et que c'est là l'obstacle principal à l'élaboration d'une véritable psychologie des peuples. Bien que, au milieu du siècle dernier, c'est tout de suite à partir de cette orientation scientifique des « sciences de l'esprit » que

la psychologie des peuples en tant que discipline scientifique a été fondée. Cependant, ce qu'elle a accompli dans ce sens (par exemple grâce à l'ouvrage de référence de W. Wundt) est aujourd'hui largement reconnu comme insuffisant, et elle a donc perdu en grande partie sa valeur en tant qu'effort scientifique. Le célèbre sociologue Werner Sombart, par exemple, rejette dans son ouvrage « Du peuple. Essai d'une anthropologie spirituelle scientifique » paru en 1939, dans lequel il se penche en détail sur les problèmes de la psychologie des peuples, cette discipline en tant que discipline scientifique et ne la considère que comme un « jeu d'esprit fascinant » « qui ne devrait être pratiqué que par des hommes riches d'esprit pour le plaisir. La forme qui lui convient est le bon mot ; les gros livres sur la psychologie des peuples sont absolument suspects » (p. 242).
En revanche, nous sommes — comme nous l'avons déjà accentué dans l'avant-propos — d'avis que la véritable « science de l'humain » a été fondée au cours de ce siècle par la méthode de recherche anthroposophique-spirituelle-scientifique de Rudolf Steiner. L'image de l'humain élaborée par lui montre toutefois, pour commencer, que l'humain est, dans sa totalité, un être corporel, d'âme, spirituel, et que, par conséquent, ce qui est d'âme , qui se trouve au milieu entre le corporel et le spirituel, est conditionné dans sa configuration respective par la sorte correspondante de sa relation avec le corporel, d'un côté, et avec le spirituel, de l'autre côté. Et cela montre, en second lieu, que tout ce qui est d'âme se développe en trois stades de développement par le processus qui lui donne naissance. Par conséquent, partout où l'aspect d'âme se développe absolument chez un individu ou dans des groupes/communautés d'individus, ces trois façonnements de ces mêmes se manifestent d'une manière ou d'une autre, tout comme partout où nous avons à faire avec le substantiel-matériel dans la nature, celui-ci se présente sous forme solide, liquide ou gazeuse.
Nous avons déjà justifié dans l'introduction historique que les peuples (par opposition à la race et à la civilisation) représentent des communautés enracinées et différenciées dans l'âme. La caractéristique que nous leur donnons, en fonction des formations de l'esprit qui les caractérisent, est donc entièrement fondée sur leur essence. Il serait donc

possible de pousser encore plus loin le membrement d'âme des peuples que nous avons présenté. Pour conclure, je ne citerai que deux exemples.
Nous avons montré que le caractère national de l'allemanité est bien déterminé par la je-ité humaine elle-même, mais de telle manière que celle-ci se manifeste dans les trois époques où l'âme de peuple allemande était « incarnée » dans le peuple allemand.

228

qui s'est manifesté successivement sous les trois formes différentes de ce qui est d'âme. Néanmoins, il existe en même temps l'autre fait que la population germanophone, dans son ensemble, à l'exception de sa division en tribus dont elle est originaire, se présente aujourd'hui à nous sous trois nuances nettement différentes, qui se sont développées, sinon formées, du moins renforcées par divers destins historiques : dans la population de *l'Empire allemand* de 1871 ou de 1919, dans celle de *l'Autriche* et dans celle de la *« Suisse allemande »*. Les caractères de ces trois parties de la population germanophone montrent de manière indéniable, mais justement dans la formation qu'ils ont reçue de leur impulsion-je commune, les caractéristiques des trois formes de ce qui est d'âme.
Ici, l'autrichianité se caractérise par la prédominance de l'âme de sensation. Ce qui en Allemagne devient une pensée philosophique, se transforme en Autriche, plongé dans l'élément de la sensation, en inspiration musicale. Les symphonies et messes de Haydn, Mozart, Schubert et Bruckner sont le pendant autrichien des systèmes philosophiques des grands penseurs allemands. Et dans les créations du Rhénan Beethoven, dont l'Autriche est devenue la deuxième patrie, on a parfois l'impression d'être au point de transition entre la philosophie et la musique. Pour l'âme de sensation de l'Autriche, on peut citer la domination que le catholicisme a maintenue jusqu'à aujourd'hui dans le domaine religieux, la forme de domination rappelant le théocratique des « majestés apostoliques » des Habsbourg, qui s'est maintenue jusqu'à notre siècle, les sommets de création artistique du baroque, la sociabilité de l'Autrichien qui se dissout dans l'hospitalité et les relations amicales, son amour pour la danse, la musique et le théâtre, et enfin la « négligence » autrichienne qui contraste avec l'exactitude et la ponctualité allemandes.
En Allemagne proprement dite, c'est l'élément de l'âme de raison analytique et d'âme de tranquillité qui semble prédominant, le premier dans le nord et le second dans le sud. Comme tous les grands musiciens de l'allemanité ont été attirés par Vienne et y ont passé au moins les moments les plus importants de leur vie, de même tous les grands penseurs, Fichte, Schelling, Hegel, etc., ont été attirés par Berlin, et le grand philosophe du commun des Allemands, Emmanuel Kant, était un Prussien. La Prusse de Frédéric le Grand, non seulement par son attitude militaire et guerrière, mais aussi par la centralisation extrême du pouvoir de l'État entre les mains du roi, était le parfait contre-modèle de la France de Louis XIV. — et ce n'est pas un hasard si

229

ainsi la langue et la littérature françaises régnait t à sa cour. L'élément des Huguenots émigrés de France, qui ont été en grande partie accueillis en Prusse et ont trouvé une nouvelle patrie à Berlin, a aussi joué un rôle important et durable dans la vie politique et intellectuelle prussienne, comme en témoignent les nombreux noms français de représentants éminents de la Prussié. En revanche, dans le sud de l'Allemagne, l'élément de tranquillité prédominant est déjà perceptible dans les dialectes locaux. Alors que dans le nord de l'Allemagne, le romantisme était l'affaire de quelques individualités (Frères Schlegel, Tieck, Novalis), la romantique de Heidelberg et même celle de Souabe était directement enracinée dans le folklore. Dans des figures telles que les frères Grimm, Uh-

land, Kerner et d'autres, l'époque de Walther von der Vogelweide a continué d'exister ou a repris vie, tout comme le Moyen Âge s'est poursuivi jusqu'au XIXe siècle dans les nombreuses petites villes libres du sud de l'Allemagne. Et dans les mystiques et théosophes souabes Andreä, Bengel, Oetinger et d'autres, dont Schiller a encore reçu de fortes influences, l'âme souabe a connu sa plus profonde intériorisation.
Un autre élément de l'âme incarne, en revanche, la suissité allemande : celui de l'âme de conscience. Dans les guerres de libération de la Suisse à la fin du Moyen Âge, qui ont vu la Confédération naître en tant qu'État indépendant, l'élément de l'âme de conscience s'est éveillé pour la première fois absolument au sein de la population d'Europe centrale. C'est pourquoi la Suisse n'avait plus sa place dans l'Empire romain germanique, qui devenait de plus en plus théocratique et romain sous les Habsbourg. Et déjà la forme de l'État suisse en tant que communauté d'hommes libres liés par un serment est le prototype d'une union politique fondée sur les forces de l'âme de conscience. De plus, les Suisses sont caractérisés par une disposition marquée pour l'expérience sensorielle, disposition qui ressemble à celle des Britanniques. Pour les théories philosophiques abstraites, dans lesquelles le détachement du réel est facile pour l'Allemand, il n'a pas d'organe. Parmi les grandes réalisations intellectuelles de la germanité, c'est le phénoménalisme développé par Goethe qui lui est le plus proche. Cette orientation vers le monde physique et matériel a aussi entraîné le développement considérable de la technique et de l'industrie, qui donne à la Suisse actuelle son visage, ainsi que le confort extraordinaire et la propreté poussée à l'extrême que présente toute la vie matérielle ici. Enfin, le sens aigu des Suisses pour le revenu et le patrimoine matériel, qui a déjà donné lieu à l'expression « pas d'argent, pas de Suisse » il y a des siècles.

230

Une triarticulation semblable se retrouve finalement dans le domaine de la britannité dans la trinité de *l'Angleterre*, de *l'Écosse* et de *l'Irlande*. Bien que l'âme de la conscience lui donne dans l'ensemble la note déterminante. Mais, sous la forme décrite dans un chapitre précédent, cela ne s'applique qu'à l'Angleterre. C'est seulement ici que l'empirisme caractérisé est à la maison dans sa forme la plus pure, et tout le reste qui a été mis en évidence comme des phénomènes caractéristiques de la vie britannique (parlementarisme, libéralisme, Manchesterité) a pris son départ ici. En revanche, en Écosse, un élément de la raison analytique et de tranquillité se manifeste, qui diffère nettement de l'essence anglaise. Il se manifeste dans la vie personnelle et privée par le caractère écossais, intelligent et souvent prudent jusqu'à la méfiance, parfois calculateur et avare, et, du côté de l'émotion, par sa sociabilité et son penchant pour la romance. Dans la vie spirituelle, cela s'est exprimé dans la philosophie écossaise importante, qui a eu ses plus éminents représentants en David Hume et Thomas Reid. Bien que Hume soit devenu le représentant le plus influent de l'empirisme britannique, ainsi le caractérise d'autre côté qu'il a pu donner à celui-ci une grande puissance de pénétration en le fondant philosophiquement de la manière la plus pénétrante, ce qui a même, comme on le sait, éveillé Kant du « sommeil dogmatique » dans lequel il était plongé jusqu'alors. Mais l'Écosse a aussi réussi à rivaliser avec l'Angleterre dans divers autres domaines de la recherche scientifique au cours des derniers siècles. Ainsi, par exemple, l'école classique de la nouvelle économie nationale (le soi-disant Système industriel) dans lequel les Écossais ont trouvé leur représentant fondamental et systématique, Adam Smith. L'âme de tranquillité de !a scottié/écossité a sans doute atteint son apogée littéraire dans les romans historiques de Walter Scott, qui sont principalement consacrés à la culture chevale-

resque du Moyen Âge. La jeunesse étudiante d'Écosse a généralement acquis sa formation scientifique en France et en Hollande, et les universités d'Écosse elles-mêmes sont calquées sur des modèles allemands et non anglais. Politiquement aussi, l'Écosse a cherché et trouvé dès le début un soutien en France dans ses luttes contre l'Angleterre. Depuis que son roi Jacques V. a épousé en premières noces la fille du roi de France François Ier, puis Marie de Guise après sa mort, les liens entre l'Écosse et la France se sont toujours resserrés. Sa fille Marie Stuart, dans les veines de laquelle coulaient déjà du sang français, devint l'épouse de François II de France dans un premier mariage. Bien qu'elle se soit opposée en tant que catholique à la Réforme qui avait alors pénétré en Écosse, ce qui (dans le contexte des confusions/troubles de ses unions ultérieures)

lui coûta le trône. Mais même ce contre quoi elle a lutté ainsi, la direction calviniste du protestantisme, provenait également de France et a été encore accentuée dans ses traits caractéristiques par le réformateur écossais John Knox. Avec le triomphe temporaire du puritanisme calviniste en Angleterre à l'époque de Cromwell, cet élément de l'esprit de raison analytique s'est aussi répandu sur l'Angleterre pendant une courte période, mais a ensuite été repoussé après la mort de Cromwell avec la restauration de l'anglicanisme. Cependant, en Écosse, cette forme de calvinisme s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui en tant qu'Église d'État.

L'Irlande, dans la mesure où elle concerne la plus grande partie de sa population d'origine celtique, montre déjà par son attachement tenace au catholicisme une autre nature d'âme que l'Angleterre et l'Écosse. L'élément de pondération, comme il convient à l'Écossais, ainsi que celui de maîtrise de soi, mais aussi de phlegme, comme il convient à l'Anglais, lui est étranger. L'Irlandais est d'un tempérament mobile et léger, imprudent, incontrôlable, dans ses sentiments, il change rapidement. Il a également un tempérament rêveur. De l'histoire ancienne de son pays, de l'époque des druides et des bardes, un riche trésor de contes, de légendes et de mythes s'est conservé jusqu'à aujourd'hui, dans lesquels l'âme de sensation peut continuer de rêver. Et tout comme dans le sud des Slaves, des «conteurs d'histoires» professionnels (Shanachies) ont ici aussi perpétué ce patrimoine légendaire jusqu'à notre siècle par la simple tradition orale. Récupérées et réécrites récemment (par la celtologue Ella Young et Padraic Colum), ces légendes de dieux et de héros nous ont ouvert à nouveau un monde qui, par la richesse de ses personnages et la profondeur de ses significations, se compare à celui des Grecs ou de la Germanité *. Il est finalement caractéristique que l'Irlande ait été le point de départ de la forme la plus ancienne dans laquelle le christianisme s'est développé dans le nord-ouest de l'Europe : l'Église irlando-écossaise fondée au 5e siècle par le saint Patrick, l'apôtre de l'Irlande. Les nombreuses « croix solaires » en pierre datant de cette époque, que l'on trouve en Irlande, témoignent de la conception du Christ enracinée dans une cosmologie spirituelle. Environ un siècle après Patrick, Columba l'Ancien les a étendues en Écosse, où elles ont trouvé leur centre pendant des siècles sur l'île d'Iona (sur la côte ouest de l'Écosse). Un peu plus tard, Columba le Jeune et ses compagnons ont entrepris leurs voyages de missions vers la terre ferme/continent européen (Burgund/Bourgogne, Allemagne du sud, Suisse), auxquels beaucoup de fondations de cloitres doivent leur apparition.

Voir « Mythologie celtique » et « Légendes héroïques celtiques » d'Ella Young, traduit de l'anglais en allemand) par Maria Christiane Benning, Are-Verlag, Ahrweiler.

À partir du VIIIe siècle, ce christianisme irlandais a été repoussé par l'Église catholique romaine et finalement complètement opprimé. Ainsi, au début du Moyen Âge, une première vague de christianisation se met en marche, qui se déverse d'Irlande en Écosse, mais qui est ensuite repoussée par Rome et finit par disparaître. — Au début de la période moderne, une deuxième vague, celle du christianisme réformé, se met en marche, qui se déverse d'Écosse en Angleterre, mais qui est ensuite contenue par l'Église de conscience de peuple anglaise. On peut ressentir cela comme une image symbolique des trois formations de l'âme qui se manifestent dans cette région de population.

L'unification de l'Europe

En ce que la psychologie des peuples européens nous montre de telle manière dans combien de multiples formes et nuances que prennent en eux les trois aspects de ce qui est d'âme, la psychologie nous révèle d'un côté la riche diversité des métamorphoses dont ce qui est d'âme est capable, et de l'autre côté elle montre le monde de la culture de l'âme, qui représente l'ensemble des peuples européens, est une unité qui, bien qu'elle ne soit une totalité qu'en tant que totalité de ses formes d'expression/e manifestation, présente une unité. Car chaque forme de ce qui est d'âme incarne une possibilité spécifique de celles qui sont en elle et remplit donc une fonction spécifique dans ce tout. Cette situation nous ramène à la question de l'unification de l'Europe, qui — comme mentionné dans l'avant-propos — est devenue aujourd'hui le motif dominant de la politique européenne.

Il faut d'abord dire que les peuples d'Europe forment déjà de par leur nature une unité de fait, en raison de leur parenté de caractère à peine évoquée. Pour que l'Europe soit unifiée dans ce sens, il s'agissait simplement de laisser cette unité, qui existe déjà en fait, se manifester en éliminant tout ce qui entravait cette manifestation. Il ne s'agit pas aujourd'hui de cette « culturelle » unification de notre partie de la Terre, mais d'un côté d'une unification politique dictée par des considérations de pouvoir, et d'autre part d'une unification économique de l'Europe.

233

Nous voulons ici d'abord complètement ignorer le fait que tous les efforts de réconciliation jusqu'à présent n'ont été réalisés que sur la base de cette division radicale de l'Europe en une moitié occidentale et une moitié orientale, qui est le résultat de la Seconde Guerre mondiale, et non pas pour la surmonter, mais au contraire, seulement pour l'approfondir et la consolider davantage.

Mais concentrons-nous d'abord sur les efforts en vue d'un accord économique. Comme déjà mentionné, ils ont été largement imposées par les besoins de la vie économique actuelle, qui est passée du stade des économies nationales autonomes et relativement autarciques à celui de l'économie mondiale englobant la planète entière. Cette réalité impliquerait toutefois que — dans le sens, par exemple, du principe du libre-échange qui a pris naissance en Angleterre au siècle dernier — un échange libre de produits et de services économiques sur de vastes territoires, sans entraves douanières d'État, serait possible. Cette pensée fut aussi au moins co-déterminant dans la création de la zone de libre-échange de l'Europe occidentale (AELE), qui a vu le jour ces dernières années, de manière significative avec la participation de l'Angleterre. Mais comment a-t-elle pris la forme qu'elle a ici ? En réaction à la justification du «marché commun» (CEE) qui l'a précédée, qui se caractérisait dès sa conception par une imbrication totale des efforts d'unification économique et politique des États. La conséquence de cet accord a donc été qu'à

la division Est-Ouest de l'Europe, s'est ajoutée une seconde division au sein de sa moitié occidentale : celle entre la CEE et l'AELE. Mais ce n'était pas leur seule conséquence. Il faut ajouter que, au sein de la CEE elle-même, des considérations politiques et économiques sont constamment en conflit. Des considérations économiques plaideraient en faveur de l'extension de cette communauté au-delà des six États qui se sont initialement regroupés, à d'autres pays européens, en particulier l'Angleterre, pour en faire une communauté économique globale occidentale et atlantique. La crainte de la France de devenir trop dépendante de l'Amérique, ainsi que la volonté de son chef d'État de dominer politiquement l'Europe occidentale par l'instrument du « Marché commun », l'ont fait devenir un adversaire inflexible de cette extension. Mais même l'accord politique des membres actuels de cette communauté économique est jugé sans issue par la France, car elle craint de perdre sa souveraineté nationale en fusionnant dans un super-État européen. Le Marché commun ne devrait créer

qu'autant de communauté qu'il puisse atteindre en cela ses objectifs politiques de pouvoir

En outre, il convient de maintenir les alliances politiques traditionnelles.

Un argument est invoqué par la France qui contient une vérité relative. Si les États-Unis ont fortement soutenu la CEE pendant un certain temps et ont même exercé une pression sur l'unification politique de l'Europe (initialement de sa moitié occidentale), cela avait également pour raison que l'Américain ne comprend pas la nature et la diversité des peuples ou des États européens. Il ne comprend pas pourquoi il ne devrait pas exister de « États-Unis d'Europe » de la même manière que les « États-Unis d'Amérique » existent depuis près de 200 ans. Il ne voit pas la différence radicale qui existe à cet égard entre l'Europe et l'Amérique. Nous avons déjà souligné dans le chapitre introductif que le principe de peuple en Amérique est en voie de disparition et qu'il est remplacé par le principe de civilisation en tant que principe déterminant. Dans la justification des États-Unis, ce ne sont pas une multitude de peuples avec des caractères nationaux prononcés, des cultures nationales séculaires et une indépendance qui remonte parfois à plusieurs siècles qui se sont unis, mais 13 colonies anglaises sur la côte est de l'Amérique, qui comptaient à l'époque quelques millions d'habitants et voulaient se libérer de leur mère patrie anglaise. Ce n'est qu'au cours du XIXe siècle que ces 13 États unis se sont multipliés à 48 et se sont étendus sur tout le continent en exterminant presque complètement la population autochtone et en accueillant une multitude d'immigrants européens, qui ont dépassé en nombre les citoyens originaux des États-Unis. En bref, nous avons affaire à des conditions qui ne peuvent en rien être comparées à celles de l'Europe.

Lorsque la France souligne aujourd'hui l'importance fondamentale pour l'Europe de la multitude de ses peuples culturels et étatiques séculaires, afin de s'opposer à leur fusion totale en un État européen global, elle a bien raison de le faire. Il faut seulement dire que c'est essentiellement la France qui, en particulier depuis la grande Révolution, a été à l'origine de cette *exagération* du principe national et de l'État national qui a fait passer la culture européenne de plus en plus vers la barbarie européenne et a déjà amené le poète autrichien Grillparzer au milieu du siècle dernier à constater que le chemin de la culture européenne allait «de l'humanité à la nationalité, puis à la bestialité». C'est dans le caractère national des Français que réside le fait qu'ils comprennent le moins bien que les peuples n'ont pas de caractère éternel, mais que, de même que comme

l'époque du principe racial aura pris fin, celle du principe national prendra aussi fin et est en train de faire place à la domination d'un nouveau principe : le *principe d'humanité*. Cette nouvelle domination ne peut toutefois pas être réalisée en remplaçant les États-nations actuels par un super-État supranational, pas même et surtout pas du tout si ce dernier était un État mondial englobant la Terre entière. En effet, l'ère de la domination du principe de peuple signifiait — comme nous l'avons également déjà expliqué dans l'introduction — en même temps celle du *principe d'État*. L'exagération du principe de peuple dans les temps modernes a trouvé son expression principale dans l'expansion progressive des compétences de l'État dans tous les domaines de la vie. Toutes les autres formes de sociétalisation humaine et d'ordre de la vie (économique, linguistique, culturelle), dont les frontières géographiques se croisaient souvent avec les frontières politiques, devaient être remplacées par une seule et unique de *l'État*, dans laquelle la *nation* respective se créait en quelque sorte sa propre incarnation. La barbarie à laquelle a conduit le développement de la culture européenne a pris ses formes les plus horrifiques là où l'État totalitaire absolu a pris le pouvoir. L'une de ces formes était la « guerre totale », inventée par ces États totalitaires.

Il est donc, bien que la vie nationale et la création culturelle des peuples européens doivent être préservées, la tâche la plus urgente aujourd'hui de ramener sa surchauffe nationaliste à une température normale. Ceci ne peut être réalisé que si l'État-nation respectivement le principe d'état total soit surmonté dans le sens. Le principe de la souveraineté absolue est surmonté dans *le* sens que les compétences de l'État sont limitées à la définition et à la garantie des relations juridiques entre les ressortissants des États respectifs, qui ne peuvent aujourd'hui se faire que dans le sens de l'égalité devant la loi. Cela signifie que, d'une part, la vie économique doit avoir la liberté de réaliser, par elle-même, indépendamment des frontières politiques, des regroupements plus vastes qui découlent de ses propres besoins. D'un autre côté, la vie spirituelle-culturelle, telle qu'elle se développe dans la langue, l'éducation, la science, l'art et les traditions, doit être libérée de la gestion étatique et confiée à son propre organisme autonome, géré par ceux qui y travaillent. Sa source de financement, qui provient de l'économie dans tous les cas, peut lui parvenir directement de la même manière qu'elle le fait aujourd'hui en passant par l'État et en étant dirigée selon des considérations politiques. Cela signifie en même temps que les États renoncent à imposer à leurs citoyens des croyances religieuses ou des idéologies sociales et tout,

ce qui est contraire à cela, en utilisant les moyens de violence à leur disposition. Ce n'est que si les États s'abstiennent de toute ingérence dans la vie spirituelle et culturelle, qui conduit toujours à sa corruption par la politisation et la bureaucratisation, que celle-ci pourra se développer comme il convient aux caractères nationaux et aux capacités créatives des peuples. Alors, chaque peuple pourra apporter à la culture européenne dans son ensemble la contribution qu'il est en mesure d'apporter. Les peuples peuvent alors se rencontrer librement et sans retenue, se connaître et apprendre les uns des autres. Et la conséquence naturelle en sera qu'ils découvriront, en plus de leurs différences, cette parenté d'essence qui les unit en une unité supérieure. En bref, leur unité se manifestera d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de l'organiser au préalable. Et cela sera la *véritable unification de l'Europe*, une unification ui n'en est pas une de pouvoir politique et ne s'oriente contre personne.

Puis, un autre secret sera révélé. L'unification de l'Europe n'est pas un but en soi, — ce n'est pas le but ultime à atteindre. Cela peut plutôt résider dans la transition progressive des cultures nationales actuelles vers une culture humaine future. Le secret qui sera alors révélé est que les peuples européens, par leur propre nature, dépassent leur propre être pour atteindre une culture purement humaine et universelle. Pour illustrer cela à l'aide de quelques exemples principaux, nous allons essayer de le faire dans le prochain chapitre, qui est le dernier.

À ce stade, il convient de porter l'attention sur un autre élément. Nous avons déjà mentionné que tous les efforts et les résultats de réconciliation jusqu'à présent sont totalement insuffisants, car ils ne touchent pas du tout à la division la plus importante dont souffre l'Europe aujourd'hui : celle entre l'Est et l'Ouest. En effet, une véritable « unification de l'Europe » pourrait être uniquement celle qui engloberait l'ensemble de l'Europe et, par conséquent, ferait aussi apparaître à l'extérieur l'appartenance essentielle et interne qui existe de fait entre l'ensemble de ses peuples. Nous avons déjà montré que cette division de l'Europe n'est que l'expression et la conséquence du fait que notre continent a perdu sa position de hégémonie mondiale à ses voisins suite aux deux guerres mondiales et est devenu dépendant des deux côtés, c'est-à-dire des blocs de puissance mondiale qu'ils représentent. La fragmentation de l'Europe est le signe de sa faiblesse, — est le signe qu'elle a perdu son propre visage face à ceux de l'Asie et de l'Amérique.

L'Europe ne peut surmonter ce contexte qu'en se fondant sur son

essence spécifique et, avec cela, sur l'élément commun de ses peuples. Ceci repose cependant dans la culture fondée dans *ce qui est d'âme*, dont les différentes variations représentent l'ensemble de ses peuples. Tout cela ne peut cependant apparaître que si l'État total est démantelé dans le sens décrit ci-dessus, de sorte que, d'une part, la vie de l'économie puisse s'organiser librement en fonction des besoins de l'économie mondiale et, d'autre part, la vie culturelle nationale des peuples soit confiée à sa propre administration autonome.

Cette tâche existe en fait depuis la fin de la Première Guerre mondiale. En effet, à cette époque, le principe d'État a atteint son point culminant, car tous les nouveaux États voulaient être des États-nations au sens strict, mais en même temps, ils aspiraient à une autonomie économique aussi large que possible. Bien que l'Europe ne soit pas encore divisée en bloc occidental et oriental, elle est néanmoins divisée en de nombreux États totaux nationaux. Indépendamment du fait qu'il s'agisse d'États individuels ou d'États liés par une configuration géographique spécifique pour une raison quelconque, le mal n'est

taire humaine, qui prospèrent toutes deux d'autant mieux que l'État est imprégné de vie nationale et que la nation est soutenue par un État qui lui est propre, mais qui peuvent, si nécessaire, suivre des voies séparées. Je dis la même chose du gouvernement et de l'économie, encore une fois, renforcés par les expériences de l'après-guerre. Il n'est pas possible de distinguer l'État au niveau national et en même temps en fonction des besoins de l'économie ; la tentative, si imparfaite du point de vue national, de diviser l'Europe en États-nations a eu des conséquences désastreuses ;

238

forcer les nations à se limiter à une zone économique principalement déterminée par des facteurs géographiques ou à restreindre son économie à ses frontières nationales, là où la chance n'a pas permis de surmonter les difficultés d'une manière naturelle au cours d'une longue évolution historique, est tout aussi cruel. Cela reviendrait à forcer un corps vivant dans un lit de Procuste dans les deux cas. Pour une véritable pacification du monde, il faudrait soumettre *le concept d'État absolument à une révision générale* et rechercher un système qui, à un moment donné, rendrait la communauté nationale et l'unité économique naturelle indépendantes de la communauté politique, l'État. Je crois pour ma part que la zone économique et l'État sont étroitement liés, mais qu'ils ne doivent pas nécessairement se recouvrir. Je crois que l'histoire nous a appris que dans des circonstances particulières, la séparation des différents domaines de pouvoir, que nous pensons par habitude devoir être unis dans l'État, est le moyen le plus efficace et peut-être le seul pour sortir de ce qui semble être un chaos insoluble*».

La division actuelle entre l'Est et l'Ouest de l'Europe s'est approfondie, creusant un fossé au milieu du continent, c'est-à-dire en divisant l'Allemagne en deux parties, l'une entièrement tournée vers l'Ouest et l'autre entièrement tournée vers l'Est. Et c'est pourquoi la maladie de l'Europe, au sens le plus précis, est la maladie de son centre. C'est pourquoi le véritable problème de l'Europe est devenu celui de son centre. Cela signifie qu'il ne peut être résolu que dans la mesure où le problème du centre est résolu. C'est dans cette identité des deux problèmes que réside la raison pour laquelle la question allemande est aujourd'hui considérée, du côté allemand, comme étant complètement déconnectée des faits, que l'autodétermination nationale soit refusée au peuple allemand ou à sa partie orientale. En réalité, il ne s'agit pas ici de l'autodétermination nationale au sens où les autres peuples européens l'ont acquise au cours des temps modernes. Il s'agit plutôt de la collision de deux mondes et de deux groupes de pouvoir au cœur de l'Europe, dont l'un poursuit un idéal de vie orienté vers *le national* et l'autre vers *le social- à mesure de classe*, ou — vu d'une autre perspective : l'un a choisi la *liberté*, l'autre la *communauté* comme principe de toute la structure de l'existence. L'allemanité, qui se trouve entre eux au milieu, est appelée par sa situation à servir de médiateur et d'équilibrant entre eux. Tant qu'elle ne peut ou ne veut pas le faire, elle sera et restera elle-même déchiré en deux parties, par

• Discours de Seipel, Vienne 1926, p. 163 et suiv.

239

celles qui l'un de ceux, est intégrée/enarticulé à l'autre partie de cette sphère de pou-

celui de la liberté ou de la communauté ou de la nation ou de la classe, on met en place une *triade de principes*, en ce sens que la vie économique est organisée selon le principe de la communauté respectivement du socialisme, la vie de l'État selon celui de l'égalité de droit démocratique, et la vie spirituelle et culturelle selon celui de la liberté respectivement de la nationalité*. Ce n'est qu'à travers une telle organisation différenciée des différents domaines de la vie sociale que le centre européen, que l'Europe absolument, pourra surmonter la division actuelle, parvenir à une véritable unité et, ce faisant, exercer cette fonction médiatrice et équilibrante au sein d'une culture humaine globale, sans laquelle cette dernière ne peut se développer de manière saine.

Voir R. Steiner : Essais sur la triarticulation de l'organisme social et sur la situation actuelle, Domadi 1961.

240

11 Les idéaux d'humanité des peuples européens

Pneumatologie des peuples

Ce que nous allons exposer dans ce dernier chapitre sous ce titre dépasse les aspects physique, physiologique et psychologique pour atteindre le niveau le plus élevé de la réflexion, que l'on peut qualifier de pneumologique. Son contenu se référera donc davantage aux *esprits de peuple* qu'aux *âmes de peuple* de l'Europe. Certains éléments déjà présentés dans les chapitres précédents seront à nouveau à considérer depuis une perspective plus élevée. À cette fin, nous nous appuyons d'abord sur une remarque déjà faite dans l'introduction.

Nous avons souligné que si le principe de peuple a atteint sa plus pure et complète élaboration dans les peuples européens les plus récents, c'est parce qu'ils ont été convertis au christianisme dès leur naissance, en quelque sorte dès leur enfance. Car le principe des peuples diffère du principe de race essentiellement d'un côté en ce que, sous la domination de ce dernier, l'humanité et l'appartenance à sa propre race se confondent encore, tandis que les peuples se vivent comme des parties d'une humanité globale qui les englobe tous. D'autre part, la différence réside dans le fait que l'individu, qui sous la domination du principe de race n'a pas encore de valeur en tant que tel, mais n'est qu'un membre de sa communauté de sang, acquiert au sein de la communauté nationale une importance, une valeur et un droit de participation croissants. C'est précisément à ces deux facteurs, l'humanité entière et l'individu, que le christianisme a accordé une valeur encore plus grande, en apparaissant dès le début comme une proclamation religieuse destinée à l'humanité entière et en s'adressant avec son message de salut aux individus en tant que tels (indépendamment de leur appartenance ethnique, linguistique ou nationale). En raison du fait que les peuples européens plus récents se sont imprégnés du christianisme dès le début de leur parcours historique, ils ont développé les caractéristiques mentionnées du principe de peuple de manière bien plus déterminée que les peuples de l'Antiquité méditerranéenne :

241

Ce que les Grecs et les Romains avaient fait. D'une part, ils se sont toujours sentis d'une certaine manière comme des membres d'un tout humain plus grand. Au Moyen Âge, cela représentait l'Église universelle chrétienne, au cours des temps modernes, c'est la population humaine totale de la Terre qui est venue à sa place. D'autre part, ce n'est qu'au sein de ces peuples modernes que la personnalité individuelle a atteint ce plein degré de libre arbitre que la société moderne lui garantit.

Cependant, à l'avenir — comme cela a déjà été mentionné à plusieurs reprises — ces deux facteurs : l'individu et l'humanité dans son ensemble, prendront encore plus d'importance. À mesure que l'ère du principe national touchera à sa fin et que les peuples perdront leur importance actuelle, l'individu et l'humanité dans son ensemble formeront les deux piliers polaires sur lesquels s'érigera l'édifice de la culture de l'avenir*. Ainsi on peut affirmer/prétendre qu'avec ces deux facteurs, le christianisme dans les peuples modernes qui

* Non pour nous réclamer là-dessus d'une autorité souvent citée aujourd'hui — car notre affirmation ci-dessus est fondée sur des faits et n'a pas besoin de la confirmation d'une autorité —, mais seulement pour indiquer que l'avenir de l'humanité est aussi vu ailleurs, que soit ici mentionner qu'aussi Teilhard de Chardin voit dans la signature de l'avenir de l'humanité que l'humanité se « totalise », se « planétise », c'est-à-dire qu'elle se rassemble en une unité terrestre globale, et que, simultanément, la personnalité individuelle s'élève à un niveau de développement supérieur. Dans son livre « L'avenir de l'humain » (traduit en allemand en 1963), il exprime cela sous de nouvelles formulations à chaque fois. Voici quelques exemples : « La collectivisation et l'individualisation ne sont donc pas deux mouvements contradictoires. La difficulté réside uniquement dans la régulation du phénomène de manière à ce que la totalisation humaine ne se produise pas sous une pression extérieure et mécanique, mais sous l'effet intérieur de l'harmonisation et de la sympathie » (p. 255). «En réalité, il faudrait même dire que ce n'est pas seulement une condition préalable au succès, mais une exigence positive pour la croissance. Si l'humain est d'une part contraint de se totaliser, il ne peut d'autre part, et à aucun prix, renoncer à se personnaliser : c'est tout le problème et le drame de l'anthropogenèse » (p. 307). «La caractéristique la plus fondamentale de la matière humaine, parmi ces différentes propriétés structurelles inhérentes, est sans doute le fait qu'elle se trouve en voie d'une unification et d'une organisation irrésistibles en elle-même, sous l'effet double de la compression planétaire et de la pénétration psychique mutuelle. Cependant, sous réserve que l'accord atteint, pour être viable et durable, doit aboutir à ne pas étouffer, mais à renforcer l'originalité immédiate de chaque élément du système devenu un : ce qui est possible, comme le prouvent tous les cas de réussite d'équipes à petite échelle. En fait, il est tout à fait évident pour un observateur averti qu'on a plutôt empêché la Terre de tourner que l'humanité de se déplacer péniblement mais irrésistiblement vers une plus grande totalisation personnalisante dans un mouvement double et conjoint. » (p. 314).

A disposé des germes qui, un jour, lorsque ceux-ci se flétriront, permettront à la culture humaine de se déployer.

Cette culture de l'avenir n'est donc, bien sûr, qu'une facette d'une certaine perspective. On peut toutefois le faire d'un autre point de vue. Le développement de l'humanité sur Terre, dans son ensemble, représente — du point de vue de la recherche anthroposophique et scientifique de l'esprit — le processus de son *humanisation* progressive. Cela se fait en deux étapes principales. Tout ce qui précède l'événement du Christ en tant que processus de développement appartient à la phase du devenir humain *corporel* de l'humain. Le contenu principal de cette phase est la formation de la forme spécifique du corps humain, telle qu'elle est caractérisée par la marche debout, la mobilité libre des bras et des mains, la prédisposition à la parole, etc. Cette éducation atteint son dernier raffinement dans la différenciation *raciale* de la corporéité humaine, par laquelle les peuples de l'histoire pré-chrétienne se montrent encore largement déterminés. Son essence intérieure, spirituelle et mentale, n'en fait pas encore un être humain à part entière, mais il présente encore de nombreux traits qui le rapprochent de l'animal. C'est là que réside l'appartenance à certains animaux totémiques que se sont attribués les clans des peuples primitifs, mais aussi le culte des animaux des peuples historiques tels que les Indiens ou les Égyptiens. Lorsque dans l'Antiquité gréco-romaine, l'idéal de l'humanité, de l'humanitas, apparaît d'une certaine manière pour la première fois et que les dieux sont représentés sous des formes humaines idéalisées, nous y voyons une manifestation préliminaire et, dans un sens temporel plus large, une manifestation concomitante/d'accompagnement de *l'événement du Christ*. Car c'est d'abord à travers cela que

dans l'humanité terrestre, la graine pour son devenir humain intérieur, *d'âme-esprit* a été plantée. Amener cette graine à déploiement est la tâche de toute l'évolution de l'humanité post-chrétienne. En re/connaissance de ce fait, Paul a justement qualifié le Christ de deuxième Adam. Car tout comme nous descendons tous du premier Adam en raison de notre corporéité façonnée humainement , ainsi tous ceux qui auront amené en eux le germe au devenir humain d'âme-spirituel à plein déploiement reconnaîtront un jour leur ancêtre dans ce second Adam. Comme maintenant le devenir humain corporel a été amené en soi à avoir plein déploiement dans le développement de la forme humaine de notre *corps*, ainsi la d'âme-spirituelle s'imprimera en ce que notre *culture* deviendra une véritable et pleinement humaine, ce qu'elle n'est encore aujourd'hui par aucun chemin. Et cette humanité à part entière sera également caractérisée par certains traits, comme cela vaut pour la forme humaine de notre

243

corps. *L'un* de ces traits sera la signification fondamentale qui sera alors attribuée aux deux facteurs individuels et à l'humanité dans son ensemble. Nous en parlerons bientôt. C'est la tâche historique des différents *peuples* de développer progressivement cette culture pleinement humaine. Ils sont appelés à développer l'un ou l'autre de leurs traits, en fonction de leurs aptitudes particulières. Ce qui les habilite à cette vocation est ce qu'ils ont reçu par leur christianisation. Grâce à cela, non seulement une certaine croyance a été adoptée, mais un élément a été reçu qui s'est lié à leur essence. Dans les caractéristiques déterminées par leurs caractères nationaux, qu'ils sont capables de développer, résident les contributions qu'ils doivent apporter à l'élaboration de la culture pleinement humaine. Et ces contributions constituent ce qui les dépasse, c'est-à-dire ce qui les dépasse au-delà de leur simple essence nationale et les conduit vers un aspect universellement humain. Ces contributions se manifestent d'abord dans ce qui peut être appelé les « idéaux de l'humanité » qu'ils ont développés.
C'était une sensation de tout cela qui, à la fin du 18e siècle a inspiré et incité *Herder* à rédiger ses « Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité ». Il était convaincu que le but de l'histoire de l'humanité était de parvenir à une éducation complète de ce qu'il appelait « *humanité* », la véritable humanité. Et dans l'ouvrage mentionné, il a tenté l'exploit de présenter les contributions que les différents peuples qui ont joué un rôle sur la scène de l'histoire du monde ont apportées ou apportent à la réalisation de cet objectif. Mais il n'avait pas encore une idée suffisamment concrète de ce qui constitue le contenu de l'humanité.
Si nous tentons ici une tentative, bien que très schématique, d'indiquer les contributions concrètes que les peuples d'Europe sont appelés à apporter à la formation de cette culture pleinement humaine dont la mise en forme constitue le but du développement historique, nous devons nous limiter aux plus grands d'entre eux.

Italie -- Espagne

Parmi les deux grands peuples d'Europe du Sud, qui sont les peuples qui habitent la péninsule italienne et pyrénéenne, nous avons montré que leur est commun

244

l'élément spécifique qui détermine leurs caractères nationaux, qui représente l'âme sensible/de sensation. Nous avons montré en outre que dans cet élément se trouve la raison de leur aptitude commune à la vie religieuse. Ils sont ainsi appelés à donner à la *vie religieuse* la forme qui constitue l'un des traits de la culture future pleinement hu-

maine évoquée. Puisque le germe originel de cette culture de l'avenir — comme nous l'avons vu — a été implanté à l'humanité par l'événement du Christ, il ne peut évidemment s'agir que de la forme de vie religieuse de la religion chrétienne.
Lorsqu'il s'agit de l'italianité, la vocation marquée se manifeste dans le fait qu'elle est arrivée à son « devenir majeur » au XVIe siècle, cette « union » avec la papauté romaine a été conclue, comme il a déjà été question plus haut. En effet, l'Église chrétienne dirigée par les successeurs de Pierre est le principal représentant historique de la religion chrétienne. Elle n'est pas une institution nationale, mais une institution humaine en tant que telle. Et malgré la première scission de l'Église orthodoxe grecque et la deuxième des différentes confessions protestantes, elle a constamment et sans relâche maintenu et documenté son exigence de « catholicité », c'est-à-dire de caractère universel, et ce plus que jamais à l'heure actuelle. En faisant cela, l'italianité depuis le XVIe siècle, est devenue le principal support administratif de l'Église catholique, elle remplit une fonction supranationale, une commande humaine.
En ce qui concerne l'espagnolité, il convient de noter à cet égard que, à la même époque, au XVIe siècle, d'où est né le jésuitisme, avec l'ambition — mais de manière opposée au protestantisme — d'inaugurer la réforme du christianisme exigée par l'époque. Et l'esprit du jésuitisme a largement influencé la réforme ou plutôt la contre-réforme. La réforme a déterminé ce que l'Église catholique s'est elle-même accordée lors du Concile de Trente et a conservé jusqu'à aujourd'hui. Le jésuitisme ne poursuit pas des objectifs nationaux, mais bien des objectifs humains et a rapidement entrepris de les atteindre de la manière la plus globale en développant une activité missionnaire intense et adaptée à l'esprit des cultures locales dans les régions du monde partiellement entièrement nouvellement découvertes, partiellement nouvellement ouvertes au commerce : en Chine et en Amérique du Sud.
À ce stade, il convient de noter que chaque tâche de l'humanité à discuter ici est liée à une sorte d'ombre pour les peuples concernés, dont l'obscurité se dresse en lutte contre leur lumière. Mais ce fantôme prend une forme différente pour chaque peuple.

245

Pour les deux peuples du sud de l'Europe, il se caractérise de la manière suivante :
Nous avons déjà montré précédemment que les caractères nationaux de ces peuples portent en eux un lien avec la première grande époque du développement historique, représentée par les cultures de l'Orient ancien. En effet, à cette époque, l'âme de sensation a été développée par l'humanité dans son ensemble (c'est-à-dire par ses représentants les plus influents de l'époque). La religion imprimait donc aussi à l'époque sa marque déterminante à la vie humaine dans son ensemble. La gestion de la vie religieuse était alors principalement assurée par les communautés de prêtres des lieux de culte, qui existaient sous une forme ou une autre chez tous les peuples de cette époque. Les membres de ces communautés de prêtres devaient — à des degrés divers — suivre une formation interne de plusieurs années, à l'issue de laquelle ils participaient à l'initiation. Grâce à cela, une dimension suprasensible s'est ouverte à leur expérience, et avec elle l'accès à ces êtres divins et spirituels qui étaient les esprits ou les âmes des peuples concernés. Ils pouvaient recevoir de ces dieux le savoir et les instructions qui, en quelque sorte en leur nom sur terre, les habilitaient à guider spirituellement leurs peuples. Et de cette direction est émané tout ce qui a donné sa forme à ces anciennes cultures, y compris sur le plan politique, voir même économique. Cette direction a reçu sa note caractéristique pour l'époque en ce que le savoir que les prêtres ont acquis par

l'initiation est resté enveloppé du plus grand secret pour les non-initiés. Seuls les prêtres, en fonction de leurs connaissances, pouvaient prendre des mesures de direction. Il s'agissait donc d'une direction par l'autorité de ceux qui en savaient plus que la majorité. Cela a permis aux dirigeants spirituels d'acquérir une position de domination, ce qui a eu pour conséquence que le dévouement à la vie religieuse signifiait autant pour cette époque que la soumission à la domination des prêtres.
Dans l'apparition du Christ, l'essence divine, d'où émane la direction spirituelle de l'humanité dans son ensemble, qui jusqu'alors avait été impulsée de l'extérieur de la Terre, est devenue humaine et s'est ainsi liée à l'humanité terrestre elle-même. C'est pourquoi Jean le Baptiste a pu annoncer que «le royaume des cieux est proche» et exiger un changement de mentalité (metanoeite) en conséquence. Mais le Christ lui-même pouvait indiquer que le royaume des cieux se trouve désormais à l'intérieur de l'humain lui-même. Et Paul a indiqué le chemin et le lieu où, à l'avenir,

246

le divin peut être expérimenté : en éveillant un esprit qui sommeille d'abord caché à l'intérieur de son propre je ordinaire (d'âme). Désormais, le divin peut être trouvé de cette manière en chacun. C'est ce que signifie l'affirmation selon laquelle le Christ a ouvert à l'humanité le monde divin qui lui était fermé depuis la Chute au Paradis. L'essence du christianisme implique donc le dépassement de toute forme de domination par les prêtres, — le dépassement de toute « représentation » de Dieu par des autorités extérieures, — le dépassement de toute direction extérieure autoritaire, — et le principe de placer l'humain en *liberté* par rapport à lui-même dans la vie religieuse.
Néanmoins, à mesure que le christianisme s'est développé en une organisation ecclésiastique/d'église, une nouvelle domination des prêtres s'est formée au sein de celle-ci, sous l'effet de la puissance persistante des institutions traditionnelles. Ce processus, qui a pris une forme clairement visible dès la proclamation du christianisme comme religion d'État romaine par les empereurs Constantin et Théodose, s'est poursuivi tout au long du Moyen Âge et a atteint son aboutissement dans la forme que l'Église catholique a adoptée après le départ des confessions réformées au Concile de Trente, dans l'esprit du jésuitisme alors fondé. Car lors de ce concile, l'idée a émergé pour la première fois, mais elle n'a trouvé sa réalisation que trois siècles plus tard : reconnaître au pape, en tant que « représentant de Dieu sur terre », une infaillibilité absolue en matière de foi et de mœurs, le faisant ainsi, par son office, le détenteur d'une autorité suprême extérieure. Au Moyen Âge, une telle direction autoritaire de la vie religieuse pouvait encore trouver sa justification dans le stade de l'enfance des peuples européens à l'époque. Depuis que ceux-ci étaient parvenus à maturité au début de l'époque moderne, ils étaient devenus obsolètes, d'où l'aspiration à une réforme de l'Église «de la tête aux pieds». En rejetant cette réforme de l'intérieur et en achevant et en consolidant de manière logique le développement entamé depuis longtemps, l'Église catholique a donné une nouvelle vie à des conditions pré-chrétiennes et s'est ainsi opposée au véritable sens du christianisme.
Que de suite l'Italie, qui était alors devenue le principal porteur de cette Église, et l'Espagne, par le biais du jésuitisme qu'il avait instauré, dont l'esprit dominait le Concile de Trente, devinrent les promoteurs de ce « christianisme anti-chrétien » est dû au rapport que leurs caractères nationaux entretenaient avec l'époque du développement de la culture de l'Orient ancien.

247

C'est ce rapport qui génère l'ombre qui s'oppose à leur mission humaine désignée et qui obscurcit leur lumière. Le combat entre cette lumière et cette ombre est devenu particulièrement visible en Italie dans le destin déjà mentionné plus tôt, qui a été réservé à Galilée et surtout à Giordano Bruno par l'Inquisition catholique romaine, dans lequel - comme le montre son poème que nous avons repris - la *nouvelle* forme de la vie religieuse est apparue de la manière la plus éclatante. En ce qui concerne l'Espagne, le contre-exemple est constitué par les nombreux victimes anonymes qui ont péri dans les flammes sur les bûchers de l'Inquisition espagnole, établis sous le règne de Philippe II, aux Pays-Bas et en Espagne. En tant que porte-parole de celle-ci et donc en tant que représentant de la mission humaine de l'Espagne, Schiller a mis dans la bouche de Marquis Posa dans son «Don Carlos» le discours qui culmine dans la demande de liberté de pensée à Philippe II. En insérant cette figure qu'il a inventée dans l'histoire espagnole, il a prouvé que la vraie poésie contient souvent une vérité plus profonde que l'histoire ne le révèle dans son déroulement extérieur.
Plus spécifiquement, en Italie, au cours des quatre derniers siècles, c'est davantage la variante égyptienne de l'époque culturelle pré-grecque qui s'est manifestée comme une répétition. Car, tout comme le mysticisme et le pouvoir politique se confondaient en une seule et même autorité suprême en la personne du pharaon, le pape, dans l'État pontifical italien, exerçait à la fois les fonctions de représentant suprême du clergé chrétien et de souverain temporel. En Espagne, en revanche, la variante mésopotamienne a réapparu, dont le trait caractéristique était que le clergé des mystères était consultatif et inspirant à côté ou derrière le pouvoir politique. La fonction de l'être mystérieux de l'époque a été ravivée sous une nouvelle forme dans l'ordre des Jésuites. Comme les membres de la première devaient suivre une formation rigoureuse qui culminait dans l'initiation, le jésuitisme est caractérisé par le système des « Exercices spirituels » élaboré par son fondateur, qui représente un processus de quasi-initiation. Dans une biographie d'Ignace de Loyola *, il est dit de ces exercices spirituels qu'ils « représentent aux yeux des philosophes hindous la tentative la plus remarquable que l'Occident ait jamais entreprise au cours de son histoire pour aller dans la même direction que les exercices du yoga ». Et comme le chemin d'initiation de l'Orient ancien conduisait à

* Alain Gnillermou, Ignâtius von Loyola. S. 67 (Rowohlts Monographien).

amener la personnalité terrestre de celui à initier à mourir d'une certaine manière (afin que le monde divin puisse se révéler en pureté à travers elle), les Exercices de Saint Ignace visent aussi à ce que la personne qui les pratique devienne «comme un cadavre... comme un bâton dans la main d'un vieillard» (p. 56, ibid.) obéissante à ses supérieurs, afin que la volonté de l'Ordre puisse se réaliser en pureté à travers elle.Et comme autrefois, la direction de la vie spirituelle était assurée par les prêtres des mystères, les Jésuites ont également fait de leurs principales tâches : la recherche scientifique, l'éducation des jeunes, le soutien spirituel des adultes en tant que confesseurs, la consultation politique des princes - et dans l'État indien fondé par eux au Paraguay, ils ont même exercé en même temps la direction spirituelle et politique. Au cours de l'histoire européenne récente, l'efficacité du jésuitisme a été l'un des principaux éléments de force qui ont déterminé son déroulement.

France

Passons maintenant à la francité, nous devons nous rappeler que c'est dans l'âme de raison analytique et de tranquillité, développée spécifiquement par elle, que réside la raison/le fondement pour laquelle la vie *politique-étatique* devient ici la sphère la plus importante, déterminant l'ensemble de l'existence humaine/être-là humain. Nous avons expliqué comment, au cours des temps récents, le citoyen est devenu une sorte de type moyen représentant l'essence nationale et, justement en raison de la disposition politique du peuple, il signifie en même temps un concept politique (citoyen). Comme celui-ci alors prit le pouvoir dans l'État lors de l'événement central de l'histoire française, la Révolution de 1789-1795, et a transformé tous les Français en citoyens, réalisant ainsi l'idéal de l'égalité devant la loi d'une manière qui n'a pas été le cas pour aucun autre des peuples européens modernes. L'idée de *l'égalité* était aussi l'évangile principal que la révolution a annoncé à l'Europe moderne. Et sa représentation et sa réalisation constituent la contribution spécifique que le monde français doit apporter à la culture de l'avenir pleinement humaine. Car, justement ainsi comme celle-ci, sur domaine religieux et spirituel, donnera la marque à la liberté de foi et de pensées ainsi sur champs politiques la pleine mise en position juridique d'égalité de tous,

qui porte g un visage humain, quel que soit leur sang, leur langue et leur religion. Cette disposition des Français s'est également manifestée par le fait qu'ils ont développé, par exemple, une rapport tout à fait différent avec l'élément noir/nègre dans leur État, déterminée par l'idéal d'égalité, par rapport aux Anglais et aux Américains.
Mais l'ombre se dresse aussi face à la lumière de cet idéal de l'humanité. Ceci est dû au rapport que la France entretient avec l'Antiquité gréco-romaine, l'âge de l'épanouissement de l'esprit. Les Grecs, et aussi les Romains, ne se sentaient pas encore comme un peuple parmi d'autres peuples, mais simplement comme des êtres humains — ils représentaient leurs dieux sous une forme purement humaine — et considéraient les autres, en particulier ceux qui vivaient à l'est d'eux, comme des barbares, c'est-à-dire comme une sorte d'être humain à moitié. Et ils étaient, comme les Romains, convaincus qu'en étendant leur culture, leur empire et leur ordre juridique, ils répandaient la pleine humanité sur le monde. Ce trait de caractère se retrouve aussi chez la francité. Elle se considère, en ce qui concerne son idéal d'humanité, comme la véritable nation cultivée, «la grande nation», et a toujours eu tendance à considérer les peuples vivant à l'est d'elle, au-delà du Rhin, comme des «barbares». En cherchant à étendre à l'Europe entière la réalisation de l'égalité juridique universelle que la Révolution avait apportée, cette tentative visait à transformer tous les Européens en Français, dans le sens où Napoléon étendait progressivement l'Empire français sur l'Europe. Mais même plus tard, lorsque la France parlait des intérêts de l'Europe ou de la culture occidentale qu'elle devait défendre, cela signifiait en pratique toujours la poursuite des objectifs de puissance française. Et cela n'a pas changé aujourd'hui non plus. C'est le danger du nationalisme et des ambitions de pouvoir national, auquel le français est plus exposé que tout autre peuple et qui obscurcit la lumière de sa tâche pour l'humanité. De manière humoristique et pertinente, le poète autrichien Robert Hamerling a fait allusion à ces « ombres » dans une scène de sa pièce de théâtre « Danton et Robespierre ». Dans une scène de la première acte, où la population parisienne se prépare pour le défilé qui doit conduire la déesse de la raison à la cathédrale Notre-Dame, il fait notamment apparaître un révolu-

tionnaire qui conduit quelques citoyens qu'il a maquillés et masqués pour représenter les différentes races humaines. Il se présente à la foule avec le discours suivant :

Cloots : Nous représentons ici les races et les peuples de la Terre. Tous veulent et doivent se joindre à la France. Vous avez introduit l'égalité de tous

250

les Français. Mais *tous* les humains, *tous* les peuples sont égaux...
Un soldat : Quoi ? Tous les peuples égaux ? Les Français ne seraient pas meilleurs que les autres ? À bas l'aristocrate !

Cloots : Comprenez-moi bien. Paris sera la capitale du globe terrestre. Il n'y aura pas d'Empire anglais, pas d'Empire espagnol, mais seulement un Département Angleterre, un département Espagne. Il n'y aura plus d'Allemands, plus d'Anglais, plus de Français —.

Un sans-culotte : Donner et Doria ! Pas de Français ?

Cloots : Écoutez-moi seulement ! Tous les humainw seront des humains, et Frères et républicains libres. Ma conviction a toujours été que tous les peuples fusionneront en un seul... Mais le peuple auquel tous les autres doivent d'abord se joindre est le peuple français. Car le peuple français est le plus libre, et un peuple qui est libre en son sein ne jouera jamais à l'extérieur le rôle de conquérant, d'oppresseur.
Comme autrefois le aigle de Zeus le Ganymède
La France élèvera les peuples sur l'Aar
Sur ses ailes dans le ciel de la liberté
Et de la belle humanité ! —

Angleterre

De la britannité, nous avions montré que dans l'âme de la conscience développée à mesure de peuple prend racine cette dévotion particulière envers le monde physique et matériel, qui s'est exprimée dans l'empirisme qui pousse à la recherche de science de la nature , dans la conquête de la domination technique sur les forces de la nature et dans l'exploitation maximale de la nature terrestre pour satisfaire les besoins économiques de l'humanité. Le résultat global de tous ces facteurs, le plus important pour la structure sociale de la vie humaine, est sans aucun doute l'émergence de *l'industrialisme* moderne. L'une de ses principales conséquences est que la vie économique est progressivement passée de la phase des économies nationales autonomes, qui avait atteint sa forme la plus aboutie dans le système mercantile (colbertisme) développé par la France au XVIIe siècle, à l'économie mondiale qui englobe la Terre entière.

251

Condition préalable pour atteindre ce niveau fut évidemment, il fallait éliminer les réglementations étatiques sur les importations et les exportations, qui avaient été poussées à leur paroxysme par le système mercantile, et adopter le principe du libre-échange. Sous la direction de l'Angleterre, l'humanité a donc aussi fait, au XIXe siècle, sous le signe de l'idéal du libre-échange, les pas décisifs de l'économie de peuple par commerce mondial vers l'économie mondiale.
Avec la pleine intégration dans la configuration de l'économie mondiale, les conditions de fonctionnement de l'économie changent radicalement. Tant qu'elle se trouve dans la phase de propagation dans le monde, la quête égoïste de profit ne lui nuit pas en tant que force motrice, mais au contraire favorise l'expansion, voire la nécessite même. Cependant, dans la mesure où l'état de l'économie mondiale est atteint, le bénéfice en est transformé en dommage. L'effet de ce renversement se manifestait dans les crises éco-

nomiques mondiales périodiques qui ont marqué le premier tiers de notre siècle et qui se traduisaient par le fait qu'à un endroit, il y avait une "surproduction qui ne pouvait pas être écoulée, et à un autre, un manque de marchandises qui ne pouvait pas être comblé. Depuis le milieu de notre siècle, cette influence a pris la forme d'un contraste entre les pays pleinement développés, presque étouffés par l'abondance économique, et les régions « sous-développées » où règnent la faim et la misère économique ; et l'aide au développement est devenue l'une des plus grandes tâches qui se présentent à l'humanité pour l'avenir immédiat. Il est désormais largement prouvé que les méthodes utilisées jusqu'à présent sont totalement insuffisantes pour répondre à leurs véritables besoins. Ce que ces exigences impliquent, c'est plutôt une réorientation structurelle de toute l'économie mondiale dans le sens de, que la production ne soit plus déterminée par le point de vue du profit qu'elle est censée générer, mais par les besoins réels qui existent sur toute la Terre, et qu'elle soit répartie sur la Terre de la manière la plus favorable au bien-être de l'humanité dans son ensemble, en fonction des richesses naturelles, de la fertilité du sol, de la situation géographique, des forces de travail disponibles, etc. Car la particularité de l'économie mondiale est qu'elle ne peut fonctionner que si chaque partie de celle-ci oriente sa production en fonction des besoins de l'humanité dans son ensemble et si ses besoins sont satisfaits par la production de toutes les autres parties. En bref, si la devise « chacun pour tous, tous pour chacun » est déterminante pour leur conception.

C'est en mettant en place cette économie mondiale conçue dans le sens de *l'idéal de fraternité* que nous pourrons la réaliser, et c'est là dedans que repose la contribution que la britannité

est appelé à fournir à la culture pleinement humaine de l'avenir par son caractère national. Car parmi les caractéristiques qui les définiront, on trouvera aussi celle-ci : la vie de l'économie sera façonnée tenue ensemble en un organisme économique mondial unitaire, par le lien de la fraternité (socialisme).

Comme moyen pour servir à cette fin, l'Empire britannique, qui était avant tout un empire économique mondial, était le plus apte à cette fin. Et c'est à cette époque, à l'apogée de sa gloire, à l'époque victorienne, que les hommes d'État anglais les plus influents et les meilleurs représentants de la peuplité britannique ont vu son véritable sens. Nous nous rappelons ici eulement des figures comme John Bright et Richard Cobden, qui, en tant que principaux représentants de la manchestérité, du libéralisme et du libre-échange, ont non seulement vu dans tout cela le moyen d'enrichir économiquement leur propre peuple, mais ont qussi servi à l'élévation du bien-être de l'humanité dans son ensemble. À ces compagnons de mentalité appartenait aussi le « grand homme » de la politique anglaise de l'époque : Gladstone. Puisque l'économie mondiale ne peut prospérer que si son fonctionnement n'est pas perturbé par des conflits guerriers, les efforts de ces personnalités visaient à tenir l'Empire britannique à l'écart de tous ces conflits dans la mesure du possible et à lui conférer une mission de médiation et de préservation de la paix. Et ils s'abstenaient de toute expansion ou augmentation de son pouvoir impérial, convaincus que l'Empire était destiné à se dissoudre dans la mesure où l'on se rapprochait de l'objectif de l'économie mondiale.

Leurs efforts ont ensuite été remplacés par le néo-impérialisme, qui visait à renforcer au maximum le pouvoir et la concentration politique de l'Empire, par des hommes tels que Disraeli et Joe Chamberlain. Dans ce contexte, la Grande-Bretagne, lorsque le principe

du libre-échange a commencé à se retourner contre sa position économique, s'en est éloignée et a fermé son empire sur le plan douanier contre l'environnement. C'est là que l' « ombre » est apparue, qui s'oppose aussi à la tâche d'humanité anglaise. Elle est aussi conditionnée par le rapport dans lequel le caractère national britannique se trouve par rapport à un caractère temporel spécifique : c'est la rapport avec notre propre époque *actuelle*.

Puisque, comme nous l'avons montré, le je humain s'incarne jusque dans le corps physique, le niveau d'égoïsme humain atteint son plus haut degré dans son déroulement. Il se manifeste le plus dans le domaine de la vie de l'économie et s'exprime dans le fait que depuis le 18e siècle,

253

en ce moteur a été, en théorie et en pratique, conçu pour servir l'intérêt personnel et la recherche du profit. Cela a eu pour conséquence qu'au sein de l'industrialisme naissant, il ne s'est pas formé de partenariat entre l'entrepreneur et le travailleur, mais que l'entrepreneuriat a utilisé la supériorité économique qu'il détenait sur le travailleur en raison de la possession des moyens de production pour transférer le système de domination hérité de l'ancienne organisation des états à la nouvelle forme industrielle de l'économie. Cela se traduisait principalement par le fait que les bénéfices de la production commune étaient exclusivement versés dans la poche de l'entrepreneur et que la part qui revenait au travailleur était payée à un prix d'achat aussi bas que possible pour son travail. La « servitude salariale » dans laquelle le prolétariat a été ainsi plongé a engendré la « question sociale » au sens le plus strict du terme et, par conséquent, celle du mouvement ouvrier socialiste.

Comme en France, au cours des derniers siècles, le citoyen (bourgeois) est devenu le type national, en Angleterre, c'est *l'entrepreneur industriel* (capitaliste) qui a pris cette place, et la conséquence en a été que la britannité dans son ensemble a cherché à occuper, au sein de l'économie mondiale en voie de formation, une position analogue à celle que l'entrepreneur avait conquise au sein de l'entreprise industrielle individuelle. Cela signifiait toutefois que les autres peuples, ou Les membres de la communauté économique mondiale ont été placés dans la position du prolétariat « exploité » ; en d'autres termes, au sein de l'économie mondiale, une position de domination a été établie au lieu d'une véritable association/partenariat. Nous nous souvenons de la destruction de l'industrie cotonnière indienne par le capitalisme anglais précoce, de la guerre de l'opium contre la Chine, de la guerre des Boers, etc. En cela , la Britannité s'est associé au tournant du 20. siècle, à un camarade qui rattrapait progressivement en puissance et qui finit par le dépasser, la population des États-Unis Les deux ensemble forment depuis lors les principaux représentants de ce que l'on a pris l'habitude d'appeler de manière familière dans d'autres parties du monde le « monde capitaliste » ou le « capitalisme occidental ». La conséquence politique mondiale en était que, tout comme l'anglo-américanisme avait pris la place de l'entrepreneur capitaliste au sein de l'économie mondiale, la Russie communiste prenait la place du prolétariat. Et conformément à l'instruction du «Manifeste du Parti communiste» de Marx : Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !, cette représentation s'est transformée en mouvement de révolution mondiale, de sorte que, au cours des dernières décennies, la «Guerre froide» entre l'Est communiste et

254

l'Occident capitaliste s'est introduite. Ce qui, en tant qu'éléments sociaux, s'est développé à travers le caractère national britannique, parce que ce caractère national coïncide

avec le caractère de notre époque, a donc façonné la *situation mondiale actuelle*, qui plus que tout autre chose, imprime sa marque à notre époque.
La « britannité » au sens strict a, conformément à sa capacité d'apprendre de l'expérience des faits, a transformé son Empire en Commonwealth, ce qui, dans un certain sens, l'a mis sur la voie d'une dissolution dans l'économie mondiale en formation. Et ainsi, après avoir surmonté l'ancien impérialisme et après l'échec provisoire de son inclusion dans la CEE continentale, une réflexion sur sa véritable mission humaine semble gagner du terrain dans ses cercles dirigeants. Aujourd'hui, le problème économique mondial est devenu la tâche qui se présente actuellement sous la forme de l'aide au développement, il semble donc en passe de vouloir mettre le Commonwealth principalement au service de cette tâche. Juste le jour où ces lignes sont écrites (8 juillet 1964), un éditorial est paru dans le « Basler Nationalzeitung » à l'occasion de la conférence du Commonwealth qui commence à Londres, abordant ce sujet. Il semble à cause de cela peut-être justifié d'en citer ici quelques passages :
«Il y a quelque temps, une série d'articles dans le Times a affirmé que le Commonwealth était une farce gigantesque, en ce qui concerne les principes de la politique conservatrice. Depuis lors, plusieurs réflexions sur le Commonwealth ont été entachées de la question . La question a maintenant été répondue par 17 chefs de gouvernement qui ont volé jusqu'à 20 000 kilomètres pour se rendre à Londres afin de participer à une conférence qui ne traite que de cette soi-disant farce, le Commonwealth qui, selon eux, n'existe que dans l'imagination des Anglais sentimentaux. Est-il possible que 17 hommes d'État, dont le Premier ministre britannique 18, des hommes politiques expérimentés et des nouveaux venus fiers qui viennent de se débarrasser du joug britannique, se laissent aller à une illusion et que les commentateurs politiques sceptiques ou négatifs aient raison ? Poser la question, c'est la nier... Rien n'est plus facile que de lister ce que le Commonwealth n'est pas, et rien n'est plus difficile que de définir ce qu'il est. Puisqu'il y a eu et qu'il y a encore de nombreux Anglais qui considèrent le Commonwealth comme un rêve irréalisable d'impérialistes incorrigibles ou d'idéalistes ambitieux, il n'est pas étonnant que l'Amérique et le continent doutent encore plus de la réalité du Commonwealth.

255

Le mépris ou le rejet du Commonwealth en tant que rêve éveillé était, jusqu'à il y a quelques années, un passe-temps prisé d'une certaine catégorie d'intellectuels britanniques de tendance gauche. Ils ont vu dans le Commonwealth une tentative des conservateurs de sauver un reste de l'Empire sous une autre forme, et comme ils pensaient ou s'imaginaient au moins penser anti-impérialiste et anti-colonialiste, parce que c'était à la mode dans leurs cercles, ils ont auss rejeté l'idée du Commonwealth, convaincus en même temps qu'ils se feraient ainsi aimer des anciens peuples coloniaux. Mais lorsque l'une après l'autre des colonies, après avoir obtenu leur indépendance, a demandé son admission au Commonwealth, certains socialistes ont commencé à se poser des questions, et aujourd'hui, Harold Wilson et beaucoup de ses collaborateurs se montrent plus enthousiastes à l'égard du Commonwealth que pas mal de conservateurs... La composition multiraciale semble avoir introduit un élément de division dans le Commonwealth, qui était auparavant maintenu par les liens du sang. Et pourtant, il existe encore beaucoup de points communs qui nous lient. Théoriquement, tous les membres reconnaissent l'idéal de la démocratie parlementaire, sur le modèle de Westminster. Ils possèdent une langue internationale commune, une base britannique commune dans le sys-

tème éducatif, dans la justice, dans les usages commerciaux et financiers. Mais surtout, c'est la participation au réseau britannique des relations et communications internationales qui rend la participation au Commonwealth souhaitable pour tout nouvel État... Néanmoins, des signes d'une faiblesse manifeste et d'un relâchement de la cohésion sont perceptibles... Il manque une mission commune qui rassemble et relie tous les pays du Commonwealth. Donner un nouveau sens et de nouvelles fonctions à la famille des nations est, du point de vue du gouvernement britannique, le véritable but de la conférence. Derrière cela se cache la conviction du Premier ministre britannique que le problème géopolitique de l'avenir ne réside plus dans la confrontation entre l'Est et l'Ouest, mais entre le Nord et le Sud, c'est-à-dire entre riches et pauvres. Et si ce problème doit être résolu, alors le Commonwealth doit montrer la voie en tant que monde en miniature. Le Commonwealth doit devenir une association d'entraide mutuelle dans laquelle les riches aident les pauvres à exploiter leurs ressources naturelles... On attend des membres blancs et riches du Commonwealth non seulement un financement, mais une aide pratique, par le déploiement d'enseignants, de spécialistes de l'industrie, de médecins à une échelle sans précédent et par l'offre de possibilités de formation pour les citoyens des États du Commonwealth de couleur... Les réactions des

pays du Commonwealth à ce plan britannique sont jusqu'à présent extrêmement encourageantes. Si ce Commonwealth peut être réalisé sans dilution, il deviendra le plus grand champ d'expérimentation dans le domaine des relations entre le monde blanc et le monde de couleur.»

Allemagne

Le peuple allemand, en tant que « peuple-je », a vécu — comme nous l'avons décrit plus tôt — la dernière et plus parfaite révélation de son âme de peuple à l'époque qui peut être appelée l'ère de Goethe, d'après son représentant le plus complet. Nous avons aussi expliqué à cet endroit comment ce « caractère-je » le pousse à faire en sorte que les individualités qui lui appartiennent se fondent entièrement sur leur propre je, et comment, par conséquent, seules les personnalités qui sont devenues au cours de leur vie de telles individualités spirituellement indépendantes peuvent être considérées comme des représentants pleinement valides de ce je. Des créations de ce type ont été réalisées en nombre incomparablement grand, précisément à cette époque de prospérité en Europe centrale. On pourrait objecter à cette affirmation que d'autres peuples, comme les Italiens ou les Français, ont produit une quantité d'esprits supérieurs à peine moindre à l'apogée de leur culture nationale. Cela ne doit pas être contesté. Il y a cependant une différence. On peut l'expérimenter fortement en visitant, par exemple, le Panthéon à Paris, l'abbaye de Westminster à Londres ou l'église Santa Croce à Florence, ces sanctuaires nationaux et temples de la gloire qui abritent les tombes des plus grands fils des peuples concernés. On a alors l'impression que ces lieux sont des rassemblements de membres de grandes familles nationales qui se sont distinguées de l'une ou l'autre manière pour leur gloire et leur grandeur, et dont la mémoire est donc honorée de manière appropriée par leurs proches. L'Allemagne ne possède pas de sanctuaire national analogue. (Le « Walhalla » construit par le roi Louis Ier de Bavière près de Ratisbonne avec ses bustes de portraits des grands Allemands ne peut pas être comparé à ces sanctuaires nationaux.) Car en Allemagne, — comme Goethe, du moins en ce qui concerne les temps jusqu'à cette époque, encore à Eckermann (sous le 6 avril 1829) pouvait dire — l'« idée

de la liberté personnelle est la seule efficace. La Réforme est venue de cette source, comme la conspiration des garçons à la Wartbourg, des choses sages et des choses stupides. Notre littérature bigarrée, la quête de nos poètes pour

257

l'originalité, et le fait que chacun croit devoir ouvrir une nouvelle voie, ainsi que l'isolement et la séparation de nos savants, où chacun se tient à part et agit de son point de vue, tout cela en découle. Les Français et les Anglais, en revanche, tiennent beaucoup plus ensemble et se dirigent les uns après les autres. Ils ont quelque chose en commun en matière de vêtements et de comportement. Ils craignent de se démarquer les uns des autres pour ne pas se faire remarquer ou se ridiculiser. Les Allemands, eux, vont chacun de leur côté, chacun cherche à s'occuper suffisamment ; il ne se préoccupe pas des autres, car en chacun vit... l'idée de la liberté personnelle, d'où proviennent, comme dit, beaucoup de choses excellentes, mais aussi beaucoup d'absurdités».

Si, même à l'époque de Goethe, l'individualisme des Allemands a montré, en tant que son côté obscur, un manque de sens civique national, ses côtés lumineux comprennent le fait que, du moins, ses grands représentants de l'époque étaient tous, comme mentionné précédemment, de part en part imprégnés d'une attitude *cosmopolite/de citoyens du monde* et se sentaient donc directement comme des membres de l'humanité dans son ensemble. Novalis a même placé ce trait avant celui de l'individualisme dans sa célèbre définition de l'essence allemande, selon laquelle celle-ci se caractérise par un « cosmopolitisme mêlé à une individualité très prononcée ». Il n'est pas nécessaire de le prouver encore une fois en détail aux grands esprits de l'époque. Il suffit, en complément de ce qui a été dit plus tôt, de souligner ici comment Beethoven fait atteindre son apogée au chœur final de la neuvième symphonie, son œuvre symphonique la plus aboutie, avec le texte de Schiller dans les paroles : « Soyez enlacés, millions,de ce baiser du monde entier !»

Mais le troisième trait caractéristique cipal de cette époque classique de la culture allemande est que l'idée directrice qui imprégnait toutes ses entreprises et créations, quel que soit le domaine auquel elles appartenaient, était celle que Herder a d'abord résumée dans le mot « *humanité* ». À la même époque, Lessing avait déjà chanté un premier grand hymne à cette idée dans sa poésie la plus mature « Nathan le Sage ». Quelques années plus tard, Goethe a tenté d'exprimer l'essentiel, qui a inspiré toute sa quête spirituelle et son œuvre, dans le poème «Les Secrets», qu'il n'a toutefois pas pu achever. Il y décrit un lieu semblable à un château du Graal, où les représentants des douze principales religions de la Terre se sont unis en une communauté qui voit en un treizième sa figure centrale dirigeante, Goethe — que Herder a surnommé « Humanus ». Quelques années plus tard, il a achevé dans « Iphigénie » cette tragédie dans laquelle, par lui, l'idéal de l'humanité a trouvé sa plus pure et saisissable expression poétique

258

Presque à la même époque, Mozart a composé «La Flûte enchantée », dans laquelle la musique classique allemande a sans doute apporté sa contribution la plus noble et la plus sublime à la personnification artistique de cet idéal. Comme l'ensemble de l'œuvre dramatique de Schiller était inspirée par une image globale de l'humanité, cela se manifeste déjà dans la manière plus approfondie dont il a représenté l'âme de peuple des différentes nations européennes : les Italiens, les Espagnols, les Français, les Anglais, les Allemands, les Suisses et les Russes dans ses pièces. Il a aussi caractérisé avec justesse la disposition particulière de l'allemanité à l'égard du pur humain, qui est le revers de son

manque de « nationalité », dans le distique suivant :

> Pour vous éduquer à la nation, vous, Allemands, vous l'espériez, en vain, Éduquez-vous, vous le pouvez, pour devenir de purs humains !

Inaugurer une « formation humaine » au sens le plus authentique du terme était aussi le véritable objectif de Pestalozzi avec la pédagogie qu'il a fondée. Et l'essence et la « destinée de l'humain » ont finalement aussi été le thème central de la philosophie classique allemande de Kant, de Fichte et de leurs successeurs.
Ainsi, le contenu essentiel de ce qui a été incarné par la pleine expression de l'essence allemande de l'époque peut être caractérisé de manière concise par la trinité des idéaux d'individualisme, de cosmopolitisme et d'humanité. Cela révèle clairement l'orientation particulière de cette mission de peuple vers la culture de l'avenir, pure et pleinement humaine. Ce sont pourtant leurs moments forts caractéristiques qui nous y font face. En ce qui concerne la contribution spécifiquement allemande, elle réside dans ce qui établit la *relation* entre ces trois idéaux. Pourquoi, en se mettant tout entier à la pointe de son individualité, peut-il en découler un cosmopolitisme ? Puisque l'individualité humaine se présente sous la forme qu'elle prend dans une vie entre la naissance et la mort, qui se manifeste nécessairement par l'héritage de sa famille, de son peuple, de sa race, ainsi que par les influences de son environnement local, social et historique, elle devrait apparaître comme la plus spécialisée qu'on puisse imaginer, et celui qui voudrait s'appuyer entièrement sur elle devrait renoncer à toute idée d'une signification universelle de quelque nature que ce soit. Si, malgré tout, le plus extrême individualisme fait de ses représentants des cosmopolites, cela n'est possible que parce que ces derniers, consciemment ou inconsciemment, ressentent le fait que l'existence et la forme d'expression de leur individualité à un moment donné n'est pas la seule,

mais qu'elle traverse de nombreuses incarnations et, de cette manière, traverse en quelque sorte toute l'humanité dans ses différentes races, peuples et époques historiques, portant donc en quelque sorte toute l'humanité dans son évolution jusqu'à présent. En bref, lorsqu'ils se montrent touchés par la réalité/le faity de la *réincarnation* dans leur expérience/vécu. Car c'est elle seule qui établit le lien interne essentiel entre l'individu et l'humanité dans son ensemble. Et c'est elle seule qui, dans chaque individualité, est le siège d'une pure humanité qui dépasse toutes les conditions liées au sang, à la langue, au lieu et au temps historique.
Il n'est donc pas surprenant que, précisément pendant cette période de floraison de la culture allemande, le concept de réincarnation du je humain, dans le sens d'un passage à travers les différentes époques de l'histoire, ait émergé de manière élémentaire et spontanée dans de nombreuses formulations et à de nombreux endroits. Tout d'abord, Lessing a explicitement défendu cette idée dans son « Éducation du genre humain ». Herder a abordé ce sujet dans plusieurs essais. Goethe était imprégné de cette idée et l'a clairement exprimée à plusieurs reprises dans des conversations. Chez Schiller, il en est au moins question. Schlosser, Zschokke, Hebel, Rosegger lui ont donné des explications détaillées. Richard Wagner le cite dans le Parsifal. MM. Drossbach et G. Widenmann lui ont consacré des livres entiers. Et de nombreux autres exemples pourraient encore être ajoutés*. Enfin, au cours de notre siècle, Rudolf Steiner a enfin élevé la doctrine/l'enseignement de la réincarnation à la pleinement valable expérience de connaissance spirituelle-scientifique.

La science traditionnelle et le christianisme confessionnel ont longtemps refusé de reconnaître ces faits. Soit on les a délibérément ignorées et tues, soit, lorsqu'on y a été confronté, on a — et on continue souvent de le faire — parlé avec légèreté de l'adoption d'idées d'origine indienne. La recherche la plus récente a déjà dû se résoudre à l'idée que le concept de réincarnation, tel qu'il a été mis en lumière au cours des derniers siècles, notamment dans le cadre du développement spirituel d'Europe centrale, n'a rien à voir, en ce qui concerne son contenu, avec la croyance orientale ancienne en la transmigration des âmes et est aussi apparu en tant que création conceptuelle pleinement indépendante de celle-ci. Il y a quelques années, le célèbre théologien marbrier Ernst Benz a publié un numéro spécial (1957,

Voir à ce sujet Emil Bock, « Répétition des vies terrestres. L'idée de réincarnation dans l'histoire de l'esprit allemand », 2e édition, Stuttgart 1956.

Cahier 2) de la « Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte (Périodique pour religion et histoire de l'esprig» qu'il a publié, qui était exclusivement consacré au thème de la « réincarnation » et contenait des contributions de divers érudits sur ce sujet.Dans sa préface à ce numéro, l'éditeur écrit que l'Occident est aujourd'hui « confronté à une propagande missionnaire des religions d'Extrême-Orient, qui affirment que la doctrine de la réincarnation apporte toutes les réponses aux questions sur le d'où et le où de l'humain, auxquelles la tradition dogmatique du christianisme semble incapable de donner une réponse claire.Ainsi, la doctrine de la réincarnation est devenue le point central de la nouvelle forme de rencontre et de confrontation des religions mondiales qui se met progressivement en place.»

«La mise à jour de ce sujet», poursuit Benz, «est encore favorisée par un certain nombre d'autres circonstances. La recherche récente en histoire des religions et de la pensée a mis l'accent sur le fait que la doctrine de la réincarnation apparaît spontanément dans le domaine de l'histoire de la pensée chrétienne, non pas toujours comme conséquence d'une influence littéraire des religions d'Extrême-Orient, mais dans de nouvelle et récentes percées d'origine irrationnelle, où la doctrine se fait entendre malgré son interdiction générale par la doctrine chrétienne dominante. Toute l'histoire de la pensée européenne porte les traces de nouvelles incursions de l'idée de réincarnation.»

Mais le de loin plus significatif de ces effondrements est celui qui s'est produit dans le cadre du développement spirituel récent d'Europe centrale. Le fait que l'idée de réincarnation, sous la forme sous laquelle elle est apparue ici, n'a rien à voir avec l'orientale indienne, est d'ailleurs confirmé par l'Orient lui-même, qui la *rejette* en tant qu'élément étranger à *sa* conception de la réincarnation. Le même théologien Ernst Benz relate dans son livre récemment paru « Rencontres asiatiques. Stations d'un voyage au Japon et en Inde » (Diederichs 1963) d'une conversation sur la réincarnation qu'il a menée à Madras avec le vice-président d'un établissement d'enseignement lié au centre théosophique local, l'érudit indien Shankara Menon. . «Je lui ai parlé de l'interprétation particulière que la réincarnation avait reçue dans la philosophie de l' idéalisme allemand, dans lequel la réincarnation — comme chez Lessing, Herder, Goethe, Wieland, Schlosser — est comprise comme une chance de développement plus élevé et plus universel de la personnalité humaine dans une vie nouvelle future. Shankara Menon a alors répondu : «Le hindouisme ne connaît pas la pensee d'un développement de

la personnalité humaine à travers une chaîne d'incarnations. Il rejette l'idée d'une du-

rée éternelle de la personnalité absolument. La vie éternelle, pour la conception hindoue, n'est pas la prolongation de la personnalité humaine au-delà de la mort, mais l'entrée dans la nature universelle, dans la vérité universelle. Avec cela, l'humain sort du domaine de la vie personnelle absolument et entre dans l'unité universelle de l'être...>» (p. 260).
Dans l'enseignement de la réincarnation en tant que celui de la *réincarnation du je humain*, nous devons voir la contribution spécifique que l'allemanité est appelé à apporter à la culture pleinement humaine de l'avenir. Cela repose dans le « caractère je » de cette peuplité. Car la réincarnation est bien la loi de vie propre du je . Et nous avons vu au chapitre cinq comment l'âme de peuple allemande même nt tant que telle,est soumise, dans un certain sens, à cette loi/légité.
Quelle est donc la signification de cet enseignement pour la culture future de l'humanité ? Lorsque nous avons dit plus tôt que l'individu et l'humanité globale formeront les « piliers polaires » sur lesquels s'élèvera la construction de la culture de l'avenir, il en va de ces pôles opposés comme de ceux de la Terre : à part leur opposition nord-sud, leur caractère polaire unit aussi un élément de communauté. Ainsi, dans l'avenir, l'individu et l'humanité globale ne pourront former les pôles contraires structurants de la culture humaine que s'ils possèdent quelque chose de commun en ce sens que l'individu, dans son intérieur le plus individuel, découvre et vit l'humanité globale, et que cette dernière n'aura plus la signification d'une espèce biologique-zoologique, mais celle de la communauté de toutes les individualités humaines individuelles. Chacun des deux pôles se réfère à l'autre par lui-même et ne reçoit sa signification propre qu'en relation avec celui-ci. Et seule cette relation garantira le caractère véritablement humain, « humain », de cette culture humaine. La contribution particulière que l'allemanité est appelé à apporter à cet égard peut aussi être caractérisée par le fait qu'elle consiste à donner au *pôle individuel* de cette culture de l'avenir la forme qui lui permettra de remplir la fonction qui lui incombe. Cela signifie : éduquer, former, développer l'individualité humaine de manière à ce qu'elle se sente comme le porteur d'une humanité universelle et qu'elle apprenne ainsi à se sentir responsable de la vie, du « salut » de l'ensemble en relation d'âme et spirituelle.

262

Comme toutes les autres tâches de l'humanité, celle-ci est aussi confrontée à une ombre. Elle est fondée sur la même réalité qui a donné naissance à cette tâche de l'humanité : le fait que l'allemanité peuple allemand ne soit aucune « nation » au sens habituel du terme. Sa particularité consiste donc en ce qu'elle permet et encourage ses membres à dépasser le niveau national pour atteindre le niveau individuel et universel. On ne peut donc pas, en tant qu'Allemand, vouloir être et rester un simple Allemand, ce qui est tout à fait possible pour un Français ou un Anglais en ce qui concerne leur nation. L'allemanité ne donne rien dans ce sens, ce qui se manifeste aussi par le fait qu'elle ne possède aucun visage déterminé, aucune tâche ou « mission » définis, aucun sentiment national évident en tant que pure nation. La « mission allemande » ne peut être accomplie par la nation en tant que telle, mais seulement par ses membres individuels en tant qu'individualités fondées sur soi.
Pour cette raison, le seul choix qui reste aux allemands est soit de grandir vers le haut, vers un niveau supérieur, purement humain, soit de chuter vers le bas, à travers lui, vers un niveau inférieur, qui se trouve en dessous de son appartenance de peuple : son *appartenance raciale par le sang*, qui le rend, d'une certaine manière, semblable à l'animal.

C'est là que réside la raison pour laquelle, au moment où l'allemanité, après l'achèvement de la dernière et plus brillante incarnation de son âme populaire, était en quelque sorte abandonné par celle-ci et se trouvait plus que jamais auparavant devant la tâche de s'élever à son esprit de peuple, elle a été incapable de le faire et est retombé dans le *principe racial* d'une manière et dans une mesure qui n'est jamais arrivée à aucun autre peuple européen. Et tout comme la notion d'universel avait autrefois fait fleurir l'idéal de l'humanité en Allemagne et était devenue l'impulsion déterminante de tous les efforts intellectuels, la chute sous le nationalisme a conduit à ce programme *d'anti-humanisme* qui caractérise le régime national-socialiste et qui a conduit à des crimes d'inhumanité tels que le monde n'en avait jamais vu auparavant, des crimes qui ont déshonoré le nom de l'allemanté d'une manière sans précédent dans l'histoire européenne. C'est le destin particulier de l'allemanité qu'elle n'a d'autre choix que de s'élever vers l'idéal de l'humanité, de l'universel, au-delà du national, ou de sombrer dans l'inhumanité, la barbarie.
Ces deux possibilités ont toujours été présentes dans son histoire sous certaines formes. Les représentants de la première catégorie étaient presque tous sans exception, issus de la *bourgeoisie*, comme elle s'était développée

depuis la floraison de la culture urbaine médiévale, ainsi qu'en partie aussi, de la petite noblesse. Un Wolfram von Eschenbach et Walther von der Vogelweide, un maître Eckhardt et Nicolas de Cues, un Dürer et Hans Sachs, un Bach et Leibniz, Goethe et Schiller, Kant et Hegel, Haydn et Mozart — pour ne citer que quelques-uns parmi beaucoup d'autres — provenaient tous de cette couche de la population. Mais c'est précisément parce que la bourgeoisie allemande s'est formée sur le sol d'où ont toujours surgi de telles figures s'élevant vers l'universel, qu'elle est restée - contrairement à la française - toujours *apolitique*, n'est jamais devenue le porteur du pouvoir politique, de la direction et de la responsabilité. Et lorsque, de sa propre initiative, il entreprit de devenir le dernier en 1848, cette tentative échoua de la manière la plus banale. La direction politique a été ici, à travers tous les siècles de l'histoire allemande, à un degré comme nulle part ailleurs, chez la haute noblesse, chez le *fief territorial/la seigneurie territoriale*, qui était issu de l'ancien pouvoir tribal, donc à une époque qui remontait à la véritable formation de l'allemanité et qui, en tant qu'élément de la communauté tribale encore liée par le sang et la race, s'est maintenue à travers l'histoire. Cet état princier avait très peu de rapport avec la culture allemande proprement dite. Il n'était que de l'ambition dynastique impitoyable, qui se déchaîna dans d'innombrables combats et guerres de succession, se terminant par celles entre les Habsbourg et les Hohenzollern. Cette « ferveur » continuait à vivre, comme elle nous apparaît dans les figures héroïques du Chant des Nibelungen. Rudolf Steiner a parfois fait remarquer, en décrivant ces deux éléments de la population, qu'ils coexistaient en Allemagne depuis des siècles comme deux races différentes. C'est ce voisinage qui a été symbolisé par le contraste entre Potsdam et Weimar. Si certains des princes se sont récemment ouverts à la culture allemande, telle qu'elle était représentée par les grands esprits de l'allemanité, c'est uniquement parce que la force et la sauvagerie d'autrefois étaient épuisées. Mais même parmi les derniers, ni François-Joseph d'Autriche ni Guillaume II d'Allemagne n'avaient de lien avec la culture spirituelle de leur peuple. Lorsque, en 1918, presque tous les trônes princiers en Allemagne ont basculé en un jour, un vide s'est créé comme il n'en avait jamais existé auparavant. Conformément au principe du horror vacui, il a commencé à se remplir immédiatement,

mais sous une autre forme extérieure : en tant que racisme programmatique, en tant qu'idéologie

* «Les fondements intellectuels de la question sociale». II. Band, 4e conférence (du 12 avril 1919).

de sang et sol, en tant qu'ambition de pouvoir impérialiste, poussa à nouveau les mêmes forces essentielles à la domination politique, qui avaient autrefois régné sous la forme du seigneurial. Ainsi, la « sauvagerie des Nibelungen » de l'ancien système princier allemand a connu une résurrection dans le national-socialisme du XXe siècle, dans une tenue appropriée à l'époque, et par conséquent une amplification sans limites. Aujourd'hui, celui-ci est aussi brisé. Mais avec l'existence des forces qui ont agi en lui et des dangers de barbarisation qu'elles font peser, il faudra toujours compter en Allemagne, tout comme en France avec le nationalisme qui y règne.

Russie

Enfin, revenons une dernière fois à la russité, après tout ce qui a été dit dans les chapitres précédents à ce sujet, il n'est plus nécessaire de justifier davantage que la contribution qu'elle est appelée à apporter à la culture de l'humanité de l'avenir, en ce qui concerne sa nature, se rapporte au façonnement de la *vie communautaire*. Si nous avions à dire de l'allemanité que sa tâche concerne le pôle individuel de cette culture de l'avenir, nous pouvons de manière analogue qualifier la contribution russe de celle qui concerne le pôle communautaire de la même culture. Nous avons déjà suffisamment souligné dans les développements précédents de ce chapitre d'après *une* direction qui donnera sa marque à ce pôle : C'est que la vie en communauté humaine ne sera plus alors une vie de communautés de sang racial, ni même une vie de communautés d'âmes nationales, mais *une vie d'une* communauté d'humanité formée *d'individualités*, qui sera maintenue par les forces spirituelles et morales de ses membres. Et nous avons déjà indiqué à un stade antérieur que c'est précisément la disposition pour l'universel-humain qui confère à la russité sa signature. C'est bien sûr le cas d'une manière différente de ce que nous avons aussi trouvé avec l'allemanité. Cette dernière se caractérise par ce qu'en tant que peuplité, elle a tendance à libérer ses membres d'une certaine manière, c'est-à-dire à dépasser sa communauté nationale pour se fonder sur leur individualité de manière à ce qu'ils puissent trouver l'humanité dans les profondeurs les plus intimes de celle-ci. Le cas de la russité est un autre. Elle est, en tant que communauté de peuple disposée àse

sacrifier et aller à la mort pour ressusciter de cette *communauté* non plus nationale, mais *purement et universellement humaine,* dont les membres ne sont liés que par cette *fraternité universelle* que le Christ a enseignée et vécue. Car c'est seulement dans cet amour que peut exister la force spirituelle et morale qui forme le lien d'une telle communauté qui s'étend sur toute la Terre. Tout cela révèle une relation particulière avec la figure du Christ, non seulement par l'impulsion d'amour qu'il a plantée dans l'humanité, mais aussi par le fait qu'il est mort dans le corps issu d'un peuple particulier, qu'il portait en lui, pour ressusciter dans un corps transfiguré, débarrassé de tous les traits nationaux, dans lequel il s'est révélé dans toute sa gloire comme le rédempteur envoyé à l'*humanité entière*. Cette relation s'est imposée au monde russe depuis longtemps. Il se sentait donc, dans un sens particulier, comme le *« peuple du Christ »*, — la désignation russe pour le paysan, qui était autrefois le type national russe : Chrestschanin — le chrétien par excel-

lence. C'est pourquoi la Russie considère sa mission comme une *messianique*. Comme le Christ était le Messie des individus, qui les a délivrés du péché originel, le sentiment national russe se sent élu Messie des peuples, appelé à se sacrifier en tant que nation pour délivrer les autres peuples du péché du nationalisme et les unir en une communauté universelle d'amour. C'est peut-être la raison pour laquelle le peuple russe célèbre Pâques avec une ferveur si unique depuis de nombreux siècles. Dans l'expérience de la mort sacrificielle et de la résurrection du Christ, il a toujours vécu en même temps le mystère de sa propre essence, de sa propre destinée/détermination.
Maintenant, tout cela n'a fait qu'indiquer *un* aspect de la communauté humaine future. Un autre aspect de la même chose est désigné par le membrement/l'articulation structurelle qu'elle présentera. Nous présentons ci-dessous la conception que Vladimir Soloviev, le plus grand penseur de Russie, a développée concernant cette structure. Il a le plus clairement et le plus purement, sans aucune opacité nationaliste, exposé dans ses écrits philosophiques et politiques la mission historique de son peuple et tous les problèmes qui y sont liés. Il est vrai que beaucoup de ses représentations à ce sujet ne font que préfigurer prophétiquement une future encore lointaine, telle une éclaircie dans le temps. La pensée fondamentale que Solowiew a développée à cet égard - en détail dans son œuvre principale de philosophie morale «La justification du bien», en résumé dans ses différents écrits politiques

— est la suivante : Comment la création corporelle respectivement le devenir humain de l'humain s'est exprimée dans le fait qu'il a été façonné à l'image de Dieu selon sa forme corporelle, de même que l'incarnation spirituelle de l'humanité, dont l'apparition du Dieu-humain Christ a jeté les bases, s'exprimera dans le fait que la *culture humaine* se façonnera à l'image de la divinité. Puisque la divinité, dans sa totalité, est une trinité, divisée en Père, Fils et Esprit, la culture humaine devra finalement connaître un *membrement trinitaire*, dans les parties de laquelle les différentes personnes de la divinité trouveront leur reflet humain. Dans ce sens, Solowiew distingue trois domaines concernant cette culture de l'avenir, qu'il qualifie de l'Église universelle chrétienne (image du Père), de la communauté universelle des États (image du Fils) et de la « société » universelle en tant qu'ordre économique et social (image de l'Esprit) : une division qui rappelle la triarticulation sociale dont il a été question plus tôt dans ce livre. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails concernant la manière dont il dépeint ces trois organisations. Il est essentiel qu'en regardant vers un état futur de l'humanité, qui sera caractérisé par sa « totale christification », il voit se dessiner devant lui l'image d'une organisation communautaire triarticulée, qui révélera au monde le mystère de la Trinité divine. Dans son ouvrage « La Destinée spirituelle de la Russie », il résume ces réflexions sur la mission historique de son pays. «Le peuple russe est un peuple chrétien, et si l'on veut connaître la véritable idée russe, il ne faut pas se demander ce que la Russie fera par elle-même et pour elle-même, mais ce qu'elle doit faire au nom du principe chrétien qu'elle a reconnu et pour le bien du christianisme mondial auquel elle appartient par devoir. Pour remplir véritablement sa tâche, il doit se consacrer de tout cœur et de toute âme à la vie chrétienne commune du monde et employer toutes ses forces nationales à réaliser l'unité parfaite et universelle du genre humain en association/unification avec tous les autres peuples, cette unité dont la base immuable est donnée dans l'Église du Christ... Il y a 900 ans, nous avons été fondés par le saint Vladimir a été baptisé au nom de la Sainte Trinité au nom d'une unité stérile. L'idée de la Russie n'est pas de nier notre baptême. Cette

idée ou la tâche historique de la Russie nous demande plutôt de reconnaître notre solidarité avec la famille universelle du Christ et d'utiliser toutes nos capacités nationales justement ainsi qu'

267

utiliser toute la puissance de notre royaume pour réaliser la triade sociale complète. Dans celle-ci, chacune des trois unités organiques principales, l'Église, l'État et la société, est absolument libre et indépendante, mais pas de manière à ce que chacune se sépare de l'autre, l'absorbe et la détruise, mais de manière à ce qu'elle souligne l'unité parfaite avec elle. Créer sur terre cette image fidèle de la Trinité divine, c'est l'idée russe*».
Comme nous l'avons fait pour chaque autre, nous avons maintenant aussi encore pour cet idéal russe de l'humanité l'ombre qui se dresse face à sa lumière. Il est dû, dans ce cas, au fait — déjà mentionné — que la Russie ne peut pas remplir sa mission humaine par soi seule, mais qu'elle a besoin d'une fertilisation spirituelle de l'extérieur. Nous avons utilisé à cet effet la comparaison avec une femme qui ne peut pas donner naissance à un enfant par elle-même. On pourrait aussi établir une comparaison avec l'enfant qui n'est pas encore capable de s'éduquer lui-même, mais qui a besoin d'un enseignant pour ce faire. Il dépend entièrement d'un éducateur extérieur pour sa formation en tant qu'être humain. Et malheur à lui si ce n'est pas un vrai éducateur, mais un séducteur, un corrupteur ! Cela signifie un destin tragique pour l'enfant. Car, en général, en moyenne, il n'a pas encore la force de résister à la tentation. Il est presque inévitable qu'il lui tombe dessus et qu'il se mette ainsi sur la voie du mal.
Au XIXe et au XXe siècles, alors que les peuples slaves commençaient aussi à se réveiller et à ressentir leurs dispositions et leurs missions nationales, ils entrèrent plus que jamais en contact spirituel avec ceux d'Europe centrale et occidentale. Ils assimilèrent de ces derniers ce qui correspondait à leurs dispositions respectives et qui était susceptible de les favoriser. C'était en même temps l'époque où, en Europe occidentale et centrale, la question sociale se posait avec le développement de l'économie industrielle et commerciale moderne et où une multitude d'idées et d'efforts pour la résoudre poussaient comme des champignons. En même temps, en Russie, bien que dans des circonstances très différentes (pression intolérable du despotisme tsariste, servage persistant des paysans), une problématique sociale se développa et engendra également diverses idées (Bakunine, Kropotkine, Tolstoï) et des efforts de nature réformiste ou révolutionnaire (abolition du servage en 1863, convocation de la Douma d'État en 1905, etc.).. La conception d'idées la plus importante concernant les problèmes sociaux était en Europe occidentale celle développée par Marx et Engels.

* «Considérations nationales et politiques», Stuttgart 1922, p. 191.

268

Elle a pris de l'importance et a exercé une influence croissante au sein des mouvements ouvriers socialistes. Il était inévitable qu'elle trouve aussi des adeptes en Russie. Puisque leurs idées - internationalité du mouvement, révolution communiste mondiale, société sans classes, abolition de l'État, etc. - résonnaient le plus avec ce qui est inhérent à la culture russe, elles ont gagné la suprématie dans de longues et violentes discussions sur celles qui avaient émergé plus tôt en Russie elle-même et ont trouvé en Lénine leur représentant le plus fanatique et le plus déterminé.

Lorsque, vers la fin de la Première Guerre mondiale, le tsarisme et, peu après, le régime bourgeois de Kerensky s'effondrèrent et que les Allemands transportèrent Lénine de son exil zurichois dans un wagon plombé vers la Russie, en tant que bactérie destinée à détruire la volonté de résistance militaire russe, un destin aux conséquences imprévisibles se décida. Dans le sens de ses idées marxistes, Lénine a instauré une dictature prolétarienne communiste après sa prise de pouvoir, afin de mettre en scène la révolution communiste mondiale depuis la Russie. Bien qu'il n'y soit pas parvenu, la Russie elle-même est depuis lors sous l'emprise de ce que Lénine et plus tard Staline ont fait du marxisme, et depuis la Seconde Guerre mondiale, la domination de ce communisme s'est étendue d'une part à presque toute l'Europe centrale et orientale, et d'autre part à l'immense empire de la Chine asiatique.

Bien que, comme indiqué, certaines idées de Marx font écho aux idéaux russes de l'humanité, le marxisme-léninisme, tel qu'il est arrivé au pouvoir en Russie, représente néanmoins une perversion terrible de ces idéaux. Ceci est principalement et profondément enraciné dans la vision du monde matérialiste et athée qui constitue la base de la théorie marxiste de la société et de l'histoire. Car ce qui est inhérent à l'idéal humain dans la culture russe ne pourra se réaliser que lorsque la conception matérialiste du monde actuelle, telle qu'elle a été développée en Europe occidentale, aura été surmontée de manière radicale et globale par une conception spirituelle. Mettant en œuvre ces idéaux sur une base matérialiste, ils doivent inévitablement subir la perversion que représente le communisme russe actuel. On peut donc affirmer que, en s'emparant du pouvoir, ce communisme a fait de l'Europe occidentale, par son matérialisme idéologique, le séducteur et le corrupteur de la nature du peuple russe. Et cela signifie seulement que le point sur la i de cette séduction, que l'Allemagne wilhelminienne-impérialiste a ramené Lénine dans son pays dans un wagon plombé dans sa guerre avec la Russie.

269

Chaque moment particulier des idéaux russes d'humanité se trouve inversé dans on contraire dans le communisme actuel.

La domination de l'athéisme a remplacé l'imprégnation chrétienne de l'humanité, qui devait conduire à la représentation de la Trinité divine dans la configuration de sa vie communautaire, et a été remplacée par la lutte contre le christianisme et la négation du divin sous toutes ses formes.

La centralisation rigoureuse de la communauté humaine en un État unitaire totalitaire a remplacé le membrement/l'articulation en trois domaines d'ordre.

La brutale contrainte, la violence, la terreur stalinienne ont remplacé l'amour fraternel universel en tant que lien unissant la culture communautaire.

Et pourtant, justement à travers toutes ces transformations, l'archétype de la mission russe semble transparaître à travers ses images spécifiques, comme cela se révèle aussi dans le fait que le communisme russe actuel, malgré son athéisme, se présente avec tous les traits caractéristiques d'une doctrine de salut religieuse et est, dans sa nature, tout à fait imprégné d'un sentiment de mission messianique.

Parce que le monde russe a tenté de réaliser les idéaux qui lui sont propres à un moment historique trop précoce, en utilisant la conception du monde d'Europe occidentale, qui, sous sa forme actuelle, n'est pas un instrument approprié à cette fin, le monde occidental est devenu son séducteur. C'est pourquoi il ne pourra surmonter le destin auquel il est ainsi condamné qu'au cours d'une longue période de maturation, où sera en dehors

de cela de signification décisive, si et quand l'Ouest même se tournera vers une autre vision spirituelle du monde et de l'humain.

*

Nous avons avec cela laissé défiler devant notre regard, même si ce n'est que sous la forme d'esquisses fugaces, les idéaux et les missions de l'humanité des grands peuples principaux d'Europe. Le tableau d'ensemble qui en résultait montrait la diversité de ces idéaux et de ces tâches. Cela a pu susciter une impression de l'énorme abstraction que représente le désir d' « unir » les peuples européens dans un État fédéral paneuropéen. Un tel accord conduirait à l'élimination totale de ces tâches si différentes. Parce que *cette* idée d'«unification de l'Europe» passe complètement à côté de la réalité des peuples et de leurs dispositions différenciées, elle est donc vouée à l'échec, ou

cependant, si elle réussissait néanmoins à s'imposer, elle ne pourrait que nuire à l'Europe.

Ce dont l'Europe a vraiment besoin et ce qui est urgent, c'est de créer des conditions dans lesquelles les différentes aptitudes et les différents objectifs de ses peuples peuvent s'exprimer librement et pour le bien non seulement d'eux-mêmes, mais de l'humanité. Comment de telles conditions pourraient se produire à elles seules a été suffisamment exprimé dans le chapitre précédent.

Les présentations de ce chapitre ont aussi montré que même au sein des différents peuples, les forces contraires sont actives et s'opposent à la réalisation de leurs idéaux humains. Peut-être pourrait-on même tirer de notre description l'impression qu'elles équilibrent les dispositions positives à un tel point que l'on ne peut pas espérer qu'elles remplissent leurs missions. Il n'est certainement pas permis de sous-estimer la puissance de ces forces contraires.

Il convient toutefois de tenir compte du fait que les chances des dispositions positives des peuples sont renforcées par le fait que nous sommes aujourd'hui au seuil d'une ère nouvelle, où une vision du monde essentiellement de science de la nature, caractéristique du siècle écoulé, cède la place à une vision du monde orientée spirituellement respectivement humainement scientifiquement , qui est en train de se forger, une vision qui permet une *véritable connaissance des âmes des peuples* et de leurs missions historiques. Cette prise de conscience permet d'obtenir des objectifs et des forces d'action qui n'existaient pas auparavant. Cependant, nous dépendons aussi de cette connaissance des peuples pour l'avenir dans de nombreux domaines de la vie, comme pour un pain quotidien. Sans elle, il resterait peu d'espoir que les peuples puissent vraiment accomplir leurs missions historiques. Car les abstractions conceptuelles de notre intellect et la réification et l'uniformisation réelles de notre univers de représentations, que les moyens de communication et de diffusion d'informations actuels apportent, ne peuvent plus être surmontées par des dispositions nationales agissant uniquement par instinct. Pour faire face aux dangers qui en découlent, nous avons besoin d'une véritable connaissance des âmes de peuple. L'absence d'idées et la stérilité de la politique européenne actuelle fournissent la preuve la plus frappante que la simple routine politique, l'habileté et la ruse ne suffisent pas à résoudre les problèmes de notre époque. Nous ne pouvons trouver le chemin vers un avenir sain et viable qu'en nous basant sur une véritable compréhension des peuples. Et c'est pourquoi la présentation de ceux-ci fait partie des tâches les plus actuelles que l'on peut se poser aujourd'hui.

HANS ERHARD LAUER
HISTOIRE COMME UNE GRADATION
LE DEVENIR HUMAIN
Une contribution à une science de l'histoire sur une base spirituelle-scientifique.
I. Band : Connaissance et Mémoire
307 pages, br. 19,00 DM ; rel. 21,00 DM
Contenu du premier volume : Histoire et évolution de la conscience / Préhistoire et langage / Protohistoire et mythe / Temps préhistoriques et forme humaine / La mémoire préhistorique / Les étapes de la mémoire historique / Temps cosmogonique, préhistorique et historique / La structure du temps / La division temporelle de l'histoire / Aspect sociologique / Christianisme et histoire.
Volume II : La réincarnation de l'humain en tant que loi de vie de l'histoire
246 pages, relié, DM 21,—
Contenu du deuxième volume : Personnalité et histoire / Réincarnation et progrès historique / Progrès et recul dans l'histoire / Les métamorphoses historiques du cours de la vie humaine / Le devenir-jeune de l'humanité / La réincarnation dans la conscience de l'humanité / Répetitions et évènement unique dans l'histoire / Le phénomène originel historique d unne série de réincarnation .
Volume III : L'aspect moral de l'histoire
272 pages, relié, DM 21,—
Contenu : Une présentation de l'histoire du point de vue moral en tant qu'exigence du présent / L'aspect moral de l'histoire à la lumière de la doctrine de l'humain et de l'histoire ici défendue / L'aspect moral du point de vue du développement de la liberté humaine / L'aspect moral de l'histoire du point de vue de l'efficacité des forces cosmiques du bien et du mal / La synthèse de l'aspect humain interne et de l'aspect cosmique de la problématique morale.
Les livres peuvent être commandés dans n'importe quelle librairie.

Institut pour une tri-articulation sociale

chez François Germani
13 route de Fessenheim
F-67117 Quatzenheim
francois@triarticulation.fr
Tel. 00 33 950 263 598
www.triarticulation.fr

Institut für soziale Dreigliederung
Liegnitzer Strasse 15
D-10999 Berlin
sylvain.coiplet@dreigliederung.org
Tel. 00 49 30 - 68 07 96 89 43
www.dreigliederung.de

Le catalogue de nos publications en fichiers pdf imprimables à la demande : www.triarticulation.fr/AM/

Informations diverses- Choix de traduction- Glossaire et lexiques - Droits de propriétés sont dans notre LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT téléchargeable sur : www.triarticulation.fr/AS/Com/

La présente brochure vous est vendue au coût des frais nécessaires à la fabrication de la prochaine. Les besoins des collaborateurs travaillant aux contenus et aux prochains projets restent à financer par des dons.

Vous pouvez nous soutenir : Titulaire du compte : Institut für Dreigliederung
IBAN : DE80430609671136056200 BIC : GENODEM1GLS
Formulaire de don en ligne : www.dreigliederung.de/institut/spenden
L'Institut étant d'intérêt général à Berlin, vous pouvez déduire vos dons de l'impôt suivant les conventions en vigueur (voir/www.triarticulation.fr/Soutien.html).
Donnez nous vos coordonnées afin que nous puissions vous adresser votre récépissé fiscal.

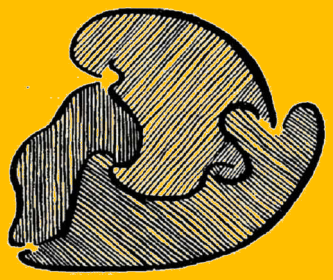
Le présent livre fait pour moi partie des livres de « rattrapage » qu'une fois enfin traduit les « anthroposophes » français se devraient d'avoir lu.
L'ouvrage semble bien être une référence, bien qu'un peu moins présent dans les bibliothèques germanophones que le plus connu « Vom Genius Europa » de Herbert Hahn.

Le pur français, y sera confronté à lui même vu par d'autres. Et en l'occurence aussi selon l'approche qu'avait probablement R. Steiner sur ces questions d'enveloppes de l'individualité que sont âmes et esprits de peuple pour chacun sur le chemin d'affirmation du je. Une toute autre France en tout cas que le récit national. Aussi une « anthroposophie » sensiblement différente de celle qu'il se plaît à cultiver.

Le trimembrement « naturel » humain y joue un rôle que l'auteur ne lésine pas à nous expliquer car il en a besoin pour situer les peuple européens tant géographiquement qu'historiquement dans la marche de « tribus » raciales à une humanité (civilisation ?) mondiale future... et cela sans tomber dans le moindre mondialisme politique. En cela la triarticulation qu'il présente semble bien une réalité vécue, tant humainement, qu'en science sociale.

Si la partie relatant l'évolution passée semble évidement plus solide et documentée, on découvrira le basculement que représente l'allemanité, tant sa lumière que son ombre terrible.

On pourra évidemment regretter, toujours friands d'indications directement utiles, voire de consignes, que le propos s'arrête bien avant la chute du mur de Berlin, et nous laisse devoir essayer d'appliquer sa méthode d'approche sur les quarante années écoulées depuis. Un autre aspect pose question, c'est cette tendance qui surgit sur la fin, à absolutiser la triarticulation appliquée au social, en une téléologie trinitaire. Ce que justement Steiner ne fait pas, quand il semble dire, que si celle-ci n'est pas devenue approche courante après trois siècles (il en reste deux), il faudra probablement songer à autre chose...

Un bon livre, qui méritera certainement une relecture et une amélioration de la traduction dans quelques temps.

Hans Erhard Lauer (*17. Juli 1899 in Schwenningen, Württemberg, Allemagne; †17. Juni 1979 in Arlesheim, Suisse).
D'un couple mixte (protestant – catholique), il côtoie comme enfant le Goetheanum en construction et ayant une fois entendu Steiner, surmonte la réputation faite de paganisme. Se forme alors près de Bauer, Vreede mais aussi universitairement. S'engage pour la triarticulation sociale.
C'est Steiner qui lui suggère de s'intéresser au sujet de cet ouvrage.
Prends parti pour Marie Steiner dans la querelle successorale. Travaille aux éditions des œuvres complètes.